Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Alexander Pope

Oeuvres Diverses De Pope

Tome Second

Nouvelle Edition, Augmentée De Plusieurs Pieces Et De La Vie De l'Auteur. avec de très-belles Figures en taille-douce, Vienne En Autriche: Chez Jean Thomas Trattner, 1761

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134

Band (Druck) Freier Zugang PUBLIC DOMAIN



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0001
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0002
DFG

395.

Per 4 . 0,9 T
4741

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0004
DFG

OEUVRES
DIVERSES
DE POPE.

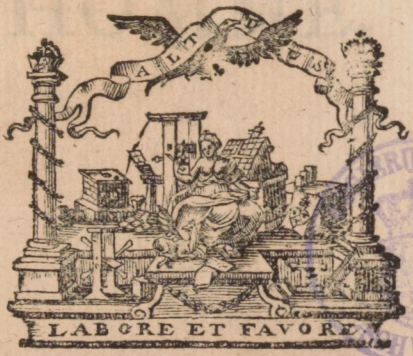
TRADUITES DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTE'E DE PLUSIEURS PIEÇES ET DE LA VIE DE L'AUTEUR.

avec de très belles Figures en taille-douce.

TOME SECOND.

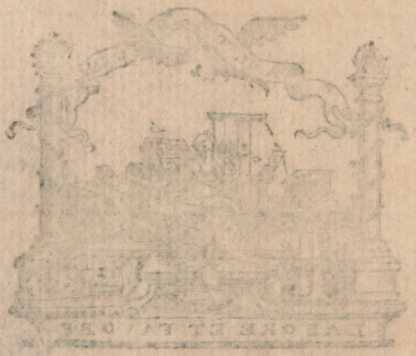


A VIENNE EN AUTRICHE,

CHEZ JEAN THOMAS TRATTNER,
Libraire Imprimeur de la Cour.

1 7 6 1.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0005
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0006
DFG

ESSAI
SUR
L'HOMME.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0007
DFG



ESSAI SUR L'HOMME.

EPÎTRE I.

De la nature & de l'état de l'homme par rapport à l'Univers.

REVEILLEZ-VOUS, mon cher Bolingbroke, laissez toutes les petites choses à une basse ambition & à l'orgueil des Rois: puisque tout ce que la vie peut nous donner, se borne presque à regarder autour de nous & à mourir, parcourons donc au moins cette scéne de l'homme; prodigieux labyrinthe, mais qui a sa régularité; campagne où la fleur croît confondue avec le chardon; jardin qui tente par des fruits défendus. Allons ensemble, battons ce vaste champ, & soit couvert ou découvert, voyons ce qu'il renferme. Reconnoissons (1) les

sen-

[1 *Les sentiers de ce qui rampe dans l'aveuglement, & les vertiges de ce qui se perd dans l'elevation.*] C'est-à-dire, la conduite de ceux qui se laissent

sentiers secrets de ce qui rampe dans l'aveuglement, & les vertiges ou l'essor insensé de ce qui se perd dans l'élevation : suivons de l'œil les pas de la Nature : frappons la folie dans sa course, & saisissons les mœurs dans leur naissance : rions lorsqu'on le doit, ayons de la candeur lorsqu'on le peut : mais sur-tout justifions à l'homme les voies de Dieu.

Nous ne pouvons juger de l'homme que rélativement à notre propre système, ignorant la rélation générale des systèmes & des choses.

Que pouvons-nous dire de Dieu ou de l'homme, qu'en raisonnant en conséquence de ce que nous connoissons? Et que connoissons-nous de l'homme? seulement sa demeure ici-bas : c'est d'où partent, c'est à quoi se rapportent tous nos raisonnemens. Quoique (1) Dieu se manifeste par des mondes innombrables, c'est à nous à le rechercher dans celui où il nous a placés. Celui qui pourroit percer au travers de la vaste immensité, voir des mondes entassés sur d'autres mondes former un seul Univers, observer le rapport des régles systématiques d'une partie, aux régles systématiques d'une autre, reconnoître d'autres planétes, d'autres soleils; quels sont les différens êtres qui habitent chaque étoile; celui-là pourroit dire pourquoi Dieu a fait toutes choses telles qu'elles sont. Notre ame transcendante a-t'elle pénétré les supports & les liens des différentes parties de l'Univers,

sent guider par d'aveugles passions, ou de ceux qui renonçant à l'humble usage du sens-commun, se perdent dans les hautes régions de la Métaphysique.

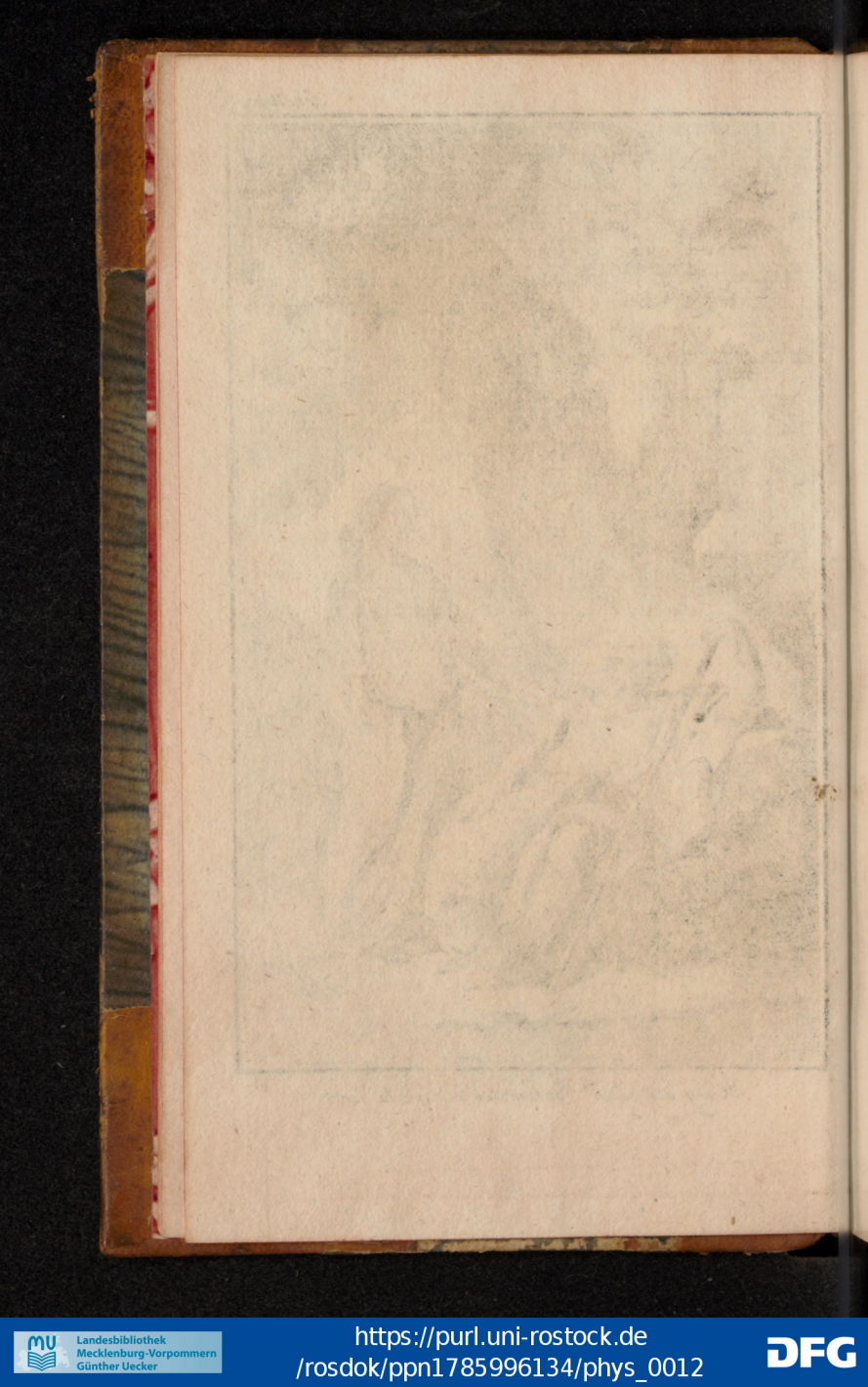
(1) *Dieu se manifeste par des mondes innombrables*, &c.] Hunc cognoscimus solummodo per proprietates suas & attributa, & per sapientissimas & optimas rerum structuras, & causas finales. NEWT. *Princ. Schol. gem. sub fin.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0010
DFG



Il n'y a d'autre bonheur ici bas que la Vertu.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0011
DFG


Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0012
DFG

vers, (1) leurs fortes connexions, leurs subtiles dépendances, & leurs justes gradations? Petites parties de ce Tout, pouvons-nous le comprendre? (2)

[1 *Leur fortes connexions, leurs subtiles dépendances.*] La pensée est noble, & exprimée avec toute l'exactitude philosophique possible. Le système de l'Univers est une combinaison de convenances *naturelles & morales*, comme l'homme est un composé de *corps* & d'*ame*; ainsi notre Auteur entend par les *fortes connexions*, la partie *physique* du monde, & par les *dépendances subtiles*, la partie *morale*. De là vient, que dans l'endroit où il suppose que les désordres *physiques* peuvent contribuer à quelque bien plus grand dans le monde *naturel*, il suppose aussi, que les désordres moraux peuvent tendre à quelque bien plus grand dans le monde *moral*.

(2) Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la Nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes au prix de la réalité des choses. C'est un cercle infini dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée . . . . L'intelligence de l'homme tient dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature: & tout ce qu'elle peut faire, est d'appercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un desespoir éternel de n'en connoître ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, & portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'Auteur de ces merveilles les comprend, nul autre ne le peut faire. *Pens. de Pascal. chap. 22.*

Si l'homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il faire qu'une partie connût le tout: il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion; mais les parties du monde ont toutes un tel rapport, & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre,

Cette grande chaine qui attire & réunit toutes les parties, & qui par-là conserve le tout, est-elle entre les mains de Dieu, ou entre celles de l'homme?

Homme présomptueux, prétens-tu découvrir la raison, d'où vient que tu as été formé si foible, si petit, si aveugle? Premiérement, si tu le peux, trouve la raison encore plus difficile à comprendre, d'où vient que tu n'as pas été formé plus foible, plus petit, & encore moins éclairé: fils de la terre, demande-lui, pourquoi les chênes sont plus hauts & plus forts que les ronces auxquelles ils donnent de l'ombrage? ou demande aux plaines azurées pourquoi les satellites de Jupiter sont moindres que Jupiter?

Si l'on convient que de tous les sistèmes possibles, la Sagesse infinie doit préférer le meilleur, ou tout doit être rempli, parce que s'il ne l'étoit pas, il n'y auroit point de cohérence; & ou tout ce qui est, est dans le dégré où il doit être: il est évident que dans la progression des êtres qui vivent & qui sentent, il doit y avoir un être tel que l'homme: & toute la question (que l'on dispute tant que l'on voudra) se réduit à ce point, si Dieu l'a mal placé?

L'homme est proportionné au rang qu'il occupe dans la création, & a des rélations qui lui sont inconnues.

Ce que nous caractérisons d'injuste par rapport à l'homme, étant considéré comme rélatif au tout, non-seulement peut être juste, mais il

& sans le tout.... Toutes choses étant causées & causantes, aidées & aidantes, médiatement & immédiatement, & toutes s'entretenant par un lien naturel & insensible, qui lie les plus éloignées & les plus différentes, je tiens impossible de connoître les parties sans connoître le tout, non plus que de connoître le tout sans connoître particuliérement les parties. *Ibid. chap. 31.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0014
DFG

il doit l'être. Dans les ouvrages humains, quoique pourſuivis avec un travail pénible, mille mouvemens produiſent à peine une ſeule fin. Dans les ouvrages de Dieu, un ſimple mouvement non-ſeulement produit ſa fin, mais encore ſeconde une autre opération; ainſi l'homme, qui paroît ici le principal être, ne joue peut-être que le rôle de ſecond par rapport à une ſphére inconnue, n'eſt que le mobile de quelque roue, le moyen de quelque fin: car nous ne voyons qu'une partie, & non le tout.

Quand un fier courſier connoîtra pourquoi l'homme le modére dans ſa courſe orgueilleuſe, ou le pouſſe au travers des plaines: quand le bœuf ſtupide ſaura pourquoi il ouvre un dur ſillon, (1) ou pourquoi métamorphoſé en Dieu Egyptien il eſt couronné de guirlandes: alors la ſotte préſomption de l'homme pourra comprendre l'uſage & la fin de ſon être, de ſes paſſions & de ſes actions, pourquoi il agit, il ſouffre, il eſt retenu, il eſt excité; pourquoi dans ce moment il eſt un Eſclave, dans celui qui ſuit une Divinité.

Ne diſons donc point que l'homme eſt imparfait, que le Ciel a tort: diſons plutôt que l'homme eſt auſſi parfait qu'il doit l'être: ſon être eſt proportionné à ſon état, à la place qu'il occupe; ſon tems n'eſt qu'un moment, & un point eſt ſon eſpace.

[1 *Ou pourquoi métamorphoſé en Dieu Egyptien il eſt couronné de guirlandes.*] Le titre de Dieu *Egyptien* convient au bœuf à cauſe du culte réligieux qu'on rendoit au Dieu *Apis* dans toute l'étendue de l'*Egypte*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0015
DFG

C'eſt en partie ſur l'ignorance des événemens futurs, & en partie ſur l'eſpérance d'un bonheur à venir qu'eſt fondé le bonheur actuel de l'homme.

Le Ciel cache à toutes les créatures le Livre du Deſtin, excepté la page qui leur eſt néceſſaire, celle de leur état préſent ; il cache aux bêtes ce que l'homme connoît, à l'homme ce que connoiſſent les eſprits : autrement qui pourroit ici bas ſupporter ſon exiſtence ? Ta volupté condamne aujourd'hui l'agneau à la mort ; s'il avoit ta raiſon, bon diroit-il & ſe joueroit-il ſur la plaine ? Content juſqu'au dernier moment, il broute le pâturage fleuri, & léche la main qui s'éléve pour l'égorger. O ignorance de l'avenir, qui nous eſt charitablement donnée, afin que chacun puiſſe remplir le cercle que lui a marqué l'Etre Suprême ! Dieu de tous, (1) il voit d'un œil égal un héros périr & un paſſereau tomber ; les atômes ſe confondre, ou les cieux ſe bouleverſer ; une bulle d'eau, ou un monde s'éclater.

Homme, ſois donc humble dans tes eſpérances, & ne prends d'eſſor qu'avec crainte. Dans l'attente des inſtructions de la mort, ce grand Maître des Humains, adore Dieu, (2) Il ne te fait point connoître quel ſera ton bonheur

[1 *Il voit d'un œil égal un héros périr & un paſſereau tomber.*] Ne vend-on pas deux paſſereaux pour une pite ? & cependant aucun d'eux ne tombe en terre ſans la volonté de votre Pere céleſte. *Math.* X. 29.

[2 *Il ne te fait point connoître quel ſera ton bonheur futur.*] On a objecté, que le *ſiſtême du meilleur*, affoibliſſoit les argumens que la raiſon nous fournit en faveur d'un état à venir : car, dit-on, il n'y a point d'homme de bien qui ne ſoit charmé de ſouffrir pour l'avantage général ; ainſi il n'a beſoin d'aucun dédommagement. On peut répondre, que le *ſiſtême du meilleur*, bien loin d'affoiblir l'eſpérance d'un avenir heureux, la fortifie au contraire.

Car



Homme, sois donc humble dans tes espérances, et ne prends d'essor qu'avec crainte. Dans l'attente des instructions de la mort, ce grand Maître des humains, adore Dieu.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0017
DFG

heur futur, mais il te donne l'espérance pour être ton bonheur présent. Une espérance éternelle fleurit dans le cœur de l'homme; il n'est jamais heureux, il doit toujours l'être. L'ame inquiéte & bornée à elle-même, se repose & se promène dans les idées d'une vie à venir.

Observez ce pauvre Indien dont l'esprit sans culture voit Dieu dans les nuées, ou l'entend dans le vent. Une science orgueilleuse n'apprit point à son ame à s'élever aussi haut que l'orbe du Soleil, ou que la voie lactée; Cependant la simple nature ne l'a pas laissé dénué d'espérance; plus humble, il se figure un Ciel au-delà d'une montagne dont les nuages lui dérobent le sommet, un monde moins dangereux dans l'épaisseur des forêts, quelqu'île plus heureuse située au milieu de l'Océan, où les esclaves retrouveront leur pays natal, où ils n'appréhenderont nul Démon qui les tourmente, nul Chrétien dévoré de la soif insatiable de l'or. Exister forme le plus ambitieux de ses désirs; il ne souhaite ni les aîles des Anges, ni le feu des Séraphins; mais il croit que son chien fidéle lui tiendra compagnie dans le séjour libre & fortuné qu'il attend. Toi donc, qui es plus habile, pése dans les balances de ta raison ton opinion contre la Providence; appelle im-

Impiété de l'homme qui veut juger de la justice ou de l'injustice des dispensations de Dieu.

Car si les maux qui tombent en partage aux gens de bien, sont de purs désordres, qui ne tendent point au plus grand bien du tout, alors, quoique nous ne puissions nous dispenser de conclure, que ces desordres seront redressés, ce coup d'œil cependant ne laisse pas de représenter Dieu comme souffrant les maux pour un but bien moins noble que celui de les faire servir d'abord à l'avantage général, & ensuite à celui de chaque être particulier.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0019
DFG

imperfection ce que tu t'imagines tel ; dis, ici Dieu donne trop, là il donne trop peu ; détruis toutes les créatures pour ton goût ou pour ton plaisir, & crie cependant, si l'homme est malheureux, s'il n'occupe seul tous les soins d'enhaut, s'il n'est le seul être parfait ici bas, immortel dans le Ciel, Dieu est injuste ; arrache de ses mains la balance & le sceptre ; juge la justice même, & sois le Dieu de Dieu.

L'orgueil est la cause des erreurs de l'homme & de sa misére.

Nos erreurs ont leur source dans les raisonnemens de l'orgueil, on sort de sa sphére, & l'on s'élance vers les Cieux : l'orgueil en veut toujours aux demeures célestes : les hommes voudroient être des anges, & les anges des Dieux. Si les anges aspirant à être Dieux sont tombés, les hommes aspirant à devenir des anges, se rendent coupables de rebellion. Qui ose souhaiter de renverser les loix de l'ordre, péche contre la cause éternelle.

Absurdité de s'estimer l'objet final de la création ; & de vouloir dans le monde moral une perfection qui n'est point dans le monde phisique, & qui ne peut être dans les choses créées.

Que l'on demande pour quelle fin brillent les corps célestes ? pourquoi la terre existe ? „ L'orgueil répond, c'est pour moi, pour moi „ la nature libérale éveille ses puissances pro- „ ductrices, fait germer l'herbe & épanouïr les „ fleurs, pour moi le raisin renouvelle chaque „ année son nectar délicieux, & la rose ses „ fraîcheurs odoriférantes : pour moi la mine „ enfante mille trésors, pour moi la santé découle de mille sources ; les mers roulent leurs „ ondes pour me transporter ; le soleil se léve „ pour m'éclairer ; la terre est mon marche- „ pied, & le ciel est mon dais.

Mais (1) la nature ne s'écarte-t'elle point de

[1 *La nature ne s'écarte-t-elle pas de sa fin ?*]

de sa bonté & de sa fin, lorsqu'un soleil brulant darde des rayons mortels, lorsque des tremblemens de terre engloutissent des villes, & que des inondations submergent des peuples entiers ? „ Non, répondra-t'on : La pre-„ miére cause toute-puissante n'agit point par „ des loix particuliéres, mais par des loix gé-„ nérales. Il y a eu quelques altérations de-„ puis le commencement ; mais qu'y a-t'il „ de créé qui soit parfait ? " Pourquoi donc l'homme le seroit-il ? Vous prétendez que la félicité humaine est la grande fin de la nature ; mais pouvez-vous nier qu'elle ne s'en écarte ? & pourquoi l'homme ne s'en écarteroit-il pas aussi ? Cette fin n'exige pas moins un cours réguliérement alternatif de pluie & de beau tems, qu'une régularité constante dans les désirs de l'homme ; un printems éternel & des cieux sans nuages, que des hommes toujours sages, calmes & tempérés. (1) Si des pestes

C'est ce qui n'arrive jamais, l'Auteur de la nature agissant en tout avec dessein. „ Puisque les cométes „ parcourent des orbites fort excentriques, dans „ toutes les directions imaginables, un dessin aveu-„ gle n'a jamais pu faire mouvoir les planétes du „ même côté dans des orbites concentriques ; à „ l'exception de quelques irrégularités peu consi-„ dérables, qui naissent des cométes & des plané-„ tes l'une sur l'autre." *Optique de* NEWTON *Dern. Quest.*

[1 *Si des pestes ou des tremblemens de terre*, &c.] Pour sentir la force de cet argument il faut considérer, que nous ne connoissons pas assez l'Univers, pour oser décider *a priori*, que chaque mal moral particulier sert au bien général de cet Univers. Une pareille assertion ne peut se prouver que par *analogie*, en faisant voir que le même être qui préside au monde moral & au monde phisique,

ou des tremblemens de terre ne détruisent pas le vrai dessein de Dieu *dans l'ordre de la nature*, pourquoi l'existence d'un Borgia ou d'un Catilina le détruiroit-elle ? C'est de l'orgueil que jaillissent nos raisonnemens : jugeons des choses morales, ainsi que des choses naturelles : pourquoi blâmer le Ciel dans celles-là, & le disculper dans celles-ci ? Dans les unes & dans les autres, pour bien raisonnner, il faut se soumettre. (1)

Peut-être nous paroîtroit-il mieux que dans le monde physique tout fût harmonie, que dans le monde moral tout fût vertu ; que jamais l'air ou l'océan ne ressentît le souffle des vents, & que jamais l'ame ne fût agitée par aucune passion ? Mais tout subsiste par un combat élémentaire, & les passions sont les élémens de la vie. L'ordre général a été observé depuis le commencement, & dans la nature, & dans l'homme.

Injustice des plaintes de l'homme contre la Providence.

Que voudroit-il cet homme ? tantôt il s'élève, & (2) peu inférieur aux Anges il voudroit a réglé les choses de façon, que chaque mal physique particulier tend au bien général de notre système.

(1) La dernière démarche de la raison, c'est de connoître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent : elle est bien foible, si elle ne va jusques-là. Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se *soumettre* où il faut. Qui ne fait ainsi, n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui pechent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connoître en démonstration ; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre ; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger. *Pens. de Pascal, ch. 5.*

[2 *Peu inferieur aux Anges, il voudroit être au dessus d'eux.*] Tu l'as fait un peu moindre que les Anges, & tu l'as couronné de gloire & d'honneur. *Ps.* VIII. 6.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0022
DFG

droit être au-dessus d'eux : tantôt baissant les yeux vèrs la terre, il paroît chagrin de n'avoir point la force du taureau, & la fourure de l'ours : s'il dit que toutes les créatures sont faites pour son usage, de quel usage lui seroient-elles, s'il en avoit toutes les propriétés ?

La nature, libérale sans profusion, leur a assigné des organes, des facultés propres ; elle les a dédommagées de chaque besoin apparent, les unes par des dégrés de viteſſe, les autres par des dégrés de force, (1) tout dans une proportion exacte avec leur état. Il n'y a rien à ajoûter, rien à retrancher : chaque bête, chaque insecte est heureux dans l'état où il est. Le Ciel seroit-il donc cruel pour l'homme, & pour l'homme seul ? Celui-là seul qu'on appelle raisonnable, ne sera-t'il satisfait de rien à moins qu'il n'ait tout ?

Le bonheur de l'homme, si l'orgueil ne nous empêchoit point de le reconnoître, n'est pas de penser ou d'agir au-delà de l'homme même, d'avoir des puissances de corps & d'esprit au-delà de ce qui convient à sa nature & à son état. (2) Pourquoi l'homme n'a-t'il point un

Le don de la raison dédommage l'homme de toutes les qualités que les bêtes ont au-dessus de lui : des facultés sensitives plus délicates le rendroient misérable.

(1) C'est un axiôme dans l'anatomie des créatures, que leur force ou leur viteſſe est plus grande ou moindre dans une proportion rélative l'une à l'autre ; ensorte que plus elles ont de force moins elles ont de viteſſe, & plus elles ont de viteſſe moins elles ont de force.

(2) Nos sens n'apperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit ; trop de lumière nous éblouït ; trop de distance & trop de proximité empêchent la vue ; trop de longueur & trop de briéveté obscurcissent un discours ; trop de plaisir incommode ; trop de consonances nous déplaisent. Les qualités excessives nous sont ennemies & non pas sensibles. Nous

œil *microscopique* ? c'est par cette raison bien simple, que l'homme n'est point une mouche: & quel en seroit l'usage, si pouvant considérer un ciron, sa vue ne pouvoit s'étendre jusqu'aux Cieux? Quel seroit celui d'un toucher plus délicat, si, trop sensible & toujours tremblant, les douleurs & les agonies s'introduisoient par chaque pore? D'un odorat plus vif, si les parties volatiles d'une rose par leurs vibrations dans le cerveau, nous faisoient mourir de peines aromatiques? D'une oreille plus fine, si la nature se faisoit toujours entendre avec un bruit de tonnerre, (1) & que l'on se trouvât étourdi par la musique de ses sphéres roulantes? O combien nous regretterions alors que le Ciel nous eût privés du doux bruit des zéphirs & du murmure des ruisseaux! Qui peut ne pas connoître la bonté & la sagesse de la Providence, également & dans ce qu'elle donne, & dans ce qu'elle refuse?

Dans l'Univers visible il y a un ordre & une gradation générale, d'où résulte une subordination de créatures à créatures, & de toutes à l'homme. Gradation de sens, d'instinct de pensée, de réflexion, & de raison.

Autant que s'étendent les divers & nombreux de-

Nous ne les sentons plus, nous les souffrons . . . Les choses extrêmes sont pour nous, comme si elles n'étoient pas, & nous ne sommes point à leur égard, elles nous échappent, & nous à elles. *Pens. de Paschal*, *ch.* 22.

[1 *Et que l'on se trouvât étourdi par la musique des sphéres roulantes.*] Le trait est Poëtique, & même sublime, mais déplacé. Pour argumenter d'une maniére philosophique, il ne devoit employer que des objets *reels*. Le cas est différent, quand dans la suite il représente les Corps céleites comme dirigés dans leurs mouvemens par des Anges. Car que des Anges soient chargés d'un pareil ministére, ou non, il y aura toujours un *mouvement* réel, & l'argument ne demandoit rien de plus; mais si les Sphéres ne forment aucun *concert de Musique*, il n'y a point de son réel: or il en faut un, pour que le raisonnement de l'Auteur ait quelque justesse.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0024
DFG

dégrés de la création, autant croît la progreſſion des facultés ſenſitives & intellectuelles. Quelle gradation depuis ces millions d'inſectes qui peuplent les champs, juſqu'à la race impériale de l'homme! Que de modifications différentes dans la vue entre ces deux extrêmes, le voile de la taupe, & le rayon du linx? Dans l'odorat, entre la lionne (1) qui ſe jette avec tant d'impétuoſité ſur ſa proie, & le chien qui en ſuit la piſte avec tant de ſagacité! Dans l'ouïe, depuis ce qui vit dans l'onde, juſqu'à tout ce qui gazouille dans les feüillages du printems! Que le toucher de l'araignée eſt ſubtil! Senſible à la plus légére impreſſion qui affecte le moindre fil de ſa toile, elle paroît vivre dans l'ouvrage qu'elle a tiſſu. Que la délicate abeille a le ſentiment exquis & ſûr, pour extraire d'une herbe venimeuſe une roſée bienfaiſante! Quelle différence d'inſtinct entre celui d'une truye qui ſe vautre; & entre le tien, éléphant, être preſque doué de raiſon! Que la barriére eſt mince entre l'inſtinct & la raiſon! (2) ſéparés toujours, & toujours très-proches. Quelle alliance entre la réflexion & le ſouvenir! (3) Que peu de choſe diviſe le ſenti-

(1) Lorſque les lions des déſerts d'Afrique vont à l'entrée de la nuit chercher leur proie, ils font d'abord un grand rugiſſement, qui fait fuir les autres animaux: enſuite attentifs au bruit que ces animaux font dans leur fuite, ils les pourſuivent, non par l'odorat, mais par l'ouïe.

[2 *Separés toujours, & toujours très-proches.*] *Proches* par la reſſemblance de leurs opérations; *ſéparés* par la différence infinie qu'il y a dans la nature de leurs puiſſances.

[3 *Que peu de choſe diviſe le ſentiment de la penſée!*]

Si

sentiment de la pensée! Et avec combien d'efforts les êtres d'une nature rélative & pour ainsi dire moyenne, ne tendent-ils point à s'unir, sans pouvoir jamais passer la ligne insurmontable qui les sépare! Sans cette juste gradation entre les différentes créatures, les unes pourroient-elles être soumises aux autres, & toutes à toi? Toutes leurs puissances étant vaincues par toi seulement, ta raison n'est-elle pas seule toutes ces puissances ensemble?

Cet ordre & cette subordination de créatures peut s'étendre encore beaucoup plus loin tant au-dessus qu'au-dessous de nous.

Regarde au travers des airs, sur la terre & dans l'onde, la matiére prête à éclore, s'agiter, crever, & produire; à quel point la progression des Etres peut s'élever en haut, s'étendre sur la surface, se cacher dans la profondeur, au-dessus, autour, au-dessous de nous. Quelle vaste chaîne, qui commence depuis Dieu! natures éthérées & terrestres, ange, homme, bête, oiseau, poisson, insecte! O étendue que l'œil

Si peu de chose, que *Protagoras* soutenoit que la *pensée n'étoit autre chose que sentiment;* d'où il inferoit que *chaque imagination*, ou *opinion étoit vraie.* Notre Auteur raisonne plus Philosophiquement, en disant que peu de chose divise le sentiment de la pensée. C'est ainsi (pour éclaircir cette vérité par un exemple) qu'un Géométre, considérant un triangle, dans le dessein de démontrer l'égalité de ses trois angles à deux droits, a l'image de quelque triangle sensible dans son ame, ce qui est *sentiment:* cependant il doit nécessairement avoir aussi l'idée d'un triangle intellectuel, ce qui est *pensée;* car toute image d'un triangle doit nécessairement représenter un triangle obtusangle, ou rectangle, ou acutangle; mais le triangle qui, dans son ame, est le sujet de sa proposition est la *raison* d'un triangle, sans détermination à aucune de ces espéces. C'est ce qui a fait dire à *Aristote: Les conceptions de l'ame different tant soit peu des images sensibles; ce ne sont pas des images sensibles, & neanmoins elles n'en sont pas entierement degagées.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0026
DFG

l'œil ne peut voir, que l'Optique ne peut atteindre, depuis l'infini jusqu'à toi, depuis toi jusqu'au néant! (1) Si nous pouvions empiéter sur les puissances supérieures, les inférieures le pourroient sur nous; autrement il y auroit un vuide dans la création, où un dégré étant ôté, la grande échelle est détruite. Qu'un chaînon soit rompu, la chaîne de la nature l'est, & l'est également, quel qu'il soit, le dixiéme ou le dix-milliéme.

Une partie du tout qui sortiroit de sa place, romproit la connexion de la totalité des choses.

Si chaque monde se meut dans un ordre graduel qui n'est pas moins de son essence que de celle de l'Univers, ce Tout merveilleux; la moindre confusion dans un seul, entraîneroit non-seulement la ruine entiére de ce monde particulier, mais encore celle du grand Tout. Que la terre perdant son équilibre s'écarte de son orbite, que les planétes & le soleil courent sans régle au travers des Cieux, (2) que les anges présidant à chaque sphére en soient précipi-

La folie & la vanité d'un tel désir.

(1) Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Qui le peut comprendre? . . . Qui se considérera de la sorte, s'effrayera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abimes de l'infini & du néant, dont il est également éloigné, il tremblera dans la vue de ces merveilles; & je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption. Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; & son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti. *Pens. de Pascal, ch.* 22.

[2 *Que les anges présidant à chaque sphére en soient précipités.*] Notre Auteur emploie avec beaucoup d'art, en plusieurs endroits de ce Poëme, différentes notions *Platoniques* d'une grande beauté.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0027
DFG

cipités, qu'un être s'abîme sur un autre être, un monde sur un autre monde, que toute la fondation des Cieux s'ébranle jusques dans son centre, & que la nature frémisse jusques au trône de Dieu, que tout l'ordre, cet ordre admirable, soit donc détruit : Et pour qui ? pour toi, ver mépriſable ! O folie ! orgueil ! impiété !

(1) Que ſi le pied deſtiné à fouler la pouſſiére, ou la main deſtinée au travail, aſpiroit d'être la tête : ſi la tête, l'œil, ou l'oreille ſe fâchoient de n'être que les purs inſtrumens de l'eſprit qui les gouverne : quelle abſurdité ! Et ce n'en eſt pas une moindre, ſi dans cette fabrique générale, une partie prétend être une autre partie, & murmure contre la tâche ou la peine que (2) le grand Eſprit, ordonnateur de tout, a marquée.

Tout ce qui eſt, n'eſt que partie d'un tout ſurprenant, dont la nature eſt le corps, & dont Dieu eſt l'ame : diverſifié dans chaque être, & cependant toujours le même ; auſſi grand ſur la Terre que dans le Ciel, il échauffe dans le ſoleil, rafraîchit dans le zéphir, brille dans les étoiles, & fleurit ſur les arbres : il vit dans chaque vie, s'étend dans toute étendue, ſe répand ſans ſe partager, donne ſans rien perdre, reſpire dans notre partie mortelle, auſſi puiſſant, auſſi parfait dans

[1 *Que ſi le pied*, &c.] Cette admirable comparaiſon en faveur du *ſiſtême de la Nature*, eſt empruntée de l'Apôtre *St. Paul*, qui l'emploie pour la défenſe du *ſiſtême de la Grace*.

[2 *Le grand Eſprit, ordonnateur de tout*, &c.] Veneramur autem & colimus ob dominium, Deus enim ſine dominio, providentia, & cauſis finalibus, nihil aliud eſt quam FATUM & NATURA. NEWTONI *Princip. Schol. gener. ſub finem.*

dans (1) *la moindre partie de la créature que dans la plus noble*, dans l'homme vil qui se plaint, & dans le Séraphin pénétré de respect & transporté d'amour : pour lui, rien de haut, de bas, de grand, de petit ; il remplit, il limite, il enchaîne, il égale tout.

Cesse donc, & ne donne point à l'ordre le nom d'imperfection. Notre bonheur dépend de ce que nous blâmons. Connois ton être, ton point. Le Ciel t'a donné un juste, un heureux dégré d'aveuglement & de foiblesse : soumets-toi, sûr d'être aussi heureux que tu peux l'être dans cette sphére ou dans quelque autre sphére que ce soit ; & sûr, soit à l'heure de ta naissance ou à celle de ta mort, de trouver ton salut entre les mains de qui dispose de tout : toute la nature est un art qui t'est inconnu : le hazard est une direction que tu ne saurois voir ; la discorde est une harmonie que tu ne comprens point ; le mal particulier est un bien général : & en dépit de l'orgueil, en dépit de la raison qui s'égare, (2) cette vérité est évidente : QUE TOUT CE QUI EST, EST BIEN.

L'homme doit donc, tant par rapport à son état présent, qu'à son état futur avoir une soumission absolue à la Providence.

(1) L'Original porte : *Aussi parfait dans la formation du cheveu que dans celle du cœur.*

[2 *Cette vérité est évidente :* QUE TOUT CE QUI EST, EST BIEN.] Cette proposition n'auroit jamais été attaquée, si l'on s'étoit donné la peine nécessaire pour la bien comprendre. C'est proprement une conséquence des prémisses, *que le mal particulier tend au bien général.* Notre Auteur n'a nullement voulu dire, que tout ce qui est, est bien par rapport à l'homme, ou en soi-même ; mais *bien relativement à Dieu :* car le but du Poëme est de *justifier les voies de la Providence ;* & outre cela encore *bien relativement au but final*, tout *mal particulier* étant *un bien général.*

ESSAI



ESSAI SUR L'HOMME.

ÉPÎTRE II.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport à lui-même considéré comme individu.

L'affaire de l'homme est l'homme. Sa nature, ses puissances, ses foiblesses, & les limites de sa capacité

APPRENS donc à te connoître toi-même, & ne présume point de développer la Divinité. L'étude propre de l'homme, est l'homme. Placé dans une espéce d'isthme, être d'un état mixte ; mêlange de lumiére & d'obscurité, de grandeur & de bassesse ; avec trop de connoissance pour le doute Sceptique, & avec trop de foiblesse pour la fierté Stoïque : en suspens entre ces contrariétés, (1) il ne sait s'il doit agir,

(1) Nos connoissances sont resserrées en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout & d'ignorer tout absolument, nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains, & flottans entre l'ignorance & la connoissance ; & si nous

agir, ou ne rien faire ; se croire un Dieu ou une brute, (1) donner la préférence ou au corps ou à l'esprit ; (2) né pour mourir, raisonnant pour s'égarer, telle est sa raison, qu'il s'égare également pour penser trop ou trop peu : (3) cahos de raisonnement & de passions, où tout est confus ; continuellement abusé ou desabusé par lui-même, (4) créé en partie pour s'élever, & en partie pour tomber ; maître de toutes choses, & lui-même cependant la proie de toutes ; seul Juge de la vérité, & se précipitant sans fin dans l'erreur ; la gloire, le joüet, l'énigme du monde. (5)

Va

nous pensons aller plus avant, notre objet branle & échappe nos prises ; il se dérobe & fuit d'une fuite éternelle : rien ne peut l'arrêter. C'est notre condition naturelle, & toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brulons du désir d'approfondir tout, & d'édifier une tour qui s'éléve jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, & la terre s'ouvre jusqu'aux abimes. *Ibid. ch.* 22.

(1) Que deviendra donc l'homme ? Sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes ? *Ibid. ch.* 3.

[2 *Né pour mourir ; raisonnant pour s'égarer.*] L'Auteur veut dire, que, comme nous sommes nés pour mourir, & ne laissons pas de jouir de quelque portion d'agrément dans la vie ; de même, quoique nous *raisonnions pour nous égarer*, nous ne laissons pas de comprendre un petit nombre de vérités.

(3) Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, & l'on ne peut trouver la vérité. *Ibid. ch.* 25.

(4) Rien n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés que l'on y découvre à l'égard de toutes choses : il est fait pour connoître la vérité, il la désire ardemment, il la cherche, & cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit & se confond de telle sorte qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. *Ibid. ch.* 21.

(5) Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison im-

Va, créature merveilleuse, monte où les sciences te guident; (1) mesure la terre, pése l'air, régle les marées, fais voir par quelles loix les planétes errantes doivent diriger leur route, (2) corrige le tems, & apprens au soleil quel doit être son cours : prends l'essor avec Platon vers l'Empyrée, jusqu'au premier bien, au premier parfait, au premier beau : ou entre dans les labyrinthes qu'ont frayé ses successeurs, & prétens que de se dépouiller des sens, c'est imiter Dieu; (3) tel que ces Prêtres de l'Orient

impuissante; taisez-vous, nature imbécille, apprenez que l'homme passe infiniment l'homme. *Ibid. chap. 3.*

La misére de l'homme se conclut de sa grandeur, & sa grandeur se conclut de sa misére. . . . Quelle chimére est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel cahos, quel sujet de contradiction? Juge de toutes choses, imbécille ver de terre; depositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire & rebut de l'Univers. S'il se vante, je l'abaisse : s'il s'abaisse, je le vante; & le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. *Ibid. chap. 21.*

[1 *Mesure la terre.*] Par allusion au noble & utile projet de quelques Mathématiciens de nos jours, d'aller mesurer un dégré du méridien sous l'Equateur, & un autre sous le Cercle Polaire, pour déterminer la véritable figure de la Terre : chose de la derniére importance pour l'Astronomie, & pour la Navigation.

[2 *Corrige le tems.*] Par allusion à la Chronologie *Grecque*, que *Newton* a réformée par le moyen de ces deux sublimes conceptions, savoir, la différence entre les régnes des Rois, & les générations des Hommes; & la position des colures des équinoxes & des solstices du tems de l'expédition des Argonautes.

(3) Les uns ont voulu renoncer aux passions, & devenir dieux : les autres ont voulu renoncer à la raison, & devenir bêtes; mais ils ne l'ont pu ni les uns, ni les autres; & la raison demeure toujours,

l'Orient qui s'étourdiſſent en tournant, & dans leurs vertiges s'imaginent imiter le ſoleil. Va, & apprends à la Sageſſe éternelle comment elle doit gouverner, enſuite rentre en toi-même, & ſens ton imbécillité.

Lorſque dans ces derniers tems les êtres ſupérieurs virent un homme mortel développer toutes les loix de la Nature, ils admirèrent une telle habileté dans une figure terreſtre; un (1) NEWTON leur parut ce que nous paroît un ſinge adroit.

Mais ce Philoſophe qui pouvoit (2) aſſujettir à des régles fixes les orbites des cométes, pouvoit-il décrire ou fixer un ſeul mouvement de l'ame? lui qui pouvoit marquer aux étoiles, ici leur point d'élevation, & là celui de leur déclin, pouvoit-il expliquer ſon com-

jours, qui accuſe la baſſeſſe & l'injuſtice des paſſions, & trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent; & les paſſions ſont toujours vivantes dans ceux-mêmes qui veulent y renoncer. *Ibid. chap.* 21.

[1 *Newton leur parut ce que nous paroît un ſinge adroit.*] On dira peut-être, pourquoi au-lieu d'un ſinge, animal extravagant, ne pas plutôt alléguer un élephant, *preſque doué de raiſon*, comme l'Auteur s'exprime dans un autre endroit? Je réponds; parce qu'il falloit une figure peu différente de la *figure humaine*, accompagnée de quelque ſagacité, pour donner lieu au doute ſi un pareil animal appartient à la claſſe des hommes, ou non. C'eſt ſur cette eſpéce de rélation qu'eſt fondée la beauté de la comparaiſon; NEWTON & les Etres d'une nature angélique étant également immortels, quoique d'ordres différens.

[2 *Aſſujettir à des régles fixes les orbites des comètes.*] NEWTON, en calculant la viteſſe du mouvement d'une cométe, & la courbe qu'elle décrivoit, a conjecturé, avec beaucoup de vraiſemblance, que ces aſtres décrivent autour du Soleil des ellipſes fort excentriques, & peu différentes des paraboles.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0033
DFG

commencement ou sa fin ? Quel prodige, hélas ! La partie supérieure de l'homme peut s'élever sans obstacle, & empiéter d'art en art ; mais quand l'homme travaille à son grand ouvrage, qu'il s'occupe de lui-même, à peine a-t'il commencé que, ce que la raison a tissu, la passion le défait.

Deux principes des actions, l'amour-propre & la raison.

Deux principes regnent dans l'homme, l'amour-propre & la raison ; l'un pour exciter, l'autre pour retenir : n'appellons point celui-ci un bien, celui-là un mal ; chacun produit sa fin ; l'un meut, l'autre gouverne : & il ne faut leur attribuer le bien ou le mal, que suivant qu'ils agissent d'une maniére convenable ou non convenable à leur nature.

L'amour-propre, source du mouvement, fait agir l'ame : la raison compare, balance & gouverne le tout. Sans l'un de ces principes, l'homme seroit dans l'inaction, & sans l'autre il seroit dans une action qui n'auroit point de fin ni d'objet : il seroit ou comme une plante fixée sur sa tige pour végéter, multiplier & pourrir ; ou comme un météore enflammé traversant le vuide sans aucune régle, détruisant les autres, détruit enfin par lui-même.

L'amour-propre est plus fort que la raison, & pourquoi ?

De ces deux principes d'impulsion & de comparaison, le premier doit avoir plus de force, son opération est active, il inspire, il excite, il presse : le second est calme & paisible, il est destiné à délibérer, à aviser, à retenir : la force de l'amour propre est plus puissante, à proportion de la proximité de son objet ; le bien lui est immédiat par le sentiment présent : la raison ne l'envisage que dans un certain tems,



La force de l'amour propre est plus puissante à proportion de la proximité de son objet.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0035
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0036
DFG

tems, une certaine distance, elle le (1) présage dans l'avenir, le considére dans les conséquences : les tentations viennent avec impétuosité, en plus grand nombre que les raisonnemens : pour suspendre leur action, soyez toujours attentif aux préceptes de la raison ; ne l'abandonnez jamais ; moins forte à-la-vérité que l'amour-propre, mais beaucoup mieux sur ses gardes : par l'attention, on gagne l'habitude & l'expérience ; chacune d'elles fortifie la raison, & restreint l'amour-propre. (2)

Que (3) les subtils Scholastiques plus attachés à diviser qu'à réunir, apprennent à ces deux

Leur fin est la même.

[1 *La raison le présage dans l'avenir, le considére dans les conséquences.*] C'est-à-dire, que par le secours de l'*Expérience*, la raison devine l'*avenir*, & détermine les *conséquences* en *argumentant*.

(2) Il ne faut pas se méconnoître ; nous sommes corps autant qu'esprit, & delà vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait, n'est pas la seule démonstration : combien y a-t'il peu de choses démontrées ? Les preuves ne convainquent que l'esprit : la coutume fait nos preuves les plus fortes.... Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la vérité ; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vû où est la vérité, afin de nous abreuver & de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure ; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut aquérir une créance plus facile qui est celle de l'habitude, qui sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, & incline toutes nos puissances à cette créance, ensorte que notre ame y tombe naturellement. Il faut donc faire marcher nos deux piéces ensemble ; l'esprit, par les raisons qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; & les sens, par la coûtume, & en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire. *Pens. de Pascal, chap. 7.*

[3 *Que les subtils Scholastiques*, &c.] De la déscription, que l'Auteur vient de faire de l'amour-propre & de la raison, il suit qu'ils tendent au même

deux puiſſances amies, à ſe battre : eux, qui du tranchant le plus téméraire, ſéparent adroitement la grace de la vertu, & le ſentiment de la raiſon ; prétendus beaux-eſprits, ainſi que des fous, ils ſe font la guerre ſur un mot, ſans ſavoir ſouvent ce qu'ils penſent, ou penſant de même. L'amour-propre & la raiſon tendent vèrs une ſeule fin, la peine eſt l'objet de leur averſion, le plaiſir eſt celui de leur déſir ; mais l'un avide voudroit dévorer ſon objet, l'autre voudroit extraire le miel ſans bleſſer la fleur ; c'eſt le plaiſir qui bien ou mal entendu fait notre plus grand bien ou notre plus grand mal.

Les paſſions & leur uſage.

Nous pouvons appeller les paſſions, les modifications de l'amour-propre : Le bien réel ou apparent les met en mouvement ; mais comme tout bien n'eſt pas de nature à être partagé, & que la raiſon nous ordonne de pourvoir d'abord à nos propres beſoins, des paſſions quoique concentrées en nous-mêmes, peuvent cependant ſe ranger ſous l'étendard de la raiſon & mériter ſes ſoins, lorſque les moyens en ſont honnêtes : celles qui font part *aux autres des biens qu'elles pourſuivent*, aſpirent à un plus noble but, ennobliſſent leur eſpéce, & prennent le nom de quelque vertu.

Que

même but, ſavoir la félicité humaine, quoiqu'ils ne ſoient pas également habiles dans le choix des moyens ; la différence conſiſtant en ceci, que l'amour-propre ſaiſit avec empreſſement tout ce qui a quelque apparence de bien ; au-lieu que la raiſon examine, ſi ce qui paroit un bien eſt *réellement tel*. Ceci met dans tout ſon jour la folie des Scholaſtiques, qui enviſagent la raiſon & l'amour-propre comme deux principes oppoſés, dont il leur plait d'appeller l'un *bon*, & l'autre *mauvais*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0038
DFG

Que le Stoïque fier d'une insensibilité oisive se vante d'une vertu inébranlable, sa fermeté, semblable à celle de la glace, est une fermeté de contradiction, & qui fait retirer les esprits vèrs le cœur. La force de l'esprit ne consiste point dans le repos, mais dans l'action. Une tempête qui s'éléve dans l'ame, la met dans un mouvement nécessaire pour la préservation du tout, quoiqu'à-la-vérité elle puisse en même-tems en ravager une partie. Nous naviguons diversement sur le vaste Océan de la vie : la raison en est la bousole, mais la passion en est le vent. (1) Ce n'est pas dans le calme seul que l'on trouve la Divinité ; Dieu marche sur les flots, & monte sur les vents.

Les passions, ainsi que les élémens, quoique nées pour combattre, cependant mêlées & adoucies s'unissent dans l'ouvrage de Dieu ; il ne faut que les modérer, & en faire usage, *sans chercher à les extirper.* Ce qui compose l'homme, l'homme peut-il le détruire ? N'exigeons de la raison que de se tenir dans la voie de la nature ; docile à ses impulsions, fidéle aux desseins de Dieu, qu'elle se contente de calmer les passions, & de se les assujettir.

L'amour, l'espérance, la joie, bande riante du plaisir ; & la haine, la crainte, le

[1 *Ce n'est pas dans le calme seul qu'on trouve la Divinité*, &c.] Ce n'est ici qu'une simple comparaison, mais extrêmement Poëtique, & empruntée de nos Auteurs Sacrés. Le sens en est, que le bien résulte non-seulement de l'assujettissement des passions à la raison, mais aussi de ce qu'elles ont quelquefois de trop violent : non que l'Homme pour cela doive s'y abandonner, mais uniquement par un effet de la sage & généreuse direction de la Providence.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0039
DFG

chagrin, triste cortége de la douleur; les uns mêlés aux autres avec art, & renfermés dans leurs justes bornes, font & maintiennent la balance de l'ame, composent les lumiéres & les ombres dont le contraste assorti fait la force & le coloris de la vie.

L'homme a toujours des plaisirs ou à sa disposition, ou en vue; la jouissance de l'un cesse-t'elle? la perspective ou l'espérance de quelque autre renaît. Le corps, l'esprit, *toutes nos facultés* ne sont occupées que du soin de saisir les présens & d'en trouver pour l'avenir; mais quoique tous aient leurs charmes, leur effet n'est point égal: nos différens sens sont frappés par différens objets; delà différentes passions nous enflamment plus ou moins, suivant que les organes de ces sens ont plus ou moins de force: & delà, souvent il arrive qu'une seule passion dominante, semblable au serpent d'Aron, engloutit toutes les autres.

Passion dominante & sa force.

Ainsi (1) qu'en recevant la vie, l'homme reçoit peut-être le principe caché de la mort, & que la maladie naissante qui doit enfin l'emporter, augmente & se fortifie en même-tems que le corps aquiert des forces & qu'il croît: de même la maladie de l'esprit infusée en nous & mêlée pour ainsi dire avec notre propre substance, devient enfin la passion qui le gouverne. Toute humeur vitale destinée à la nourriture

[1 *Ainsi qu'un homme, en recevant la vie, reçoit peut-être le principe caché de la mort*, &c.] Antipater Sidonius Poëta omnibus annis uno die natali tantum corripiebatur febre, & eo consumptus est satis longa senecta. *Plin. L. VII. N. H. Cicéron* a fort loué les talens de cet *Antipater*, qui vivoit du tems de *Crassus*.

ture du tout, se jette sur ce foible tant du corps que de l'ame : à mesure que nos facultés s'ouvrent & se dévoilent, que le cœur s'échaufe, que l'esprit se remplit, l'imagination fait jouer ses dangereux ressorts, & *dominant sur tout*, elle détourne tout sur la partie affectée.

C'est la nature qui donne la naissance à cette passion, c'est l'habitude qui la nourrit : l'esprit, la vivacité, les talens ne font qu'en augmenter la malignité : la raison même en éguise la pointe, en redouble la force, ainsi que les rayons bénins du soleil augmentent l'acidité du vinaigre. (1) Sujets malheureux d'une puissance légitime, mais foible, croyans n'obéir qu'à la raison, nous obéissons à une de ses favorites. Hélas ! puisqu'elle ne nous donne pas des armes aussi-bien que des régles, que peut-elle faire de plus que de nous faire connoître notre foiblesse ? Accusatrice sévére, mais impuissante amie, elle nous apprend à plaindre notre nature, mais non point à la corriger ; ou de juge devenant apologiste, elle nous persuade le choix que nous faisons ; s'il est fait, elle le justifie : cependant fiére d'une conquête aisée, elle enchaîne de petites passions pour en

[1 *Sujets malheureux d'une puissance légitime*, &c.] *Saint Paul* employoit précisément le même argument, pour donner la plus haute idée de l'utilité de la Religion Chrétienne (*Rom. VII.*) Mais, dira-t'on, le Poëte a peut-être indiqué quelque remède fourni par la Religion Naturelle. Bien loin delà, il laisse ici la Raison destituée de tout secours. Que peut-on inférer delà, si non qu'il faut chercher le remède dans cette Religion, qui seule a jamais osé le promettre ?

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0041
DFG

faire triompher une plus puissante ; c'est ainsi qu'un Médecin s'imagine avoir chassé les humeurs, lorsque ces humeurs rassemblées produisent la goûte.

Oui, le chemin de la nature doit être préféré : en ce chemin, ce n'est point la raison qui doit nous servir de guide, mais elle doit être notre escorte ; elle est pour rectifier, non pour renverser ; elle doit traiter la passion dominante plus en amie, qu'en ennemie. Une puissance supérieure à la raison, *Dieu même*, donne cette forte impulsion pour diriger les hommes vèrs les fins différentes *qu'il ordonne*. Agités par leurs autres passions, comme par des vents changeans, ils sont par la passion dominante constamment entraînés vèrs une côte certaine. Qu'on soit épris d'amour pour la puissance ou pour le savoir, pour l'or, pour la gloire, ou pour le repos, (passion souvent plus forte que toutes les autres) toute la vie on poursuit son objet, même aux dépens de la vie. Le travail du Marchand, l'indolence du Philosophe, l'humilité du Moine, la fierté du Héros ; tout trouve également la raison de son côté.

Les passions servent à fixer nos principes.

L'Artisan éternel, tirant le bien du mal, ente sur cette passion nos meilleurs principes. C'est ainsi que le mercure de l'homme est fixé : la vertu mêlée à sa nature en devient plus forte : ce qu'il y a de grossier consolide ce qui seroit trop rafiné : unis d'intérêt, le corps & l'esprit agissent de concert.

Comme d'un sauvageon greffé les fruits, auparavant ingrats au soin du Jardinier naissent avec

avec abondance, de même les plus solides vertus naissent des passions : la vigueur d'une nature sauvage en fortifie la racine : quelle source d'esprit & de vertu découle du chagrin ou de l'obstination, de la haine ou de la crainte ! La colére donne du zéle & de la force ; l'avarice même augmente la prudence, & la paresse entretient la philosophie ; le plaisir rafiné & resserré dans de certaines bornes, devient un amour honnête, qui par ses doux transports charme la délicatesse du sexe ; l'envie qui tirannise une ame basse, est émulation dans les savans ou dans les guerriers : on ne trouve enfin dans l'homme ni dans la femme, aucune vertu qui ne puisse venir de l'orgueil ou de la honte.

Mélange du vice & de la vertu : proximité de leurs limites. Leur distinction néanmoins certaine & évidente.

La nature (que notre orgueil soit humilié par cette réflexion) nous donne ainsi pour vertus celles qui sont les plus voisines & les plus étroitement alliées à nos vices : la raison détourne le panchant des passions au mal vèrs le bien. Si Néron l'eut voulu, il eût regné comme Titus. Le courage fougueux que l'on abhorre dans Catilina, charme dans Décius, est divin dans Curtius. La même ambition produit ou la perte ou le salut, inspire la trahison ainsi que le zéle de la patrie.

Qui (1) peut séparer ces lumiéres & ces ombres réunies dans notre cahos, si ce n'est le Dieu qui est au-dedans de nous-mêmes ?

[1 *Qui peut séparer cette lumiére & ces ombres*, &c.] Cette maniére de parler est empruntée de *Platon*, qui emploie fréquemment le mot de lumiére pour désigner la conscience ; car la conscience, en prenant ce terme dans un sens de spéculation, signifie le jugement que nous formons des choses, fondés sur

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0043
DFG

Dans la nature, les extrêmes produisent des fins égales ; dans l'homme, ils se confondent pour quelque usage merveilleux, empiétant alternativement l'un sur l'autre, ainsi que les ombres & les lumiéres dans un tableau d'un travail fini : souvent le vice & la vertu sont si mêlangés, que la différence entre les bornes où finit l'un & où l'autre commence, devient trop délicate pour être apperçue.

O quelle folie, d'inférer delà qu'il n'y a ni vices, ni vertus ! Parce que le blanc & le noir seront mêlangés, adoucis, fondus ensemble de mille maniéres différentes, n'y aura-t'il donc plus ni de noir, ni de blanc ? Sondez votre propre cœur ; rien n'est plus simple ni plus clair ; c'est pour les confondre qu'il en coute & de la peine & du tems.

Laideur du vice, comment nous y sommes trompés.

Le vice est un monstre si hideux, que pour le haïr, il suffit de le voir. Cependant vu trop souvent, il se familiarise à nos yeux. D'abord nous le souffrons, ensuite nous le plaignons, enfin nous l'embrassons ; mais personne n'est jamais convenu où est l'extrêmité du vice. Demandez, où est le Nord ? à York, c'est le Tweed ; en Ecosse, ce sont les Orcades ; (1) & là, c'est le

sur les principes que nous avons pu admettre ; & alors ce n'est simplement qu'opinion, juge très-inepte, s'il en fut jamais. Ou bien, ce mot marque, dans un sens pratique, l'application de la régle éternelle de droit (reçue par nous comme une loi de Dieu) pour gouverner nos actions. C'est dans ce sens qu'il appartient proprement à la conscience de séparer la lumiére mêlée avec des ténébres dans le chaos de nos passions.

(1) La Province d'York est une des Provinces septentrionales d'Angleterre. Le Tweed est une riviére qui

le Groenland, la Zemble ou quelque autre pays. Perſonne ne conviendra d'être vicieux au ſuprême dégré : il penſe que ſon voiſin l'excéde encore : ceux qui ſont, pour ainſi dire, ſous la zone du vice même, ou ne ſentent point ſes fureurs, ou les deſavouent : ce qui fait frémir un heureux naturel, un vicieux endurci prétend que c'eſt un bien.

Il n'y a point d'homme qui ne ſoit & vertueux & vicieux : peu le ſont à l'extrême, mais tous le ſont à un certain dégré. Le ſcélérat & le fou ſont vertueux & ſages par accès ; & quelquefois par accès l'homme de bien fait ce qu'il mépriſe lui-même. Nous ne ſuivons pas en tout, mais par partie, le bien & le mal ; ſoit vices ou vertus, l'amour-propre les dirige. Chaque individu viſe à un différent but ; mais Dieu n'a qu'un ſeul grand objet, la totalité de l'Univers : c'eſt lui qui contremine chaque folie, chaque caprice, & qui déconcerte les meſures du vice ; qui a donné d'heureuſes foibleſſes à tous les ordres ; la honte aux filles, & la fierté aux dames ; la crainte aux hommes d'Etat, & la témérité aux hommes de Guerre ; la préſomption aux Princes, & la crédulité aux peuples : il ſait tirer les effets de la vertu, du principe d'une vanité qui ne recherche d'autre intérêt, qui ne priſe d'autre recompenſe, que la louange : c'eſt lui qui bâtit ſur les beſoins & les défauts de l'eſprit, la joie, la paix & la gloire du Genre-Humain.

Nos paſſions & nos vices ſont des inſtrumens de la Providence & des moyens du bien général. La ſageſſe de leur diſtribution aux différens ordres du Genre-Humain.

qui ſépare l'Angleterre & l'Ecoſſe. Les Orcades ſont des iles au Nord de l'Ecoſſe, dépendantes de ce Royaume.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0045
DFG

Leur utilité pour la société & pour chacun en particulier dans tout état & dans tout âge.

Les Cieux en nous mettant dans de mutuelles dépendances, maîtres, serviteurs, amis, nous ordonnent par-là & nous obligent d'avoir recours les uns aux autres, enforte que la foiblesse de chaque individu fait la force de tous. (1) La fragilité de notre nature, nos besoins, nos passions resserrent de plus en plus les liens de l'intérêt commun, & les rendent plus chers. Nous leur devons la véritable amitié, l'amour sincére, le plaisir ou la joie intérieure dont nous jouissons dans cette vie; & c'est d'eux aussi que nous apprenons dans le déclin de l'âge à nous détacher de ces intérêts, de ces amours, de ces plaisirs. La raison en partie, & en partie la décadence de notre nature, nous apprennent à accueillir la mort, & à quitter avec calme cette vie passagére.

Quelle que soit la passion d'un homme, la science, la renommée, ou les richesses, personne (2) ne veut se changer contre son voisin. Les savans

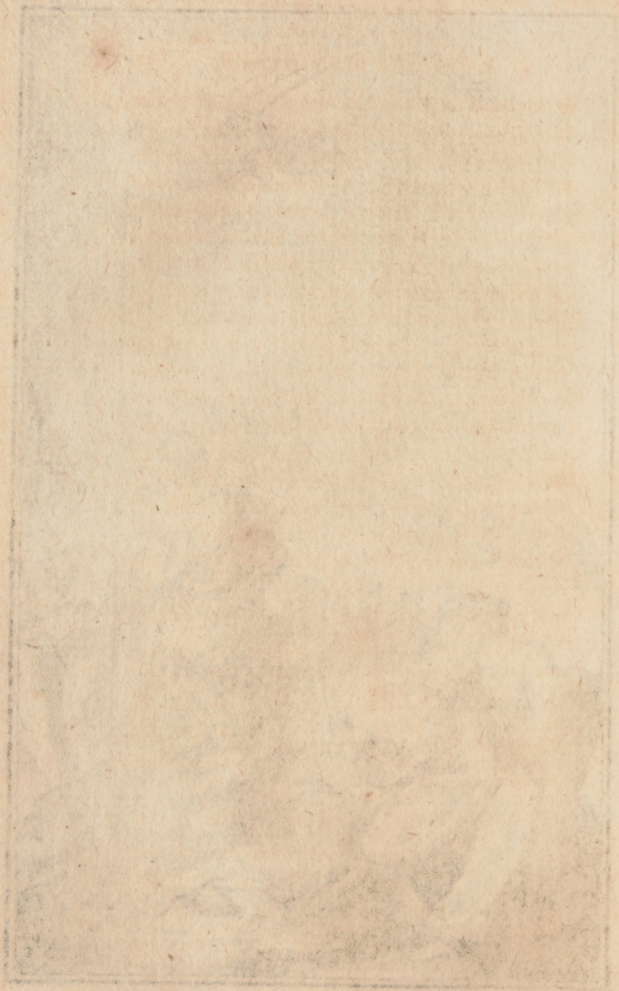
[1 *La fragilité de notre nature, nos besoins, nos passions resserrent de plus en plus les liens de l'intérêt commun*, &c.] Comme ce passage a été mal entendu, il est nécessaire de le mettre dans tout son jour. C'est à ces foiblesses, dit notre Auteur, que nous devons tous les agremens de la vie privée; cependant, quand nous arrivons à cet âge, qui, généralement parlant, dispose les hommes à jetter un coup d'œil plus sérieux sur la véritable valeur des choses, la considération que les fondemens de nos joies, & de nos amitiés, ne sont que des besoins, des foiblesses, & des passions, sert puissamment à nous détacher du monde. L'observation est neuve, & d'une grande beauté.

[2 *Personne ne veut se changer contre son voisin.*] Le fait est vrai, & nous donne une haute idée de la bonté de Dieu, qui non-seulement a fourni aux hommes les moyens de rendre leur condition heureuse, mais qui outre cela, lorsqu'ils se rendent en partie malheureux par leur faute, leur accorde un bon-



Des passions sortables aident à chaque âge. l'esperance voyage avec nous et ne nous quitte point à l'heure même du trepas.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0047
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0048
DFG

savins s'estiment heureux de développer la nature ; l'ignorant est heureux de ce qu'il n'en fait pas davantage ; le riche s'applaudit de son abondance, le pauvre se contente du soin de la Providence ; l'aveugle danse, & le boiteux chante : l'ivrogne se croit un Héros, & le lunatique un Roi : le Chimiste qui meurt de faim, est souverainement heureux avec ses espérances dorées, & le Poëte l'est avec sa muse.

Quelle merveilleuse consolation accompagne chaque état ! L'orgueil est donné à tous, comme un ami commun. (1) Des passions sortables aident à chaque âge : l'espérance voyage avec nous, & ne nous quitte point même à l'heure du trépas. (2)

Jusqu'à ce terme fatal, l'opinion avec ses rayons changeans dore les nuages qui embellissent nos jours. (3) Le bonheur qui nous manque

bonheur imaginaire, pour les empêcher de succomber sous le poids des misères humaines.

(1) L'orgueil contrepèse toutes nos misères ; car ou il les cache, ou s'il les découvre, il se glorifie de les connoitre. Il nous tient lieu d'une possession si naturelle au milieu de nos misères & de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle. *Pens. de Pascal, ch. 24.*

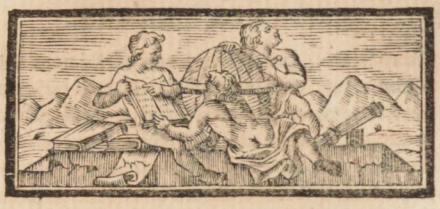
(2) Le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous pipe, & nous méne jusqu'à la mort. *Ibid. ch. 21.*

(3) L'opinion dispose de tout, elle fait la beauté, la justice, & le bonheur, qui est le tout du monde. Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plait à la controller & à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature: Elle a ses heureux, & ses malheureux ; ses sains, ses malades ; ses riches, ses pauvres ; ses fous & ses sages .... Elle ne peut rendre sages les fous, mais elle les rend contens, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte. *Ibid. ch. 25.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0049
DFG

eſt ſuppléé par l'eſpérance ; & (1) le vuide de ſens, par l'orgueil ; ce que la connoiſſance peut renverſer, ces paſſions le relévent : la joye ſemblable à une bulle d'eau, rit dans la coupe de la folie. Qu'une eſpérance ſoit perdue, nous en recouvrons une autre, & ce n'eſt point en vain que la vanité nous eſt donnée : l'amour propre, ce bas-amour, devient même par la puiſſance divine, une balance pour peſer, par nos beſoins ceux des autres : avouons donc cette vérité, d'où nous devons néanmoins tirer des motifs de conſolation : QUOIQUE L'HOMME SOIT FOLIE, DIEU EST TOUTE SAGESSE.

[1 *Le vuide de ſens eſt ſuppléé par l'orgueil.*] Le P. *Garaſſe*, fameux Caſuiſte, dans ſa *Somme Théologique*, a déduit de ce principe une conſéquence fort charitable. *Selon la juſtice*, dit ce Théologien *tout travail honnête doit être recompenſe de loüange ou de ſatisfaction. Quand les bons eſprits font un ouvrage excellent, ils ſont juſtement recompenſés par les ſuffrages du public. Quand un pauvre eſprit travaille beaucoup pour faire un mauvais ouvrage, il n'eſt pas juſte, ni raiſonnable, qu'il attende des louanges publiques ; car elles ne lui ſont point dûes. Mais afin que ſes travaux ne demeurent pas ſans recompenſe*, Dieu *lui donne une ſatisfaction perſonnelle, que perſonne ne lui peut envier ſans une injuſtice plus que barbare ; tout ainſi que Dieu, qui eſt juſte, donne de la ſatisfaction aux grenouilles de leur chant.*



ESSAI
SUR
L'HOMME.

ÉPÎTRE III.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport à la Société.

C'Est donc à ce principe que nous nous arrêtons. „ La Cause Universelle „ n'agit que pour Une Fin, mais elle agit „ par différentes loix". (1) Dans toute la folie que peut inſpirer une ſanté ſuperflue, dans toute la pompe de l'orgueil & (2) l'impudence des

[1 *Dans toute la folie que peut inſpirer une ſanté ſuperflue.*] Un travail immodéré, & trop d'application à l'étude, ruinent la ſanté. Ceux, que leur état diſpenſe de ces deux obligations, doivent abonder en ſanté, & courir riſque de donner dans la luxure; ce que notre Auteur déſigne par les mots de *ſanté ſuperflue.*

[2 *L'impudence des richeſſes.*] Car les richeſſes s'arrogent tout, de l'eſprit, du ſavoir de la ſageſſe, & même de la probité.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0051
DFG

des richeſſes, que cette grande vérité nous ſoit préſente jour & nuit; qu'elle le ſoit ſur-tout dans le tems de la prédication & de la priére.

Tout l'Univers forme un ſiſtême de ſociété.

Enviſage ce monde : regarde cette chaine d'amour qui raſſemble & réunit tout, ici-bas & en haut : vois la nature qui donne la forme à tout, travailler à cet objet; un atôme tendre vèrs un autre atôme, & celui qui eſt attiré attirer celui qui le touche ; (1) étant tous figurés & dirigés pour embraſſer chacun ſon voiſin. Vois la matiére animée ſous différentes formes, ſe preſſer vèrs un centre commun, le bien général, les végétatifs mourans fournir au ſoutien de la vie, & ce qui ceſſe de vivre végéter de-nouveau; toutes les formes qui périſſent être ſuccédées par d'autres formes, paſſant alternativement de la vie à la mort, de la mort à la vie; ſemblables à des bulles d'eau formées ſur la mer de la nature, elles s'élévent, elles crévent, elles retournent à la mer. Il n'y a rien d'étranger; toutes les parties ſont rélatives au tout. (2) Un eſprit univerſel qui s'étend à tout, qui conſerve tout, unit tous les

[1 *Etant tous figurés & dirigés pour embraſſer chacun ſon voiſin.*] Pour que la matiére puiſſe avoir la cohéſion requiſe pour les uſages auxquels ſon Créateur la deſtine, une *configuration* propre de ſes particules eſt auſſi néceſſaire, que cette qualité, dont elles ſont toutes douées, & qu'on appelle *Attraction*. Notre Auteur exprime la premiére partie de cette idée par le mot de *figurés*, & l'autre par celui de *dirigés*.

[2 *Un Eſprit univerſel qui s'étend à tout, qui conſerve tout.*] *Newton* a exprimé la même vérité en ces termes : *Deus omniprœſens eſt, non per virtutem ſolam, ſed etiam per eſſentiam : nam virtus ſine ſubſtantia ſubſiſtere non poteſt.* NEWT. Princ. Schol. gen. ſub fin.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0052
DFG

les êtres, le plus grand au plus petit; il a fait la bête en aide à l'homme, & l'homme à la bête. Tout eſt ſervi & tout ſert. Rien n'exiſte à part: la chaîne ſe perpétue: où finit-elle?

Rien n'eſt fait ni entiérement pour lui-même, ni entiérement pour les autres.

Homme inſenſé, Dieu a-t'il uniquement travaillé pour ton bien, ton plaiſir, ton amuſement, ton ornement & ta nourriture? Celui qui nourrit pour ta table le fan folâtre, également bon à ſon égard, a émaillé pour lui les prairies. Eſt-ce à cauſe de toi que l'alouëtte s'éléve dans les airs, & qu'elle gazouille? C'eſt à la joie qu'on doit la mélodie de ſes chants, c'eſt la joie qui agite ſes aîles: eſt-ce à cauſe de toi que la linotte déploie ſes organes harmonieux? Ce ſont ſes amours & ſes propres treſſaillemens qui enflent ſes ſons: un fier courſier, pompeuſement manégé, partage avec ſon cavalier le plaiſir & la gloire: la ſemence qui couvre la terre eſt-elle à toi ſeul? Les oiſeaux reclameront leur grain: eſt-ce à toi ſeul qu'appartient toute la moiſſon dorée d'une année fertile? Une partie paie, & juſtement, le labeur du bœuf qui la mérite: & n'eſt-ce point par tes ſoins, prétendu maître & ſeigneur de tout, que ſubſiſte le porc qui ne laboure ni n'obéit à ta voix?

Apprens donc que tous les enfans de la nature partagent ſes ſoins: la fourrure qui échauffe le Monarque a échauffé l'ours: Lorſque l'homme crie; voyez, tout eſt pour mon uſage: voyez, (1) l'homme qui eſt pour le mien, replique l'oi-

[1 *L'Homme crie; voyez, tout eſt pour mon uſage.*] *Salomon* a tenu avec raiſon un langage tout contraire, *l'Eternel a fait tout pour ſoi-même.* Prov. XVI. 4.

l'oiſon que l'on engraiſſe : Quel ſoin pour le garder, le loger, le nourrir & le bien traiter ! Il voit toutes ces choſes, mais il ignore que c'eſt pour être mangé : il en eſt de même de l'homme, auſſi peu raiſonnable que l'oiſon, lorſqu'il prétend que tout eſt fait pour un, & non pas un pour le tout.

Bonheur mutuel des animaux.

Supposé même que le plus fort régne ſur le plus foible, & (1) que l'homme ſoit le bel-eſprit & le tiran de l'Univers, la nature mate ce tiran : lui ſeul connoît les beſoins & les maux des autres créatures, & lui ſeul y ſubvient : le faucon fondant ſur un pigeon, frappé de la variété de ſon plumage, l'épargnera-t'il ? Le geai admire-t'il les aîles dorées des inſectes ? L'épervier écoute-t'il le chant du roſſignol ? L'homme ſeul s'intereſſe pour tous ; il donne ſes bois aux oiſeaux, ſes pâturages aux bêtes, & ſes riviéres aux poiſſons ; il eſt excité à prendre ſoin des uns, par intérêt ; d'un plus grand nombre d'autres, par plaiſir ; (2) & d'un plus grand nombre encore, par vanité : tous ſubſiſtent par les ſoins d'un maître vain, & jouiſſent d'un bonheur dont l'étendue eſt l'effet

[1 *Que l'homme ſoit le bel-eſprit & le tiran de l'Univers.*] Notre Poëte fait alluſion au ſiſtême ſoit diſant, *ingénieux*, qui fait des animaux de pures machines, incapables de douleur & de plaiſir : ſiſtême qui encourage l'homme à exercer ſur eux ſa *tirannie*.

(2) Les ſens indépendans de la raiſon, & ſouvent maîtres de la raiſon, ont emporté l'homme à la recherche des plaiſirs. Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent, & dominent ſur lui, ou en le ſoumettant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs, ce qui eſt encore une domination plus terrible & plus impérieuſe. *Penſ. de Paſchal, ch. 3.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0054
DFG

fet de ſon luxe : c'eſt lui qui préſerve contre la famine & contre les bêtes ſauvages, ce qu'une faim ſavante lui enſeigne à convoiter ; il régale les animaux qu'il deſtine à ſon régal, & juſqu'à ce qu'il termine leur vie, il la rend heureuſe ; ces animaux prévoyant auſſi peu le coup fatal, y étant auſſi peu ſenſibles, qu'un homme favoriſé du Ciel (1) prévoit ou reſſent le coup de la foudre. Ils ont joui de la vie avant que de mourir ; ne devons-nous pas auſſi mourir après avoir joui de la vie ?

Le Ciel favorable à tout être qui ne penſe point, ne lui donne pas la connoiſſance inutile de ſa fin : il la donne à l'homme, mais dans un tel point de vue, qu'il la lui fait ſouhaiter dans le tems même qu'il la craint. L'heure eſt cachée, & la crainte eſt ſi éloignée que la mort qui s'approche ne paroît jamais voiſine. O miracle toujours ſubſiſtant, que les Cieux n'aient donné ce tour d'eſprit qu'au ſeul être qui penſe !

Reconnois donc, que ſoit doué de raiſon ou d'inſtinct, (2) chaque être jouit de la faculté qui lui convient le mieux ; que par leur principe, tous également tendent au bonheur, & trouvent des moyens proportionnés à leur fin. Ceux

La raiſon & l'inſtinct produiſent les mêmes effets par rapport au bien de chaque individu.

(1) Pluſieurs Anciens, & depuis quelques Orientaux, ont regardé ceux qui étoient frappés de la foudre, comme des perſonnes ſacrées & particuliérement favoriſées du Ciel.

[2 *Chaque être jouit de la faculté qui lui convient le mieux.*] Le bonheur de l'Homme conſiſte dans le bon uſage de ſes facultés intellectuelles, ce qui exige néceſſairement qu'il ſoit doué de raiſon : mais la félicité d'une vie purement animale conſiſte dans les plaiſirs des ſens ; ainſi il faut aux animaux un autre guide plus aveugle & plus ſûr, qu'on nomme inſtinct.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0055
DFG

Ceux qui entiérement guidés par l'inſtinct trouvent en lui un guide infaillible, ont-ils beſoin *pour ſe diriger, ou de quelque autre chef, ou de convoquer des aſſemblées ?* La raiſon, quelles qu'en ſoient les facultés, n'a tout au plus que de l'indifférence ; elle ne ſe ſoucie pas de ſervir, ou elle ne ſert que lorſqu'elle y eſt contrainte : elle attend qu'on l'appelle ; & ſouvent, quoiqu'appellée, elle ſe tient à diſtance. L'inſtinct généreux vient de lui-même en volontaire ; ſerviteur fidéle, il n'abandonne jamais, tandis que la raiſon peu conſtante ne ſert que par intervalle : celle-ci peut aller de travèrs, l'autre au contraire doit aller droit. Dans la nature des êtres que l'inſtinct guide, les principes d'impulſion & de comparaiſon qui ſont diviſés dans la nôtre, ſe trouvent réunis en un ſeul : & ſi on le peut, qu'on éléve la raiſon au-deſſus de l'inſtinct ; dans ce dernier c'eſt Dieu qui gouverne, dans l'autre c'eſt l'homme. (1)

Qui

(1) L'homme a ſon inſtinct qu'on appelle le *ſentiment*, & Mr. Paſcal ne fait point difficulté de le mettre au-deſſus de la raiſon. „ Nous connoiſſons „ la vérité, *dit-il*, non-ſeulement par raiſonnement, mais auſſi par ſentiment. . . . Les princi„ pes ſe ſentent, les propoſitions ſe concluent, le „ tout avec certitude quoique par différentes voies. „ Et il eſt auſſi ridicule que la raiſon demande au „ ſentiment & à l'intelligence des preuves de ces „ premiers principes, qu'il ſeroit ridicule que l'in„ telligence demandât à la raiſon un ſentiment de „ toutes les propoſitions qu'elle démontre. Cette „ impuiſſance ne peut donc ſervir qu'à humilier la „ raiſon qui voudroit juger de tout, mais non pas „ à combattre notre certitude comme s'il n'y avoit „ que la raiſon capable de nous inſtruire. Plût à „ Dieu que nous n'en euſſions au-contraire jamais „ be-

Qui a appris aux habitans de la Terre & de l'Onde, à éviter les poiſons & à choiſir leur aliment? Prévoyantes, les bêtes ſavent pour réſiſter aux tempêtes ou aux marées, bâtir ſur la vague ou former des voûtes ſous le ſable. Qui a appris à l'araignée à tracer des paralléles, ſans régle & ſans ligne, avec autant de juſteſſe que (1) *de Moivre?* Qui enſeigne aux cicognes, ſemblables au fameux Colomb à parcourir des cieux étrangers & des mondes inconnus? Qui convoque leur aſſemblée? Qui fixe le jour du départ? Qui forme leurs phalanges? & qui leur marque le chemin?

La raiſon & l'inſtinct forment des liaiſons de ſociété dans tous les êtres.

Dieu met dans la nature de chaque être la ſemence du bonheur qui lui eſt propre, & il lui preſcrit des limites qui lui convinnent; mais comme il a créé un Univers, il a, pour rendre le tout heureux, fondé ſur des beſoins mutuels le mutuel bonheur. C'eſt ainſi que depuis le commencement un ordre éternel a régné, & que la créature ſe trouve liée à la créature, l'homme à l'homme. Tout ce que le Ciel vivifiant anime, (2) tout ce qui reſpire dans les airs, tout ce qui croît ſous l'onde, ou qui habite répandu ſur la terre, une nature

„ beſoin, & que nous connuſſions toutes choſes „ par *inſtinct* & par *ſentiment*. Mais la nature nous „ a refuſé ce bien, & elle ne nous a donné que „ très-peu de connoiſſances de cette ſorte: toutes „ les autres ne peuvent être aquiſes que par le „ raiſonnement. ch. 21.

(1) Fameux Mathématicien & Algébriſte, fort eſtimé par le grand Newton.

[2 *Tout ce qui reſpire dans les airs, tout ce qui croît ſous l'onde, une nature commune le nourrit d'une flamme vitale, & en fait éclôre les ſemences fécondes.*]

ture commune le nourrit d'une flamme vitale, & en fait éclôre les semences productrices. L'homme, ainsi que ce qui erre dans les bois, que ce qui vole dans l'air ou nage dans l'eau, tout s'aime soi-même, mais ne s'aime point uniquement : chaque sexe éprouve les mêmes désirs, se recherche & s'unit. Leur plaisir ne finit point avec les vifs embrassemens ; ils s'aiment eux-mêmes une troisiéme fois dans leur race. C'est ainsi que les bêtes & les oiseaux veillent à leurs petits, objet commun de leurs soins, les méres nourrissent & les péres défendent : lorsque les petits devenus grands, sont congédiés pour courir les champs ou les airs, alors l'instinct s'arrête, les soins finissent, les liens se rompent ; chacun cherche de nouveaux embrassemens : d'autres amours commencent ; une race nouvelle succéde.

Etablissement de la société par l'instinct.

L'espéce humaine moins capable de s'aider, démande des soins de plus longue durée, & ces soins produisent des liens plus durables. La réflexion & la raison leur prêtent une force nouvelle, & donnent en même-tems à l'amour & à l'intérêt une plus vaste carriére. On se fixe par choix, on brûle par simpathie ; les vertus nées dans le sein des passions, régnent alternativement avec elles : de nouveaux besoins, de nouveaux secours, de nouvelles habitudes entent la bienveillance sur les bienfaits. D'une même

La raison en resserre encore plus étroitement les liens.

Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.
Igneus est illis vigor, & cælestis origo
Seminibus.

VIRG. Æn. VI. 728.

même tige naît & renaît une race qui se suit; un amour inspiré par la nature, ce même amour soutenu par l'habitude, veille, l'un sur l'enfant qui vient de naître, l'autre sur celui qui est déjà grand. A peine les derniers nés sont-ils parvenus à la maturité de l'homme, qu'ils voient ceux dont ils ont reçu la vie incapables de s'aider. La mémoire & la prévoyance, l'une par le souvenir d'une tendre jeunesse, & l'autre par la crainte d'une vieillesse infirme, font naître de justes retours; tandis que le plaisir, la reconnoissance & l'espérance combinées ne cessent d'accroître ces intérêts mutuels, & de conserver la durée de l'espéce.

Ne croyez pas que dans le premier état du monde, la créature marchât aveuglément: (1) l'état de nature fut le régne de Dieu: l'amour-propre & l'amour social naquirent avec le monde; l'union fut le lien de toutes choses, & de l'homme. Alors il n'y avoit point d'orgueil, ni tous ces arts qui fomentent la vanité. (2) L'homme & la bête jouissant également- De l'état de nature.

[1 *L'état de nature fut le régne de Dieu.*] Cette assertion est destinée à combattre le système odieux de ceux qui soutiennent, qu'il n'y avoit aucun principe de *Droit*, ou de Justice naturelle, avant l'invention du contract civil; & par cela même, que *l'état de nature étoit un état de guerre.* Notre Auteur oppose à ce système l'état d'innocence, qu'il dépeint des mêmes couleurs qu'emploie pour cet effet l'Ecriture: état si éloigné d'être sans justice naturelle, qu'il étoit *le régne* même *de Dieu.*

[2 *L'Homme & la bête marchoient ensemble à l'ombre des bois.*] C'est encore ici une des idées de *Platon.* Ce Philosophe dit, d'après une ancienne tradition, que durant l'age d'or, & sous le regne de *Saturne*, l'homme & les animaux parloient le même lan-

lement des forêts, marchoient ensemble à l'ombre des bois : ils avoient une même table & un même lit. Des meurtres ne fournissoient point à l'homme son habillement & sa nourriture. Une forêt retentissante étoit le temple général, où tous les êtres à qui Dieu a donné les organes de la voix, chantoient les louanges de ce Pere commun. Le sanctuaire n'étoit ni revêtu d'or, ni souillé de sang ; (1) le Prêtre étoit sans blâme, pur, exemt de carnage & de vénalité. Un soin universel étoit de gouverner, sans tiranniser. O que l'homme des tems postérieurs est différent ! Bourreau & tombeau de la moitié de ce qui a vie, il est meurtrier des autres êtres & traître à lui-même ; ennemi de la nature, il en entend les gémissemens sans en être touché ; mais de justes maladies naissent de son luxe ; nourries par ses meurtres, elles vangent ce qu'il a immolé. Les passions furieuses nâquirent de ce carnage, & attirerent contre l'homme un animal encore plus féroce, l'homme même.

La raison instruite par l'instinct dans l'invention des Arts.

Voyons comment il s'éleva peu-à-peu de la nature à l'art : le partage de la raison étoit de

lange. Les Philosophes moraux ont pris ceci dans un sens populaire, & ont inventé en conséquence ces fables qui attribuent aux brutes le talent de la parole. D'un autre côté, les Naturalistes ont interprété la tradition dont il s'agit, comme signifiant qu'autrefois les hommes exprimoient leurs besoins & leurs sensations par des sons inarticulés comme les animaux.

[1 *Le Prêtre étoit exemt de carnage & de vénalité.*] Quand la superstition porta la fureur jusqu'à vouloir appaiser les Dieux par des victimes humaines, la tirannie se vit réduite à payer les Prêtres pour en obtenir quelque réponse favorable.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0060
DFG

de copier l'instinct. C'est ainsi que la voix de la nature se fit entendre : „ Va, dit-elle à „ l'homme, & instruis-toi par l'exemple des „ autres créatures. (1) Apprends des oiseaux „ les alimens que les arbrisseaux produisent, „ & des animaux les propriétés des herbes. „ Que l'abeille t'enseigne à bâtir, la taupe à „ labourer, le ver à tisser. Apprends du petit „ *Nautilus* (2) à naviger, à manier l'aviron, „ & à recevoir l'impression du vent. Recon- „ nois parmi les bêtes toutes les formes de „ société ; & que la raison tardive y puise des „ instructions pour le Genre-Humain. Envisage „ ici des ouvrages & des villes souterraines ; là „ des villes en l'air construites sur des arbres „ agités. Etudie le génie & la police de cha- „ que petit peuple ; la république des fourmis „ & le royaume des abeilles : comment celles- „ là rassemblent leurs richesses dans des maga- „ sins communs, & conservent l'ordre dans „ l'anarchie : comment celles-ci, quoique sou- „ mises à un seul maître, ont néanmoins cha- „ cune leur cellule séparée & leurs biens en „ propre. Remarque les loix invariables qui „ pré-

[1 *Apprends des oiseaux les alimens*, &c.] Quand un vaisseau arrive sur quelque côte déserte, ceux qui mettent pied à terre pour chercher des rafraîchissemens, observent quels fruits ont été entamés par des oiseaux, & en mangent alors sans crainte.

(2) C'est un poisson qu'Oppien décrit de cette manière, au *livre premier* : Il nage sur la mer dans sa coquille, qui ressemble au corps d'un navire : Il élève deux de ses pattes, telles que deux mâts, entre lesquelles il étend une membrane qui lui sert de voile, & il se sert de ses deux autres pattes comme de deux rames. On voit communément ce poisson dans la Méditerranée.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0061
DFG

„ préfervent leur état; loix auſſi ſages que la
„ nature, auſſi immuables que le deſtin. En-
„ vain ta raiſon tiſſera des toiles plus délica-
„ tes, embarraſſera la Juſtice dans le filet de la
„ loi, & fera d'un droit trop rigide une fou-
„ veraine injuſtice; droit toujours ou trop foi-
„ ble avec les forts, ou trop fort avec les foi-
„ bles. Va cependant, régne ſur toutes les
„ créatures: que l'homme le plus habile s'aſſu-
„ jettiſſe les autres; & que pour des arts que
„ le ſimple inſtinct pouvoit faire connoître, il
„ ſoit couronné en Monarque, ou adoré com-
„ me un Dieu.

Origine des ſociétés politiques.

Ainſi parla la Nature. L'homme docile obéit: des villes furent bâties, des ſociétés furent formées: là, un petit Etat prit naiſſance; un autre près de celui-ci, s'éleva par des moyens ſemblables, & ils s'unirent par amour ou par crainte. Si les arbres produiſoient dans l'un des fruits plus abondans, & ſi les ſources donnoient dans l'autre des eaux plus ſalutaires; ce que la guerre pouvoit ravir, le commerce pouvant le donner, qui vint en ennemi, s'en retourna en ami. Les liens du commerce & ceux de l'amour ſuffiſoient pour unir fortement le genre-humain, (1) lorſque l'amour étoit le défenſeur de la liberté, & qu'il n'y avoit de loix que celles de la nature: c'eſt ainſi que les Etats furent formés; le nom de Roi fut inconnu, juſ-

Origine du gouvernement monarchique.

[1 *Lorſque l'amour étoit le defenſeur de la liberté.*] C'eſt-à-dire, lorſque les hommes ne ſe trouvoient pas dans la néceſſité de s'aſſurer la conſervation de leur liberté naturelle par des contrats civils; l'amour que chaque chef de famille avoit pour ceux qui étoient ſoumis à ſon autorité, étant pour eux la meilleure de toutes les ſûretés.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0062
DFG

jusqu'à ce qu'un intérêt commun plaçât le pouvoir entre les mains d'un seul : alors un mérite ou une vertu supérieure (soit talens pour les arts ou talens pour la guerre, capables de répandre les biens ou de détourner les maux) cette vertu seule, de même nature que celle que des enfans obéissans révéroient dans leur Pére, rendit un Prince le Pére de son peuple.

Gouvernement des Patriarches.

Jusques alors chaque Patriarche couronné par les mains de la nature, étoit le Roi, le Prêtre & le Pére de son Etat naissant : ses sujets se fioient sur lui, comme sur une seconde Providence : son œil étoit leur loi, sa langue leur oracle. (1) Il leur apprit à faire sortir leur aliment du sillon étonné, à commander le feu & à contenir les eaux, à tirer des monstres des profonds abîmes de l'Océan, & à atteindre l'aigle dans les airs & le précipiter à leurs pieds. Enfin devenu caduc, maladif & mourant, les peuples commencèrent à plaindre comme homme, celui qu'ils avoient révéré comme Dieu. (2) Alors en remontant de pére en pére, ils recherchèrent un grand, un premier pére, & ils l'adorèrent : ou bien la simple tradition que cet Uni-

[1 *Il leur apprit à faire sortir leur aliment du sillon étonné*, &c.] C'est-à-dire, il subjugua les quatre élémens, & les rendit tributaires à l'homme.

[2 *Alors en remontant de pere en pére*, &c.] Le Poëte attribue ici l'attention plus sérieuse que les hommes firent à une premiére cause de tout, non à la reconnoissance pour les biens dont ils étoient comblés, mais au sentiment de leur impuissance à se garantir de certains maux : durant leur premier état, ils ne jettèrent la vue que sur les causes *secondes* ; mais dans la suite ils levèrent les yeux vers un *premier* principe : ce tableau du genre-humain n'est vraisemblablement que trop fidéle.

Univers a commencé, fit paſſer de pére en fils une foi non interrompue : l'ouvrier étoit diſtingué de l'ouvrage, & la raiſon n'en connut jamais qu'un ſeul : avant que l'eſprit perverti eût altéré cette lumiére, l'homme ainſi que ſon Créateur trouva que tout étoit bien : il marchoit à la vertu par la voie du plaiſir ; & dans le Dieu qu'il reconnoiſſoit, il reconnoiſſoit un pére : toute la foi, tout le devoir conſiſtoient dans l'amour ; car la nature n'admettoit dans l'homme aucun droit divin, & elle n'apprehendoit aucun mal de Dieu, ne croyant pas qu'un Etre ſouverain pût n'être pas un Souverain bien. La vraie foi, la vraie politique étoient unies enſemble ; l'une n'étoit que l'amour de Dieu, & l'autre celui de l'homme.

L'amour eſt le principe de la Religion & du bon Gouvernement.

Qui le premier enſeigna à des ames eſclaves & à des royaumes ruinés, (1) cette créance monſtrueuſe, que pluſieurs ont été faits pour un ; cette orgueilleuſe exception de toutes les loix de la nature, qui bouleverſeroit le monde & contrecarreroit la cauſe ſuprême ? (2) La force fit premiérement les conquêtes, & les con-

La crainte eſt le principe de la ſuperſtition & de la tirannie. Origine & caractére de l'idiolatrie.

[1 *Cette créance monſtrueuſe, que pluſieurs ont été faits pour un.*] C'eſt préciſément en cela qu'*Ariſtote* fait conſiſter la différence entre un Roi & un Tiran : *le premier*, dit-il, *ſuppoſe qu'il a été fait pour le peuple ; l'autre, que le peuple a été fait pour lui.* Pol. Liv. V. ch. 10.

[2 *La force fit premiérement les conquêtes*, &c.] Voici le ſens de tout ce paſſage : les crimes énormes néceſſaires pour ſoutenir l'édifice chancelant de la tirannie, aſſujettiſſent naturellement le tiran à toutes les terreurs, tant vaines que réelles, de la conſcience : delà un monde de ſuperſtitions : le Poëte obſerve enſuite, que quand la frayeur du tiran eſt paſſée, il a (inſtruit par ſa propre expérience des effets puiſſans de la ſuperſtition) l'habileté de la tour-

ner

conquêtes firent les loix : ensuite la superstition inspira la crainte au tiran ; l'ayant effrayé, elle partagea la tirannie avec lui, lui prêta son secours ; fit un Dieu du conquérant & un esclave du sujet : elle se prévalut du feu des éclairs, du bruit du tonnerre, du tremblement des montagnes, & des gémissemens de la Terre, pour faire prosterner les hommes foibles, & contraindre les orgueilleux à prier des êtres invisibles & plus puissans qu'eux : du Ciel qui éclatoit, elle fit descendre des Dieux, & sortir des Esprits infernaux de la Terre qui s'entre ouvroit : elle fixa ici des demeures terribles, & là des demeures fortunées ; la crainte fit ses démons, & une foible espérance fit ses Dieux ; Dieux remplis de partialité, d'inconstance, de passion, d'injustice, dont les attributs étoient la rage, la vengeance, ou la lubricité ; tels que des ames lâches pouvoient les imaginer : cœurs tirans, ils crûrent à des Dieux tirans : alors le zéle & non la charité devint leur guide ; l'Enfer fut bâti sur la haine, & le Ciel fondé sur l'orgueil : alors la voûte céleste cessa d'être sacrée ; des autels de marbre fûrent élevés & arrosés de sang ; les Prêtres pour la premiére fois se rassasiérent d'une nourriture vivante, & bientôt ils souillèrent de sang humain leur idole hideuse : ils ébranlèrent la Terre avec le tonnerre du Ciel, & se parant de la puissance des Dieux, ils s'en servirent pour foudroyer leurs ennemis.

ner par le secours du Prêtre (qui est payé pour cela) contre ses sujets, comme la meilleure de toutes les armes défensives : car un tiran regarde naturellement

C'eſt ainſi que l'amour-propre borné dans un ſeul, ſans égard à ce qui eſt juſte ou injuſte, ſe fraie un chemin à la puiſſance, à la grandeur, aux richeſſes, à la volupté. (1) Ce même amour-propre, répandu dans tous, fournit lui-même des motifs pour le reſtreindre, eſt la ſource du gouvernement & des loix: car ſi ce qu'un homme déſire, les autres le déſirent auſſi, que ſert la volonté d'un ſeul contre celle de pluſieurs? Comment conſervera-t'on une choſe, ſi, ou lorſqu'on eſt endormi un plus foible la dérobe, ou lorſqu'on eſt éveillé un plus fort l'enléve? L'amour de la ſûreté doit reſtreindre celui de la liberté, & tous doivent s'unir pour la conſervation de ce que chacun ſouhaite d'acquerir: c'eſt ainſi que pour leur propre ſûreté, les Rois forcés à la vertu, cultivèrent la juſtice & la bienveillance; que l'amour propre abandonna ſes premiers mouvemens, & qu'il trouva le bien particulier dans le bien public.

Influence de l'amour-propre pour le bien de la ſociété.

Rétabliſſement de la vraie Religion, & d'un juſte Gouvernement.

Ce (2) fut alors que quelque génie ſupérieur, quelque ame généreuſe, diſciple des Dieux ou ami de l'homme, Poëte ou bon citoyen, s'éleva pour rétablir la foi & la morale que la nature avoit premiérement donnée; ralluma ſon an-

ment, & avec beaucoup de raiſon, tous ſes eſclaves comme autant d'ennemis.

(1) Chacun tend à ſoi: cela eſt contre tout ordre: il faut tendre au général, & la pente vèrs ſoi eſt le commencement de tout deſordre en guerre, en police, en économie, &c. *Penſ. de Paſchal, ch.* 9.

[2 *Ce fut alors que quelque genie ſupérieur*, &c.] Le Poëte ſemble avoir voulu déſigner ici le plus beau ſiécle de la *Grece*; & les bienfaiteurs du genre-humain, qu'il avoit principalement en vue, étoient *Socrate* & *Ariſtote*, qui de tous les Payens ont le plus dignement parlé de Dieu, & le mieux écrit ſur le Gouvernement.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0066
DFG

ancien flambeau, non un flambeau nouveau : s'il ne peignit point l'image de Dieu, il en traça l'ombre ; il apprit aux Rois & aux Peuples le juste usage de leurs droits, il leur enseigna à ne point trop lâcher ni trop tendre les cordes délicates du gouvernement ; à si bien accorder le plus grand avec le plus petit, que qui touche l'un ébranle l'autre ; & à si bien unir leurs intérêts discordans, qu'il en résulte la juste harmonie d'un Etat mixte parfait : telle est la grande harmonie du Monde, qui naît de l'union, de l'orde & du concert général de toutes choses, où le grand & le petit, le fort & le foible sont faits pour servir & non pour souffrir, pour fortifier & non pour envahir ; où l'on est d'autant plus puissant que l'on est plus nécessaire aux autres, & où l'on est heureux à proportion que l'on fait des heureux ; où tout tend à un seul point, où tout est porté vèrs le même centre, bêtes, hommes ou anges, serviteur, Seigneur ou Roi.

Gouvernement mixte.

Laissez (1) aux insensés à disputer sur la

Diverses formes de Gouvernement, & leur but véritable & commun.

[1 *Laissez aux insensés à disputer sur la forme du gouvernement*, &c.] Le sens de ces paroles, & de ce qui suit immédiatement, n'est pas, que toutes les formes de gouvernement, & toutes les religions sont indifférentes, comme bien des gens l'ont prétendu : notre Poëte a fait à cet égard son apologie, en écrivant en marge sur la page d'un livre, où ces deux vers fameux

For forms of government let fools contest,
For forms of Faith let grace let zealots fight.

étoient cités dans un sens odieux, en écrivant dis-je, le passage suivant : „ L'Auteur de ces lignes n'a nul- „ lement voulu dire, qu'aucune forme de gouver- „ nement n'est en elle-même meilleure qu'une autre, „ comme, qu'un gouvernement Monarchique li- „ mité, par exemple, n'est pas préférable au des- „ po-

forme du gouvernement ; le mieux administré est le meilleur : laissez les faux zélés disputer sur les modes de la foi ; celui qui vit bien ne sauroit être que dans la bonne voie : tout ce qui s'oppose à l'unique, à la grande fin, doit être faux, & tout ce qui contribue au bonheur du genre-humain, ou à la correction des mœurs, doit venir de Dieu.

L'homme, de-même que la vigne, a besoin de support ; il aquiert la force qui le soutient de l'objet qu'il embrasse : comme les planètes, en tournant sur leur axe, tournent en même-tems autour du soleil, de-même deux mouvemens compatibles agissent dans l'ame, dont l'un est rélatif à nous-mêmes, & l'autre à l'Univers.

C'est ainsi que Dieu & la Nature ont lié la fabrique générale, & ont voulu que L'AMOUR-PROPRE ET L'AMOUR SOCIAL NE FUSSENT QU'UN.

„ potisme ; mais qu'aucune forme de gouvernement, „ quelque excellente qu'elle soit, ne suffit pour „ rendre un peuple heureux, à moins que l'auto- „ rité ne soit bien administrée.



ESSAI



ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE IV.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport au bonheur.

O BONHEUR ! le but & la fin de notre être : bien, plaisir, repos, contentement, quelque soit ton nom ; ce je ne sais quoi qui excite nos soupirs éternels, qui nous fait supporter la vie, & braver la mort : toujours si près de nous, & toujours au-delà de nous : (1) objet perdu de vue, ou vu double par le sage, comme par le fou : Plante d'une semence céleste, si tu es tombée ici-bas, dis, dans quel

[1 *Objet perdu de vue, ou vu double.*] *Perdu de vue* par ceux qui font consister le bonheur en quelque chose exclusivement à la vertu ; *vu double* par ceux qui associent à la vertu quelque autre cause de bonheur. Ce sont-là les deux principales erreurs que le Poëte se propose de combattre dans cette Epitre.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0069
DFG

terroir mortel daignes-tu croître ? Te montres-tu à nos yeux épanouie par les rayons favorables d'une Cour fastueuse, ou es-tu enterrée avec les diamans dans des mines brillantes ? Es-tu entrelassée avec les guirlandes des lauriers du Parnasse, ou es-tu moissonnée par le fer dans le champ de Mars ? Où crois-tu ? Où ne crois-tu point ? Si notre travail est vain, c'est la faute de la culture, & non du terroir. Le vrai bonheur n'est point affecté à aucun lieu particulier ; on ne peut le trouver nulle part, ou on le trouve par-tout ; on ne peut l'acheter, il est libre, & fuyant les Monarques ; Bolingbroke, il habite avec toi.

Le bonheur mal défini par les Philosophes.

Demande aux Savans le chemin pour y parvenir, les Savans sont aveugles : l'un nous ordonne d'être serviable, l'autre de fuir les hommes ; (1) quelques-uns font consister le bonheur dans l'action, & d'autres dans l'aise ; ceux-ci l'appellent plaisir, & ceux-là contentement. Qui définit ainsi le bonheur, nous apprend-il quelque chose de plus ou de moins, sinon que le bonheur est bonheur ? *Vains Philosophes !*

Sui-

[1 *Quelques-uns font consister le bonheur dans l'action*, &c.] Les Philosophes, dont notre Auteur indique ici les différens systèmes, se trompoient également. Ceux qui faisoient consister le bonheur dans l'action, & qui l'appelloient plaisir, entroient dans une route qui les menoit d'abord aux *plaisirs sensuels*, & ensuite à la *douleur* ; ou bien ils s'engagoient dans la recherche de quelques *perfections imaginaires*, peu convenables à leur nature & à leur état, & n'aquéroient que de la *vanité*. Tous ces pretendus beaux génies tomboient dans le même sophisme, savoir, non de nous dire en quoi consistoit le bonheur de la *nature humaine*, qui étoit ce qu'on leur demandoit, mais en quoi chacun d'eux faisoit consister son propre bonheur.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0070
DFG

Suivant l'un, le plaisir n'est que l'absence de la douleur ; un autre doute de tout ; suivant un autre enfin, la vertu même n'est qu'un vain nom.

Abandonnons les sentiers d'une opinion insensée, & suivons la voie de la nature. Le bonheur est à la portée de tout état & de tout esprit : ses biens s'offrent à nous, sans les chercher dans les extrêmes où ils ne sont point. Il ne faut que du bon sens & de la droiture : & qu'on se plaigne tant que l'on voudra de la diversité des portions, il n'y a pas moins une égalité de contentement commun que de sens-commun.

Le bonheur est le but de tous les hommes, & que tous peuvent atteindre.

Ressouviens-toi, homme, que (1) la cause universelle n'agit point par des loix particulières, mais qu'elle agit par des loix générales : elle a constitué ce qu'on peut appeller le vrai bonheur, non dans le bien d'un seul, mais dans le bien de tous. (2) Il n'y a point de bonheur

Egalité de bonheur. Tout bonheur particulier dépend du bonheur général.

[1 *La cause universelle n'agit point par des loix particulières.*] C'est-à-dire, puisque Dieu agit par des loix générales, il s'ensuit que le bonheur, qui soutient le bien-être de chaque système, doit être général aussi, & point particulier, comme les Philosophes l'ont dit. La même vérité peut se prouver par la considération, que, par une espèce d'instinct, les hommes eux-mêmes aiment mieux partager avec d'autres tel outel dégré de bonheur que d'en jouïr seuls.

(2) Ceux qui ont le plus approché de la félicité, ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel que tous les hommes désirent, & où tous doivent avoir part, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, & qui étant partagées affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien de-

dont jouisse un individu, que ce bonheur ne penche de quelque maniére vers toute l'espéce. Un bandi cruel, un tiran fougueux enivré d'orgueil, un hermite enterré dans sa retraite, ne peuvent se suffire à eux-mêmes. Ceux qui prétendent le plus de fuir ou de haïr le Genre-humain, cherchent un admirateur, (1) voudroient s'attacher un ami. Si l'on fait abstraction de ce que les autres sentent, de ce qu'ils pensent, tous les plaisirs deviennent languissans, & toute gloire s'anéantit. Chacun a sa part de bonheur, & qui veut en obtenir davantage, éprouve que le plaisir ne paie pas la moitié de la peine.

Comme il est nécessaire pour l'ordre, la paix & le bien-être de la société que les biens extérieurs soient inégalement distribués, le bonheur ne peut pas consister dans leur possession.

L'ordre (2) est la premiére loi du Ciel: & ce devoit être tel, que tous pûssent le posséder à la fois sans diminution & sans envie, & que personne ne le pût perdre contre son gré. *Pens. de Pascal, ch. 21.*

(1) Si d'un côté cette fausse gloire que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misére & de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excellence. Car quelques possessions qu'un homme ait sur la terre, de quelque santé & commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde: rien ne peut le détourner de ce désir, & c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme. Jusques-là que ceux qui méprisent le plus les hommes, & qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, & se contredisent eux-mêmes par leur propre sentiment; leur nature qui est plus forte que toute leur raison, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse. *Pens. de Pascal, ch. 23.*

[2 *L'ordre est la premiere loi du Ciel.*] C'est-à-dire, la premiére loi que Dieu a faite, est relative à

ce principe accordé, il y a, & il doit y avoir des hommes plus puissans que les autres, plus riches, plus habiles ; mais on ne peut, sans heurter le sens-commun, en inférer qu'ils soient plus heureux, *Quoique inégalement partagés des biens de la fortune* : si les hommes néanmoins sont égeaux dans leur bonheur, nous devons avouer que le Ciel est impartial : *or loin de détruire le bonheur*, cette inégalité de biens produit des besoins mutuels qui servent à l'augmenter. La différence qui se trouve dans la nature, en conserve la paix. Ce n'est ni la condition, ni les circonstances qui font l'essence du bonheur. Il (1) est le même dans le Sujet comme dans le Roi, dans celui qui défend ou celui qui est défendu, dans celui qui trouve un ami ou celui qui est cet ami. Le Ciel, qui a soufié dans tous les membres de l'Univers une ame commune, leur a aussi donné un bonheur commun. Si la fortune repartissoit également ses faveurs, & que tout le monde fût égal, n'y auroit-il pas des débats continuels ? Ainsi donc, puisque Dieu a fait un bonheur pour tous les hommes, il ne sauroit l'avoir placé dans la possession des biens extérieurs.

à l'ordre. C'est une belle allusion à cet endroit de l'histoire de la Création, où Dieu, commençant à remédier aux désordres du Chaos, sépara la lumière des ténébres.

[1 *Il est le même dans celui qui défend ou celui qui est défendu*, &c.] C'est-à-dire, que la différence qui se trouve entre les hommes en fait de possessions extérieures a pour but l'harmonie & le bonheur de la Société ; à cause que le manque de biens extérieurs dans les uns, & l'abondance de ces mêmes biens dans d'autres, serrent davantage les liens entre celui qui oblige & celui qui est obligé.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0073
DFG

Nonobstant cette inégalité, la Providence a par les passions de la crainte & de l'espérance balancé le bonheur parmi les hommes.

La fortune peut disposer diversement de ses dons ; & *suivant la diversité de ses distributions*, on appelle les uns heureux, les autres malheureux ; mais l'égalité de la juste balance des cieux se fait reconnoître, en donnant aux uns de l'espérance, aux autres de la crainte : ce n'est ni le bien ni le mal présent qui fait le sujet de la joie ou de l'affliction ; c'est le pressentiment d'un mieux ou d'un pis futur. (1)

O fils de la terre ! voulez-vous encore par des montagnes entassées vous élever jusqu'aux cieux ? Les cieux se rient de vos vains efforts, & vous ensévelissent sous les masses élevées par votre folie.

Ce que c'est que le bonheur de l'homme, comme individu : de l'avantage qu'ont les hommes vertueux.

Sachez que tous les biens dont peuvent jouir des individus, que tous ceux que Dieu & la Nature ont destinés à l'homme, que (2) tous les plaisirs de la raison & toutes les joies des sens, ne consistent qu'en trois choses, la SANTE', la PAIX, & le NECESSAIRE. La santé ne se main-

(1) Nous ne tenons jamais au présent : nous anticipons l'avenir comme trop lent & comme pour le hâter, ou nous rappellons le passé pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudens, que nous errons dans les tems qui ne sont pas à nous, & ne pensons point au seul qui nous appartient ; & si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, & laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste : c'est que le présent d'ordinaire nous blesse, ... & si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière, pour disposer l'avenir : le présent n'est jamais notre but : le passé & le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre objet : ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; & nous ne sommes jamais heureux, nous nous disposons toujours à l'être. *Ibid. ch. 24.*

[2 *Tous les plaisirs de la raison.*] Belle périphrase pour signifier le bonheur ; toute la félicité dont nous sommes susceptibles, consistant en *sensation* ou en *réflexion*.

maintient que par la tempérance ; & (1) la paix, ô aimable vertu ! la paix eſt toute à toi : les bons & les méchans peuvent aquérir les biens de la fortune, mais le plaiſir de la jouiſſance eſt moindre à proportion de la méchanceté des moyens par leſquels on les obtient : qui dans la pourſuite des richeſſes ou des plaiſirs riſque le plus, de celui qui n'emploie que des moyens droits, ou de celui qui en emploie d'injuſtes ? Du vicieux ou du vertueux, ſoit heureux ou malheureux, lequel excite le mépris, la compaſſion ? Calculez tous les avantages que le vice heureux peut obtenir, vous trouverez que la vertu les fuit & les dédaigne ; & accordez à un ſcélérat tout le bonheur qu'il peut ſouhaiter, il y en a toujours un qui lui manque, celui de paſſer pour homme de bien.

O quel aveuglement, quelle ignorance du ſiſtême général de Dieu ici-bas, que d'attacher le bonheur au vice, le malheur à la vertu ! On ne connoît le bonheur, & l'on n'eſt heureux, qu'autant que l'on pénétre l'eſprit de ce grand ſiſtême, & que l'on s'y conforme : (2) la

Erreur d'imputer à la vertu ce qui n'eſt que foibleſſe de la nature ou malheur de la fortune.

[1 *La paix, ô aimable vertu ! la paix, eſt toute à toi.*] La vertu ignorée procure à celui qui la poſſéde une paix *interieure*, & étant connue elle procure une paix *extérieure* avec les autres hommes.

(2) Tous les hommes ſont mêmbres d'un même corps ; & pour être heureux il faut qu'ils conformement leur volonté particuliére à la volonté univerſelle qui gouverne le corps entier. Cependant il arrive ſouvent que l'on ſe croit être un tout, & que ne voyant point de corps dont on dépende, l'on croit ne dépendre que de ſoi, & l'on veut ſe faire centre & corps ſoi-même : mais on ſe trouve en cet état comme un mêmbre ſéparé de ſon corps, qui n'ayant point en ſoi de principe de vie, ne fait que s'égarer & s'étonner dans l'incertitude de ſon

la folie prétend qu'il n'y a que l'homme de bien SEUL qui ſoit malheureux pour des maux ou des accidens que le hazard donne à TOUS : voyez la mort de *Falkland*, (1) cet homme juſte & vertueux ; (2) voyez le divin *Turenne* renverſé ſur

ſon être : enfin, quand on commence à ſe connoitre, l'on eſt comme revenu chez ſoi, on ſent que l'on n'eſt pas corps ; on comprend que l'on n'eſt qu'un membre du corps univerſel ; qu'être membre, eſt n'avoir de vie, d'être & de mouvement que par l'eſprit du corps, & pour le corps ; qu'un membre ſéparé du corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périſſant & mourant ; qu'ainſi l'on ne doit s'aimer que pour ce corps, ou plutôt qu'on ne doit aimer que lui, parce qu'en l'aimant on s'aime ſoi-même, puiſqu'on n'a d'être qu'en lui, par lui, & pour lui. *Pe ſ. de Paſchal, ch. 29.*

(1) Le Comte de Clarendon, Chancelier d'Angleterre, s'eſt fort étendu dans ſon *Hiſtoire des Guerres Civiles* ſur le caractére du Vicomte *de Falkland*, Sécretaire d'Etat du Roi Charles I. Les traits par leſquels cet Hiſtorien le dépeint, ſont ceux de la ſimplicité & de l'intégrité des premiers tems, d'une humanité & d'une bonté qui s'étendoient à tout le genre-humain, d'un courage intrépide, d'un eſprit vif, naturel & cultivé, d'une éloquence véhemente, & d'un commerce doux & agréable : il fut tué en 1643, à l'âge de 34 ans, dans la bataille de Newbury, en défendant ſon Roi & ſa patrie contre les rebelles. „ C'eſt ainſi, *dit Milord Clarendon*, „ *dont les paroles ſont remarquables*, que périt ce „ Héros, ayant ſi bien expédié la véritable affaire „ de la vie, que le plus grand âge peut rarement „ atteindre à un auſſi vaſte dégré de connoiſſance, „ & que le plus jeune ne ſauroit faire briller une „ plus grande innocence de mœurs : quiconque méne „ une telle vie, doit être peu inquiet, quelque „ ſubit que ſoit le coup qui la lui enléve.

[2 *Voyez le divin Turenne.*] Cette épithéte à une juſteſſe toute particuliére, le grand-homme auquel elle eſt appliquée, s'étant principalement diſtingué de tous les autres Généraux par le ſoin extraordinaire qu'il avoit de ceux qui étoient ſous ſes ordres ; ſoin ſi étonnant, que ſon premier but, en ſe chargeant du commandement des armées, ſemble avoir été la conſervation du genre-humain : jamais il ne

porta

sur la poussiére ; voyez le sang de *Sidney* (1) couler dans le champ de Mars : est-ce leur vertu qui en est la cause ? n'est-ce point leur mépris de la vie? O jeune & cher *Digby*, (2) l'objet de nos regrets, est-ce ta vertu (car les cieux n'en donnèrent jamais davantage) qui t'a précipité dans le tombeau ? Si c'est la vertu qui fait expirer le fils, pourquoi donc le pére vit-il comblé d'années & d'honneur? Pourquoi le saint Evêque de Marseille respira-t'il un air pur, tandis que la nature languissoit, & que l'haleine des vents soufloit la mort ? Ou pourquoi

porta cette attention *divine* plus loin, que durant le cours de la fameuse campagne dans laquelle il perdit la vie.

(1) Le Chevalier *Philippe Sidney* fut tué en 1586, dans une petite action qui se passa près de Zutphen entre les Anglois & les Espagnols : une grande vertu, un esprit brillant, une érudition polie, des mœurs douces formoient son caractére : je rapporterai les expressions mêmes de Cambden. *Ex Anglis pauci desiderati, sed qui instar plurimorum Sidneius . . . glande femur trajectum . . . magno sui desiderio bonis relicto, in flore ætatis expiravit . . . Cui Leicestrius avunculus, in Angliam reversus, exequias magno apparatu & militari ritu in templo S. Pauli Londini solvit, Jacobus Rex Scotorum epitaphio parentavit ; utraque Academia lacrymas consecravit*, &c. . . . *Hæc & ampliora viri virtus, ingenium splendidissimum, eruditio politissima, moresque suavissimi meruerunt.* Une tradition populaire dit que les Polonois avoient jetté les yeux sur lui pour la Couronne de Pologne ; mais cette tradition est en quelque façon desavouée par l'Auteur de sa vie, & elle ne s'accorde point avec les circonstances des tems : on trouve cette vie à la tête d'un Ouvrage du Chevalier Sidney, intitulé *l'Arcadie*, qui est un Roman estimé : c'est, pour me servir des expressions d'un Auteur Anglois, *un bôcage de morale & de politique.*

[2 *Robert Digby.*] Fils du Seigneur de ce nom, mourut à la fleur de l'âge, regretté de tout le monde à cause de son caractére aimable & vertueux. *Pope* l'a immortalisé par une Epitaphe.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0077
DFG

quoi le ciel prolongeant des jours précieux pour les pauvres & pour moi, nous laisse-t'il si long-tems une si tendre (1) mére, si toutefois on peut appeller un long terme celui de la vie?

(2) Qu'est-ce qui fait le mal physique, ou le mal moral? L'un, les écarts de la nature; & l'autre, les égaremens de la volonté: Dieu n'est l'Auteur d'aucun mal: si l'on en conçoit bien la nature, on verra ou que le mal particulier est un bien général; ou que tout changement en est susceptible, qu'il échappe en quelque maniére à la nature, (3) & qu'il fut rare

[1 La mére de Mr. Pope vivoit encore lorsque ces épitres parurent; elle est morte en 1733, âgée de 93 ans: elle étoit distinguée par sa piété & par son amour pour les pauvres.

[2 *Quest-ce qui fait le mal physique, ou le mal moral?*] Vous vous plaignez, semble dire notre Auteur, qu'un homme de bien soit sujet à ces deux sortes de maux: mais voyons d'où ils tirent leur origine: le mal est la suite nécessaire d'un monde matériel tel que le nôtre: or il a déjà été prouvé dans la premiére Epitre, que notre monde étoit le meilleur possible: le mal moral a sa source dans la volonté dépravée de l'Homme; donc ni l'un ni l'autre ne peuvent être imputés à Dieu.

(3) L'obscurité qui se trouve dans ce passage, vient moins de l'expression que du sujet même: j'entens que quoique Dieu n'ait rien créé qui ne fut *bien*, cependant ce qui a été créé a été sujet aux *changemens*, & c'est par ces *changemens*, qui sont nécessairement de l'essence de toute créature, que le mal est arrivé; il est en quelque façon échappé à la nature dans le cours des vicissitudes; l'homme qui s'en est infecté, l'a augmenté & l'a rendu durable: c'est à tort qu'on voudroit rejetter sur l'Auteur de la création le mal qui n'existoit point dans le tems de la création: il y a dans un tel sentiment autant d'impiété que d'inconsistance, puisqu'il tend à détruire l'existence même de cet Etre infiniment parfait: en général, toutes les difficultés que l'on

rare & peu durable jusqu'à ce que l'homme eût tout perverti : que le juste Abel soit tué par Caïn, ou qu'un fils vertueux souffre les incommodités d'un sang corrompu que lui a transmis un pére débauché, il n'y a pas plus de sagesse à se plaindre des cieux au sujet de l'un qu'au sujet de l'autre : doit-on croire (1) que la Cause éternelle, semblable à de foibles Princes, renverfera ses loix pour quelques favoris?

Folie de vouloir que Dieu altére les loix générales en faveur d'un particulier.

(2) Faut-il que l'Etna brûlant, à la sommation du Philosophe, oublie ses tonnerres & rappelle ses feux? Que des impressions nouvelles se fassent ressentir dans l'air ou sur la mer, pour aider à la respiration du vertueux (3) *Bethel?* Que dans un tremblement de terre les montagnes ébranlées n'obéissent point aux loix de la gravité, parce que tu serois accablé de leur poids? Ou qu'un vieux temple prêt à

l'on peut faire sur l'origine du mal, partent d'un fol esprit de curiosité, d'inquiétude & de présomption, qui porte les hommes à vouloir pénétrer des mystéres impénétrables; & l'on doit moins s'efforcer de les résoudre, que travailler à guérir le vice du principe qui leur a donné naissance.

[1 *Que la Cause éternelle, semblable à de foibles Princes, renverfera ses loix pour quelques favoris?*] Cette notion est confirmée par l'Ecriture Sainte, qui représente rarement les miracles comme opérés en faveur de celui qui en étoit l'objet, mais presque toujours afin d'accréditer quelque dispensation extraordinaire de la Providence envèrs le genre-humain.

[2 *Faut-il que l'Etna brûlant, à la sommation du Philosophe, oublie ses tonnerres*, &c.] Par allusion au sort de ces deux grands Naturalistes, *Empédocle* & *Pline*, qui périrent l'un & l'autre, pour s'être trop approchés de l'*Etna* & du *Vesuve*.

(3) Mr. *Bethel* est un ami de Mr. *Pope*, homme d'une probité reconnue & d'une santé délicate.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0079
DFG

à s'écroûler ſuſpende ſa chute pour la réſerver à (1) *Chartreſs* ?

Ce

(1) Pour faire connoitre *Chartreſs*, je donnerai ici la traduction d'une note de Mr. *Pope*, que l'on trouve dans un autre endroit de ſes ouvrages, où il parle de ce fameux ſcélérat. „François Char-„treſs fut un homme infâme par toute ſorte de „vices : n'étant encore qu'Enſeigne, il fut chaſſé „de ſon Régiment pour une filouterie : il fut en-„ſuite banni de Bruxelles & chaſſé de Gand pour „d'autres actions ſemblables : après avoir fait cent „friponneries au jeu, il ſe mit à prêter à groſſe „uſure & aux conditions les plus onéreuſes, ac-„cumulant intérêt ſur intérêt, capital ſur capital, „& exigeant ſon payement avec une rigueur ex-„ceſſive la minute qu'il étoit exigible : en un mot, „il amaſſa des biens immenſes par une attention „continuelle à profiter des vices, du beſoin & de „la folie des hommes : il fit de ſa demeure une „de ces maiſons, dont le nom ſeul eſt infâme : „il fut condamné deux fois pour crime de viol, „& pardonné ; mais la derniére fois il lui en couta „des ſommes conſidérables : il mourut en Ecoſſe „en 1731, âgé de 62 ans. A ſon enterrement la „populace ſe mutina, ſon corps fut preſque ar-„raché du cercueil, & l'on jetta des chiens morts, „&c. dans la foſſe où il fut enterré : le Docteur „Arbuthnot a rendu juſtice à ſon caractére dans „l'épitaphe ſuivante.

„*Cy continue de pourrir le corps de François „Chartreſs, qui perſiſta avec une conſtance inflexible, „& l'uniformite de vie la plus inimitable, en depit „de l'âge & des infirmites, dans la pratique de „tous les vices humains, excepté la prodigalité & „l'hypocriſie, ſon avar ce inſatiable l'ayant préſervé „de l'un, & ſon impudence ſans egale de l'autre. „Remarquable & ſingulier par la depravation con-„ſtante & inaltérable de ſes mœurs, il ne le fut pas „moins par le ſuccès avec lequel il accumula ri-„cheſſes ſur richeſſes : ſans commerce ou profeſſion, „ſans maniment de deniers publics, ſans avoir eu „l'occaſion de ſe laiſſer corrompre pour rendre au-„cun ſervice, il aquit, ou, pour mieux dire, il „ſe crea à lui-même une fortune digne d'un Pre-„mier Miniſtre. Il fut la ſeule perſonne de ſon ſiécle „qui put tromper ſous le maſque de l'honneur, & „conſerver toute la baſſeſſe de ſon origine avec dix*

„*mille*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0080
DFG

(1) Ce monde, si propre pour les méchans, ne vous contente donc point : imaginons-en un meilleur. Supposons qu'il devienne un Royaume de justes, & voyons d'abord comment ces justes s'accorderont. Ils doivent mériter du ciel un soin particulier ; mais qui, autre que Dieu peut dire quels sont les hommes justes ? L'un pense que l'Esprit céleste est descendu dans Calvin,

„ *mille livres sterling de rente. Ayant mille fois mé-*
„ *rité le gibet pour les actions qu'il faisoit journel-*
„ *lement, il y fut enfin condamné pour celle qu'il*
„ *ne pouvoit plus faire. O Lecteur indigné ! ne pense*
„ *pas que cet exemple soit inutile au genre-humain.*
„ *La providence a connivé à ses desseins exécrables,*
„ *pour donner aux âges futurs une preuve éclatante,*
„ *de combien peu de valeur les richesses les plus*
„ *exorbitantes sont aux yeux de Dieu, puisqu'il en*
„ *a comblé le plus indigne de tous les mortels.*

„ Le mérite de Chartres consistoit en sept mille „ livres sterling de rente en terres, & cent mille „ livres sterling d'argent comtant." *C'est environ 160000 livres tournois de rente, & deux millions 300000 livres d'argent comptant.*

[1 *Ce monde ne vous contente donc point.*] Ce ne sont pas seulement les libertins qui se plaignent de n'être pas assez heureux : des hommes RELIGIEUX tiennent jusqu'à un certain point le même langage qu'eux. C'est ce qui arrive particulièrement à ceux d'entr'eux qui ont un grand zéle pour un parti, ou pour telle ou telle secte. Ils sont scandalisés que les justes (car ils s'estiment eux-mêmes tels) qui doivent juger le monde, n'aient pas une meilleure portion dans leur propre héritage. Notre Auteur répond que tous ceux qui font de pareilles plaintes, commencent d'abord par convenir qu'ils sont ces justes dont ils veulent parler ; qu'ils considérent ensuite, qu'aucun d'eux ne sauroit nier que ce qui est ne soit bien, & par conséquent qu'il leur convient, en qualité de justes, de se distinguer par une soumission plus qu'ordinaire à la volonté de la Providence ; enfin, que les vertueux & les vicieux, (quel que soit le sort de ceux que chaque secte appelle les fidéles) partagent les biens extérieurs, dont, (ce qui achéve de résoudre la difficulté) la meilleure part est pour les gens de bien.

vin, un autre croit qu'il a été un instrument de l'enfer. Si Calvin partage le bonheur suprême, ou si le ciel lui fait ressentir le poids de sa verge vengeresse, l'un crie qu'il y a un Dieu, & l'autre crie qu'il n'y en a point. Ce qui choque celui-ci, édifie celui-là ; un seul système ne peut rendre tous les hommes heureux : les plus vertueux ont des inclinations différentes ; ce qui récompense votre vertu, punit la mienne. TOUT CE QUI EST, EST BIEN. Il est vrai que ce monde a été fait pour César, mais il a aussi été fait pour Titus : & qui des deux fut le plus heureux ? celui qui enchaîna sa patrie, ou celui dont les vertus soupiroient de la perte d'un jour écoulé sans faire bu bien ?

Mais, direz-vous, la vertu meurt quelquefois de faim, tandis que le vice regorge de biens : que s'ensuit-il ? Le pain est-il la récompense de ta vertu ? Le vice peut l'aquérir justement, c'est le prix du travail : le scélérat le mérite lorsqu'il laboure la terre ; il le mérite lorsqu'il affronte les mers, où la folie combat pour des tirans ou pour des richesses. L'homme de bien peut être foible, indolent : mais il n'aspire point à l'opulence, il n'aspire qu'au contentement : supposé cependant qu'il soit riche, vos demandes seront-elles finies ? Non. „ Fraudra-t-il que l'homme de bien man- „ que de santé, qu'il manque de pouvoir ? " donnez-lui donc des richesses, de la puissance, & tous les biens de la Terre. *Vous voudrez encore quelque chose de plus.* „ Pourquoi ce „ pouvoir est-il limité ? pourquoi est-il un parti-

„ cu-

„ culier, pourquoi n'eſt-il point un Roi?" Mais pourquoi vouloir ce qui eſt extérieur, plutôt que ce qui eſt intérieur? Pourquoi l'homme n'eſt-il point un Dieu, & la Terre n'eſt-elle pas un Ciel? Qui demande & qui raiſonne ainſi, concevra avec peine que Dieu donne aſſez lorſqu'il peut donner plus: ſa puiſſance étant immenſe, les demandes le feront auſſi: dites, à quel dégré dans la nature s'arrêteront-elles?

Les biens extérieurs ne ſont pas une vraie recompenſe: ils ſont ſouvent incompatibles avec la vertu, & ſouvent ils la détruiſent.

Ce que rien ſur la terre ne peut donner ni détruire, le calme de l'ame & la joie intérieure du cœur, c'eſt le prix de la vertu. En voudriez-vous fixer un meilleur, & donner à l'humilité un caroſſe à ſix chevaux? à la juſtice, l'épée du conquérant? à la vérité, tout l'apparat des Docteurs? & à l'amour du bien public, ce qui d'ordinaire le détruit, une couronne? Ces récompenſes ne plaîroient point à la vertu, ou la détruiroient. Combien de fois ont-elles corrompu (1) dans un âge avancé, les vertus que l'on avoit admirées dans la premiére fleur de la jeuneſſe?

Ils ne peuvent rendre heureux un homme ſans vertu. Preuve du détail des Richeſſes.

Examinons: (2) Quelle réputation, quelle confiance, quel contentement les richeſſes peuvent-elles donner à l'homme de bien? Des Juges & des Parlemens ont été achetés à prix d'ar-

(1) L'original porte qu'elles ont corrompu à *ſoixante ans* les vertus qu'on avoit admirées à *l'âge de vingt & un*, qui eſt celui où ſuivant les Loix d'Angleterre on entre en majorité.

[2 *Quelle réputation*, &c.] C'eſt-à-dire, tout ce que vous voulez que l'aquiſition des richeſſes donne à un homme de bien, il l'avoit déjà auparavant? n'étoit-il pas déjà aimé, eſtimé, & content? Les ſages & les vertueux l'honoroient, & il ne ſe mettoit guères en peine du mépris des vicieux & des fous.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0083
DFG

d'argent, mais l'estime & l'amour ne furent jamais à vendre. O quelle folie de croire qu'un homme de bien qui aime le genre-humain & qui en est aimé, dont la vie respire la santé, & dont la conscience est exempte de crime & de reproches, soit haï de Dieu, parce que Dieu ne lui a pas donné mille guinées de rente!

Dignités. L'honneur & la honte ne naissent point de notre condition. (1) Faites bien ce que vous devez faire, c'est en quoi consiste l'honneur. La fortune a mis quelque petite différence entre les hommes: l'un se carre dans ses guenilles, & l'autre se déméne dans ses brocards; le Savetier dans son tablier de peau, l'Homme d'Eglise dans sa soutane, le Moine avec son froc, & le Roi avec sa couronne. „ Mais, vous „ écrierez-vous, y a-t'il rien qui différe „ plus qu'une couronne & qu'un fronc?" Oui, mon ami, l'homme sage & l'homme fou. Qu'un Monarque agisse en Moine, & qu'un Homme d'Eglise s'enivre en Savetier, vous trouverez que c'est le mérite qui fait l'homme éminent, & le manque de mérite qui fait l'homme vulgaire: car au-reste que fait le tablier de l'un ou la soutane de l'autre?

Les titres & les cordons sont des distinctions que l'on peut aquérir par la faveur des Rois,

ou

[1 *Faites bien ce que vous devez faire, c'est en quoi consiste l'honneur.*] Ce raisonnement, qui est très-juste, paroitra étrange à ceux qui ont accoutumé de dire: „ Comme l'honneur est la récom„ pense naturelle de la vertu, & la honte la juste „ retribution du vice, l'équité demande que l'homme „ de bien soit riche, & qu'il n'y ait de riche que „ lui, l'honneur étant inseparablement joint aux „ richesses, & la honte constamment attachée à la „ pauvreté.

ou par celle de leurs courtisans. Ton sang vanté depuis mille ans ou environ, peut avoir coulé de Lucréce en Lucréce ; mais si c'est sur le mérite de tes péres que tu établis le tien, ne fais donc mention que de ceux qui fûrent grands-hommes & hommes de bien. Que si ton sang ancien, mais ignoble, a coulé dans des cœurs lâches, fût-ce depuis le déluge, va, prétens plutôt que ta famille est nouvelle, & n'annonce point que tes péres ont été si long-tems sans mérite. Rien au monde peut-il ennoblir des sots, des esclaves ou des lâches ? hélas ! non, pas même tout le sang de tous le *Howards*. (1) Naissance.

(2) Examine ensuite la grandeur. Où se trouve-t'elle ? Tu me répons : „ Parmi les „ héros & les politiques." Les héros sont tous les mêmes, on en convient assez, depuis le fou de Macédoine jusqu'à celui de Suéde. Le but extravagant de toute leur vie est d'avoir le genre-humain pour ennemi, ou de devenir ennemis Grandeurs.

(1) Cette famille est très-illustre par sa noblesse. On y compte six Pairs du Royaume ; le Duc de Norfolk, & les Comtes de Suffolk, de Berkshire de Carlise, de Stafford, & d'Effingham. Le Duc de Norfolk est le premier Duc d'Angleterre ; la dignité de Grand-Maréchal, dont l'office est à peu près le même que celui de Connétable, est héréditaire dans ses descendans mâles.

[2 *Examine ensuite la grandeur*, &c.] Notre Auteur observe, que, sans vertu, ni le Héros, ni le Politique, ne sauroient être grands. Quand même un pareil Héros ravageroit toute la terre habitable, & qu'un pareil Politique tromperoit tout le reste du genre-humain, sans en excepter un seul individu, il n'y auroit pas une ombre de grandeur en eux : car ce n'est point le succès qui constitue la vraie grandeur, mais le but qu'on se propose, & les moyens qu'on emploie pour y parvenir.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0085
DFG

mis du genre-humain : ils vont toujours en avant, ſans retourner la tête ſur leurs pas, ni regarder jamais au-delà de celui qu'ils font. Les politiques ne ſe reſſemblent pas moins ; tous rusés, lents & circonſpects, ils cherchent à ſaiſir les hommes dans des momens inconſidérés : ce n'eſt point habileté en eux, c'eſt foibleſſe dans les autres : mais en ſuppoſant même le ſuccès, que le héros faſſe des conquêtes & que le politique trompe, quelle abſurdité de confondre le crime & la grandeur ! Leur prudence criminelle, ou leur bravoure inſenſée, ne prouve que d'autant plus leur folie ou leur lâcheté : celui qui obtient une noble fin par de nobles moyens, ou qui ſucombant rit dans l'exil ou dans les fers, ſoit qu'il régne comme le ſage Antonin, ou qu'il meure comme Socrate, celui-là eſt vraiment Grand.

Renommée. Qu'eſt-ce que la renommée ? cette vie imaginaire qui reſpire dans les autres : (1) objet au-delà de nous, déjà même avant notre mort ; on ne jouit préciſément que de ce que l'on entend. Ce qui eſt ignoré, ſoit qu'il s'agiſſe de vous, Milord, ou de Cicéron, c'eſt la même choſe. Tout ce que la renommée nous fait ſentir, naît & ſe termine dans le petit cercle

(2) Nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, & nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons inceſſamment à embellir & conſerver cet être imaginaire, & négligeons le véritable. . . . Nous ſerions volontiers poltrons pour aquérir la réputation d'être vaillans. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas ſatisfaits de l'un ſans l'autre, & de renoncer ſouvent à l'un pour l'autre. *Penſ. de Paſcal. ch. 24.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0086
DFG

cle de nos amis ou de nos ennemis. Pour tous les autres, ce qui vit ou ce qui ne vit plus, eſt également une ombre, ſoit Eugéne ou Céſar; ſoit qu'il brille ou qu'il ait brillé, en tels tems, en tels lieux, ſur le Rhin ou ſur le Rubicon. Un bel-eſprit eſt bien peu de choſe, & un Général eſt un fléau. Peut-on les comparer à l'homme de bien, le plus noble ouvrage de Dieu? La renommée peut ſeulement ſouſtraire à la mort le nom d'un ſcélérat, ainſi que la juſtice préſerve ſon corps du tombeau; ce qu'il eût mieux valu enſévelir dans l'oubli, reſte expoſé pour empeſter les autres hommes. Toute réputation qui ne provient pas d'un vrai mérite, eſt étrangére: ſon encens porte à la tête, mais il ne pénétre pas juſqu'au cœur. Une heure d'approbation intérieure l'emporte ſur des années d'acclamations d'une populace ſottement épriſe. Marcellus exilé reſſentoit de plus véritables joies, que Céſar ſuivi d'un Sénat adulateur.

Talens ſupérieurs.

Quels avantages réſultent des talens ſupérieurs? Milord, dites-nous, car vous le pouvez, ce que c'eſt que d'être habile. C'eſt de connoître combien peu nous pouvons ſavoir, d'appercevoir toutes les fautes des autres, & de ſentir les ſiennes propres. Condamné à débrouiller les affaires, ou à reſtaurer les arts, ſans ſecond ou ſans juge, voulez-vous montrer des vérités, ou ſauver un pays qui s'abîme? Tout le monde craint, perſonne ne vous aide, & peu vous comprennent. (1) O triſte

prée-

[1 *O triſte prééminence de ſe ſentir au-deſſus des foibleſſes de la vie, & des conſolations qu'elle offre!*]

prééminence de se sentir au-dessus des foiblesses de la vie, & des consolations qu'elle offre!

Les hommes sont malheureux avec la possession de tous ces biens.

Qu'on examine donc à fond tous ces différens avantages; toute compensation faite, voyez quel en est le résultat: combien sûrement pour aquérir l'un on doit perdre de l'autre, s'il n'est totalement perdu; combien ils sont peu compatibles avec d'autres biens plus essentiels: combien souvent risque-t-on la vie pour eux, & toujours le repos. Examinez mûrement, & s'ils peuvent encore exciter votre envie, voyez à qui le hazard les donne; voudriez-vous vous changer pour eux? Si vous êtes assez simple que de soupirer pour un cordon, observez quelle grace il donne au Lord *Umbra* & au Chevalier *Villy*. Si l'or, cette boue jaune, fait la passion de votre vie, jettez seulement les yeux sur *Grippus* ou sur sa femme. Si les talens vous flattent, réfléchissez combien a brillé *Bacon*, (1) le plus habile, le plus éclairé, & le

Ceci ne contredit pas ce qu'il avoit avancé au commencement de cette Epitre: il y dit, en s'adressant à son ami, *le bonheur fuyant les Monarques, habite avec toi.* Mais ce n'est point en conséquence de son habileté & de ses connoissances supérieures qu'il le déclare heureux: c'est parce qu'il le suppose vertueux: car tout homme qui entreprendra, sans vertu, de parvenir au bonheur, par la route des talens supérieurs, se donnera des peines inutiles, & n'obligera que des envieux & des ingrats, en leur sacrifiant le peu de contentement dont il auroit pu jouir.

(1) Les ouvrages de François Bacon feront à jamais l'admiration de la postérité: Ce savant homme réunissoit le plus haut dégré de sagacité, de pénétration & de discernement, à un goût délicat & à une connoissance universelle. Etant Chancelier d'Angleterre, il fut accusé de s'être laissé corrompre dans

le plus mépriſable des hommes. (1) Si vous êtes épris d'un nom fameux, voyez *Cromwel* condamné à une renommée éternelle : ſi l'union de tous ces prétendus biens excite votre ambition, liſez l'hiſtoire ancienne, & apprenez d'elle à les mépriſer tous : Voyez-y dans les hommes comblés de richeſſes, de dignités, de réputation & de grandeur, la fauſſeté de tous ces divers biens qui devoient les rendre parfaitement heureux. O, *s'écrie-t'on*, quel excès de bonheur, de régner dans le cœur d'un Roi, ou d'être admis entre les bras d'une Reine ! *Quel bonheur, hélas ! Voyez ces eſprits ambitieux n'être parvenus à cette haute confiance*, l'un que pour perdre ſon maître, & l'autre pour trahir ſa maîtreſſe : obſervez par quelles démarches indignes leur gloire s'augmente, ſemblable à la fiére Veniſe qui s'éléve d'un marais fangeux. Leur crime & leur grandeur avancent d'un pas égal, & ce qui produit leur héroïſme détruit

 l'hu-

dans l'adminiſtration de la Juſtice ; on découvrit des baſſeſſes infâmes qu'il avoua : il fut dépouillé de ſa dignité, & déclaré incapable d'avoir place à l'avenir dans la Chambre des Seigneurs, quoiqu'il eût été créé & qu'il continuât d'être Baron de Vérulam & Vicomte de Saint-Alban.

[1 *Si vous êtes épris d'un nom fameux.*] Les noms les plus fameux s'oublient, ou ſont ignorés. *Sacheverel*, dans ſon voyage d'*Icolumbkill*, décrivant l'Egliſe du lieu, dit, que „ dans un coin ſe trouve „ un petit enclos, où étoient les monumens des „ Rois de différentes régions, comme d'*Ecoſſe*, d'*Irlande*, de *Norvége*, & de l'*Ile de Man*. Ce mo„ nument (me dit la perſonne qui me faiſoit voir „ l'Egliſe, en m'indiquant une pierre fort commune) „ eſt le tombeau du grand TEAGUE, Roi d'*Irlande*. „ Je n'avois jamais entendu parler de ce Roi, & „ ne pûs m'empêcher de faire des réflexions ſur la „ grandeur humaine, qui ſouvent n'aboutit qu'à un „ ſépulcre ordinaire, & à un ſimple *nom*.

l'humanité : on voit sur leur front les lauriers de l'Europe, mais ou teints de sang, ou indignement troqués pour de l'or : cassés de travaux, plongés dans la mollesse, fameux par le pillage des provinces, ils vivent couverts d'infâmie. O malheureuses richesses à qui nulle action généreuse n'a donné de l'éclat, & que nulle splendeur n'a préservées de la honte & de l'opprobre ! Quel est le bonheur qui termine enfin leur carriére ? Au milieu des ombres pompeuses qui les environnent, leur sommeil est troublé par le spectre de quelque mignon avide, ou d'une femme impérieuse qui envahit ces superbes arcades, monumens de leurs trophées, & ces vastes salons où la vanité a représenté l'histoire de leur vie : hélas ! qu'on ne se laisse point éblouir par l'éclat de leur midi ; qu'on le compare à l'obscurité de leur matin, & de leur soir : tout le résultat de leur grande renommée n'est qu'un songe, où leur gloire est confondue avec leur honte.

La vertu seule constitue un bonheur dont l'objet est universel & éternel.

Connoissons donc cette vérité, & la connoissance en suffit à l'homme, qu'IL N'Y A D'AUTRE BONHEUR ICI-BAS QUE LA VERTU ; le seul point où la félicité humaine soit fixée, & qui fasse goûter le bien sans le mêlange du mal : la vertu seule donne au mérite de constans retours ; elle seule trouve un plaisir égal dans le bien qu'elle reçoit & dans celui qu'elle fait : la joie la plus sensible accompagne ses succès, & ses revers sont exempts de chagrin ; elle sait le trouver au milieu de l'abondance sans satiété ; & c'est dans l'épreuve de l'adversité que l'on en ressent la douceur avec le plus de complaisance : les

les ris que la folie insensible fait éclater dans ses fausses joies, sont beaucoup moins agréables que les pleurs mêmes de la vertu : elle extrait du bien de tous les objets, en aquiert de tous les endroits ; elle s'exerce toujours, jamais n'est fatiguée ; elle n'est point enflée de la chute d'un autre homme, ni abbatue de son élevation : elle n'a rien à désirer, tous ses souhaits sont accomplis, puisque par rapport à la vertu, en souhaiter davantage, c'est l'obtenir.

(1) C'est le seul bonheur que les cieux puissent donner à tous. Il suffit de penser, pour le connoître ; & de sentir, pour le goûter. Pauvre dans le sein des richesses, imbu de science sans en être éclairé, le méchant ne peut y atteindre ; l'homme de bien au contraire le trouve sans recherche : exempt de tout assujettissement à aucune secte, il ne suit point une route particuliére, mais il s'éléve par l'inspection de la nature au Dieu de la nature ; il n'abandonne jamais cette chaîne qui lie le grand sistême, qui joint le ciel & la terre, le mortel & le divin : il voit que dans cette chaîne aucun être ne peut être heureux, que ce bonheur n'en affecte quelques autres au-dessus, quelques autres au-dessous : il apprend de l'union de ce grand Tout, le premier & le dernier but de l'ame

[1 *C'est le seul bonheur que les cieux puissent donner à tous.*] Après avoir prouvé d'une maniére *négative*, que le bonheur consiste dans la vertu, en faisant voir qu'il ne peut consister en aucune autre chose, il démontre la même vérité *positivement*, par l'énumération de toutes les propriétés de la vertu, qui contribuent toutes à augmenter le bonheur humain ; & infére delà, que comme la vertu est à la portée de chaque homme, le bonheur l'est pareillement.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0091
DFG

humaine; il connoît enfin que la foi, les loix, & la morale, ont leur principe & leur fin dans l'amour de Dieu & dans celui de l'homme.

(1) Lui seul éprouve la douceur de l'espérance: elle le conduit de dégré en dégré, & dans ces progrès, se développant de plus en plus à son ame, elle s'unit enfin à la foi: alors sans d'autres bornes que l'infini, elle lui présente un bonheur qui l'absorbe tout entier: il voit pourquoi la nature a donné à l'homme seul l'espérance d'un bonheur connu, & de la foi pour un bonheur inconnu; elle, qui n'a donné envain aucune impression aux autres créatures, car ce qu'elles cherchent elles le trouvent. O sagesse admirable de ses distributions, qui par-là unit dans l'homme le plus grand bonheur à la plus grande vertu, lui présentant tout-à-la-fois la brillante perspective de son propre bonheur, & le plus puissant motif pour contribuer à celui des autres.

L'a-

[1 *Lui seul éprouve la douceur de l'espérance.*] PLATON, dans son premier livre de la République, s'exprime en ces termes: „Celui, dont la conscience „ne lui fait aucun reproche, a la douce *Espérance* „pour sa compagne, & pour sa consolation dans „un âge avancé, suivant *Pindare*. Car ce grand „Poëte, ô *Socrate*, dit très-élégamment, que ce„lui qui méne une vie juste & vertueuse, a tou„jours l'aimable *Espérance* pour compagne, laquelle „remplit son cœur de joie, & est le soutien & la „consolation de sa vieillesse. *L'Espérance*, la plus „puissante des Divinités, puisqu'elle gouverne cons„tamment le caractére toujours changeant des foibles „mortels".

Euripide s'exprime à peu près de même dans son *Hercule furieux* ℣ 105. „C'est un homme de bien „que celui dans le sein duquel il y a une *source* „*eternelle d'espérance*. Mais être *sans espérance dans* „*le monde*, est la portion du méchant".

L'amour-propre élevant ainſi nos ſentimens de nous juſqu'a l'amour des hommes, & graduellement juſqu'à celui de Dieu, nous fait trouver notre bonheur dans celui de notre prochain : eſt-ce trop peu pour ton cœur généreuſement illimité ? Donne-lui une plus vaſte carriére, & étends ta généroſité juſqu'à tes ennemis : ne fais qu'un ſiſtème de bienveillance de tous les mondes, de tous les êtres raiſonnables, de tous ceux qui ont vie & ſentiment ; d'autant plus heureux, que tu ſeras plus généreux, le plus haut dégré de bonheur n'étant que le plus haut dégré de charité.

La perfection du bonheur conſiſte dans l'amour de Dieu & dans celui des autres hommes.

L'amour de Dieu deſcend du tout aux parties ; celui de l'homme doit s'élever des individus au tout : l'amour-propre ne ſert qu'à réveiller l'ame vertueuſe, ſemblable à un petit caillou qui jetté dans une eau paiſible fait naître autour du centre qu'il a mis en mouvement, un petit cercle qui enſuite s'étend, devient plus grand, & encore plus grand : il embraſſe d'abord parent, ami, voiſin ; puis la patrie, & enſuite tout le genre-humain : les épanchemens de l'ame s'étendent de plus en plus, & comprennent enfin tous les êtres de toute eſpéce : la terre rit de toutes parts, une bienveillance ſans bornes produit un bonheur général ; & le ciel, dans le cœur de l'homme généreux, contemple ſon image.

Allons donc, mon ami, mon génie ; pourſuivons, ô maître du Poëte & du Poëme ! Tandis que ma muſe s'abaiſſe aux baſſes paſſions de l'homme, on remonte à leurs ſins glorieuſes ; que ſemblable à toi, profond dans la connoiſ-

sance des variétés de la nature, je puisse tomber avec dignité & m'élever avec modération ; que formé par tes discours, j'apprenne à passer heureusement du grave à l'enjoué, du vif au sévére ; à être exact avec feu, éloquent sans contrainte, à raisonner avec solidité, ou plaire avec délicatesse : O tandis que ton nom vogue sur le cours du tems, recueillant à pleines voiles toute sa renommée, ma petite barque pourra-t'elle suivre le triomphe, & partager le souffle favorable ? Lorsque les Hommes d'Etat, les Héros & les Rois reposeront dans la poussiére, eux dont les fils rougiront que leurs péres aient été tes ennemis, mes vers apprendront-ils à la posérité que tu fus mon guide, mon philosophe & mon ami ; qu'excité par toi, ma muse quitta les sons pour s'élever aux choses, & passa de l'imagination au cœur ; qu'au-lieu de l'éclat trompeur de l'esprit, elle fit briller la lumiére de la nature, faisant voir à l'orgueil qui s'abuse, que TOUT CE QUI EST, EST BIEN ; que la RAISON & la PASSION sont données pour une seule grande fin ; que le véritable AMOUR-PROPRE & l'AMOUR-SOCIAL sont le même ; que la VERTU seule fait ici-bas notre BONHEUR ; & que le grand objet de nos connoissances est de NOUS CONNOÎTRE NOUS-MEMES.

Fin.

LES

LES PRINCIPES
DE LA MORALE,
OU
ESSAI SUR L'HOMME.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0095
DFG

SOMMAIRE.

DE la nature & de l'état de l'Homme en général, & par rapport à l'Univers. La Raison ne peut juger de l'Homme, qu'en le considérant comme destiné à habiter ce Monde visible. L'ignorance où nous sommes du rapport de ce Monde avec les autres parties qui composent l'Univers, est la source de nos plaintes contre la Providence. Folie & injustice de ces plaintes. Pour sentir la sagesse de Dieu dans la formation de l'Homme, il faudroit comprendre toute l'économie des desseins de Dieu. Impossibilité où l'Esprit Humain est de pénétrer cette économie! Il en connoît cependant assez, pour voir que l'Homme a toute la perfection qui convient au rang & à la place qu'il occupe parmi les Etres créés. C'est en partie sur l'ignorance des évènemens futurs, & en partie sur l'espérance du bonheur à venir, qu'est fondé son bonheur présent: Ses erreurs & sa misère viennent d'un orgueil démesuré, qui aspire à des connoissances & à des perfections dont l'Humanité n'est pas capable. Il se regarde comme l'objet final de la Création, & veut dans le Monde Moral une perfection qui n'est point dans le Monde Physique, & qui ne peut être dans les choses créées. Il ambitionne tout à la fois les perfections des Anges, & les qualités corporelles des Bêtes. Plus de finesse, plus de sensibilité dans les organes de ses sens, le rendroit misérable. Dans l'Univers visible il y a un ordre, une gradation de perfections entre les Créatures, d'où résulte une subordination des unes aux autres, & de toutes les Créatures à l'Homme: Gradation de sentiment, d'instinct, de pensée, de réflexion & de raison. La Raison donne à l'Homme la supériorité sur tous les autres Animaux, & le dédommage bien des qualités qu'ils ont au-

dessus de lui. L'union, le bonheur & la conservation de toutes les Créatures, & même de l'Univers, dépend de l'ordre, de la gradation, & de la subordination qui régnent entre elles & entre les parties qui forment l'Univers. Le moindre dérangement dans une seule de ses parties, entraineroit la destruction du tout. Il en faut donc conclure, que tout ce qui est, est bien; que l'Homme est aussi parfait, aussi heureux qu'il peut l'être; & que tant par rapport à son état présent, qu'à son état futur, il doit se résigner entiérement aux ordres de la Providence.



LES PRINCIPES DE LA MORALE, OU ESSAI SUR L'HOMME.

EPITRE PREMIÉRE.

SORS de l'enchantement, Milord, (1) laisse au vulgaire
Le séduisant espoir d'un bien imaginaire.
Fuis le faste des Cours, les honneurs, les plaisirs;
Ils ne méritent point de fixer tes désirs.
Est-ce à toi de grossir cette foule importune,
Qui court auprès des Rois encenser la fortune?
Viens, un plus grand objet, des soins plus importans
Doivent de notre vie occuper les instans.
Ce grand objet, c'est l'Homme, étonnant labyrinte,
Où d'un plan régulier l'œil reconnoit l'empreinte;

(1) Henri Saint-Jean Comte de Bolingbroke, ci-devant Secretaire & Ministre-d'Etat de la Reine Anne: on peut voir l'éloge de ce Seigneur, à la fin de la quatriéme Epitre.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0099
DFG

Champ fécond, mais sauvage, où par de sages lois
La Rose & le Chardon fleurissent à la fois.
Voyons à quel dessein le Ciel nous à fait naître;
Que l'Homme dans mes vers apprenne à se connoître;
De son cœur ténébreux sondons la profondeur,
Jusques dans sa bassesse admirons sa grandeur.
L'un fier de ses talens, enflé de sa science,
Ne croit rien d'impossible à son intelligence.
Pour ces dons précieux l'autre plein de mépris,
De sa propre raison semble ignorer le prix.
Rappellons-les tous deux à la lumiére pure,
Et cherchons les sentiers où marche la nature.
Que par nous éclairé sur ses vrais intérêts,
L'Homme rougisse enfin de ses vœux indiscrets.
Qu'il reconnoisse ici ses vertus & ses vices;
Et bravant de l'erreur les dangereux caprices,
Contre les vains discours de l'aveugle Mortel,
Essayons de venger les Loix de l'Eternel.
Si tu veux éviter les écueils ordinaires,
Où se brise l'orgueil des Esprits téméraires,
Sur des Mondes sans nombre éloignés de tes yeux,
Garde-toi de porter des regards curieux;
Cherche Dieu dans ce Monde, où sa vive lumiére
S'offre de toutes parts à ta foible paupiére.
Tu ne peux d'un regard voir les ressorts divers,
Dont le parfait concert entretient l'Univers;
Pénétrer par quel art la Puissance Suprême,
Des Tourbillons errans a réglé le système;
Parcourir les Soleils, les Globes radieux,
Et les Etres divers qui rempliſſent les Cieux:
Et tu veux des Decrets qui formèrent le Monde,
Comprendre clairement la sagesse profonde?
Dans les liens du corps ton esprit arrêté,
Au celeste Conseil a-t'il donc assisté?

Est-

Est-ce une main divine, ou toi, foiblesse humaine,
Qui formas, qui soutiens cette invisible chaîne,
Dont l'effort insensible attire tous les corps,
Et qui les attirant dirige leurs ressorts?
Présomptueux Mortel! ta raison inquiéte,
Voudroit approfondir quelle cause secréte
T'a formé si petit, si foible, & si borné.
Mais d'abord, apprens-moi, pourquoi tu n'es pas né,
Plus foible, plus petit, plus borné dans tes vues?
Fais-moi sentir pourquoi jusques au sein des nues,
Les Chênes élevant leurs superbes rameaux,
Laissent ramper sous eux les foibles Arbrisseaux?
Tu vois de Jupiter les brillans Satellites,
Dis, par quelle raison fixés dans leurs limites,
De l'Astre qui les guide ils n'ont pas la grandeur?
Si des Decrets Divins la sage profondeur
Au plan le plus parfait donnant la préférence,
Doit enfanter un Monde où brille sa puissance;
Où, quoique séparé, rien ne soit desuni;
Où croissans par dégrés jusques à l'infini,
Les Etres différens, sans laisser d'intervale,
Gardent dans leurs progrès une justesse égale:
Si pour remplir ce tout que Dieu forme à son gré,
Parmi les animaux l'Homme occupe un dégré,
Le seul point est de voir, si le Ciel équitable
L'a placé dans un rang qui lui soit convenable.
Dans l'Homme tel qu'il est, ce qui paroît un mal,
Est la source d'un bien dans l'ordre général.
L'œil, qui ne voit d'un tout qu'une seule partie,
Pourra-t'il la juger bien ou mal assortie?
Lorsque le fier Coursier saura pour quel dessein
L'Homme l'assujettit à recevoir un frein,
Précipite sa course au travèrs de la plaine,
Le modére à son gré quand la fougue l'entraîne;

Lors-

Lorsque le Bœuf tardif pressé par l'aiguillon,
Saura pour quel usage il ouvre un dur sillon,
Par quel noble destin couronné de guirlandes,
Du Peuple de Memphis il reçoit les offrandes;
Nos esprits affranchis de folles visions,
Ne verront plus en nous de contradictions;
L'orgueil humain alors aura droit de connoître,
Pourquoi de ses panchans & l'esclave & le maître,
Avec tant de foiblesse il joint tant de grandeur;
Pourquoi toujours en guerre avec son propre cœur,
Tantôt il se rabaisse au-dessous de lui-même,
Et s'éléve tantôt jusqu'à l'Etre Suprême.
Ne soutenez donc plus que l'Homme est imparfait.
Le Ciel l'a formé tel qu'il doit être en effet.
Tout annonce dans lui la sageſſe profonde
Du Dieu qui l'a créé pour habiter ce Monde.
Un état plus parfait ne lui conviendroit point;
Son tems n'est qu'un moment, son espace qu'un point.
Au milieu des transports que ton orgueil t'inspire,
Dans le sombre avenir tu voudrois pouvoir lire.
De nuages épais pour toi toujours couvert,
Le Livre du Destin pour Dieu seul est ouvert.
Ce qu'il cache à la Brute, à l'Homme il le révéle;
Et ce qu'il cache à l'Homme, à l'Ange il le décéle.
Quel Etre ici pourroit sans cette obscurité,
Couler ses tristes jours avec tranquilité?
Cet innocent Agneau que ta faim meurtriére
Condamnera ce soir à perdre la lumiére,
S'il avoit ta raison, s'il prévoyoit son sort,
Dans une paix tranquile attendroit-il la mort?
Jusqu'à l'instant fatal qui termine sa vie,
Il paît en bondissant l'herbe tendre & fleurie;
Sans crainte, sans soupçon, au milieu du danger,
Il caresse la main qui le doit égorger.

Heu-

Heureux aveuglement ! heureuſe incertitude,
Qui cache l'avenir à notre inquiétude !
Miſtére que le Ciel renferme dans ſon ſein,
Pour conduire tout Etre à remplir ſon deſtin !
Ainſi tout obéit à ce pouvoir immenſe,
Qui péſe l'Univers en ſa juſte balance ;
Qui voit d'un œil égal, dans un parfait repos,
Un Paſſereau tomber, ou périr un Héros ;
Des Nuages légers en vapeurs ſe réſoudre,
Ou des Cieux ébranlés à grand bruit ſe diſſoudre ;
De fragiles Roſeaux plier au gré du vent,
Ou des Mondes entiers rentrer dans le néant.
Joignons donc à l'eſpoir une humble défiance,
Et craignons les écarts où jette la ſcience ;
Attendons que la mort, ce Maître univerſel,
Découvre à nos eſprits les Loix de l'Eternel.
Regarde l'indien, dont l'eſprit ſans culture,
N'a point l'art d'altérer les dons de la nature ;
Il voit Dieu dans les airs, il l'entend dans les vents ;
Son ſavoir ne va point au-delà de ſes ſens :
Il s'arrête avec eux aux ſeules apparences :
Sa raiſon n'étend point ſes foibles connoiſſances
Au-delà du Soleil, & des corps radieux,
Que ſon œil apperçoit dans la voûte des Cieux.
Cependant ſecouru par la ſimple nature,
Pour tromper ſes ennuis, il croit, il ſe figure
Un ſéjour plus heureux conforme à ſes déſirs,
Où, ſans aucun mêlange, il attend des plaiſirs.
Au-delà de ces Monts qui terminent ſa vue,
Il imagine un Monde, une Terre inconnue,
Que de vaſtes Forêts mettront en ſûreté
Contre les attentats d'un Vainqueur redouté.
Il ſe peint dans les Mers une Ile fortunée,
Où maître de lui-même & de ſa deſtinée,

Quel-

Quelque Dieu bienfaisant enfin rompra ses fers,
Et le consolera des maux qu'il a soufferts.
Les Esprits infernaux, dans l'horreur des ténébres
Ne l'y troubleront plus sous des formes funébres ;
Dans ces paisibles lieux les armes des Chrétiens,
N'iront plus lui ravir son repos ni ses biens.
Il ne désire point cette céleste flamme
Qui des purs Séraphins dévore & nourrit l'ame :
Mais content d'exister, il attend l'heureux jour,
Où porté tout-à-coup dans un autre séjour,
Il ira jouissant d'une plus douce vie,
Habiter des Humains la commune patrie.
Va, plus sage que lui dans ta prévention,
Imaginer en tout quelque imperfection ;
Prens follement en main ton injuste balance ;
Parle, éléve ta voix contre la Providence.
Dis que le Créateur, en ses dons inégal,
Là te paroît avare, ici trop libéral ;
Renverse pour toi seul les loix de la Nature,
Fais divers changemens en chaque créature ;
Arbitre souverain des biens & des plaisirs,
Réforme l'Univers au gré de tes désirs ;
Ose accuser du Ciel l'éternelle sagesse,
S'il n'épuise pour toi ses soins & sa tendresse ;
S'il ne joint aux faveurs que te fait sa bonté,
L'irrévocable sceau de l'immortalité ;
Sois le Dieu de ton Dieu, ne suis que ton caprice,
Place-toi sur son Trône, & juge sa Justice.
Aveugle en ses désirs, l'orgueil ambitieux
Veut sortir de sa sphére & s'élever aux Cieux ;
L'orgueil de toute erreur fut la cause premiére ;
Les Anges éblouis par sa fausse lumiére,
Au Dieu qui les créa voulûrent s'égaler ;
Aux Anges à son tour l'Homme veut ressembler.

Chan-

Changer l'ordre établi par la Cauſe Suprême,
C'eſt prétendre comme eux s'égaler à Dieu-même.
Pourquoi ſe préſentant à nos yeux tour-à-tour
Les Aſtres dans les Cieux brillent-ils nuit & jour?
Pourquoi ſur ſes pivots la Terre inébranlable,
Offre-t'elle par-tout l'utile & l'agréable?
„ Je ſuis, répond l'orgueil, l'objet de tous ces dons;
„ La Nature pour moi dans ſes efforts féconds,
„ Sans jamais s'épuiſer, veille, conçoit, enfante;
„ C'eſt pour mes ſeuls beſoins que ſa main bienfaiſante,
„ Fertiliſe les champs, embellit les jardins,
„ Fait éclôre la roſe & mûrir les raiſins;
„ Les mines, les méteaux, les tréſors de la Terre,
„ Sont des biens que pour moi dans ſon ſoin elle reſſerre;
„ Les vents impétueux qui ſoulévent les mers,
„ Sont faits pour me porter en des climats divers;
„ Ce Soleil qui fournit ſa brillante carriére,
„ Ne répand que pour moi ſes feux & ſa lumiére;
„ Et ce vaſte Univers, mon ſuperbe palais,
„ M'offre un trône éclatant dont les Cieux ſont le dais.
Mais lorſqu'un Vent porté ſur ſes aîles rapides
Souffle de toutes parts des vapeurs homicides:
Lorſque la Terre ouvrant ſes gouffres redoutés,
Avec leurs habitans engloutit les cités;
Lorſque pour ſubmerger des Nations entiéres,
La Mer s'enfle, mugit, & force ſes barriéres;
Lorſque tout eſt en bute à de ſi rudes coups,
Répondez, la Nature agit-elle pour vous?
„ Oui ſans-doute, toujours la Cauſe Univerſelle
„ A ſes premiéres loix attentive & fidelle,
„ De l'ordre général maintenant le lien,
„ Permet un mal léger pour produire un grand bien.
„ Si des exceptions, rares & paſſagéres,
„ Dérangent de ſon cours les régles ordinaires,

„ Ce

„ Ce desordre apparent l'entretient en effet.
„ Est-il rien ici-bas qui puisse être parfait ?
Pour tout Etre créé cette régle est égale.
L'Homme doit-il sortir de la loi générale,
Si tout dans l'Univers sujet au changement,
Se combat, se détruit, & change incessamment ?
Si de l'Etre Eternel la sagesse infinie
Du Monde par le trouble entretient l'harmonie,
Pourquoi prétendez-vous qu'exempt de passions,
L'Homme soit insensible à leurs impressions ?
Si l'ordre est affermi par d'affreuses tempêtes,
Pourquoi donc croirez-vous que de coupables têtes,
Qu'un Néron, qu'un Cromwel, puissent le renverser ?
C'est un secret orgueil qui vous le fait penser.
Mais Dieu ne peut-il pas assujettir le vice
A servir aux desseins formés par sa justice ?
La raison doit porter un jugement égal
Sur l'ordre naturel, & sur l'ordre moral.
Le Ciel, dans le premier, vous paroît équitable,
Pourquoi dans le second seroit-il condamnable ?
Sur ces points au-dessus de notre entendement,
L'esprit ne peut former qu'un vain raisonnement.
A suivre nos projets tout seroit en ce Monde
Dans un concert parfait, dans une paix profonde.
Nous voudrions que l'Homme, ami de la vertu,
De désirs vicieux ne fût point combattu ;
Que l'air ne fût jamais obscurci de nuages,
Ni le calme des mers troublé par des orages ;
Et que le cœur conduit par la loi du devoir,
Jamais des passions ne sentît le pouvoir.
Mais des fiers Elémens l'éternelle discorde
Fait que le Monde entier se conserve & s'accorde ;
Et sans les passions qui viennent l'agiter,
L'Homme insensible à tout pourroit-il subsister ?

Mais

Mais quel eſt ſon objet ? que ſes vœux ſont étranges !
Quelquefois affligé d'être au-deſſous des Anges,
Il aſpire à leur ſort ; que dis-je ! ſes ſouhaits,
S'il n'eſt encore plus grand, ne ſont point ſatisfaits :
Quelquefois peu content des dons de la Nature,
Il ſe plaint que de l'Ours il n'a pas la fourrure,
La viteſſe du Cerf, la force du Taureau.
Homme trop aveuglé ! toi, qui dès le berceau
Crois que les Animaux ſont faits pour ton uſage,
Quand tous leurs attributs deviendroient ton partage,
Par les dons que le Ciel a répandu ſur eux,
Serois-tu plus parfait, ſerois-tu plus heureux ?
De leurs corps différens l'admirable ſtructure,
Annonce la bonté de la ſage Nature :
Libérale pour tous, mais ſans profuſion,
Elle a pour chacun d'eux la même attention.
Dans l'un l'agilité compenſe la foibleſſe ;
L'autre a reçu la force au défaut de l'adreſſe ;
Et meſurant en eux les ſecours aux beſoins,
Le Créateur fait voir ſa ſageſſe & ſes ſoins.
Il forma leurs reſſorts, il régla leur figure ;
Sur les diverſes fins qu'ils ont dans la Nature,
L'Inſecte le plus vil, le plus lourd Animal,
Ont pour y parvenir un avantage égal ;
Chacun d'eux eſt heureux, & jouït de la vie,
Sans que l'état d'un autre attire ſon envie.
Pour oſer accuſer le Ciel de dureté,
De la commune loi l'Homme eſt-il excepté ?
Quoi ! l'Homme qui ſe dit & ſage & raiſonnable,
Mécontent de ſon ſort, vivra ſeul miſérable ?

S'il

REMARQUES.

Vers 265. [*Dans l'un l'agilité compenſe la foibleſſe*] C'eſt un axiôme reconnu par tous les Anatomiſtes, dit l'Auteur, que l'agilité des Animaux diminue à proportion de leur force, comme leur force au-contraire augmente à proportion qu'ils ont moins d'agilité.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0107
DFG

S'il ne poſſéde tout, il croira n'avoir rien.
Homme, pour être heureux, tu n'as qu'un ſeul moyen:
C'eſt de vivre content des dons de la Nature,
Et de te conformer à leur juſte meſure.
Si l'œil du microſcope imitant les effets,
Dans le même dégré groſſiſſoit les objets,
Dequoi nous ſerviroit une ſemblable vue?
Sur de petits objets bornant ſon étendue,
L'œil verroit d'un Ciron les reſſorts curieux,
Et ne jouiroit plus du ſpectacle des Cieux.
Donnez à tous les ſens plus de déliçateſſe,
Du toucher par dégrés augmentez la fineſſe;
Senſible au moindre choc, tremblant au moindre effort,
L'Homme craindroit toujours la douleur ou la mort;
Que des corps odorans les fléches inviſibles
Fiſſent ſur le cerveau des effets plus ſenſibles,
Des parfums les plus doux la violente odeur
Deviendroit le tourment de la tête & du cœur.
D'un ſentiment plus vif ſi l'oreille munie
Des Sphéres dans leurs cours entendoit l'harmonie,
Comment parmi ce bruit trouver quelques plaiſirs
Au murmure des Eaux, au ſouffle des Zéphirs?
Reconnoiſſez enfin la Sageſſe Eternelle
Dans les dons qu'en naiſſant chaque Etre reçoit d'elle:
Dans ceux qu'elle refuſe, adorez ſa bonté.
Parmi les Animaux, quelle diverſité!
Quelle gradation trouvons-nous établie,
Depuis les Vermiſſeaux dont la Terre eſt remplie,
Juſqu'à l'Homme, ce Chef, ce Roi de l'Univers,
Entre leurs facultés que de dégrés divers!
Sous les voiles obſcurs qui couvrent ſa paupiére,
La Taupe ne peut voir l'éclat de la lumiére;
Mais rien n'échappe au Linx, à ſes yeux pénétrans
Les corps les plus épais deviennent tranſparens.

Dans

Dans l'ombre de la nuit par le seul bruit guidée,
La Lionne poursuit la Biche intimidée.
L'odorat dans le Chien par un promt jugement,
Sur d'invisibles pas le conduit sûrement.
Des Oiseaux aux Poissons pour la voix, pour l'ouïe,
Raprochez, s'il se peut, la distance infinie.
Contemplez l'Araignée en son réduit obscur,
Que son toucher est vif, qu'il est promt, qu'il est sûr!
Sur ses piéges tendus sans-cesse vigilante,
Dans chacun de ses fils elle paroît vivante.
Par quel art merveilleux l'Abeille dans nos champs
Va-t'-elle s'enrichir des trésors du printems?
Par quel discernement fait-elle nous extraire
Des sucs les plus mortels un présent salutaire?
Dans ce qu'on nomme instinct que de variété!
Eléphant, si connu par ta docilité,
Toi, qui de la raison parois avoir l'usage,
Combien sur le Pourceau n'as-tu pas d'avantage!
Comment par l'Homme même un instinct admiré,
Si près de la raison, en est-il séparé!
O! qu'entre l'un & l'autre on voit peu de distance!
Pouvez-vous concevoir la secréte alliance,
Qui joint le souvenir à la réflexion;
Où commence, où finit la séparation,
Qu'entre les sens grossiers & la pure pensée,
La main du Créateur a pour jamais placée?
Donnez un même instinct à tous les Animaux,
Si par les facultés vous les rendez égaux,

Vous

REMARQUES.

Vers 315 [*La Lionne poursuit la Biche intimidée.*] Lorsque les Lions des Déserts de l'Afrique vont, dit l'Auteur, à l'entrée de la nuit chercher leur proie dans les Forêts, ils poussent d'abord de grands rugissemens, qui effraient les autres Bêtes, & leur font prendre la fuite. Les lions attentifs au bruit quelles font en fuyant, les poursuivent, non par l'odorat, mais par l'ouïe.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0109
DFG

Vous rompez les liens de cette dépendance,
Qui fait régner entre eux l'ordre & l'intelligence ;
Ils ne pourront alors s'accorder & s'unir,
Et vous verrez sur eux votre empire finir.
Que peuvent contre vous leur force, leur adresse ?
Le Ciel de la raison arme votre foiblesse ;
Il met dans ce présent, qu'il réserve pour vous,
L'infaillible moyen de les subjuguer tous.
Dans le vague des Airs, sur la Terre, dans l'Onde,
Voyez en mouvement la Nature féconde,
Travailler sans relâche à peupler l'Univers ;
Parcourez, rassemblez tous les Etres divers ;
Commencez par le Dieu qui leur donne la vie ;
Quel spectacle étonnant ! quelle chaîne infinie !
Esprits purs dans les Cieux, Hommes, Poissons, Oiseaux,
Habitans de la Terre, & des Airs & des Eaux,
Insectes différens que l'œil découvre à peine ;
Brisez un des anneaux qui forment cette chaîne,
De l'assemblage entier l'équilibre est perdu,
Et tout dans le cahos se trouve confondu.
Si chaque Tourbillon où nagent les Planétes,
Se meut différemment selon des Loix secrétes ;
Si conservant toujours un ordre merveilleux,
Il forme, il affermit l'assemblage des Cieux :
Qu'une seule Planéte en rompe l'harmonie,
Des autres tourbillons tout-à-coup desunie,
Elle entraîne en tombant tous les globes divers,
Qui par leur union forment cet Univers,
De son centre ébranlé la Terre dérangée,
Sera dans le cahos au même instant plongée ;
Les Astres, les Soleils, l'un sur l'autre entassés,
Par les globes voisins ne sont plus balancés ;
Dans le trouble & l'horreur la Nature expirante,
Jusqu'au Trône de Dieu porteroit l'épouvante.

Pour

Pour répondre aux désirs de l'Homme ambitieux,
Faudra-t'il renverser, & la Terre, & les Cieux?
Si dans le Corps Humain chaque membre rebelle
A ce que lui prescrit une Loi naturelle,
A d'autres fonctions se vouloit attacher;
Si le pied vouloit voir, si l'œil vouloit marcher;
Si la main au travail uniquement bornée
Prétendoit de la tête avoir la destinée;
Enfin si chacun d'eux se faisoit un tourment
D'obéir à l'esprit, dont ils sont l'instrument:
Quelle confusion! N'en est-il pas de même,
Quand l'Homme révolté contre l'Etre Suprême,
De tout Etre créé le mobile, & l'esprit,
Veut sortir de la régle & de l'ordre prescrit?
De ce vaste Univers les diverses parties
Sont pour former un Tout sagement assorties:
De ce Tout étonnant la Nature est le corps,
L'Eternel en est l'ame, en conduit les ressorts:
Et s'il se cache aux yeux, les traits de sa puissance
Annoncent à l'esprit son auguste présence:
En fabriquant la Terre, en construisant les Cieux;
Il est également puissant, & glorieux;
En tous lieux il s'étend, sans avoir d'étendue;
Sans être divisé, par-tout il s'insinue;
Des esprits, & des corps c'est l'invisible appui,
Et tout Etre vivant, respire, agit en lui.
Il donne, & ne perd rien; il produit, il opére,
Sans que jamais sa force, ou se lasse, ou s'altére;
Il se montre à nos yeux aussi sage, aussi grand,
Dans le moindre Ciron, que dans un Eléphant;
Dans un Homme ignoré sous une humble chaumiére,
Que dans le Séraphin rayonnant de lumiére.
Le foible & le puissant, le grand & le petit,
Tout devant ses regards tombe, s'anéantit.

Sa subſtance pénétre, & le Ciel & la Terre,
Les remplit, les ſoutient, les joint, & les reſſerre.
Rougis donc, ô Mortel! de ta préſomtion,
Et ne nomme plus l'ordre une imperfection.
Ce qui paroît un mal à notre foible vue,
Eſt de notre bonheur une ſource inconnue;
Rentre enfin dans toi-même, & d'un eſprit ſoumis,
Contente-toi du rang où l'Eternel t'a mis.
Sois ſûr que dans ce Monde, ou dans quelqu'autre Sphére,
Dans les bras de ton Dieu tu trouveras un Pére;
Et qu'en lui ſoumettant ton eſprit & ton cœur,
Chaque pas que tu fais, te conduit au bonheur.
Dans le moment fatal qui finit ta carriére,
Ainſi que dans l'inſtant où tu vois la lumiére,
Toujours cher à ſes yeux, ne crains rien pour ton ſort;
S'il préſide à ta vie, il préſide à ta mort.
La Nature n'eſt pas une aveugle puiſſance,
C'eſt un art qui ſe cache à l'humaine ignorance;
Ce qui paroît hazard eſt l'effet d'un deſſein,
Qui dérobe à tes yeux ſon principe & ſa fin.
Ce qui dans l'Univers te révolte, & te bleſſe,
Forme un parfait accord, qui paſſe ta ſageſſe.
Tout deſordre apparent eſt un ordre réel,
Tout mal particulier un bien univerſel;
Et bravant de tes ſens l'orgueilleuſe impoſture,
Conclus que tout eſt bien dans toute la Nature.

Fin de la premiére Epitre.

SOM-

SOMMAIRE.

De la nature, & de l'état de l'Homme par rapport à lui-même, considéré comme individu. Il n'est pas fait pour étudier la nature de Dieu, mais, pour s'étudier lui-même. L'Homme est un mélange de grandeur & de bassesse, de lumière & d'obscurité, de perfections & d'imperfections, de force & de foiblesse. Combien il est borné dans ses connoissances. Deux principes de nos actions, l'amour-propre & la raison. Tous deux sont également nécessaires : quoique très-différens, ils tendent au même but. L'Homme ne peut être heureux, qu'autant qu'il sait les accorder entre eux, & les renfermer dans leurs justes bornes. Les passions sont des modifications de l'amour-propre : elles sont d'une grande utilité à l'Homme en particulier, & à la Société en général. Il ne s'agit pas de détruire les passions, mais de les gouverner & de les tempérer les unes par les autres. De la passion dominante. Elle est nécessaire pour faire entrer les Hommes dans les différentes vues, que la Providence a sur eux, & pour donner plus de force à leurs vertus & à leurs bonnes qualités. Mélange de vices & de vertus dans notre nature. Ils se touchent de près. La distinction de leurs limites est néanmoins certaine & évidente. Quel est l'office de la raison. Combien le vice est odieux par lui-même, & combien facilement les Hommes s'y laissent aller. La Providence se sert néanmoins des vices, des passions & des imperfections de l'Homme pour l'accomplissement de ses desseins, & pour le bien général de la Société. C'est la Sa-

geſſe Divine qui diſtribue aux différens ordres du Genre-humain d'heureuſes foibleſſes, d'où réſultent leur dépendance, leur union, leur force. C'eſt par cette raiſon, qu'il eſt des paſſions propres à chaque âge, à chaque état, à chaque caractère. Ainſi la Sageſſe de Dieu brille juſques dans les imperfections de l'Homme.

ESSAI

ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE DEUXIÉME.

NE sonde point de Dieu l'immense profondeur;
Travaille sur toi-même, & rentre dans ton cœur.
L'étude la plus propre à l'Homme est l'Homme même.
Quel mêlange étonnant, quel étrange problème!
En lui que de lumiére, & que d'obscurité!
En lui quelle bassesse, & quelle majesté!
Il est trop éclairé pour douter en Sceptique,
Trop foible pour s'armer de la vertu Stoique.
Seroit-il en naissant au travail condamné?
Aux douceurs du repos seroit-il destiné?
Tantôt de son esprit admirant l'excellence,
Il pense, qu'il est Dieu, qu'il en a la puissance;
Et tantôt gémissant des besoins de son corps,
Il croit que de la Brute il n'a que les ressorts.
Ce n'est que pour mourir, qu'il est né, qu'il respire;
Et toute sa raison n'est presque qu'un délire.
S'il ne l'écoute point, tout lui devient obscur;
S'il la consulte trop, rien ne lui paroît sûr.

Cahos de passions, & de vaines pensées,
Admises tour-à-tour, tour-à-tour repoussées;
Dans ses vagues désirs, incertain, inconstant,
Tantôt fou, tantôt sage, il change à chaque instant;
Egalement rempli de force & de foiblesse,
Il tombe, il se relève, & retombe sans-cesse.
Seul il peut découvrir l'obscure vérité,
Et d'erreur en erreur il est précipité;
Créé maître de tout, de tout il est la proie;
Sans sujet il s'afflige, ou se livre à la joie;
Et toujours en discorde avec son propre cœur,
Il est de la Nature & la honte & l'honneur.
Va, sublime Mortel, fier de ton excellence,
Ne crois rien d'impossible à ton intelligence,
Le compas à la main mesure l'Univers,
Régle à ton gré le flux & le reflux des Mers;
Fixe le poids de l'Air, & commande aux Planétes,
Détermine le cours de leurs marches secrétes;
Soumets à ton calcul l'obscurité des Tems,
Et de l'Astre du Jour conduis les mouvemens.
Va, monte avec Platon jusques à l'Empirée,
Cherche la vérité dans sa source sacrée;
Et joignant la folie à la témérité,
Plonge-toi dans le sein de la Divinité;
Dans ton aveugle orgueil instruis l'Etre Suprême,
Apprens à gouverner à la Sageſſe même;
Et déchu de l'espoir qui séduisoit ton cœur,
Rentre dans ton néant, rougis de ton erreur.
Des célestes Esprits la vive intelligence,
Regarde avec pitié notre foible science.
Newton, le grand Newton, que nous admirons tous,
Est peut-être pour eux, ce qu'un Singe est pour nous.
Toi, qui jusques aux Cieux oses porter ta vue,
Qui crois en concevoir & l'ordre & l'étendue;

Toi,

Toi, qui veux dans leur cours leur prescrire la loi,
Sais-tu régler ton cœur, sais-tu regner sur toi?
Ton esprit qui sur tout vainement se fatigue,
Avide de savoir, ne connoît point de digue,
De quoi par ses travaux s'est-il rendu certain?
Peut-il te découvrir ton principe & ta fin?
Deux puissances dans l'Homme exercent leur empire,
L'une est pour l'exciter, l'autre pour le conduire:
L'amour-propre dans l'ame enfante le désir,
Lui fait fuir la douleur & chercher le plaisir:
La raison le retient, le guide, le modère,
Calme des passions la fougue téméraire.
L'un & l'autre d'accord nous donnent le moyen,
Et d'éviter le mal, & d'arriver au bien.
Banniſſez l'amour-propre, écartez ce mobile.
L'Homme est enséveli dans un repos stérile.
Otez-lui la raison, tout son effort est vain.
Il se conduit sans régle, il agit sans dessein;
Il est tel qu'à la Terre une Plante attachée,
Qui végéte, produit, & périt desséchée;
Ou tel qu'un Météore enflammé dans la nuit,
Qui courant au hazard, par lui-même est détruit.
L'amour-propre en secret nous remue & nous presse,
Et toujours agité, nous agite sans-cesse;
La balance à la main, la raison pése tout,
Compare, réfléchit, délibére, & résout.
Par l'objet éloigné la raison peu frappée,
Est d'un bien à venir foiblement occupée;
Par le plaisir présent l'amour-propre excité,
Le désire, & s'y porte avec vivacité.
Tandis que la raison conjecture, examine,
L'amour-propre plus promt, veut, & se détermine.
Du panchant naturel les secrets mouvemens
Sont plus fréquens, plus forts, que des raisonnemens.

La raiſon dans ſa marche eſt prudente & timide,
Le vol de l'amour-propre eſt ardent & rapide:
Mais pour en modérer la vive impulſion,
La raiſon le combat par la réflexion:
L'habitude, le tems, les ſoins, l'expérience,
Repriment l'amour-propre, & réglent ſa puiſſance.
Qu'un Scholaſtique vain cherchant à diſcourir,
Cache la vérité, loin de la découvrir;
Que par un long tiſſu d'argumens inutiles,
Par des tours ambigus, par des raiſons ſubtiles,
Voulant tout diviſer juſques à l'infini,
Il ſépare avec art ce qui doit être uni;
Laiſſons-le par des mots obſcurcir la matiére,
Sur nos raiſonnemens jettons plus de lumiére.
La raiſon, l'amour-propre, avec le même effort,
Tendant au même but, doivent marcher d'accord.
Ils ont pour la douleur une invincible haine,
Un attrait naturel au plaiſir les entraîne:
Mais l'amour-propre ardent à l'aſpect du plaiſir,
Dévore avidement l'objet de ſon déſir:
La raiſon le ménage, & d'une main habile
Prend ſans bleſſer la fleur, le miel qu'elle diſtille.
L'Homme doit diſcerner, s'il veut ſe rendre heureux,
Du plaiſir innocent le plaiſir dangereux.
Que ſont les paſſions? l'amour-propre lui-même,
Evitant ce qu'il hait, & cherchant ce qu'il aime,
D'un bien faux ou réel la promte impreſſion,
Les frappant vivement, les met en action.
Lorſque ſans offenſer les intérêts des autres,
Leur mouvement ſe borne à contenter les nôtres,
La Raiſon les adopte, & leur donnant ſes ſoins,
Emprunte leur ſecours dans nos juſtes beſoins:
Mais lorſque d'un Mortel élevant le courage,
Elles ferment ſes yeux ſur ſon propre avantage,

La

La raison applaudit à leurs nobles transports,
Et du nom de vertu couronne leurs efforts.
Que le Stoïcien, se croyant insensible,
Travaille follement à se rendre impassible;
Que sa fausse vertu, sans force, & sans chaleur,
Reste sans action, concentrée en son cœur:
Plus notre esprit est fort, plus il faut qu'il agisse;
Il meurt dans le repos, il vit dans l'exercice;
C'est par les passions que l'Homme est excité,
L'ame en tire sa force, & son activité:
Loin qu'un trouble naissant l'épouvante & l'arrête,
Elle met à profit une utile tempête:
La vie est une mer, où sans cesse agités,
Par de rapides flots nous sommes emportés:
La Raison que du Ciel nous eûmes en partage,
Devient notre boussole au milieu de l'orage;
Et son flambeau divin, promt à nous éclairer,
A travers les écueils, peut seul nous rassurer;
Mais de nos passions les mouvemens contraires
Sur ce vaste Océan sont des vents nécessaires:
Dieu lui-même, Dieu sort de son profond repos,
Il monte sur les vents, il marche sur les flots.
Le désir & l'amour, la joie & l'espérance,
Cortége du plaisir, qui leur donne naissance,
La crainte, le soupçon, la haine & le chagrin,
Que la douleur enfante & nourrit dans son sein,
Toutes ces passions entre elles combinées,
Au bonheur des Humains ont été destinées;
De leurs combats divers résultent des accords,
Qui forment l'union & de l'ame & du corps.
Réglez vos passions, songez à les réduire;
Ce qui forme le cœur, pourroit-il le détruire?
Tenir leurs mouvemens dans un sage milieu,
C'est suivre la nature & les desseins de Dieu.

De l'amour des plaisirs notre ame possédée,
En jouit en effet, ou les goûte en idée;
Elle agit sans relâche, ou pour les retenir,
Ou pour s'en préparer au-moins dans l'avenir.
Mais de ces passions la séduisante amorce,
A sur le cœur de l'Homme ou plus, ou moins de force,
Selon que les esprits répandus dans le corps,
Sont plus ou moins nombreux, plus foibles ou plus forts.
Delà se forme en nous la passion regnante,
Qui toujours combattue, & toujours triomphante,
Semblable à ce Serpent du grand Législateur,
Qui brava d'un Tiran le prestige enchanteur,
Des autres passions soumet l'orgueil rebelle,
Les domte, les dévore, & les transforme en elle.
L'Homme en venant au jour, porte dans son berceau
Le principe de mort qui le méne au tombeau;
Ce germe destructeur dans le cours de sa vie,
Se mêle avec son sang, y croît, s'y fortifie.
Ainsi la passion qui doit nous gouverner,
Aquiert sur notre esprit le droit de dominer;
Elle y verse en secret sa maligne influence,
Elle y transforme tout en sa propre substance;
L'imagination seconde ses efforts,
Et la rend souveraine & de l'ame & du corps.
Chaque jour l'habitude & nourrit, & fait croître
Ce panchant qu'avec nous la Nature fit naître.
Lorsque sa force agit, loin de lui résister,
L'esprit & les talens ne font que l'irriter:
Que dis-je! la Raison dans le secret de l'ame,
Flatte cet ennemi, le soutient, & l'enflame;
Telle que le Soleil qui souvent par ses feux,
Rend des sucs corrompus encor plus dangereux.
Quelle que soit enfin la passion regnante,
Contre elle la Raison est souvent impuissante.

Or-

Orgueilleuse Raison! tu soutiens mal tes droits,
Foible Reine! crois-tu nous prescrire des loix?
A quelque Favori toujours abandonnée,
Tu lui laisses le soin de notre destinée.
A quoi donc se réduit ton pouvoir si vanté?
De tes dures leçons quelle est l'utilité?
Tu veux, que du plaisir nous redoutions les charmes;
Mais pour en triompher nous donnes-tu des armes?
Ta voix sur nos défauts nous force à réfléchir;
Mais que peut ton secours pour nous en affranchir?
De reproches amers envain tu nous accables;
Sans nous rendre meilleurs, tu nous rens misérables.
Le flambeau qu'à nos yeux tu viens sans-cesse offrir,
Sert à nous tourmenter, non à nous secourir.
Tu sais justifier nos différens caprices,
Et du nom de vertu tu décores nos vices.
Tu fais dans notre cœur, par les soins que tu prens,
A des foibles défauts succéder de plus grands.
C'est ainsi qu'aux humeurs faisant changer de route,
L'Art à des maux légers fait succéder la goute;
Et que le Médecin, fier de ce changement,
Croyant nous soulager, accroît notre tourment.
Cédons, conformons-nous aux loix de la Nature;
La route qu'elle trace est toujours la plus sure.
Le but de la Raison n'est pas de nous guider,
Son principal emploi se borne à nous garder.
C'est un Maître prudent, chargé de nous instruire,
Qui doit régler nos goûts, mais non pas les détruire;
Et de la passion qui regne dans le cœur,
Etre moins l'ennemi, que le modérateur.
Par cette passion le Ciel nous détermine
Aux desseins qu'a formés sa sagesse divine;
Elle veut, pour remplir ses augustes projets;
Que chaque homme s'attache à différens objets.

De cette paſſion la force impérieuſe
De tout autre panchant ſe rend victorieuſe.
A l'objet qu'elle ſuit, elle arrive toujours;
Et qui veut l'arrêter, précipite ſon cours.
Qu'un déſir effrené de gloire, de puiſſance,
Que la ſoif des tréſors, le goût de la ſcience,
Que l'amour du repos quelquefois plus touchant,
S'établiſſe en un cœur, en forme le panchant;
Chacun ſuit ſon attrait, chacun lui ſacrifie
Ses biens & ſon honneur, ſouvent même ſa vie.
Qu'au fond de ſa retraite un Moine enſéveli,
Coule ſes jours en paix dans un modeſte oubli;
Qu'un Héros affamé de périls & d'allarmes,
Mette tout ſon bonheur dans la gloire des armes;
Que le Sage ſe plaiſe en ſon oiſiveté,
Et l'avide Marchand dans ſon activité;
Ils trouveront toujours la Raiſon complaiſante,
Prête à favoriſer le goût qui les enchante.
L'éternel Artiſan qui tira tout de rien,
Et qui du ſein du mal fait éclôre le bien,
De ce panchant ſecret employant la puiſſance,
Décide notre cœur, en fixe l'inconſtance.
Du ſein des paſſions ne voit-on pas ſortir
Les vertus, dont l'effet peut moins ſe démentir,
Comme d'un ſauvageon par une greffe utile
En fruits délicieux ſort un arbre fertile?
Combien de fois l'orgueil, & la haine, & l'amour,
A de nobles exploits ont-ils donné le jour?
La colére ſuplée au zéle, à la vaillance;
L'avarice eſt ſouvent mére de la prudence;
Arrêtant dans leurs cours nos bouillantes ardeurs,
La pareſſe entretient la ſageſſe des mœurs;
L'envie adouciſſant ſon impuiſſante rage,
Sert d'émulation, & ſoutient le courage.

Eſt-

Eſt-il quelque vertu qui ſe faſſe admirer,
Que la honte ou l'orgueil ne nous puiſſe inſpirer ?
Du vice à la vertu qu'il eſt peu de diſtance !
Entre eux l'Homme ſans-ceſſe & chancelle & balance.
Dans un panchant égal lui ſervant de ſoutien.
Le poids de la Raiſon change le mal en bien.
En l'écoutant, Néron vertueux & ſans vices,
Comme Titus du Monde eût été les délices.
Cette fougue d'eſprit, cette fierté de cœur,
Que dans Catilina je vois avec horreur,
Me charme en Décius, me ravit, & m'étonne,
Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne.
La même ambition ſauve, & perd les Etats ;
Aux bons comme aux méchans ſait braver le trépas,
Change un foible Soldat en Guerrier intrépide,
Et le plus grand Héros en Citoyen perfide.
Qui peut donc, ſi ce n'eſt le Dieu qui nous conduit,
Dont la voix ſépara le jour d'avec la nuit,
Démêler ce Cahos de raiſon, de caprices,
Ce Cahos, qui confond les vertus, & les vices ?
Comme dans les tableaux d'un Peintre ingénieux,
Des ombres, & des jours l'accord induſtrieux,

REMARQUES.

Vers 266. [*Que dans Catilina je vois avec horreur.*] Homme qui porta les vertus & les vices juſqu'aux derniers excès. Il avoit formé une conſpiration, qui auroit cauſé la ruine de ſa Patrie, ſi la prudence & la fermeté de Cicéron n'avoient arrêté ſes pernicieux deſſeins. Il fut tué les armes à la main, en combattant avec un courage digne d'une meilleure cauſe.

Vers 267. [*Me charme en Decius, me ravit & m'étonne.*] On compte trois Conſuls de ce nom, qui en ſe jettant les armes à la main dans le plus fort de la mêlée, périrent en trois différentes batailles, après s'être avec certaines cérémonies dévoués aux Dieux Infernaux pour le ſalut de leurs Concitoyens.

Vers 268. [*Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne.*] Chevalier Romain qui eut aſſez d'amour pour ſa Patrie, &

Unissant des couleurs la teinte imperceptible,
Rend des bruns & des clairs le passage insensible:
De-même, en nous cachant leurs véritables traits,
Le vice & la vertu se touchent de si près,
Qu'envain on chercheroit le point de la distance,
Où la vertu finit, où le vice commence.
Mais quoique entre eux leurs traits paroissent confondus,
Prétendrez-vous qu'il n'est ni vices, ni vertus?
Que le blanc, que le noir, avec art s'assortissent,
Qu'entre elles ces couleurs se mêlent, & s'unissent;
Sur les simples dehors vous laissant décevoir,
Direz-vous qu'il n'est point ni de blanc, ni de noir?
L'esprit veut-il prouver une telle chimére,
Le cœur le contredit, & le force à se taire?
Le vice est regardé comme un monstre odieux,
Dans le premier instant qu'il paroît à nos yeux.
Mais l'horreur qui le suit, par dégrés diminue;
Nous nous accoutumons à soutenir sa vue;
Bientôt le cœur pour lui se laisse intéresser,
Et notre aveuglement va jusqu'à l'embrasser.
L'Homme fixe à son gré l'extrêmité du vice.
Blême par passion, approuve par caprice;
Aveugle sur lui-même, il ne voit point en lui
Les excès vicieux, qu'il condamne en autrui.
Ainsi sous cette Zone, où le cruel Borée
Aux fougueux Aquillons donne une libre entrée,
Le Lapon s'endurcit, & n'est point malheureux;
Il imagine ailleurs un Ciel plus rigoureux.
Il est peu de vertus dans un dégré suprême;
Peu de vices aussi sont portés à l'extrême;

Mais

& assez bonne opinion de lui-même pour se précipiter dans un gouffre qui s'étoit entr'ouvert dans l'enceinte de Rome. L'Oracle consulté sur ce prodige qui effrayoit le peuple, avoit répondu que ce gouffre ne se renfermeroit point, qu'on n'y eût jetté ce que Rome avoit de meilleur.

Mais toujours notre cœur au-dedans diviſé,
De vices, de vertus ſe trouve compoſé.
Les Fous, les Scélérats, dans leur profonde ivreſſe,
N'ont-ils pas des lueurs d'honneur & de ſageſſe?
Le Sage, dont le cœur par l'amour eſt ſurpris,
N'eſt-il pas pour lui-même un objet de mépris?
Les Hommes ne ſont bons, ou méchans qu'en partie;
Aux loix des paſſions notre ame aſſujettie
Change à chaque moment, & paſſe tour-à-tour
Du vice à la vertu, de la haine à l'amour.
Tout ſans diſtinction, le Fou, comme le Sage,
Ne connoiſſent de but, que leur propre avantage.
Chacun cherche ſon bien; mais tous, d'un pas égal,
Marchent, ſans y penſer, vers le bien général.
C'eſt à ce grand deſſein, que le Maître Suprême
Fait ſervir les efforts de la malice même,
Les complots les plus noirs, le caprice, l'erreur,
Les défauts de l'eſprit, les foibleſſes du cœur.
C'eſt pour ce grand deſſein, que Dieu dans ſa ſageſſe,
En chaque homme a placé quelque heureuſe foibleſſe:
La honte de céder aux traits du Suborneur,
Dans le cœur d'une Fille eſt l'appui de l'honneur:
Dans l'eſprit de la Femme une fierté ſévére
L'empêche de bruler d'une flame adultére.
Qui conduit les Guerriers? c'eſt la témérité.
Qui fait fleurir les Arts? ſouvent la vanité.
Et cette vanité ſecréte & délicate
Sans qu'un vil intérêt nous anime & nous flate,
En charmant notre eſprit par ſes illuſions,
Enfante quelquefois de nobles actions.
Ainſi du Créateur la ſageſſe profonde
Se ſert de nos défauts pour le bonheur du Monde.
Pour conſerver leurs biens, pour défendre leurs jours,
Tous les hommes entre eux ſe doivent des ſecours,

Pour

Pour s'aider tour-à-tour le Ciel les a fait naître.
Le Pére, les Enfans, les Eſclaves, le Maître,
Foibles ſéparément, ils ſont de vains efforts;
Ils ſont en s'uniſſant plus heureux & plus forts.
Ainſi, ſoit paſſions, ſoit beſoin, ſoit foibleſſe,
Pour la Société tout homme s'intéreſſe,
Et chacun s'empreſſant à procurer ſon bien,
De l'intérêt commun reſerre le lien.
Delà le tendre amour, l'amitié véritable,
Et ce charme ſecret qui rend la vie aimable.
Delà vient que touchant à la fin de ſes jours,
On renonce ſans peine aux plaiſirs, aux amours;
Que ne leur trouvant plus leur attrait ordinaire,
On ſe fait un honneur d'une loi néceſſaire;
Qu'on s'attend ſans murmure à recevoir la mort;
Qu'après un long orage on la voit comme un port;
Qu'on trouve par raiſon, ou par décrépitude,
Et le jour moins aimable, & le trépas moins rude.
Mais juſqu'à ce moment l'erreur dans tous nos maux,
Au défaut des vrais biens nous en donne de faux.
Tant que nous reſpirons, l'opinion flatteuſe,
A charmer nos ennuis toujours ingénieuſe,
Dore par ſes rayons les nuages charmans,
Qui verſent ſur nos jours de trompeurs agrémens.
Satisfait de ſes goûts, content de ſa ſcience,
Chacun a pour ſoi-même un œil de complaiſance:
Feuilletant nuit & jour des Volumes poudreux,
Dans un réduit obſcur le Savant eſt heureux:
L'Ignorant affranchi d'un travail ſi pénible,
Dans un lâche repos trouve un plaiſir ſenſible:
Regardant l'avenir avec tranquillité,
Le Riche de ſon bien fait ſa félicité:
Raſſuré par les ſoins que prend la Providence,
Le Pauvre vit content malgré ſon indigence.

Voi

Vois l'Aveugle danſer : ſe plaint-il que ſes yeux
Soient pour jamais fermés à la clarté des Cieux ?
Vois le Boiteux qui chante : en eſt-il moins tranquile,
Quoiqu'à former des pas ſon pied ſoit moins agile ?
Dans les vapeurs du vin le Mendiant eſt Roi,
Et le Sot en tout tems vit ſatisfait de ſoi.
Le Chimiſte ébloui de l'or qu'il voit en ſonge,
Prend pour réalité ce qui n'eſt qu'un menſonge ;
Et même en déplorant ſon deſtin rigoureux,
Dans le ſein de ſa Muſe un Poëte eſt heureux.
Par-tout où du bonheur on regrette l'abſence,
Ne voit-on pas voler la facile eſpérance ?
Du ſecourable orgueil les ſoins compâtiſſans
Manquent-ils de remplir le vuide du Bon-ſens ?
La ſubite lueur de la Raiſon ſévére,
Vient-elle diſſiper une aimable chimére ?
Vient-elle nous priver d'un plaiſir impoſteur,
Un autre au même inſtant renaît dans notre cœur.
Eſt-il deſtin ſi triſte, état ſi miſérable,
Que le ſecours du tems ne rende ſupportable ?
Regardez des Humains le grand conſolateur,
L'orgueil, leur préſenter ſon ſecours enchanteur.
Voyez la paſſion convenable à chaque âge,
Pour regner ſur nos cœurs nous attendre au paſſage.
L'eſpérance eſt conſtante à marcher ſur nos pas,
Sans même nous quitter à l'heure du trépas.
N'offre-t'elle à nos yeux qu'une confuſe image
Du bonheur que le Ciel nous deſtine en partage ?
Cet objet conſolant nous occupe toujours,
Et répand des douceurs ſur nos plus triſtes jours.
Notre ame en ſes déſirs inquiéte, égarée,
Par les liens du corps triſtement reſſerrée,
Dans un doux avenir ſe repoſe, s'étend,
Et jouit en effet du bonheur qu'elle attend.

Dans

Dans les biens & les maux que le Ciel nous dispense,
Reconnois sa bonté, sa juste providence.
Nos vices, nos défauts, l'orgueil, la vanité,
Tournent souvent au bien de la Société.
Cet amour naturel qu'on ressent pour soi-même,
N'est-il pas un présent de la Bonté Suprême?
Par les divers besoins que l'Homme éprouve en lui,
Il mesure, prévoit, soulage ceux d'autrui.
Adore donc le Ciel, supporte sa foiblesse,
Et jusqu'en ta folie admire sa sagesse.

Fin de la Deuxiéme Epître.

SOM-

SOMMAIRE.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport à la Société. La Cause Universelle n'agit que pour une fin, mais par différentes loix. L'Univers entier est un système de Société. Rien n'est fait, ni entièrement pour lui-même, ni entièrement pour les autres. C'est une folie insupportable à l'Homme, que de rapporter tout à lui-même. La Nature a travaillé pour le bonheur des Animaux les plus grossiers, aussi-bien que pour le bonheur de l'Homme. Chaque Etre animé, a ce qu'il lui faut de connoissance pour arriver à la fin qui lui est propre. De l'Instinct & de la Raison. L'un ou l'autre produisent le bonheur de chaque Individu. L'Instinct parmi les Brutes les porte à s'unir, & forme parmi elles les Sociétés. Il les commence parmi les Hommes; mais la Raison perfectionne leurs Sociétés, & en resserre plus étroitement les liens. Description du premier état du Monde. La Raison, instruite par l'Instinct, invente les Arts. Origine des Sociétés Politiques. Le premier Gouvernement fut celui des Patriarches. L'Amour est le principe de la vraie Religion & du bon Gouvernement. La Crainte est le principe de la Superstition & de la Tirannie. Origine & caractère de l'Idolâtrie. L'Amour-propre éclaire les Hommes sur leurs véritables intérêts. La Religion reprend ses premiers droits sur l'esprit des Peuples. Les différentes Formes de Gouvernement qui s'établissent, ont pour but le Bien Public. L'Amour-propre, tout contraire qu'il paroit d'abord au bien de la Société, en devient le lien & l'appui.

ESSAI



ESSAI SUR L'HOMME.

EPITRE TROISIEME.

REviens, il en eſt tems, de ton erreur profonde;
Apprens, Homme borné, que le Maître du Monde,
Sans jamais s'écarter de ſon premier deſſein,
Par différens moyens tend à la même fin.
Au milieu des tranſports de l'ardente jeuneſſe,
Dans l'orgueil faſtueux qu'inſpire la richeſſe,
Dans le ſein du bonheur, ou de l'adverſité,
Sois frappé nuit & jour de cette vérité.
Conſidére le Monde, il eſt aux yeux du Sage
De la Société la plus parfaite image;
Vois ces chaînes d'amour, ces liens préparés,
Pour réunir entre eux des Etres ſéparés.
Au premier mouvement que reçoit la Matiére,
Vois du ſein du cahos éclater la lumiére,
Chaque atôme ébranlé courir pour s'embraſſer,
S'attirer tour-à-tour, s'unir, s'entrelaſſer.

L'Uni-

L'Univers eſt formé ; la Puiſſance infinie
Répand dans la Nature un principe de vie ;
Les Etres animés par ce ſouffle divin,
Se portent de concert vers une même fin.
Sans jamais écarter de la loi qui les preſſe,
Pour le bien général chacun d'eux s'intéreſſe.
Tu vois les Végétaux devenir l'aliment
Des Etres que le Ciel doua de ſentiment.
Mais ceux-ci par leur mort changent-ils de nature,
Ils vont aux Végétaux ſervir de nourriture.
Il n'eſt rien de durable, & tout Etre, à ſon tour,
Sort du néant, y rentre, & reparoît au jour.
Rien n'eſt indépendant, mais toutes les parties
Se rapportant au Tout, au Tout ſont aſſorties.
L'Ame de l'Univers, leur force & leur ſoutien,
Entre elles les unit par un même lien.
L'Homme prête à la Brute un ſecours ſalutaire,
Et la Brute à ſon tour à l'Homme eſt néceſſaire :
Tout donne, tout reçoit ici-bas du ſecours :
Et le foible & le fort l'un à l'autre ont recours.
Cette chaîne ſe fuit. Répons, où finit-elle ?
Qui peut t'en informer ? La Puiſſance immortelle.
Homme préſomtueux, quelle erreur te ſéduit ?
Crois-tu que pour toi ſeul l'Univers ſoit produit ?
Dieu n'a-t'il travaillé que pour ta nourriture,
Pour ton amuſement, ton bien ou ta parure ?
Pour ſoulager ta faim, la Main qui dans les Champs,
Engraiſſe des Agneaux les troupeaux bondiſſans,
Leur donne comme à toi les beſoins de la vie,
Et de gazon pour eux embellit la prairie.
Crois-tu que pour toi ſeul formant de doux concerts,
Le tendre Roſſignol fait retentir les airs ?
Il céde aux doux tranſports de l'ardeur qui le preſſe,
Il chante ſes plaiſirs, il chante ſa tendreſſe.

Ce

Ce superbe Coursier qui docile à ta voix,
Marche pompeusement sous un riche harnois,
Est sensible aux beautés, qu'il tient de la Nature,
Et partage avec toi l'orgueil de sa parure.
Crois-tu que pour toi seul tant de Grains différens
Couvrent de leurs trésors la surface des Champs?
Les Oiseaux avant toi revendiquent leur proie,
Et jouissent des dons que le Ciel leur envoie.
Est-ce encor pour toi seul qu'en la riche saison
Les rayons du Soleil font jaunir la moisson?
Pour prix de ses travaux ta main reconnoissante
En distribue au Bœuf une part abondante.
Mais combien d'Animaux rebelles à tes loix,
Qui dédaignent le joug, habitent dans les Bois!
Arbitres de leur sort, sans travail & sans peine,
Ils vivent malgré toi des fruits de ton domaine.
La Nature, attentive à leurs justes besoins,
Entre tous ses Enfans a partagé ses soins.
Un Roi dans les Hivers s'arme de la fourrure,
Qu'à l'Ours contre le froid a donné la Nature.
Tandis que pour lui seul l'Homme croit tout formé,
Et que du Créateur il se croit seul aimé.
„ Voyez à me servir combien l'Homme s'empresse,
„ Dit un vil Animal, qu'avec soin on engraisse,
„ L'Homme est fait pour moi seul: " il ne peut pénétrer
Que l'Homme ne le sert, que pour le dévorer.
Que pensez-vous de l'Homme, est-il plus raisonnable,
Et ne tombe-t-il pas dans une erreur semblable,
Lorsqu'à ses seuls besoins croyant tout destiné,
Il ne voit pas qu'au Tout il est subordonné?
Aux Etres sans raison le Ciel par indulgence
De leur derniére fin cache la connoissance.
L'Homme sait, il est vrai, qu'il est né pour mourir:
Mais lorsqu'à son esprit cet arrêt viens s'offrir,

D'un

D'un avenir heureux ſon ame poſſédée,
Joint un eſpoir flatteur à cette affreuſe idée.
Un nuage éternel lui dérobant le jour,
Où la mort doit venir l'enlever ſans retour,
Cet objet menaçant eſt d'autant moins terrible,
Qu'éloigné de ſes yeux il eſt preſque inviſible.
De concert avec nous, habile à ſe cacher,
Il approche toujours, ſans paroître approcher.
Miracle ! qui du Ciel ſignale la puiſſance.
Sans cette illuſion le ſeul Etre qui penſe,
Sachant que tous ſes pas le ménent à la mort,
Pourroit-il ſans horreur enviſager ſon ſort ?
Le Dieu dont le pouvoir ſur les Etres préſide,
Soit que le ſeul Inſtinct, ou la Raiſon les guide,
A pris un tendre ſoin de partager entre eux
Ce qui pouvoit les rendre auſſi parfaits qu'heureux.
Il leur donne un attrait, une régle certaine,
Dont l'inſenſible effort au bonheur les entraîne,
Et les porte toujours à remplir leur deſtin,
Soit par réflexion, ſoit même ſans deſſein.
Si par l'heureux ſecours d'une main inviſible,
La Bruie dans l'inſtinct trouve un guide infaillible,
Qu'a-t'elle à déſirer ? Voudrois-tu qu'un Docteur
Lui dictât des leçons, devînt ſon Conducteur ?
La Raiſon eſt pour l'Homme un ſerviteur habile,
Mais un ſerviteur froid, pareſſeux, indocile :
Il le faut appeller dans les preſſans beſoins,
Pour forcer ſa lenteur à nous donner ſes ſoins.
L'inſtinct ſans-ceſſe agit, preſſe, avertit, excite,
Et pour ſe préſenter, n'attend pas qu'on l'invite ;
Il ne manque jamais, il eſt pour tous les tems ;
La Raiſon ne nous ſert que dans quelques inſtans.
L'Inſtinct ſans héſiter, promt, docile & fidele,
Va droit au but marqué par la Cauſe éternelle :

De

De ce but la Raiſon, libre de s'écarter,
Sort de l'ordre preſcrit, oſe lui réſiſter.
Envain de la Raiſon tu vantes l'excellence,
Doit-elle ſur l'inſtinct avoir la préférence?
Entre ces facultés quelle comparaiſon!
Dieu dirige l'Inſtinct, & l'Homme la Raiſon.
Sans jamais les tromper, quelle lumiére ſure
Apprend aux Animaux à trouver leur pâture,
A choiſir le reméde, à laiſſer le poiſon;
A changer de demeure, en changeant de ſaiſon;
A prédire le vent, les frimats & l'orage;
A réſiſter aux flots qui battent le rivage;
A former en commun de ſolides travaux,
Pour établir en paix leur ſéjour dans les Eaux?
Sans régle & ſans compas, qui montre à l'Araignée
A tracer avec art une toile allignée?
MOIVRE, par le ſecours de divers inſtrumens,
Met-il plus de juſteſſe, & d'ordre dans ſes plans?
Qui montre tous les ans à la prudente Grue
A chercher dans l'hiver une Terre inconnue;
Qui préſide au conſeil, où l'on fixe le jour
Et l'inſtant du départ, & celui du retour?
Le moyen d'être heureux ſans ſortir de ſoi-même,
Chaque Etre l'a reçu de la Bonté ſuprême.
Mais le bonheur du Tout étant le grand objet,
Que Dieu s'eſt propoſé dans tout ce qu'il a fait,
Du beſoin mutuel le concours néceſſaire
D'un bonheur réciproque eſt la ſource ordinaire.
Cet ordre unit entre eux tous les Etres divers
Deſtinés à peupler cet immenſe Univers.

La

REMARQUES.

Vers 135. [*Moivre par le ſecours de divers inſtrumens.*] Mr. de Moivre eſt François d'origine, & très-connu en Angleterre, & même en France, par la profonde connoiſſance qu'il a de l'Algébre & des Mathématiques: il étoit fort eſtimé du célébre Newton.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0134
DFG

La Nature y produit par sa flamme féconde
L'esprit vivifiant qui conserve le Monde.
L'attrait est général : l'Homme, les Animaux,
Qui vivent dans les Bois, dans les Airs, dans les Eaux,
Commencent par s'aimer d'une ardeur naturelle :
Mais bientôt cette ardeur devenant mutuelle,
Chaque sexe pour l'autre éprouve un feu commun,
Qui les réunissant, des deux n'en forme qu'un.
De ce second amour un autre prend la place,
Ils transmettent leur sang, ils s'aiment dans leur race;
Les Bêtes, les Oiseaux par cet amour poussés,
A servir leurs petits se montrent empressés:
La Mére les nourrit, & plein de vigilance
Le Pére prend sur lui le soin de leur défense:
Sont-ils devenus grands, ces nourrissons si chers,
Ils courent habiter les Bois, les Champs, les Airs !
L'instinct s'arrête alors, le Pére ni la Mére
Ne reconnoissent plus cette troupe étrangére;
Sitôt qu'à leurs petits leurs soins sont superflus,
Les nœuds qui les lioient pour toujours sont rompus.
Mais des tristes Humains les maux & la foiblesse,
Une enfance sans force, une infirme vieillesse,
Leurs rapports mutuels, leurs différens besoins,
Demandent plus d'égards, exigent plus de soins.
Ces soins multipliés augmentent la tendresse,
L'un à l'autre à l'envi se lie & s'intéresse;
La Raison & le Tems nous montrent chaque jour
A resserrer encor les nœuds de cet amour.
Si le panchant au mal d'un côté nous incline,
De l'autre la Raison au bien nous détermine;
L'intérêt secondé par les réflexions,
Fait naître les vertus au sein des passions;
Des besoins satisfaits naît la reconnoissance;
A l'amour naturel se joint la bienveillance;

Ces tendres sentimens, gravés au fond du cœur,
Des Péres aux enfans transmettent leur douceur.
A peine ces derniers en prennent l'habitude,
Que déjà leurs Parens dans la décrépitude,
Viennent leur demander, foibles & languissans,
Les soins qu'ils ont pris d'eux dans leurs plus jeunes ans.
Nous rappellons alors le tems de notre enfance,
L'esprit dans l'avenir porte sa prévoyance,
Et le fils à son Pére accorde des secours,
Qu'il attend pour lui-même à la fin de ses jours.
Les services reçus, joints à ceux qu'on espére,
Sont ainsi des Humains le lien ordinaire;
Et de tous ces motifs le mêlange divers
Les porte à concourir au bien de l'Univers.
Croyez-vous que sorti des mains de la Nature,
L'Homme marchant sans frein, erroit à l'avanture?
Dieu même en cet état étoit son conducteur,
Eclairoit son esprit & dirigeoit son cœur.
L'amour-propre régnoit, mais soumis & tranquile,
Du bonheur mutuel il étoit le mobile.
Sans le secours des Arts par l'orgueil inventés,
La Nature étaloit ses naïves beautés.
Avec les Animaux l'Homme d'intelligence,
A l'ombre des Forêts vivoit en assurance.
On ne le voyoit point ensanglanter sa main,
Pour défendre son corps du froid ou de la faim;
La Terre sans travaux, sans soins & sans culture,
Leur donnoit même lit & même nourriture;
L'Homme & les Animaux réunissant leurs voix,
Pour louer leur Auteur, s'assembloient dans les Bois;
Ces Bois étoient leur Temple, un culte sanguinaire
N'en deshonoroit point l'auguste Sanctuaire;
L'Or au sein de la Terre ignoré des Mortels,
N'éclatoit point alors jusques sur les Autels;

Sans

Sans faste, sans éclat, le Prêtre irréprochable,
Par ses seules vertus s'y montroit respectable;
Le Ciel gouvernoit tout en Maître universel,
Et par-tout signaloit son amour paternel.
L'Homme sur la Nature exerçoit son empire,
Pour y maintenir l'ordre, & non pour le détruire.
O! combien différent, & de goûts & de mœurs,
L'Homme dégénéra de ses premiers Auteurs!
Il remplit de terreur l'Air, les Mers & la Terre,
Aux foibles Animaux il déclara la guerre:
Tantôt leur meurtrier, & tantôt leur tombeau,
Il se couvrit les yeux d'un coupable bandeau;
Aux cris de la Nature il devint insensible;
Le sang n'effraya plus son courage inflexible;
Cruel aux Animaux, injuste pour les siens,
Avec son innocence il perdit tous ses biens.
De ce luxe effrené l'affreuse tirannie,
Par un juste retour fut aussi-tôt punie.
La fiévre, la douleur, une foule des maux,
Sortirent à l'envi du sang des Animaux.
De ce sang étranger la fougue impétueuse,
Mit dans les passions une ardeur furieuse;
Et malgré ses remords dans le crime affermi,
L'Homme trouva dans l'Homme un farouche ennemi.
La Nature indignée alors, se fit entendre:
„ Va malheureux Mortel, va, lui dit-elle, apprendre
„ Des plus vils Animaux, l'industrie & les soins
„ Qu'exigent ta foiblesse & tes divers besoins:
„ Va parcourir les Bois; que les Oiseaux t'instruisent,
„ Et te montrent les fruits que les Buissons produisent.
„ Observe dans les Champs les pas des Animaux,
„ Leur instinct t'apprendra l'art de guérir tes maux.
„ Voudrois-tu des Saisons braver l'intempérie,
„ De l'Abeille en sa ruche imiter l'industrie?

„ Que la Taupe t'apprenne à labourer les Champs;
„ Que l'exemple du Ver forme des Tiſſerans.
„ Vois-tu le Nautilus ſans rame, ſans bouſſole,
„ Sur le vaſte Océan conduire ſa gondole?
„ Qu'il te montre à voguer ſur l'humide Elément,
„ A maîtriſer les flots, à profiter du vent.
„ Ici les Animaux par des régles certaines,
„ Conſtruiſent avec art des cités ſouterraines;
„ Là bâtiſſant en l'air ſur des arbres flottans,
„ Ils ſavent ſe parer des injures du tems.
„ De leurs ſociétés les différentes formes,
„ Toujours à leurs beſoins te paroîtront conformes,
„ T'apprendront, mais trop tard, quelles heureuſes Loix
„ Font la félicité des Peuples & des Rois.
„ Tu vois de la Fourmi la ſage République;
„ L'Abeille offre à tes yeux un Etat Monarchique;
„ Com-

REMARQUES.

Vers 253. [*Vois-tu le Nautilus, ſans rame, ſans bouſſole.*] C'eſt un petit Poiſſon, dit l'Auteur, qu'Oppien Liv. I. décrit en cette maniére. Il renverſe ſa coquille, qui reſſemble au corps d'un Navire, & nage ſur la ſurface de la Mer: il éléve en l'air deux de ſes pattes, qui lui tiennent lieu de mâts: entre ces deux pattes eſt une membrane qu'il étend en forme de voile, & il ſe ſert de ſes deux autres pattes comme de deux rames. On voit communément ce Poiſſon dans la Méditerranée.

Vers 266. [„ *L'Abeille offre à tes yeux un Etat Monarchique.*] On a voulu nous faire regarder les Sociétés des Abeilles comme l'exemple du parfait Gouvernement Monarchique; comme ſi toujours conduites par un Chef, par un Roi, elles ne travailloient aux différens ouvrages auxquels elles s'occupent, que pour exécuter ſes ordres. On a vanté leur admirable ſubordination. Tout ce que nous ſavons pourtant, c'eſt qu'elles travaillent en commun avec beaucoup d'induſtrie à différens ouvrages. Leur Roi eſt devenu une Reine, & enſuite pluſieurs Reines ou femelles que nous ſavons être prodigieuſement fécondes: mais aſſûrement nous ignorons ſi elles donnent des ordres à tant d'Ouvriers, & rien ne conduit à le penſer, malgré tout ce que nous en a rapporté le plus grand des Poëtes Latins. *Reaumur, premier Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes. Vol. I.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0138
DFG

„ Compare leur génie & leur gouvernement.
„ L'une pour le Public toujours en mouvement,
„ Enrichiſſant les ſiens, elle-même enrichie,
„ Poſſéde l'art d'unir l'ordre avec l'anarchie.
„ L'autre, quoique ſoumiſe aux volontés d'un Roi,
„ N'en eſt pas moins heureuſe & moins libre chez ſoi:
„ Contente dans le fond de ſa chére cellule,
„ Elle jouit en paix des biens qu'elle accumule.
„ Grave dans ton eſprit les immuables loix,
„ Qui mettent à couvert leur état & leurs droits:
„ Loix qui de la Nature ont les ſceaux reſpectables,
„ Loix, que l'arrêt du Ciel rendit irrévocables,
„ Ta frivole Raiſon pour régler les Humains,
„ Envain multiplira ſes decrets incertains,
„ Envain contre la fraude armera la juſtice:
„ Tu verras ſous ſon nom triompher la malice,
„ Et victime des Loix & de ſon Défenſeur,
„ Le Pauvre ſuccomber ſous le Riche oppreſſeur.
„ Va cependant, Mortel, ſans loix, ſans régles ſûres,
„ Va ſoûmettre à ton joug toutes les Créatures,
„ Et que le plus habile attirant tout à lui,
„ Commande à ſes égaux & leur ſerve d'appui;
„ Que ſachant adoucir leurs mœurs encor ſauvages,
„ En leur portant des Arts les divers avantages,
„ Il ſoit par les bienfaits que répand ſa bonté,
„ Obéi comme un Roi, comme un Dieu reſpecté.
Par ces mots la nature excita l'induſtrie,
Et de l'Homme féroce enchaîna la furie.
On vit de toutes parts s'élever des Cités,
Et les Mortels s'unir par des Sociétés.
D'un Etat commençant la police nouvelle
Aux Peuples ſes voiſins ſert bientôt de modelle;
Et tous deux à l'envi s'augmentant chaque jour,
Ils s'uniſſent entre eux par crainte ou par amour.

L'un offre-t'il aux yeux l'agréable & l'utile?
Le Soleil y rend-il la Terre plus fertile?
L'autre eſt-il arrosé de paiſibles ruiſſeaux?
Voit-on dans ſes vallons abonder les troupeaux?
Chacun d'eux attiré par cette douce amorce,
Contre l'Etat voiſin veut employer la force.
Le jour de la Raiſon leur défille les yeux,
Et bannit de leur cœur ces tranſports odieux;
Ce qu'ils alloient ravir par la force des armes,
Ils l'obtiennent bientôt ſans combats, ſans allarmes.
D'un Commerce réglé les retours aſſurés,
Leur apportent chez eux ces biens ſi déſirés;
L'intérêt ſatisfait, la paix eſt rétablie;
Chacun à ſon voiſin de plus en plus ſe lie.
Dans ces jours où regnoient les mœurs, la bonne-foi,
Où la pure Nature étoit l'unique loi,
Où le cœur s'exprimant ſans art & ſans contrainte,
Découvroit ſon amour & ſans honte & ſans feinte;
Dans ces jours fortunés l'union & la paix,
Avoient pour les Humains d'inviſibles attraits.
Les Villes, les Etats, prirent ainſi naiſſance.
Arbitre de ſon ſort, & dans l'indépendance,
L'Homme ignoroit encor ce pouvoir redouté,
Qui dans les mains d'un ſeul place l'autorité.
Mais bientôt ce pouvoir devenant néceſſaire,
On chercha dans un Roi moins un Maître qu'un Pére.
Un Mortel généreux, par ſes ſoins, ſa valeur,
Du Public qu'il aimoit faiſoit-il le bonheur?
Admiroit-on en lui les qualités aimables,
Qui rendent aux enfans les Péres reſpectables,
Il commandoit ſur tous, il leur donnoit la Loi,
Et le Pére du Peuple en devenoit le Roi?
Juſqu'à ce tems fatal, ſeul reconnu pour Maître
Tout Patriarche étoit le Monarque, le Prêtre,

Le

Le Pére de l'Etat qui se formoit sous lui;
Ses Peuples après Dieu n'avoient point d'autre appui;
Ses yeux étoient leurs Loix, sa bouche leur Oracle;
Jamais ses volontés ne trouvèrent d'obstacle;
De leur bonheur commun il devint l'instrument;
Du sillon étonné sortit leur aliment:
Il leur porta les Arts, leur apprit à réduire
Le Feu, l'Air, & les Eaux, aux loix de leur empire;
Fit tomber à leurs pieds les Habitans des Airs,
Et tira les Poissons de l'abîme des Mers:
Lorsqu'enfin abattu sous le poids des années,
Il s'éteint, & finit ses longues destinées;
Cet Homme comme un Dieu si long-tems honoré,
Comme un foible Mortel par les siens est pleuré.
Jaloux d'en conserver les traits & la figure,
Leur zéle industrieux inventa la Peinture.
Leurs Neveux attentifs à ces Hommes fameux,
Qui par le droit du sang avoient régné sur eux,
Trouvent-ils dans leur suite un Grand, un premier Pére,
Leur aveugle respect l'adore & le révére.
Cependant la Raison venant leur retracer,
Que la Terre & les Cieux avoient dû commencer;
Ce principe certain, conservé d'âge en âge,
Apprit à distinguer l'Ouvrier de l'ouvrage,
Mais un seul Ouvrier, sans égal, sans ajoint.
En admettre plus d'un, c'est n'en admettre point.
Avant que l'esprit faux, rebelle à la lumiére,
De ce dogme constant eût franchi la barriére,
L'Homme usoit des présens dont le Ciel est l'Auteur,
Sans jamais y trouver un piége séducteur.
Loin de regarder Dieu comme un Maître sévére,
Il le voyoit toujours sous l'image d'un Pére;
L'amour de ses devoirs étoit sa seule loi,
Et par ce seul amour il lui marquoit sa foi.

Le Droit Divin étoit le Droit de la Nature,
Il préſentoit à tous une lumiére pure.
De l'Etre Souverain ils n'appréhendoient rien,
Ils ne voyoient en lui que le ſouverain bien.
Ces deux puiſſans reſſorts, la Foi, la Politique,
Rouloient également ſur un principe unique;
Elles avoient pour but d'unir dans notre cœur,
A l'amour des Humains l'amour du Créateur.
Quel barbare Mortel à des ames eſclaves,
A des peuples captifs dans de dures entraves,
Enſeigna le premier, malgré l'ordre commun,
Que tous en général n'étoient faits que pour un?
Enorme opinion! exception cruelle
Aux points les plus précis de la Loi naturelle!
Tu renverſes le Monde, anéantis les Loix,
Enfantes les Tirans, & dégrades les Rois.
De la fureur aveugle à l'injuſtice unie,
Dans le trouble & l'horreur nâquit la Tirannie.
Bientôt pour affermir ſa domination,
Avec elle parut la Superſtition:
La cruelle employant ſon zéle fanatique,
S'étendit à l'abri du pouvoir deſpotique,
Erigea lâchement les Conquérans en Dieux,
Et courba leurs Sujets ſous un joug odieux:
Elle les aſſervit aux plus folles chiméres,
Fabriqua de ſes mains des Dieux imaginaires,
Dieux foibles, Dieux changeans, injuſtes, emportés,
Jouëts des paſſions, amis des voluptés:
Formés par les Tirans, ils en eûrent les vices,
Et de leurs noirs forfaits devinrent les complices.
L'amour-propre, effrené, voulut tout envahir;
Du juſte & de l'injuſte habile à ſe ſervir,
Il ſoumit ſes égaux à des loix arbitraires,
Fit valoir pour lui ſeul des droits imaginaires,

S'em-

S'empara des honneurs, des biens & des plaiſirs,
Et ſe crut tout permis pour flatter ſes déſirs.
Mais ce même amour-propre eſt la premiére cauſe
Des digues qu'à ſon cours la Politique oppoſe.
Si l'objet que je cherche avec empreſſement,
Les autres, comme moi, l'aiment uniquement,
D'un bien dont cent Rivaux veulent la jouiſſance,
Je voudrois vainement flatter mon eſpérance;
Des priéres, des pleurs, un impuiſſant courroux,
Pourront-ils me ſauver de leurs efforts jaloux?
Au défaut de la force, une coupable adreſſe,
Pour enlever mes biens emploîra la fineſſe:
Ainſi la Raiſon veut que pour ma ſûreté,
Je ſouffre que la Loi gêne ma liberté.
L'intérêt eſt égal, alors chacun conſpire
A garder de concert ce que chacun déſire;
Pour leur propre avantage à la vertu forcés,
Les Rois même, les Rois furent intéreſſés
A régner par douceur, & non par violence,
A régler les déſirs de l'avide puiſſance;
Et l'amour-propre fit un habile trafic
Du Bien particulier contre le Bien-public.
Alors le Ciel forma des Hommes magnanimes
Poëtes, Orateurs, Philoſophes ſublimes;
Les uns pleins de reſpect pour la Divinité,
Les autres par amour de la Société,
Trouvèrent cette Foi, cette Morale pure,
Que leurs premiers Auteurs tenoient de la Nature.
Ils marchèrent au feu de ſon ancien flambeau,
Trop ſages pour vouloir en chercher un nouveau;
Cherchant du Créateur à retablir l'ouvrage,
Ils en tracèrent l'ombre au défaut de l'image.
On dut à leurs avis ces ſalutaires Loix,
Qui réglent le devoir des Sujets & des Rois;

Ils leur apprirent l'art d'uſer de leur puiſſance,
Et ſans trop de rigueur, & ſans trop d'indolence;
Malgré l'ordre inégal & des biens & des rangs,
Ils liérent entre eux les Petits & les Grands.
Un ſeul eſt opprimé; des rapports infaillibles
Rendent à ſon malheur tous les autres ſenſibles;
D'un deſordre apparent vint un ordre réel;
Des divers intérêts le choc continuel
Produiſit de ſoi-même un concert agréable,
Et l'Etat prit enfin une forme durable.
Tel eſt de l'Univers l'harmonieux accord,
Où par leur union, par leur commun effort,
Dans un ordre conſtant les différentes cauſes
Aux deſſeins du Très-haut raménent toutes choſes.
Sans pouvoir ſe ſouſtraire à ſes preſſantes Loix,
Hommes, Anges, Animaux, Maîtres, Eſclaves, Rois,
Courent au même but d'une viteſſe égale,
Et ſervent de concert à la fin générale.
Que les Spéculatifs recherchent follement,
Quel plan eſt le meilleur pour le Gouvernement.
Tel qu'il ſoit, le meilleur, c'eſt le plus équitable,
Et dont le Bien-public eſt l'objet immuable.
Laiſſons les faux zélés dans leur prévention,
Parler aveuglément de la Religion.
Tout ce qui contredit cette fin principale,
Que Dieu ſe propoſa pour ſa Loi générale,
Porte viſiblement l'empreinte de l'Erreur:
Mais la Religion, qui corrigeant le cœur,
Seule procure à l'Homme un bonheur véritable,
Ayant Dieu pour Auteur, eſt ſeule reſpectable.
L'Homme ainſi que la Vigne a beſoin de ſupport,
Il lui faut des liens pour le rendre plus fort.
Comme ces Feux du Ciel, ces Planétes brillantes,
Qui roulant ſur leur axe en leurs marches conſtantes,

Du

Du même mouvement, qui subsiste toujours,
Vont autour du Soleil continuer leurs cours.
Ainsi par des rapports réels, mais insensibles,
Quoiqu'opposés entre eux, cependant compatibles,
L'Homme éprouve en son cœur deux mouvemens divers,
Dont l'un tend à lui-même, & l'autre à l'Univers,
Par l'ordre merveilleux qui régne en ses parties,
Qui pour la même fin les tient assujetties,
L'amour-propre & l'amour de la Société,
Tous deux de même espéce, ont même utilité.

Fin de la Troisiéme Epitre.

SOMMAIRE.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport au bonheur. Qu'eſt-ce que le Bonheur ? Il a été mal défini par les Philoſophes. Tous les Hommes tendent tous également au bonheur, & tous peuvent également y atteindre. Dieu gouverne par des Loix générales, & non par des Loix particuliéres ; il veut que le bonheur ſoit égal. Pour être tel, il doit ſe trouver dans la Société, parce que tout bonheur particulier dépend du bonheur général. L'ordre, la paix, & le bien de la Société, demandent que les biens extérieurs ſoient partagés inégalement entre tous les Hommes. Le bonheur ne conſiſte donc point dans ces ſortes de biens. Malgré cette inégalité, la Providence, par le moyen de la crainte ou de l'eſpérance, ſait rendre tous les Hommes également heureux. En quoi conſiſte le bonheur de l'Homme comme individu. Juſqu'à quel point ſon bonheur eſt-il compatible avec l'ordre général de l'Univers ? Il eſt injuſte d'imputer à la Vertu, les calamités qui ne ſont qu'une ſuite des Loix générales de la Nature. Combien il eſt déraiſonnable d'attendre que Dieu change l'ordre des Loix générales en faveur de quelques Particuliers. Nous ne pouvons connoître ici préciſément quels ſont les gens de bien ; mais quels qu'ils ſoient, ils doivent être, à tout prendre, certainement les plus heureux. Les biens extérieurs ne ſont pas une vraie récompenſe. Ils ſont ſouvent incompatibles avec la vertu, & ſouvent ils la détruiſent. Ils ne peuvent rendre heureux un Homme ſans vertu. Preuve de détail, richeſſes, dignités, naiſſance, grandeur, renommée, talens ſupérieurs. Les Hommes ſont malheureux avec la poſſeſſion de tous ces biens. La vertu ſeule conſtitue un bonheur, dont l'objet eſt univerſel & éternel. La perfection du bonheur conſiſte dans l'amour de Dieu & dans l'amour des Hommes. Récapitulation des principes renfermés dans les quatre Epitres.

ESSAI



ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE QUATRIEME.

O Bonheur, le mobile & la fin de tout Etre !
Sous quel nom aux Humains te ferai-je connoître ?
Tranquilité, douceur, plaisir, contentement,
Charmant je ne sais quoi, qu'un secret sentiment,
Qu'un soupir éternel incessamment appelle !
Toi dont l'espoir flatteur dans leur course mortelle,
Endurcit les Humains contre les coups du sort ;
Qui leur fais sans pâlir envisager la mort !
Objet fixe & changeant, dont les Foux & les Sages
Se forment tour-à-tour de confuses images,
Qui toujours près de nous, trompes notre désir,
Et fuis dans le moment où l'on croit te saisir !
Plante qui dans les Cieux as pris ton origine ;
Si portée ici-bas par une main divine,
Tu juges des Mortels dignes de t'élever,
Dis-nous en quel climat ils peuvent te trouver ?
Est-ce aux rayons trompeurs d'une Cour opulente,
Qu'on voit s'épanouir ta beauté ravissante ?

Sors-tu des lieux profonds, qui dérobent aux yeux
De l'or, du diamant, les tréſors précieux?
Peut-on dans les tranſports d'une ſavante ivreſſe
Te trouver ſur les bords qu'arroſe le Permeſſe?
Ou doit-on te chercher à l'ombre des lauriers,
Que la gloire promet aux travaux des Guerriers?
Quels ſont les champs heureux où tu te plaîs à naître?
Quels ſont les triſtes lieux où tu crains de paroître?
Quand pour te voir fleurir nous travaillons envain,
Accuſons la culture, & non pas le terrain.
Le plus affreux ſéjour, le lieu le plus tranquile,
Au bonheur tour-à-tour peuvent ſervir d'aſile.
Ou l'on ne doit jamais le voir & le goûter,
Ou par-tout ſur nos pas il doit ſe préſenter.
L'or, ce grand ſéducteur, ſur lui n'a point d'empire,
Le mérite lui plaît, & la vertu l'attire.
S'il dédaigne des Rois la faſtueuſe Cour,
Il a chez toi, Milord, établi ſon ſéjour.
Au ſolide bonheur quel chemin peut conduire?
Philoſophes fameux, daignez nous en inſtruire!
Mais vous ne débitez que ſonges incertains.
L'un veut que je me livre à ſervir les Humains.
L'autre veut qu'en ſecret une vie inutile,
Me rende ſans emplois ſatisfait & tranquile.
Celui-ci moins ſenſé me répond vaguement,
Qu'il place le bonheur dans le contentement.
Celui-là du plaiſir eſclave volontaire,
Le croit pour le bonheur un ſecours néceſſaire;
Un autre condamnant juſqu'au moindre déſir,
Croit qu'en vivant ſans peine on vit avec plaiſir.
Honteux égarement! trop aveugle ignorance!
Jamais du vrai bonheur ils n'ont connu l'eſſence.
D'autres doutent de tout, & par un fier dédain
Refuſent de chercher un bonheur incertain.

De

De ces guides trompeurs fuyez la route obscure,
Et suivez constamment les pas de la Nature.
Oui, sur tous les esprits, & sur tous les états,
Le bonheur fait briller ses solides appas:
Au gré de nos désirs il s'offre de lui-même,
Et dédaigne toujours ce qui tend à l'extrême.
Qui possède un sens droit, qui possède un bon cœur,
A dans son propre fond la source du bonheur.
Chacun se plaint du Ciel, & follement l'accuse
De prodiguer à l'un ce qu'à l'autre il refuse.
La Raison est pour tous, & ce riche présent
Est pour les rendre heureux un moyen suffisant.
Mortels! je le répéte, une Loi générale
Détermine toujours la cause principale:
Vous voulez que ses soins ne s'attachent qu'à vous,
Elle veut le bonheur, non d'un seul, mais de tous.
Dans les dons différens que le Ciel distribue,
Sa profonde sagesse a ce principe en vue.
„ Pourquoi, me direz-vous, le bonheur des Mortels
„ Etant l'unique objet des Decrets éternels,
„ Pourquoi dans tous les biens un inégal partage?
„ Pourquoi ne pas donner à tous même avantage?
L'Ordre, cet inflexible & grand Législateur,
Qui des Decrets du Ciel est le premier Auteur;
L'Ordre veut que les uns brillent par la sagesse,
Les autres par le rang, ceux-ci par la richesse,
Ceux-là par leurs talens, tandis qu'abandonnés,
Sans aucun de ces dons la plupart semblent nés.
Quiconque du bonheur connoîtra la nature,
Et bravera des sens l'agréable imposture,
Ne pensera jamais qu'il ne puisse être heureux,
Sans le fragile appui de ces biens dangereux.
De l'Etre Souverain l'éternelle sagesse
Pour tous également agit & s'intéresse,

Et

Et de ſes dons divers le partage inégal
Devient le fondement du bonheur général.
C'eſt par ce ſeul motif qu'elle le fait dépendre
Des ſecours mutuels que nous devons nous rendre;
Et chacun attaché par ce ſecret lien,
Fait le bonheur commun en travaillant au ſien.
Ce mêlange étonnant qui régne en la Nature,
Des Monts & des Vallons l'inégale ſtructure,
Et du Chaud & du Froid les contraſtes divers,
Ne concourent-ils pas au bien de l'Univers?
Des différens états la trompeuſe apparence,
Ne met dans le bonheur aucune différence.
Il ne change jamais, il eſt le même en ſoi,
Dans le plus vil Sujet, & dans le plus grand Roi.
Lorſque de l'Eternel la ſageſſe infinie
Souffla ſur les Mortels un principe de vie,
Il mit en même-tems dans le fond de leur cœur
Un principe ſecret d'où coule le bonheur:
Mais que diſtribuant les biens de la Fortune,
Il en forme pour tous une maſſe commune,
De cette égalité naîtroient mille débats,
L'Homme ſeroit en proie à d'éternels combats.
S'il eſt vrai qu'au bonheur tout Mortel peut prétendre,
Et que d'un juſte choix le Ciel l'ait fait dépendre,
L'aura-t-il donc placé dans des biens ſuperflus,
Plutôt dûs au hazard qu'à nos propres vertus?
A ſes adorateurs la Fortune propice
Diſpenſe ſes préſens au gré de ſon caprice:
Selon qu'elle eſt facile ou rebelle à leurs vœux,
Le Vulgaire les nomme heureux ou malheureux:
Laiſſons-le s'éblouir d'une fauſſe apparence,
Le Ciel les rend égaux dans ſa juſte balance.
Vous verrez les premiers par la crainte agités,
Tandis que les ſeconds par l'eſpoir ſont flatés.

Les

Les biens, les maux préſens que le Ciel leur envoie,
Ne font point des Mortels la triſteſſe ou la joie :
Mais la crainte ou l'eſpoir qu'ils ont de l'avenir,
Font toujours en ſecret leur peine ou leur plaiſir.
O ! quelle eſt votre erreur, vils enfans de la Terre !
Oſez juſques aux Cieux porter encor la guerre ;
Allez, & par des monts ſur des monts entaſſés,
Retracez des Géans les projets inſenſés ;
Mais d'un bras immortel la foudre vengereſſe,
De vos honteux efforts confondra la foibleſſe :
Votre rebellion, vos projets, votre orgueil,
Sous ces rochers brûlans vous ouvrent un cercueil :
Sachez que tous les biens dont la Nature ſage,
En nous donnant le jour nous procure l'uſage,
Le charme ſéducteur, dont s'enivrent les ſens,
Les plaiſirs de l'eſprit encor plus raviſſans,
Ces biens qui du bonheur portent le caractére,
Sont la ſanté, la paix, le ſimple néceſſaire.
Lorſque ſur la nature on régle ſes beſoins,
Combien s'épargne-t'on de travaux & de ſoins !
Cherche à ſuivre en tous points la ſage tempérance,
Un corps robuſte & ſain en eſt la récompenſe.
Pour vous, ô Paix du cœur, digne Fille des Cieux,
Vous êtes du bonheur le gage précieux.
La Fortune en ſuivant un aveugle caprice,
Aux Bons comme aux Méchans peut ſe montrer propice ;
Mais envain de ſes dons nous ſommes poſſeſſeurs,
S'ils ne ſont mérités, ils n'ont plus de douceurs.
Comparez deux Rivaux dans leur pourſuite ardente,
Des biens & des honneurs ils ont la même attente ;
L'un veut y parvenir à force de vertus,
L'autre par des forfaits : qui des deux riſque plus ?
Contemplez par le ſort la Vertu pourſuivie,
Aux plus funeſtes coups ſans relâche aſſervie ;

Voyez

Voyez régner le Vice au gré de ſes déſirs,
Triomphant dans le ſein des biens & des plaſirs:
Qui des deux eſt pour vous un objet reſpectable?
Qui des deux, dites-moi, vous paroît miſérable?
Ces biens & ces plaiſirs, ou vains, ou dangereux,
Qui flattent baſſement l'orgueil du Vice heureux;
Ou la vertu les fuit redoutant leur ſurpriſe,
Ou ſa noble fierté les hait & les mépriſe:
Ce mépris, cette haine empoiſonne les biens,
Dont jouit un Méchant par d'indignes moyens:
Il manque à ſon bonheur de ne pouvoir prétendre,
Aux reſpects que les Bons refuſent de lui rendre.
Funeſte égarement! trop aveugles Mortels,
Que vous connoiſſez mal les Decrets éternels!
La Vertu, ſelon vous, n'eſt qu'un triſte avantage;
Selon vous, le malheur en eſt tout l'appanage;
Tandis qu'en ſes projets le Vice fortuné,
A jouir du bonheur vous paroît deſtiné.
Qui ſait ſe renfermer dans de juſtes limites,
Toujours ſoumis aux Loix que le Ciel a preſcrites,
Attentif à régler ſon eſprit & ſon cœur,
Eſt dans le vrai chemin qui conduit au bonheur.
Vois TURENNE arrêté dans ſa noble carriére,
Par un coup foudroyant couché ſur la pouſſiére;
Vois ſon digne Rival, ce cœur plein d'équité,
Dans l'horreur du tombeau BERWIK précipité;

Vois

REMARQUES.

Vers 180. [*Dans l'horreur du tombeau* BERWIK *précipité.*] J'ai cru qu'il me ſeroit permis d'ajoûter Mr. le Maréchal de Berwik aux Grands-Hommes dont parle ici Mr. Pope. Je n'ai pu m'empêcher de rendre cet hommage à la mémoire d'un Héros qui a fait tant d'honneur aux Armes & à la Religion, & dont les vertus me ſont d'autant plus préſentes, que j'avois été chargé de prononcer ſon Oraiſon funébre.

His ſaltem accumulem donis & fungar inani
Munere.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0152
DFG

Vois SIDNEY, vois FALKLAND, si fiers dans les allarmes.
Tout couverts de leur sang, nous demander des larmes.
Parle, est-ce la vertu qui termine leur sort,
Ou le noble mépris qu'ils ont fait de la mort?
Cher DIGBY, digne objet des pleurs de ta Patrie,
Est-ce donc la vertu qui t'arrache à la vie?

Des

REMARQUES.

Vers 181. [*Vois* SIDNEY, *vois* FALKLAND *si fiers*, &c.] Philippe Sidney est compté parmi les plus Grands-Hommes des Lettres, de Guerre & d'Etat qu'ait produit l'Angleterre. Il fit dans sa jeunesse un Roman, intitulé l'*Arcadie*: Ouvrage qui est regardé par les Anglois, comme le meilleur qu'ils aient en ce genre: Il traduisit une partie du Traité de la *Religion Chrétienne* par Philippe de Mornay, & plusieurs autres Piéces. La grande réputation qu'il s'étoit aquise dans son Ambassade auprès de l'Empereur, & dans les Pays-Bas où il commandoit une partie des Troupes que la Reine Elisabeth avoit envoyées au secours des Hollandois, engagérent les Polonois à jetter les yeux sur lui pour la Couronne de Pologne; mais la Reine ne voulut pas lui permettre de se prêter à leur bonne volonté. Elle le nomma Gouverneur de Flessingue & de Ramekens. Il mourut avec de grands sentimens de piété, d'une blessure qu'il reçut dans le combat de Zutphen contre les Espagnols.

Vers 181. [—— *Vois* FALKLAND, *si fiers dans les allarmes.*] Le Vicomte de Falkland étoit Sécretaire-d'Etat du Roi Charles I. Il n'étoit âgé que de trente-trois ans, lorsqu'il fut tué à la bataille de Newbury contre les Rebelles. Il conserva toujours à la Cour, & au milieu des plus grands Emplois, une probité & une droiture dignes des premiers tems. Il ne put jamais gagner sur lui d'employer ni de récompenser des Espions, ni d'ouvrir les lettres qui venoient des personnes suspectes, d'entretenir des correspondances dangereuses à l'Etat, ni en général de se prêter à aucun de ces artifices que la foiblesse ou la méchanceté des Hommes rendent nécessaires à ceux qui gouvernent. Il étoit versé dans la connoissance des meilleurs Auteurs Grecs & Latins, tant Sacrés que Prophanes. Il mourut, dit Clarendon, avec toute l'innocence de mœurs qu'on conserve dans la premiére jeunesse, & avec toutes les connoissances & les vertus qui ne sont ordinairement que le fruit d'une longue vieillesse. *Clarendon II. Part. of the Histori of the Rebellion. Vol. III.*

Vers 185. [*Cher* DIGBY, *digne objet des pleurs de ta Patrie.*] Il étoit fils du Milord de ce nom qui vit encore, & qui est dans une très-grande considération, quoiqu'il ne possède aucunes Charges ni aucuns Emplois à la Cour.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0153
DFG

Des traits les plus brillans après t'avoir orné,
Comme une jeune fleur t'a-t'elle moissonné?
Si la vertu du fils hâta ses destinées,
Pourquoi comblé d'honneurs & surchargé d'années,
Le Pére jouit-il d'un destin glorieux?
Lorsqu'aux Champs de Marseille un air contagieux
Portoit l'affreuse mort sur ses rapides ailes,
Pourquoi toujours en bute à ses fléches mortelles,
Un Prélat s'exposant pour sauver son Troupeau,
Marche-t'il sur les morts sans descendre au tombeau?
Pourquoi le juste Ciel dans cette courte vie,
Qui par tant d'accidens nous est soûvent ravie,
Aux pauvres, comme à moi, préparant des secours,
D'une Mére que j'aime épargne-t'il les jours? (traire
Qu'est-ce qu'un Mal Physique? un Changement con-
Aux Loix de la Nature en son cours ordinaire.
Qu'est-ce qu'un Mal Moral? un triste Egarement
De notre volonté, qui change à tout moment.
Dieu, seul Auteur du Bien en formant toute chose,
Du Desordre & du Mal ne peut être la Cause;

Sa

REMARQUES.

Vers 195. [*Un Prélat s'exposant pour sauver son Troupeau.*] Henri Xavier de Belsunce, encore aujourd'hui Evêque de Marseille, & nommé en 1709.

Vers 200. [*D'une Mére que j'aime, épargne-t'il les jours?*] La Mére de Mr. Pope vivoit encore, lorsque ces Epitres parûrent; elle est morte en 1733, âgée de 93. ans. Elle étoit distinguée par sa piété & par son amour pour les Pauvres. Il en parle plus au long dans une Epitre en Vers, adressée au célébre Docteur Arbuthnot: Piéce d'autant plus curieuse, qu'elle contient une Apologie des écrits & de la personne de l'Auteur. Il y donne aussi de grandes marques de respect pour la mémoire de son Pére, qui étoit d'une famille noble, originaire de la Comté d'Oxfort. Il mourut en 1715. à l'âge de 75. ans. Au-reste, quoiqu'il y ait long-tems que Mr. Pope soit regardé comme le premier parmi les Poëtes de sa Nation, il n'a pas encore 50 ans, étant né en 1688. Ainsi il y a lieu d'espérer qu'il conservera encore long-tems un rang si glorieux.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0154
DFG

Sa Sageſſe immuable en formant l'Univers,
Laiſſe un mouvement libre à ſes Etres divers.
L'Homme voit dans le mal une flatteuſe amorce,
L'admettant dans ſon ſein, il en accroît la force.
Lorſqu'un fils en naiſſant apporte un mal caché,
Fruit honteux des plaiſirs d'un Pére débauché,
Vous en blâmez le Ciel : blâmez donc ſa juſtice,
Lorſqu'il permet qu'Abel, le juſte Abel périſſe.
Ne penſez pas que Dieu, comme un timide Roi,
Changeant à votre gré ſa primitive Loi,
Pour quelques Favoris qu'il adopte & qu'il aime,
De ce vaſte Univers dérange le ſiſtême.
Quoi ! pour céder aux cris d'un Sage infortuné,
D'un tourbillon de feu par-tout environné,
L'impétueux Ethna rappellant ſon tonnerre,
Le renfermera-t'il dans le ſein de la Terre?
BETHEL ! lorſque l'Hiver, tu te ſens oppreſſé,
Cédant à tes vertus, le Ciel ſera forcé
De fixer des Saiſons l'inconſtance ordinaire,
Pour rendre en ta faveur l'air doux & ſalutaire,
Suſpendra-t'il dans l'air un rocher ébranlé,
Parce que ſous ſon poids tu peux être accablé?
Ira-t'il révoquer la Loi qui détermine
Chaque corps à tomber du côté qu'il incline?

Fau-

REMARQUES.

Vers 219. [*Quoi ! pour céder aux cris d'un Sage infortuné.*] L'Auteur fait ſans doute alluſion à la triſte fin de Pline l'ancien. Ce célébre Naturaliſte ayant voulu examiner de trop près le fameux embraſement du Mont Véſuve, qui arriva l'an 79. de J. C. fut tout-à-coup enveloppé d'un tourbillon de cendres & de vapeurs ſulphureuſes qui le ſuffoquérent.

Vers 223. [*Béthel ! lorſque l'Hiver tu te ſens oppreſſé.*] C'eſt un Gentilhomme particulier qui vit à Londres dans une grande réputation de vertu & de probité ; il eſt d'une conſtitution très-foible. Mr. Pope, dans une de ſes Epitres Morales en Vers, le loue *de ce qu'il dit toujours ce qu'il penſe, & de ce qu'il ne penſe jamais que ce qu'il doit penſer.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0155
DFG

Faudra-t'il d'un vieux Temple affaiſſé par les ans,
Rafermir tout-à-coup les piliers chancelans;
Attendre que CHARTERS y porte un front coupable,
Et qu'en ce même inſtant une voûte l'accable?
Que ſi vous condamnez dans vos injuſtes vœux
L'arrangement d'un Monde où le Crime eſt heureux,
Suivons pour un moment votre aveugle manie,
Mettons dans l'Univers plus d'ordre & d'harmonie.
J'en conviens avec vous, des Hommes vertueux,
Méritent le projet que nous formons pour eux.
De Juſtes ſeulement compoſons un Empire;
Mais dans le fond des cœurs Dieu ſeul a droit de lire.
Hé! quel autre qu'un Dieu pourra nous révéler
Ces Juſtes que vos ſoins prétendent raſſembler?
L'un croit voir dans Calvin un organe céleſte;
Comme un monſtre infernal un autre le déteſte.
Ce qui pour une Secte eſt une Vérité,
Comme un Dogme trompeur par l'autre eſt rejetté:

REMARQUES. De

Vers 233. [*Attendre que* CHARTERS *y porte un front coupable.*] François Charters a peut-être été le ſeul homme qui ait trouvé le ſecret de tromper, ſans jamais employer le maſque de la vertu & de l'honneur. A l'exception de la prodigalité & de l'hipocriſie, il s'étoit rendu infâme par toutes ſortes de vices: ſon extrême avarice l'avoit garanti du prémier, & ſon impudence ſans égale ne lui permettoit pas de recourir au ſecond. Etant Enſeigne en Flandres, il fut chaſſé de ſon Régiment, & banni enſuite de Bruxelles & de Gand pour différens vols. Après avoir par ſes fripponneries gagné conſidérablement au jeu, il ſe mit à prêter à groſſe uſure, qu'il exigeoit avec une rigueur exceſſive, & fit de ſa demeure une de ces maiſons dont le nom ſeul eſt infâme. Enfin, par une attention continuelle à profiter des vices, des beſoins, & des folies des Hommes, il amaſſa des biens immenſes pour un Particulier. Il fut deux fois mis en Juſtice pour crime de Viol; mais ſes richeſſes le mirent à l'abri de la ſévérité des Loix, & il en fut quitte pour quelques mois de priſon. Il eſt mort en Ecoſſe en 1731 âgé de 62 ans. La corruption de ſes mœurs l'avoit rendu ſi odieux, qu'à ſon enterrement la Populace ſe mutina, briſa ſon cercueil, & voulut jetter ſon corps à la voirie. *Voiez* Mr. *Pope*, *Third Ethik Epiſtle.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0156
DFG

De divers préjugés nos ames poſſédées,
Sur les mêmes ſujets ont diverſes idées.
Ce qui fait mon plaiſir deviendroit ton tourment,
Le prix de ma vertu ſeroit ton châtiment.
Les plus Sages toujours ne penſent pas de-même;
Seroient-ils donc heureux par un même ſiſtême?
Que chacun des Mortels en ait un différent,
On verroit bientôt naître un deſordre plus grand.
Tout eſt bien comme il eſt: l'arrangement du Monde
Prouve de l'Eternel la ſageſſe profonde.
A Céſar criminel ce Monde abandonné,
Au vertueux Titus ne fut-il pas donné?
Qui fut le plus heureux? l'un, dont l'ame hautaine
Fit gémir dans les fers la Liberté Romaine;
Ou l'autre dont les vœux n'étoient point ſatisfaits,
S'il ne marquoit ſes jours par autant de bienfaits?
La Vertu, direz-vous, froidement admirée,
A la triſte indigence eſt quelquefois livrée,
Et le Vice orgueilleux jouit du ſuperflu.
Quoi! l'abondance eſt-elle un prix de la Vertu?
C'eſt le prix du travail; les ſoins, la vigilance,
Doivent même aux Méchans procurer l'abondance:
C'eſt bien la mériter, que d'affronter les mers,
Où pour l'avidité tant d'écueils ſont couverts.
Le Sage eſt quelquefois ami de l'indolence,
Et d'un œil dédaigneux regarde l'opulence,
Le ſeul contentement eſt l'objet de ſes vœux.
Mais donnons-lui du bien, le croirez-vous heureux?
„ Non, ſans doute, il lui faut la ſanté, la puiſſance;
„ C'eſt-là de ſes vertus la juſte récompenſe.
Ajoûtons, j'y conſens, & puiſſance & ſanté,
Qu'il ait ce qui peut plaire à la cupidité.
„ Pourquoi, me direz-vous, lui donner des limites?
„ Aux dons qu'il doit prétendre, en eſt-il de preſcrites?

„ Vou-

„ Voulez-vous que d'un autre il reçoive la Loi ?
„ Pour prix de ſes vertus, je prentens qu'il ſoit Roi.
Mais pourquoi de ſes droits reſtraindre l'étendue
Aux biens extérieurs qui brillent à la vue ?
Demandez qu'il ſoit Dieu, demandez qu'à ſes yeux
La Terre offre l'éclat & les plaiſirs des Cieux.
De déſirs en déſirs votre aveugle manie
Epuiſeroit de Dieu la puiſſance infinie :
Pourroit-elle jamais raſſaſier un cœur,
Qui dans ce qu'il n'a pas veut chercher le bonheur ?
Le calme d'un cœur pur, les délices d'une ame,
Qu'aucun trouble n'émeut, qu'aucun déſir n'enflame ;
Bonheur que l'Univers ne ſauroit procurer,
Que tout l'effort humain ne ſauroit altérer ;
Bonheur qui dans nous ſeuls doit prendre ſa naiſſance,
Voilà de la Vertu la digne récompenſe.
Voulez vous qu'en un Char fait pour la vanité,
De ſuperbes Courſiers traînent l'humilité ?
Qu'à conſerver nos droits la Juſtice occupée,
Porte du Conquérant la criminelle épée ?
Et que la Vérité, ſimple dans ſa candeur,
Se pare de la pourpre & marche avec ſplendeur ?
Que l'Amour généreux qui défend la Patrie,
Prenant le ſceptre en main, ſe change en tirannie ?
De ces dons la Vertu connoiſſant le danger,
Ou les fuit, ou du-moins gémit de s'en charger.
Tel qui dans ſon printtems étoit plein de ſageſſe,
Gâté par la Fortune a terni ſa vieilleſſe.
Commençons par l'attrait, qui ſur le cœur humain
A pris plus que tout autre un pouvoir ſouverain.
La Richeſſe jamais n'eut un droit légitime
De gagner notre amour, d'attirer notre eſtime.
Des Parlemens entiers, à la honte des Loix,
Ont quelquefois vendu leur criminelle voix :

Mais

Mais l'eſtime & l'amour, libres dans leurs ſuffrages,
A la ſeule Vertu préſentent des hommages.
Ce Mortel vertueux, dont le cœur & l'eſprit
Le font chérir des ſiens autant qu'il les chérit;
Qui porte en un corps ſain une ame encor plus ſaine,
Le croirez-vous l'objet de la Céleſte Haine,
Parce qu'au néceſſaire étroitement borné,
A d'amples revenus il n'eſt point deſtiné? (mes;
Et la honte & l'honneur ſont dans les mains des hom-
Ils ne dépendent point de la place où nous ſommes.
Le Ciel en divers rangs voulut nous établir,
Le véritable honneur eſt de les bien remplir.
La Fortune, à juger par la ſeule apparence,
Entre tous les Mortels met quelque différence,
L'un dans un riche habit nous montre ſa fierté,
L'autre ſous des lambeaux cache ſa vanité.
Couvert d'un tablier l'Artiſan ſe pavane,
Le Prêtre s'applaudit dans ſa longue ſoutane.
Un Moine de ſon froc ſe couvre gravement,
La Couronne eſt d'un Roi le ſuperbe ornement.
Quoi, s'écrîra quelqu'un, le Froc & la Couronne!
Rien n'eſt plus différent. Mon diſcours vous étonne.
Apprenez qu'à mes yeux les Vices, les Vertus,
Le Sage & l'Inſenſé différent encor plus.
Que d'un lâche Artiſan imitant la baſſeſſe,
Le Prêtre comme lui ſe plonge dans l'ivreſſe;
Qu'à l'exemple d'un Moine un Monarque indolent
N'apporte à ſes Conſeils qu'un eſprit nonchalant;
Et le Prêtre & le Roi n'ont rien de reſpectable;
C'eſt un vil Artiſan, un Moine mépriſable.
Par le mérite ſeul on peut être élevé.
Tout eſt bas & rampant quand on en eſt privé.
L'état le plus abject, comme le rang ſuprême,
Sont les dehors de l'Homme, & non pas l'Homme même.

Les Rois, & plus souvent les Maîtresses des Rois,
Te pourront illustrer sans raison ni sans choix.
Du sang de tes Ayeux tu vantes la noblesse,
Je veux qu'il ait coulé de Lucréce en Lucréce :
Mais ne m'étale point leurs Titres fastueux,
Il faut me les montrer constamment vertueux,
Dignes par leurs travaux de vivre dans l'Histoire,
Si tu veux sans rougir te parer de leur gloire.
S'ils ont vécu sans mœurs, sans courage & sans foi,
Le nom qu'ils t'ont laissé ne parle plus pour toi :
Vainement leur Noblesse, où ton orgueil se fonde,
Remonteroit au tems du naufrage du Monde :
Ce nom qu'ils ont terni, bien loin de t'illustrer,
Aux yeux de la Raison doit te deshonorer.
D'un cœur ignoble & bas rien n'efface les tâches,
Rien ne peut annoblir ni des Sots ni des Lâches ;
Et fussent-ils issus du premier des Talbots,
Je ne respecte point des Lâches ni des Sots.
Contemplons la Grandeur, d'où prend-elle naissance ?
Qui la fait éclater ? la valeur, la prudence.
Politiques profonds ! rapides Conquérans !
L'Univers ébloui vous place aux premiers rangs.
Que pour en mieux juger la Raison nous éclaire ;
Les Guerriers sont marqués au même caractére,
Depuis ce Furieux de carnage altéré,
Du beau titre de Grand par la Gréce honoré,
Jusqu'à ce Roi du Nord, dont la valeur extrême
Ne fut pas moins funeste aux autres qu'à lui-même,
Un

REMARQUES.

Vers 354. [*Je veux qu'il ait coulé de Lucréce en Lucréce.*] On peut voir par ce Vers, & par plusieurs autres du même Auteur, que les Poëſies de Despreaux lui sont familiéres.

Vers 367. [*Et fussent-ils issus du premier des Taborts.*] C'est le nom d'une des plus grandes Maisons d'Angleterre, d'où sont sortis les Seigneurs de Grafton, depuis Comtes de Shrewbury.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0160
DFG

Un Héros cherche à vaincre, & ne peut s'en lasser,
Tant qu'il lui reste encore un peuple à terrasser.
Un Héros sur ses pas ne tourne point la tête,
Il court rapidement de conquête en conquête,
Et sans cesse de sang arrose ses lauriers,
Seul & frivole objet de ses travaux guerriers.
Voilà le Conquérant. Quel est le Politique?
Un Mortel circonspect, dont tout l'esprit s'applique
A lire dans nos cœurs par ses tours captieux,
Sans que jamais le sien se dévoile à nos yeux;
Il cherche à nous tromper. Nommerons-nous sagesse
Un Art, qui n'est fondé que sur notre foiblesse?
Mais enfin j'y consens; que des succès heureux
Les conduisent au but où tendent tous leurs vœux;
Que l'un nous asservisse, & l'autre nous abuse,
L'un par la force ouverte, & l'autre par la ruse;
L'artifice pervers, l'homicide valeur,
Seroient-ils, selon vous, les sources de l'Honneur?
Non, celui qui ne prend que la Vertu pour guide,
Qui s'éléve aux honneurs dont il n'est point avide;
Celui qui sans gémir dans l'exil, dans les fers,
Conserve sa grandeur au milieu des revers;
Soit que par ses vertus aimé de sa Patrie,
Sage comme Antonio, il desarme l'envie;
Soit que persécuté par un injuste sort,
Ferme comme Socrate, il reçoive la mort:
Celui-là seul est grand, & digne qu'on l'admire.
Cette immortalité que notre orgueil désire,
Que par tant de travaux nous voulons acheter,
N'est qu'une illusion qui doit peu nous flater.
Le tems de notre vie est le tems de la gloire.
Celle que vous voulez retrouver dans l'Histoire,
N'est qu'un frivole amas d'éloges superflus,
Un vain concert de voix que vous n'entendrez plus.

Milord, quand le Deſtin bornant votre carriére,
Viendra malgré nos vœux vous ravir la lumiére,
Que vous ſervira-t'il qu'un ſuffrage incertain
Se partage entre vous & l'Orateur Romain ?
Du bruit doux & flatteur qu'on nomme Renommée,
Notre ombre chez les Morts peut-elle être charmée ?
Ce plaiſir ſe termine à voir autour de nous
Des Amis ſatisfaits, ou des Rivaux jaloux.
Le reſte des Humains confuſément admire
Céſar qui ne vit plus, Eugéne qui reſpire,
Sans diſtinguer les lieux, ni le tems, ni le nom,
L'un traverſant le Rhin, l'autre le Rubicon.
Tel eſt le triſte ſort du plus ferme courage.
Les talens de l'eſprit ont-ils plus d'avantage ?
Les honneurs paſſagers d'un ſtérile laurier
Sont le prix du Savant, ainſi que du Guerrier.
Un Mortel vertueux, un Mortel vraiment ſage,
De la main du Très-Haut eſt le plus noble ouvrage,
Et le ſeul dont le nom juſtement reſpecté,
Soit digne de paſſer à la Poſtérité.
Cet intime plaiſir qui naît de l'innocence,
Que la Vertu produit, qui fait ſa récompenſe,
N'eſt-il pas plus touchant que ces cris redoublés,
Qu'exhale la faveur des Peuples aſſemblés ?
Quel ſeroit ton bonheur, lorſque la Renommée
D'un encens impoſteur t'offriroit la fumée,
Si ton cœur démentant ſes éloges pompeux,
T'accabloit en ſecret de reproches honteux ?

Mar-

REMARQUE.

Vers 124. [*L'un traverſant le Rhin, l'autre le Rubicon.*] Le Rubicon, aujourd'hui le Piſatello, coule dans la Romagne. Il eſt fameux dans l'Hiſtoire, parce que Céſar leva l'Etendard de la Guerre Civile, & ſe déclara ouvertement contre Pompée, ou plutôt contre la République, en conduiſant ſes Légions au-delà de ce Fleuve, qui ſervoit de bornes à ſon Gouvernement des Gaules.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0162
DFG

Marcellus eſt rempli d'une plus vive joie
Dans cet illuſtre exil où le Tiran l'envoie,
Que Céſar triomphant, en voyant à ſes pieds
Le Peuple & le Sénat ramper humiliés.
Les funeſtes Auteurs d'une trahiſon noire,
D'un parricide affreux ſont placés dans l'Hiſtoire.
Quels noms ſont plus connus, plus ſouvent répétés?
Mais plus ils ſont fameux, plus ils ſont déteſtés.
Les ſublimes talens fûrent votre partage;
Apprenez-nous, Milord, quel en eſt l'avantage;
Qu'apportent-ils à l'Homme? un triſte déſeſpoir:
Il voit que plus il ſait, plus il reſte à ſavoir.
Ils éclairent nos yeux ſur les défauts des autres,
Et nous font reſſentir plus vivement les nôtres.
Occupé nuit & jour dans les premiers emplois,
Un eſprit tranſcendant en ſoutient tout le poids;
Si l'amour des Beaux-Arts le conduit au Parnaſſe;
Quel Juge y trouve-t'il pour y régler ſa place?
En bute aux traits malins d'un Rival envieux,
Plus il acquiert d'éclat, plus il bleſſe ſes yeux.
Veut-il, d'un plus beau zéle animant ſon courage,
De l'Etat en danger prévenir le naufrage?
Loin de le ſeconder dans ſes nobles tranſports,
Ou l'on blâme, ou l'on craint ſes généreux efforts.
O funeſte bonheur! triſte prééminence!
Que donnent aux Mortels l'eſprit & la ſcience:
Trop ſage pour goûter ces frivoles plaiſirs,
Qui du foible vulgaire amuſent les déſirs;
D'un côté la Raiſon, & de l'autre l'Envie,
Les privent tour-à-tour des douceurs de la vie.

REMARQUES.

Vers 441. [*Marcellus eſt rempli d'une plus vive joie.*] Il avoit été exilé à Athènes après la défaite de Pompée, dont il avoit pris le parti; mais Céſar le rapella à la priére du Sénat, & ce fut à cette occaſion que Cicéron prononça la fameuſe Harangue *pro Marcello*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0163
DFG

Parcourons d'un coup d'œil les différens objets
Où se portent nos vœux, où tendent nos projets :
D'abord réduisons-les à leur juste mesure,
Et pesons le bonheur que chacun d'eux procure
Toujours l'un prend sur l'autre, & souvent le détruit ;
La peine les précéde, & le dégoût les suit.
A quel prix leur douceur nous est-elle donnée ?
De combien d'amertume est-elle empoisonnée ?
Si de leur faux éclat tes yeux sont fascinés,
Vois donc à quels Mortels ces biens sont destinés.
Voudrois-tu te changer contre ces ames basses,
Sur qui le Sort se plaît à répandre ces graces ?
Si l'éclat d'un Ruban, vaine marque d'honneur,
En flattant ton orgueil, te paroît un bonheur ;
Vois si cet ornement donne un air de noblesse
Au Chevalier SANDERS, à Milord INVERNEESSE.
L'or seroit-il l'objet de tes désirs jaloux ?
Jette les yeux sur LISE & sur son triste époux.
De briller par l'esprit aurois-tu la manie ?
Rapelle-toi BACON : ce sublime génie
Cet homme si profond, si grand dans ses écrits,
Devient par sa conduite un objet de mépris.
De l'immortalité si le désir te touche,
Si tu veux que ton nom passe de bouche en bouche,
Songe

REMARQUES.

Vers 490. [*Rappelle-toi Bacon : ce sublime génie*, &c.] François Bacon, Baron de Vérulam, Vicomte de Saint-Albans & Grand-Chancelier d'Angleterre, fut encore plus illustre par l'étendue de son savoir, que par l'éclat des Dignités dont il fut revêtu. Il avoit trouvé l'art d'allier ce que la Théologie, la Jurisprudence & la Philosophie ont de plus profond & de plus abstrait, avec ce que la connoissance de l'Histoire, de la Poësie & des Belles-Lettres ont de plus agréable & de plus instructif. Sa foiblesse & son extrême libéralité firent le malheur de sa vie. Il se vit réduit à une si grande pauvreté, que peu avant sa mort il écrivit à Jacques I. pour lui demander quelque secours : de peur, lui disoit-il, *qu'après n'avoir souhaité de vivre que pour étudier, je ne sois obligé d'étudier pour vivre.*

Songe que de CROMWEL le nom & les forfaits,
Devenus immortels ne périront jamais.
De ces différens biens si le riche assemblage,
Du solide bonheur te présente l'image,
Prens de leur fausseté l'Histoire pour garand;
Vois-y l'Homme d'Etat, & le Riche, & le Grand,
Et les Guerriers fameux séduits par l'apparence
De ces fragiles biens pleurer l'insuffisance.
Qu'un Courtisan sans foi, par son art imposteur,
D'un Maître qu'il trahit ait sû gagner le cœur;
Crois-tu qu'il soit heureux, quand l'intrigue & la ruse,
Sont les honteux appuis d'un rang dont il abuse?
Dans sa propre grandeur il trouve son tourment,
Quand la honte & la fraude en sont le fondement.
Ainsi des vils roseaux d'une rive fangeuse,
On vit jadis sortir Venise l'orgueilleuse.
Vois parmi les Héros, vois, malgré leur splendeur,
Marcher d'un pas égal le Crime & la Grandeur.
Envain de ce beau nom le Vulgaire le nomme,
Ce qui fait le Héros dégrade souvent l'Homme.
Dans le plus grand éclat de leurs exploits guerriers,
Regarde-les couverts d'équivoques lauriers:
Lauriers toujours le fruit d'une ardeur sanguinaire,
Et quelquefois le prix d'un trafic mercenaire:
Contemple-les enfin épuisés de travaux,
Ou perdus de molesse, & consumés de maux:
On ne voit plus en eux que d'illustres Coupables,
Dans leurs propres Palais devenus mépriſables;
Ils traînent sans honneur le reste de leurs jours.
La mort vient-elle enfin en terminer le cours?
Une femme hautaine, un héritier avide,
Se font de leur trépas une douceur perfide;
Et loin de soulager leurs mortelles langueurs,
Du sort qui les accable augmentent les rigueurs.

Hélas ! par leur midi que ta vue éblouie,
Ne te séduise pas sur le jour de leur vie ;
De leur matin obscur, de leur soir ténébreux,
Rapelle à ton esprit les momens malheureux.
Eh ! que restera-t-il de tant de renommée,
Qu'un souvenir confus, qu'une vaine fumée,
Où leur gloire & leur crime également tracés,
L'un par l'autre seront tour-à-tour effacés ?
Apprens, foible Mortel, & qu'à cette science
Se borne, s'il se peut, toute ta connoissance ;
Apprens donc qu'il n'est point ici-bas de bonheur,
Si la Vertu ne régle & l'esprit & le cœur:
La Vertu fait trouver le seul point immuable,
Elle rend le bonheur aussi parfait que stable ;
Des traits de la Fortune elle brave l'effort,
Et nous met au-dessus des caprices du Sort :
Sans flatter notre esprit d'une vaine espérance,
Elle donne à chacun sa juste récompense :
Soit que sa main reçoive ou verse des bienfaits,
Son plaisir est égal, ses vœux sont satisfaits.
En proie à la douleur, seule dans sa retraite,
Elle goûte toujours une douceur secréte :
Le Vice en ressent moins au milieu des plaisirs,
Qui sans remplir son cœur irritent ses désirs :
Du plus affreux objet, du lieu le plus sauvage,
La Vertu sans effort tire quelque avantage :
Sans jamais se lasser, toujours en mouvement,
Toujours prête sans trouble à tout événement :
Que ses rivaux jaloux tombent dans la disgrace,
Qu'un revers imprévu confonde leur audace,
Qu'ils montent par le crime au comble des honneurs,
Elle voit du même œil leur gloire & leurs malheurs.
Soumise aux Loix du Ciel, & jamais empressée
A former de projets une chaîne insensée,

Elle

Elle étouffe ou bannit tous désirs superflus,
Les siens sont satisfaits aussi-tôt que conçus:
Tel est le vrai bonheur: la Divine Sagesse
En a fait aux Humains une égale largesse;
Il est le seul sensible aux plus grossiers esprits,
Le seul dont tous les cœurs puissent sentir le prix:
Bonheur, que les Méchans, pauvres dans l'opulence,
Et malgré leur savoir plongés dans l'ignorance,
Recherchent nuit & jour sans pouvoir l'acquérir,
Tandis que de lui-même aux Bons il vient s'offrir:
A l'Homme vertueux l'espérance fidelle,
Fait briller pour lui seul sa lumiére immortelle,
Jusqu'à cet heureux jour où l'ardeur de la Foi
La rempliſſe, l'absorbe, & la confonde en soi:
Jour heureux où de Dieu notre ame pénétrée,
Sera du vrai plaisir pour toujours enivrée.
La Nature nous porte en ces terrestres lieux
A rechercher les biens qui s'offrent à nos yeux;
Tandis que de la Foi les arrêts infaillibles,
Nous montrent le bonheur dans des biens invisibles.
Les Animaux guidés par l'attrait de leurs sens,
Bornent tous leurs désirs aux seuls besoins présens;
Mais l'Homme, que le Ciel doüa d'intelligence,
S'étend dans l'avenir aidé par l'espérance.
La Nature & la Foi par l'appas du bonheur,
Tournent à la Vertu les désirs de son cœur,
Redressent doucement sa pente tortueuse,
Brisent des passions la fougue impétueuse,
Et le portant sans cesse à tendre vèrs le Bien,
Dans le Bonheur d'autrui lui font trouver le sien;
Ainsi donc l'amour-propre est rendu sociable,
Aux yeux même du Ciel il devient agréable;
Par lui l'Homme se rend doux, bienfaisant, humain,
Et ne sauroit s'aimer qu'il n'aime son prochain.

Des nobles sentimens dont ton ame est pourvue,
Est-ce trop, selon toi, resserrer l'étendue?
Jusqu'à tes ennemis par de plus grands efforts,
Porte de ton amour les généreux transports :
Sur celle de ton Dieu régle ta bienveillance ;
Que ton cœur s'intéresse à tout Etre qui pense,
A tout Etre qui vit, à ces Mondes divers,
Qui forment avec toi cet immense Univers.
De l'amour-propre en nous l'impétueuse flame,
Anime à la vertu les puissances de l'ame.
Comme on voit une pierre en tombant dans les eaux,
Y former à l'instant des cercles inégaux,
Qui croissant par dégrés de distance en distance,
A mille autres bientôt donnent encore naissance ;
De même l'amour-propre agissant sur le cœur,
Fait chérir le parent, l'ami, le serviteur ;
Après eux la Patrie attire sa tendresse,
A tout le Genre-humain enfin il s'intéresse ;
Et suivant de son cœur les premiers mouvemens,
Il en répand par-tout les vifs épanchemens :
Plus l'Homme vertueux devient sensible & tendre,
Plus il sent son bonheur s'agrandir & s'étendre ;
Et quand son feu s'épure & devient charité,
Il met enfin le comble à sa félicité.
Arbitre de mes Chants, mon Génie, & mon Maître,
Seconde les transports que toi-même as fait naître ;
Tandis qu'en liberté variant mes accens,
Je m'éléve tantôt, & tantôt je descens :
Que ma Muse de l'Homme expose la noblesse,
Ou découvre au grand jour le fond de sa bassesse ;
Qu'animé par le feu de tes doctes leçons,
Je prenne, comme toi, tous les airs, tous les tons ;
Que selon le sujet, par un sage contraste,
Je tombe sans bassesse, & m'éléve sans faste ;

Que

Que je puiſſe, imitant ton ſtile ingénieux,
Paſſer du grave au doux, du vif au ſérieux;
Dans les traits les plus forts éviter la rudeſſe,
Dans le plus grand eſſor conſerver la juſteſſe,
Et donner de la grace à mes raiſonnemens,
Sans affoiblir leur poids par de vains ornemens.
O! tandis que ton nom recueillant notre hommage,
Sur le courant du tems paſſera d'âge en âge;
Dis-moi, puis-je eſpérer que mon frêle vaiſſeau,
Accompagne de loin un triomphe ſi beau;
Qu'avec toi partageant le vent qui te ſeconde,
Mon nom avec le tien vole un jour dans le Monde?
Lorſqu'enfin les Héros, les Miniſtres, les Rois,
De l'implacable Mort auront ſubi les Loix;
Que les fils rougiront, informés que leurs Péres
Jaloux de ton éclat, furent tes adverſaires;
Perçant de l'avenir les voiles ténébreux,
Ces Vers apprendont-ils à nos derniers neveux,
Que m'ouvrant les tréſors de la Philoſophie,
Tu fus & le ſoutien & l'honneur de ma vie;
Qu'encouragé par toi, je cherchai dans mes Chants,
Non le charme des ſons, mais la beauté du ſens;
Que j'oſai négliger les peintures brillantes,
Pour préſenter au cœur des vérités touchantes;
Qu'éteignant de l'Erreur le vulgaire flambeau,
Je fis ſur les Mortels briller un jour nouveau;
Que de l'orgueil humain confondant l'impoſture,
J'appris que tout eſt bien dans toute la Nature;
Que de nos paſſions les promts élancemens
Prêtent à la Raiſon d'utiles inſtrumens:
Que l'amour-propre au fond, loin d'être mépriſable,
Fait le bonheur de l'Homme & le rend ſociable;
Qu'il ne peut ici-bas être vraiment heureux,
Si la ſeule Vertu n'eſt l'objet de ſes vœux;

665 Et que pour un Mortel la ſciénce ſuprême,
Eſt enfin de ſavoir ſe connoître ſoi-même?

Fin de la Quatriéme & Derniére Epitre.

TABLE
DE L'ESSAI SUR L'HOMME.

Sommaire de la premiére Epitre.	Page 83
Epitre premiére.	85
Sommaire de la ſeconde Epitre.	99
Epitre deuxiéme.	101
Sommaire de la troiſiéme Epitre.	115
Epitre troiſiéme.	116
Sommaire de la quatriéme Epitre.	132
Epitre quatriéme.	133

ESSAI

ESSAI
SUR
LA CRITIQUE.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0171
DFG



ESSAI SUR LA CRITIQUE.

PREMIERE PARTIE.

IL est difficile de dire qui, manque le plus d'habileté, d'un fade Ecrivain ou d'un faux Critique : si l'un fatigue notre patience, l'autre égare notre jugement ; mais des deux, le premier est le moins dangereux & le moins commun : pour un qui écrit mal, dix critiquent de travèrs : il y eut un tems qu'un fat pouvoit se commettre seul ; [*de mauvais Critiques ne multiplioient point les fautes d'un mauvais Poëte, & ne partageoient point sa honte :*] à présent un Sot en vers, en augmente le nombre en prose.

C'est une aussi grande faute de juger mal, que de mal écrire ; & c'est une faute plus dangereuse.

Il en est de nos jugemens ainsi que de nos montres ; aucune d'elles ne s'accorde, chacun ajoûte foi à la sienne. (1) Un goût sûr n'est pas moins rare parmi les Critiques, qu'un vrai génie

Diversité de goûts : un goût sûr est très-rare.

[1 *Un goût sûr n'est pas moins rare*, &c.] Il veut dire, que comme nos jugemens ressemblent aux mesures artificielles du tems, & que ces dernières ne sont rien moins que d'accord entr'elles, il est nécessaire que tout jugement, pour être bon, soit accompagné d'un goût sûr.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0173
DFG

génie parmi les Poëtes : les lumiéres des uns & des autres doivent être un don du Ciel ; il faut être né Critique, de-même qu'il faut être né Poëte.

C'eſt à ceux qui excellent à enſeigner les autres ; (1) c'eſt à ceux qui écrivent bien, à critiquer avec liberté : (2) un Auteur eſt partial pour ſes écrits, je l'avoue ; mais un Critique ne l'eſt-il pas pour ſes ſentimens ?

Tous les hommes ſont nés avec quelque goût, mais il eſt ſouvent gâté par une éducation mal entendue. Diverſes autres cauſes de la multitude des mauvais Critiques.

Si l'on examine de près, on trouvera que la plupart des hommes ont en eux les principes du jugement : (3) la nature leur donne au moins une lueur : les traits, quoique foiblement tracés, ſont réguliers, mais comme une légére eſquiſſe qui eſt correcte, perd ſes graces par un faux coloris, de même (4) le bon-ſens eſt défiguré par un faux ſavoir : pluſieurs s'égarent dans le Dédale de l'Ecole, & tel ſe rend un fat, que la nature ne deſtinoit qu'à être un ſot ; il (5) perd le bon-ſens à la pourſuite du bel-eſprit, & devient

[1 *C'eſt à ceux qui excellent, à enſeigner les autres.*] Qui ſcribit artificioſe, ab aliis commodè ſcripta, facilè intelligere poterit. *Cic. ad Horren. lib. 4.*

[2 *C'eſt à ceux qui écrivent bien, à critiquer avec liberté.*] De pictore, ſculptore, fictore, niſi artifex judicare non poteſt. *Plin.*

[3 *La plupart des hommes ont en eux les principes du jugement.*] Omnes tacito quodam ſenſu ſine ulla arte aut ratione, quæ ſint in artibus ac rationibus recta ac prava dijudicant.

Cic. de Orat. lib. 3.

[4 *Le bon-ſens eſt défiguré par un faux ſavoir.*] Plus ſine doctrinâ, prudentia, quam ſine prudentiâ valet doctrina. *Quint.*

[5 *Il perd le bon ſens à la pourſuite du bel-eſprit.*] Le bel-eſprit conſiſte à joindre des idées dont le rapport a quelque agrément : or ſi l'on prend à tâche de chercher de pareils rapports, on perd inſenſiblement l'habitude de diſcerner les vraies relations des choſes, c'eſt-à-dire le bon-ſens.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0174
DFG

vient enſuite Critique pour ſa propre défenſe. Ceux qui ne ſauroient écrire, ainſi que ceux qui le peuvent, ſoit eunuques, ſoit rivaux, ſont également rongés par le dépit : tous les ſots ont la demangeaiſon de railler, & ils voudroient être du côté des rieurs : ſi en dépit d'Apollon Mevius rimaille, il y en a qui jugent encore plus mal qu'il n'écrit.

Quelques-uns ont d'abord paſſé pour Beaux-eſprits, enſuite pour Poëtes; de Poëtes ils ſont devenus Critiques, & ils ont enfin été reconnus pour ſots dans toutes les formes : il y en a d'autres qui ne ſauroient paſſer pour Beaux-eſprits ni pour Critiques, ſemblables (1) *aux mulâtres qui ne ſont ni blancs ni noirs.* Notre Ile ne fourmille pas moins de ces eſprits avortons, de ces demi-ſavans, que les bords du Nil d'inſectes à demi-formés; ce ſont des êtres manqués d'un genre ſi équivoque qu'on ne ſait quel nom leur donner : cent bouches ſuffiroient à peine pour les nommer tous, & il y auroit dequoi fatiguer un de ces vains parleurs capable de fatiguer cent perſonnes.

Etudier ſon propre goût, & connoître ſa portée.

Mais vous, qui courez après la gloire de diſpenſer la réputation & d'en aquérir; vous, qui prétendez vous parer à juſte titre du beau nom de Critique, aſſurez-vous de la connoiſſance de vous

[1 *Aux mulâtres qui ne ſont ni blancs ni noirs.*] Il y a dans l'original, *ſemblables au mulet peſant qui n'eſt ni cheval ni âne.* Cette comparaiſon ne choque point en Anglois, comme en François: je l'ai remplacée le mieux, qu'il m'a été poſſible. Ce n'eſt point manquer à la fidélité de la traduction, lorſqu'on ne fait point de changemens, qu'on ne les faſſe remarquer au lecteur.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0175
DFG

vous-même & de celle de votre portée; (1) reconnoissez l'étendue de votre génie, de votre goût, de votre savoir; sondez votre profondeur, ne cherchez point à pénétrer au-delà; mais discrets, (2) fixez votre attention sur ce point critique où le sens finit, & où la stupidité commence: la nature a prescrit de justes bornes à toutes choses, elle a sagement rabaissé la présomption de notre esprit orgueilleux: ainsi que l'Océan ne gagne point sur quelque endroit de la Terre, qu'il ne laisse en quelque autre des plaines de sable découvertes; de même la mémoire ne domine point dans l'ame, que la solidité de l'entendement n'y régne avec moins de puissance; & les rayons d'une imagination ardente ne sauroient y briller, qu'ils n'y dissipent les tendres impressions de la mémoire: une telle science n'est que pour un tel génie; tant l'art est étendu, tant l'esprit de l'homme est borné, & borné non-seulement à quelque art particulier, mais bien souvent encore à quelques parties

[1 *Reconnoissez l'étendue de votre génie, de votre goût*, &c.]

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, & versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri; cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
Hor. A. P. 38.

[2 *Fixez votre attention sur ce point critique où le sens finit, & où la stupidité commence.*] Ces mots expriment un excellent conseil, qui est de prendre garde à nous, quand nos idées commencent à devenir obscures & de ne pas continuer ce que nous sommes ordinairement tentés de faire, quoique cette obscurité soit un motif pour nous arrêter; car elle vient ou de l'imperfection de nos connoissances relativement au sujet, ou de ce que ce sujet à d'incompréhensible en lui même: or dans l'un & l'autre cas l'homme d'esprit devient un idiot.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0176
DFG

ties d'un seul art : nous perdons, comme les Rois, une partie des conquêtes que nous avons faites par la vaine ambition d'en faire de nouvelles; chacun pourroit bien gouverner son district, s'il vouloit s'en tenir à ce qu'il entend.

La nature est le meilleur guide du jugement.

La première loi est de suivre la nature : que vos jugemens soient marqués à son coin, qui est constamment le même : la nature qui n'erre point, qui brille toujours du même feu divin, lumière pure, invariable, universelle, doit donner à tout la vie, la force, la beauté : (1) elle est tout-à-la-fois la source, la fin, la régle de l'art : c'est de ce fond que l'art doit pourvoir à ses justes besoins, travaillant sans se montrer, & présidant sans faste; semblable à l'ame qui nourrit d'esprits le corps qu'elle anime, qui le remplit de vigueur, dirige chaque mouvement, & fait agir chaque nerf; invisible elle-même, elle n'est apperçue que dans ses effets : tel à qui la faveur du Ciel a prodigué les trésors de l'esprit, auroit besoin d'en avoir encore autant pour en savoir faire usage; car l'esprit & le jugement sont sans cesse aux prises, quoique destinés, comme l'homme & la femme, à s'entr'aider mutuellement : il y a plus d'habileté à guider qu'à éperonner le Palefroi des Muses, à modérer ses emportemens qu'à les exciter : le cheval aîlé, ainsi qu'un généreux coursier, ne fait jamais paroître un plus beau feu, que lorsqu'il est retenu dans sa course.

Ces

[1 *Elle est tout-à-la-fois la source, la fin, & la régle de l'Art.*]

——— ——— alterius sic
Altera poscit opem res, & conjurat amicè.
Hor. A. P. 410.

L'art n'eſt que la nature réduite en régles.

(1) Ces régles anciennement découvertes & non inventées, ne ſont que la ſimple nature miſe en méthode : telle qu'une Monarchie, elle n'eſt reſtreinte que par les propres loix qu'elle-même a d'abord preſcrites.

Les régles ont été tirées de la pratique des Anciens.

Ecoutez la Gréce ſavante nous annoncer ces utiles régles; quand il faut retenir ſon eſſor, ou s'y abandonner : du ſommet du Parnaſſe elle nous montre ſes nourriſſons, & nous marque les traces de leur courſe hardie ; elle tient de loin, & fort haut, le prix immortel, & elle nous preſſe d'y atteindre par des pas ſemblables aux leurs : (2) les régles fûrent ainſi copiées d'après de grands modéles ; elle tira d'eux ce qu'ils tenoient du Ciel : une généreuſe critique épuroit le feu de la Poëſie, & enſeignoit à admirer avec connoiſſance : ſervant aux Muſes de Dame d'atour, elle s'occupoit à relever leurs charmes & à les rendre plus aimables : les Beaux-eſprits s'écartèrent dans la ſuite de cet ordre ; ne

[1 *Ces régles anciennement découvertes*, &c.] Aucun Auteur n'a mieux expliqué que *Ciceron*, comment on s'y eſt pris pour réduire en *arts* les différentes parties des connoiſſances humaines : ——— *Nihil eſt quod ad artem redigi poſſit, niſi ille prius, qui illa tenet, quorum artem inſtituere vult, habeat illam ſcientiam ut ex iis rebus, quarum ars nondum ſit, artem efficere poſſit.* —— *Omnia ferè, quæ ſunt concluſa nunc artibus, diſperſa & diſſipata quondam fuerunt, ut in muſicis, &c. Adhibita eſt igitur ars quædam extrinſeca ex alio genere quodam, quod ſibi totum philoſophi aſſumunt ; quæ rem diſſolutam divulſamque conglutinaret, & ratione quadam conſtringeret.* De Orat. l. 1. c. 41, 42.

[2 *Les régles furent ainſi copiées d'après de grands modèles.*] Nec enim artibus editis factum eſt ut argumenta inveniremus, ſed dicta ſunt omnia antequam præciperentur, mox ea ſcriptores obſervata & collecta ediderunt. *Quintil.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0178
DFG

ne pouvant gagner la Maîtreſſe, ils courtiſèrent la Suivante ; ils tournèrent contre la Poëſie ſes propres armes, & ils ne haïrent perſonne avec plus de violence, que ceux dont ils avoient le plus appris : c'eſt ainſi que les *Suppôts* modernes *de la Pharmacie* (1) apprennent par les ordonnances des Médecins, l'art d'en jouer le rôle ; & que hardis dans la pratique des régles qu'ils confondent, ils ordonnent, ils appliquent des remédes, & traitent leurs Maîtres de ſots & d'ignorans : il y en a qui ne s'attachent aux écrits des Anciens, que pour en faire leur proie, ils gâtent tout ce qu'ils touchent, plus dangereux que le tems & les vers : d'autres Critiques ſecs & plats, dénués de la moindre invention, écrivent une ſtupide recette (2) pour compoſer un Poëme : ceux-ci décrient le bon-ſens, en voulant étaler leur ſavoir ; & ceux-là défigurent les penſées des Anciens & les font diſparoître, en voulant les expliquer.

Vous donc, qui voulez diriger votre jugement par une voie ſûre & droite, connoiſſez bien le caractére propre de chaque Ancien ; ſa fable, ſon ſujet, ſon but, ſa religion, ſon pays, & le génie de ſon ſiécle : ſi vous n'avez devant les yeux

Il en réſulte la néceſſité d'étudier les Anciens à fond, particuliérement Homére & Virgile.

(1) Cette réflexion a particuliérement lieu pour l'Angleterre. Il y a dans l'original le terme d'*Apoticaire*, auquel on n'attache point en Anglois une idée auſſi ignoble qu'en François.

(2) Il y a dans les *Mêlanges* du Docteur Swift & de Mr. Pope, un Traité de *Martinus Scriblerus* ſur le *Bathos* ou l'Anti-Sublime. Je crois que le Docteur Arbuthnot en donna la premiére idée, & que Mr. Pope eut le plus de part à l'exécution. On y trouve une recette pour compoſer un Poëme Epique : ce même Traité vient d'être réimprimé dans les Ouvrages de Mr. Pope en proſe.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0179
DFG

yeux toutes ces choſes à la fois, vous ne pouvez que chicaner, & non pas critiquer : que les Ouvrages d'Homére ſoient votre étude & vos délices ; liſez-les pendant le jour, méditez-les pendant la nuit : (1) formez votre jugement ſur eux, (2) tirez-en vos principes, & recherchez-y la trace des Muſes en remontant juſqu'à leur origine : liſez & reliſez-en le texte, en le comparant avec lui-même, & que la Muſe (3) de Mantoue vous ſerve de commentaire.

(4) Quand Virgile jeune encore entreprit de chanter les Rois & les combats, avant que les avis d'Apollon (5) euſſent frappé ſon oreille tremblante, peut-être ſe croyoit-il au-deſſus des loix de la Critique, & que prétendant ne ſe guider que par la nature, il dédaignoit de tirer d'un autre fond que du ſien : mais quand il vint à examiner de près, il trouva que la Nature &

(1) —— *Vos exemplaria Græca*
Nocturna verſate manu, verſate diurna.
HORAT. de Art. Poët. 269.

[2 *Tirez-en vos principes.*]
Qui, quid ſit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chryſippo & Crantore dicit.
HOR. *Epiſt.* 2. L. 1.

(3) Virgile a imité dans l'*Eneide* les deux Poëmes d'Homére, & il a reſſerré en un ſeul deſſein ceux de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée*.

[4 *Quand Virgile jeune encore entreprit de chanter les Rois & les combats.*] Une tradition, que *Servius* nous a tranſmiſe, porte que Virgile débuta par compoſer un Poëme ſur les ſanglantes querelles d'*Albe* & de *Rome*.

(5) C'eſt l'expreſſion de Virgile dans une de ſes *Eclogues*, & quelques Critiques à cette occaſion prétendent qu'il avoit commencé un Poëme héroïque ſur *les Rois & les Guerres de Toſcane*.

Cum canerem Reges & Prælia, Cynthius aurem
Vellit ——
VIRG. Eclog. VI. 3.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0180
DFG

& Homére n'é oient qu'une même choſe : convaincu, étonné, il reprime un deſſein trop hardi ; & travaillant ſes écrits, il s'aſſujettit à des régles auſſi étroites, que ſi chaque vers eut été ſoumis à l'œil ſévére du Critique (1) de Stagire : apprenez delà à concevoir une juſte eſtime pour les anciennes régles ; les copier, c'eſt copier la Nature.

Des licences & de l'uſage qu'en ont fait les Anciens.

Il eſt cependant des beautés que les régles ne peuvent enſeigner : Il y a des traits heureux, ainſi que des traits de l'art. La Muſique & la Poëſie ſe reſſemblent ; dans l'une & dans l'autre il y a des graces ſans nom, qui ne peuvent être ſaiſies que par une main de Maître. Les régles n'étant préſcrites que pour une fin, ſi lorſqu'elles ſe trouvent trop reſſerrées, une heureuſe licence répond entiérement au deſſein propoſé, (2) cette licence devient elle-même une régle : Pégaſe alors peut hardiment, pour prendre un chemin plus court, s'écarter de la route battue. (3) De grands génies peuvent quelquefois violer les régles avec ſuccès, & s'élever juſqu'à des fautes que les vrais Critiques n'oſent corriger ; s'é-

(1) Ariſtote étoit de la ville de Stagire en Thrace.

[2 *Cette licence devient elle-même une régle.*] Neque tam ſancta ſunt iſta præcepta, ſed hoc quidquid eſt, utilitas excogitavit ; non negabo autem ſic utile eſſe plerumque ; verum ſi eadem illa nobis aliud ſuadebit utilitas, hanc, relictis magiſtrorum authoritatibus, ſequemur.

Quintil. lib. 2. cap. 13.

[3 *De grands génies peuvent quelquefois violer les régles avec ſuccès.*] La plupart des Religions ont ce qu'on appelle des *miſteres*, dont les uns ſont au-deſſus de la raiſon, & les autres oppoſés à la raiſon. Il en eſt de-même des *ſublimites* de la Poëſie ; les unes ſont *au-deſſus* des régles ordinaires, & les autres *contraires* à ces mêmes régles.

s'éloigner des limites vulgaires avec un beau désordre, & franchissant les barriéres du jugement aller droit au cœur par une grace que l'Art ne peut atteindre, & qui d'un seul coup en remplit toutes les fins. C'est ainsi que dans une perspective, l'œil se trouve agréablement frappé par des objets, qui ne sont point dans l'ordre ordinaire de la Nature, par un roc informe, par un précipice effrayant; mais dans ces occasions même, la Poësie exige une certaine retenue; elle veut de la discrétion jusques dans le délire. Quoique les Anciens aient transgressé leurs propres régles, (tels que des Rois qui se dispensent des loix, qu'ils ont faites) Modernes, soyez réservés: si vous enfreignez la loi, n'en violez jamais l'objet, ne le faites que rarement, & que par nécessité; ayez au-moins leur exemple à alléguer: sinon, le Critique procéde impitoyablement contre vos écrits, il saisit votre réputation, & met ses loix en vigueur.

Je sais qu'il est (1) des esprits présomptueux qui regardent dans les Anciens même, ces heureuses libertés comme des défauts. Des figures qui ne sont faites que pour un certain jour & une certaine place, envisagées séparément ou de trop près, paroissent irréguliéres & monstrueuses; mais si on les considére dans leur point de vue, une distance proportionnée les réconcilie avec la régularité & les graces. Un Général prudent

[1 *Des esprits présomptueux qui regardent dans les Anciens même, ces heureuses libertés comme des défauts.*] Modestè & circumspecto judicio de tantis viris pronunciandum, ne quod (quod plerisque accidit) damnent quod non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnibus eorum legentibus placere, quam multa displicere maluerim. *Quint.*

dent ne doit pas toujours ranger son armée sur des lignes égales, & déployer généralement toutes ses troupes en ordre de bataille ; mais il doit s'accommoder au terrein, aux circonstances ; cacher ses forces, & quelquefois même faire semblant de fuir. Ce qui paroît une faute, peut n'être qu'un stratagême ; souvent (1) ce n'est point Homére qui dort, c'est son lecteur qui rêve.

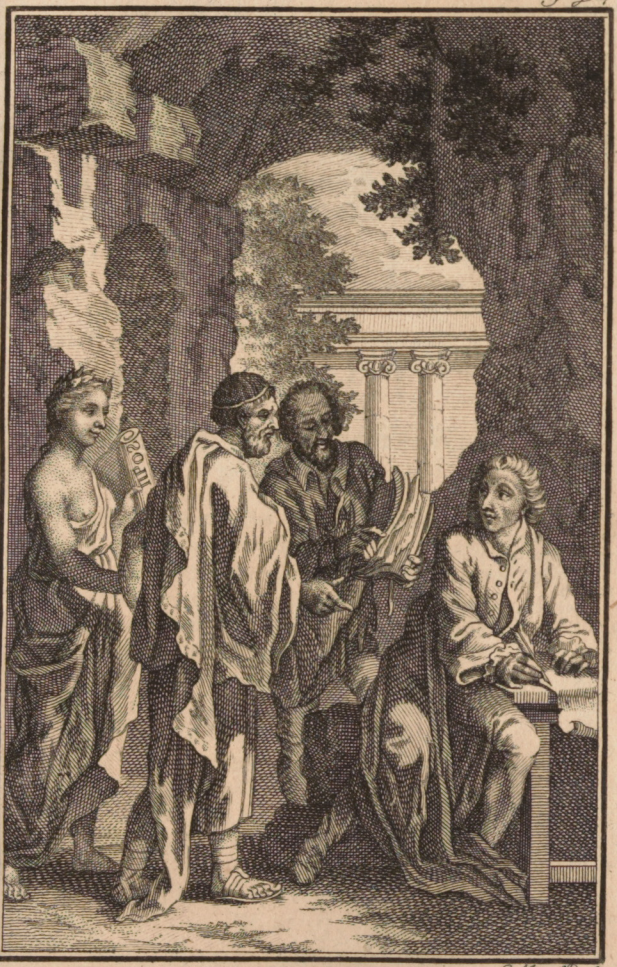
Respect dû aux Anciens & leur éloge.

Les lauriers qui ornent les autels des Anciens conservent encore leur verdure, préservés de l'atteinte des mains sacriléges, respectés par les flammes, par la rage encore plus cruelle de l'envie, par la guerre qui détruit tout, & par (2) les siécles de la plus profonde ignorance : voyez les Savans de tous les climats y apporter le tribut de leur encens ; écoutez les Poëtes d'un commun accord faire resonner leur éloge en toutes les langues : que toutes les voix s'unissent en leur honneur, & que l'Univers entier, formant un chœur général, célébre de si justes louanges. O Poëtes triomphans, nés dans de plus heureux jours, immortels héritiers d'une

[1 *Ce n'est point Homére qui dort.*] Notre Auteur blâme ici le mot, dont la plûpart des Critiques font si fréquemment usage, *quandoquebonus dormitat Homerus ;* faute d'avoir bien compris le sens d'*Horace*, en prenant *quandoque* pour *aliquando*.

[2 *Les siécles de la plus profonde ignorance.*] L'Auteur indique ici la derniére des quatre principales causes de la destruction des Ouvrages des plus fameux Ecrivains de l'Antiquité. Cette cause est le long régne de l'ignorance & de la superstition dans les *Cloîtres :* les trois autres sont le feu, qui a réduit en cendres la Bibliothéque d'*Alexandrie* pour ne nommer que celle-là ; l'envieuse rage des *Zoiles* & de leurs pareils & l'irruption des Barbares dans l'Empire.

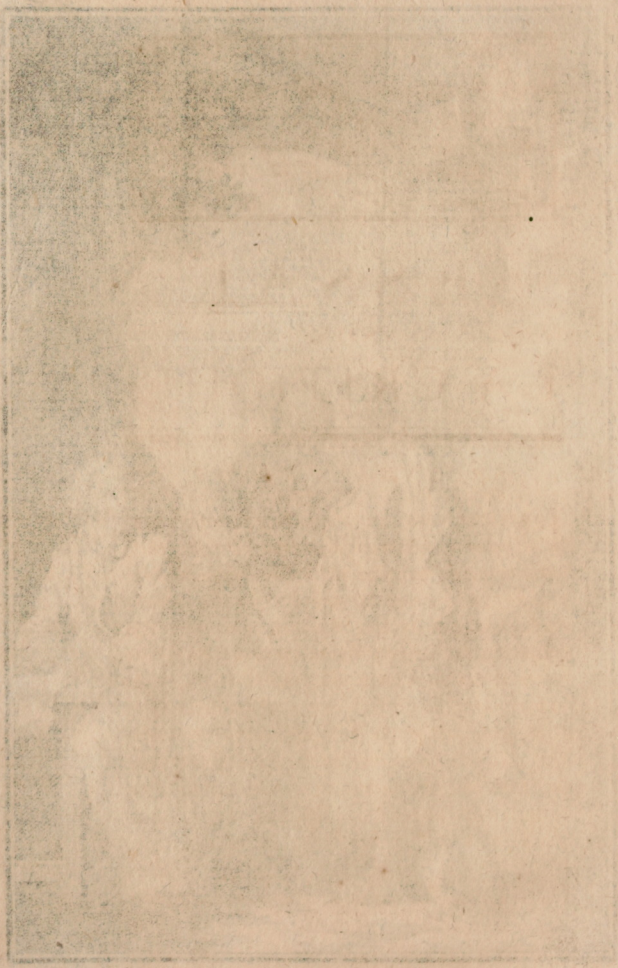
d'une gloire universelle, semblables à des fleuves qui s'accroissent dans leurs cours, vos honneurs s'augmentent avec le nombre des années : des Nations à naître feront retentir vos noms glorieux ; des Mondes à découvrir vous consacreront leurs applaudissemens : O puisse une étincelle de votre feu céleste, inspirer le dernier, le moindre de vos nourrissons, qui d'une aîle foible suit de loin votre vol rapide, & dont l'esprit en feu lorsqu'il vous lit, tremble, lorsqu'il faut écrire; *qu'instruit par vous*, j'apprenne aux esprits vains & présomptueux la science peu commune d'admirer la supériorité du mérite, & de se défier de ses propres lumiéres.



J. Mansfeld fc.

Puisse une étincelle de votre feu celeste, inspirer le dernier, le moindre de vos nourrissons!

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0185
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0186
DFG



ESSAI
SUR
LA CRITIQUE.

SECONDE PARTIE.

DE toutes les causes qui conspirent à aveugler le jugement & à égarer l'esprit, celle dont la pente entraîne un foible génie avec le plus de force, c'est la vanité; vice qui adhére constamment à un sot. Ce que la nature lui a refusé en mérite, est abondamment suppléé par le renfort d'une vanité secourable. Il en est de l'ame comme du corps; ce qui est vuide de sang & d'esprits, est gonflé de vent: Où l'esprit manque, la suffisance vient au secours; & le vuide de sens, ce grand vuide, se trouve entiérement rempli. Mais quand une fois la raison desabusée vient à dissiper ce nuage, la vérité perce, & répand un jour auquel on ne peut résister. (1) Ne vous fiez point à vous-même, & pour

Cause de la corruption du jugement, la Vanité.

[1 *Ne vous fiez point à vous-même, & pour connoître vos défauts, ne dédaignez de faire usage d'aucun ami.*]

connoître vos défauts, ne dédaignez de faire usage d'aucun ami, ni d'aucun ennemi.

Demi-savoir. Un savoir médiocre est une chose dangereuse: il faut boire à pleine coupe à la fontaine d'Hypocréne, ou n'y point boire du tout; de petits coups brouillent le cerveau, & la raison ne revient qu'en bûvant à grands traits. Enflammé d'abord par l'attrait des Muses, un jeune téméraire attente au sublime de l'art: du niveau de son esprit, sa vue bornée dans une sphére étroite, n'apperçoit point la distance qui est au-delà; mais à mesure qu'il avance, les sciences lui découvrent avec surprise de nouvelles scénes, qui s'élévent dans un éloignement sans fin. C'est ainsi que charmé à la premiére vue, le voïageur entreprend de gagner la cime des Alpes, il franchit les vallées, & semble vouloir escalader les Cieux; les neiges éternelles lui paroissent déjà passées; les premiers nuages, les premiéres montagnes lui semblent les derniéres; mais les a-t'il atteintes, il tremble à la vue d'une carriére qui s'allonge & d'un travail qui s'accroît; ses yeux errans se lassent d'une perspective qui s'étend de plus en plus; les montagnes entassées se multiplient, & de nouvelles Alpes renaissent.

(1)

Versus reprehendet inertes:
Culpabit duros: incomtis allinet atrum
Transversa calamo signum: ambitiosa recidet
Ornamenta, parum claris lucem dare coget:
Arguet ambiguè dictum: mutanda notabit:
Fiet Aristarchus nec dicet, Cur ego amicum
Offendam in nugis?

HOR. A. P. 445.

(1) Un vrai Critique lit un Ouvrage dans le même esprit, que l'Auteur l'a composé ; il envisage le tout ; (2) il ne s'étudie point à relever de petites fautes, lorsque l'ame est émue par la nature, & qu'elle est échaufée par des beautés raviſſantes ; il ne sacrifie point au plaisir insipide d'une malignité mordante, le plaisir généreux d'être charmé d'un Ouvrage d'esprit. On ne peut, il est vrai, rien blâmer dans ces Poësies languiſſantes, *semblables à une eau* sans flux ni reflux, exemptes de fautes, toujours égales, correctement froides, & rampantes avec régularité ; on ne peut rien blâmer, mais on peut dormir. Dans les Ouvrages d'esprit, comme dans ceux de la nature, ce n'est point la régularité de quelques parties détachées qui touche le cœur. Une belle lévre, ou de beaux yeux, ne font point ce qui s'appelle une Beauté ; mais c'est la force réunie & le résultat complet du tout. De-même, lorsqu'on voit ce Dôme (3) si bien proportionné, (digne objet de l'admiration du monde, digne même de la tienne,

Défaut de juger par une partie & non par le tout.

[1 *Un vrai Critique lit un Ouvrage dans le même esprit, qu'il a été composé.*] Diligenter legendum est, ac pænè ad scribendi sollicitudinem : Nec per partes modò scrutanda sunt omnia, sed perlectus liber utique ex integro resumendus. *Quintil.*

[2 *Il ne s'étudie point à relever de petites fautes, lorsque l'ame est émue par la nature, & qu'elle est échaufée par des beautés raviſſantes.*] Il est juste, qu'un vrai Critique en agisse ainsi : car par cela même que l'imagination d'un Auteur a été échaufée par la contemplation d'un grand nombre de belles idées, il doit naturellement avoir fait quelques légeres fautes, qu'on ne sauroit lui imputer : pour les éviter, il auroit dû être de sang froid ; ce qui est contre la supposition.

(3) Le Dôme de l'Egliſe de St. Pierre de Rome.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0189
DFG

ô superbe Rome !) des parties détachées ne frappent point d'une maniére inégale ; le tout ensemble se présente réuni aux yeux du spectateur étonné : rien de choquant dans la hauteur, la longueur & la largeur : le tout est tout-à-la-fois hardi & régulier.

Qui voudroit une Piéce sans défauts, voudroit ce qui n'a point été, ce qui n'est point, & ce qui ne sera jamais. En tout Ouvrage regardez le but de l'Auteur, car on ne peut y trouver plus, qu'il n'y a voulu mettre : & si les moyens sont bons, & que la conduite soit exacte, il mérite des applaudissemens, au mépris de quelques fautes légéres. L'homme d'esprit, ainsi que l'homme du monde, doit quelquefois commettre de petites fautes, pour en éviter de grandes. Négligez les régles qu'imposent des Critiques épilogueurs ; il est glorieux d'ignorer de certaines bagatelles. (1) La plûpart des Critiques amoureux d'une beauté subalterne, font dépendre le tout d'une partie ; ils parlent de principes, mais ils leur substituent des idées superficielles, & préoccupés de leurs notions, ils sacrifient tout à quelque chimére favorite.

Affection & foible pour une particularité.

On dit qu'un jour le Chevalier de la Manche rencontrant un Poëte en son chemin, discourut des régles du Théâtre dans des termes aussi

[1 *La plûpart des Critiques amoureux d'une beauté subalterne*, &c.] Ce ne sont pas seulement les Critiques, mais aussi les Héros, & les *Rois*, qui commettent cette même faute : Quand ces derniers ont perdu de vue le seul objet digne de leur attention, savoir le soin & la conservation du *tout*, ils fixent leurs regards sur quelque partie, par exemple l'argent, la gloire attachée à des exploits guerriers, le despotisme, &c. & sacrifient le *tout*, à quelque chimére favorite.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0190
DFG

auſſi juſtes, d'un air auſſi ſenſé, que Dennis (1) l'auroit pû faire ; décidant que tous ceux qui oſoient s'éloigner des régles d'Ariſtote, étoient des fous & des ſots achevés. Notre Poëte, heureux d'avoir rencontré un juge ſi habile, tire ſa Piéce, & le prie de lui dire ſon avis: Il lui en fait remarquer le ſujet & l'intrigue, les caractéres, les paſſions, les différentes unités, tout ; & le tout étoit exactement conforme aux régles : mais il y avoit un combat en champ clos, qui n'étoit point repréſenté ſur le théâtre : „ Comment, (s'écrie „ le Chevalier de la Manche) ſupprimer un „ combat ?" Aſſurément, il faut renoncer aux régles du Philoſophe Grec. ., Non, de-par le „ ciel, (répond-il en fureur) Chevaliers, „ Ecuyers, Courſiers, tous doivent figurer ſur „ la ſcéne." Le théâtre ne ſauroit les contenir. „ Bâtiſſez-en donc un nouveau, ou re„ préſentez en pleine campagne.

Voilà les Critiques ! Plus de caprice que de jugement, curieux & non connoiſſeurs, (2) pointilleux & non exacts, ils ſe forment de petites idées, & ils péchent contre l'art, ainſi que la plûpart des gens contre la politeſſe, par trop d'attachement pour les minuties.

(1) Dennis, Poëte & Critique Anglois, jugeoit avec chaleur & écrivoit avec froideur. Il eſt cité ici par dériſion.

[2 *Pointilleux & non exacts.*] *L'Exactitude* eſt la juſte proportion des parties entr'elles, & leur harmonie dans un tout. Celui qui n'a point ce talent, c'eſt-à-dire, qui manque d'exactitude, & qui cependant veut jouer le rôle de Critique, doit s'attacher à des mots & à des ſyllabes, ou, ce qui revient au même, devenir *pointilleux*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0191
DFG

Pointes & subtilités.

Quelques-uns bornent leur goût aux *concetti*; chaque vers doit frapper par quelque trait qui petille ; ils sont charmés d'un Ouvrage où il n'y a rien de juste, où tout est déplacé : amas bizarre & cahos éblouissant d'esprit & de pointes. Ces Poëtes ressemblent à ces Artistes, qui incapables de peindre le nud, & de tracer les graces vives de la simple nature, la chargent d'or & de joyaux, & sous ces ornemens cachent leur manque de talent. Le vrai bel-esprit n'est que la nature mise à son avantage : ce qui a été souvent pensé, mais ce qui ne fut jamais si bien exprimé ; un trait dont la vérité porte sa preuve à la premiére vue, & qui nous retrace (1) l'image de nos propres pensées. Comme les ombres relévent avec douceur l'éclat de la lumiére, de-même une modeste simplicité donne du relief à la vivacité de l'esprit : car il peut y avoir dans un Ouvrage plus d'esprit, qu'il n'en faut pour qu'il soit bon, ainsi qu'un corps peut périr par réplétion de sang.

Stile.

Quelques autres n'ont pour tout objet de leurs soins, que le stile ; ils apprécient un Livre, comme les femmes apprécient un homme par l'ajustement : leur éloge est toujours le „ même, „ Le stile en est excellent." Quant au sens, ils suppose nt avec humilité, qu'il est fort bon. Comme on ne trouve d'ordinaire que peu de fruit sur un arbre abondamment couvert de feuilles, de-même on trouve rarement beaucoup de sens sous beaucoup de mots. La fausse

[2 *L'Image de nos propres pensées.*] Naturam intueamur, hanc sequamur ; id facillimè accipiunt animi quod agnoscunt. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

fausse éloquence, semblable au prisme de verre, répand ses couleurs fastueuses sur toute sorte d'objets ; on n'apperçoit plus la face de la nature ; tout paroît également vif, tout reluit sans distinction : la véritable éloquence est comme le Soleil qui répand un jour fidéle & lumineux sur les objets qu'il éclaire ; il les embellit & les dore, pour ainsi dire, mais il ne les altére point. L'expression est l'habillement de la pensée, elle n'est décente qu'autant qu'elle est bien assortie : une pensée basse exprimée en termes pompeux, ressemble à un paysan revêtu de la Pourpre Royale : car différens stiles s'assortissent avec différens sujets, ainsi qu'il y a différens habits pour la campagne, la ville, & la cour. Il y en a (1) qui prétendent à la gloire par un assemblage de vieux mots ; anciens pour la phrase, & vrais modernes pour le sens. Des riens étudiés, d'un stile si étrange, étonnent les ignorans & font rire les savans. C'est avec aussi peu de succès que le *Fangoso* (2) de la Comédie, que la

[1 *Qui prétendent à la gloire par un assemblage de vieux mots.*] Abolita & abrogata retinere, insolentiæ cujusdam est, & frivolæ in parvis jactantiæ. *Quintil. lib. 1. 6.*

Opus est ut verba à vetustate repetita neque crebra sint, neque manifesta ; quia nil est odiosius affectatione, nec utique ab ultimis repetita temporibus. Oratio cujus summa virtus est perspicuitas, quam fit vitiosa si egeat interprete ? Ergo ut novorum optima erunt maximè vetera, ita veterum maximè nova. Idem.

(2) C'est le nom d'un personnage d'une Comédie de ben Johnson, qui, pour me servir des termes de cet Auteur même, suivoit la mode comme un *espion*, toujours d'un pas en arriére, attrapant réguliérement celle que l'on quittoit.

vanité grossiére de ces précieux affectés se pare des habits, que les gens du bel-air viennent de quittter. Ils ne ressemblent aux esprits de l'ancien tems, que comme des singes en pourpoint ressembleroient à nos grands-péres. C'est la même régle pour les mots, que pour les modes : ce qui est trop nouveau ou trop ancien est également ridicule. On ne doit être ni des premiers à suivre l'un, ni des derniers à quitter l'autre.

Cadence & Harmonie.

Mais la plûpart jugent d'un Poëme par la cadence ; (1) il n'est bon ou mauvais, qu'autant que le vers est dur ou coulant. Quoique mille charmes se réunissent en une Muse brillante, un sot épris de l'harmonie n'en admire que la voix: C'est le plaisir de l'ouïe & non l'envie de se former l'esprit qui l'attire au Parnasse, semblable à ceux qui ne fréquentent les temples que pour la musique & non pour l'instruction. Esclaves d'une mesure égale & uniforme, il y en a, qui ne s'attachent dans un vers qu'au nombre exact des syllabes, tandis que d'ailleurs (2) l'oreille peu ménagée est harassée de voyelles qui s'entre-heurtent, tandis que des explétifs *viennent* prêtant l'appui de leur foible secours,

Que dix mots bas font un sot vers qui rampe!

& que l'on est rebattu du bourdonnement d'une mono-

(1) *Quis populi sermo est? quis enim? nisi carmine molli*
Nunc demum numero fluere, ut per læve severos
Effugiat junctura ungues : scit tendere versum,
Non secus ac si oculo rubricam dirigat uno.
Persius sat. 1.

(2) *L'oreille est harassée de voyelles qui s'entre-heurtent.*] Fugiemus crebras vocalium concursiones, quæ vastam atque hiantem orationem reddunt. Cic. *ad Herenn. lib.* 4. Vide etiam. Quintil. lib. 9. c. 4.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0194
DFG

monotonie périodique dont le retour assuré est une rime constamment attendue. Dès que l'on trouve dans un vers *l'haleine rafraichissante des Zéphirs*, le suivant fait entendre, *au travers des feuillages, leurs tendres soupirs.* Au murmure agréable d'un ruisseau cristallin que le Poëte fait *gazouiller*, le lecteur est menacé, & non envain, de *sommeiller* : Enfin,

Tel qu'un serpent blessé qui se traîne avec peine,

un vers Alexandrin & déplacé termine la derniére stance, & la seule, où il y ait quelque pointe frivole, qu'on qualifie de belle pensée. Laissons à ces versificateurs le soin de rimer avec mélodie leurs insipides vers, & de distinguer un son moëlleux d'avec celui qui est languissamment lent : Réservons nos éloges à l'agréable vigueur d'une Poësie qui réunit la force de Denham & la douceur de Waller. (1) Ecrire d'un stile aisé est l'effet, non du hazard, mais de l'art ; ainsi que l'on aquiert par la danse des mouvemens plus naturels & plus libres. Ce n'est point assez de ne blesser par aucune rudesse ; le son doit paroître l'écho du sens qu'il exprime : La douce haleine du Zéphir doit se faire sentir dans un vers encore plus doux, & le cours d'un ruisseau doit se retrouver dans un stile encore plus coulant ; Mais quand les vagues courroucées, se brisant contre le rivage, le font retentir de leurs mugissemens, la Poësie rude & rauque, telle qu'un torrent, doit bruire avec effroi. Quand Ajax s'efforce de lancer une

(1) Deux Poëtes Anglois fort estimés qui vivoient du tems de Charles II.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0195
DFG

pierre d'une vaſte maſſe, ſes efforts doivent peiner le vers, & en retarder la marche peſante. Le ſtile au-contraire aiſé, léger & vif, (1) la viteſſe de Camille au travèrs des plaines & ſur la mer, ſans fouler les épis & ſans effleurer les ondes. (2) Ecoutez le fameux Timothée, & fur-

(1) *La viteſſe de Camille au travèrs des plaines & ſur la mer*, &c.] *Camille* eſt une des héroïnes de *Virgile*. Endurcie aux travaux de *Mars*, elle ſurpaſſoit les vents à la courſe:

Illa vel intactæ ſegetis per ſumma volaret
Gramina; nec teneras curſu læſiſſet ariſtas;
Vel mare per medium, fluctu ſuſpenſa tumenti
Ferret iter; celeres nec tingeret æquore plantas.
ÆN. VII. 806.

(2) Theſe equal ſyllables alone require,
Tho' oft' the ear the open vowels tire;
While expletives their feeble aid *do* join;
And ten low words oft' creep in one dull line,
While they ring round the ſame unvary'd chimes,
With ſure returns of ſtill expected rhymes.
Where-e'er you find *the cooling weſtern breeze*,
In the next line, it *whiſpers thro' the trees*.
If cryſtal ſtreams *with pleaſing murmurs creep*.
The reader's threaten'd (not in vain) with *ſleep*
Then at the laſt and only couplet, fraught
With ſome unmeaning Thing they call a Thought,
A needleſs *Alexandrine* ends the ſong,
That like a wounded ſnake, drags its ſlow length along.
Leave ſuch to tune their own dull rhymes, and Know
What's roundly ſmooth, or languiſhingly ſlow;
And praiſe the eaſy vigour of a line,
Where *Denham's* ſtrength and *Waller's* ſweetneſs join.
True eaſe in writing comes from art, not chance,
As thoſe move eaſieſt who have learn'd to dance.
'Tis not enough, no harſhneſs gives offence,
The ſound muſt ſeem an echo to the ſenſe.
Soft is the ſtrain when *Zephyr* gently blows,
And the ſmooth ſtream in ſmoother numbers flows;
But when loud ſurges laſh the ſounding ſhore,
The hoarſe, rough verſe ſhould like the torrent roar.
When *Ajax* ſtrives, ſome rock's vaſt weight to throw,
The line too labours, and the words move ſlow;
Not

surpris de la variété de ses sons, voyez-le commander aux passions, les irriter & les calmer tour-à-tour : (1) le Fils de Jupiter Libien, sensible à toutes les différentes impressions de ses accens, est alternativement enflammé par la gloire & attendri par l'amour ; ses yeux terribles s'allument en ce moment d'une fureur étincelante, & dans le moment suivant il lui échappe des soupirs, il laisse couler des pleurs : effets de la nature, qu'éprouvent également les Grecs & les Perses : le vainqueur du Monde est lui-même subjugué par la puissance de l'harmonie : tous nos cœurs rendent hommage au *pouvoir de la Musique*, & ce que Timothée fut autrefois, (2) Dryden l'est aujourd'hui.

Facilité ou difficulté dans le goût.

Evitez les extrêmes, & fuyez le défaut de ceux dont le goût trop difficile, approuve ou desapprouve tout. S'offenser des moindres bagatelles, est toujours une marque de beaucoup

Not so, when swift *Camilla* scours the plain,
Flies o'er th'unbending corn, and skims along the main.

J'ai tâché d'imiter dans la prose le genre d'harmonie, qui caractérise ici l'original, & que Mr. Addison y trouvoit approprié avec un art admirable. Il a fallu employer un mélange d'expressions dures ou coulantes, suivant la variété du sujet : j'ai même conservé en quelques endroits la mesure du vers, lorsque la fidélité de la copie m'a paru l'exiger.

[1 *Le Fils de Jupiter Libien.*] Alexandre le Grand.

(2) Mr. Pope fait allusion à une Cantate, intitulée, *Fête d'Alexandre*, ou *Le Pouvoir de la Musique*. C'est une des plus belles Pièces d'un des plus grands Poëtes d'Angleterre. Dryden qui en est l'auteur, y introduit Timothée chantant devant Alexandre. C'étoit un fameux Musicien Grec qui vivoit sous le régne de ce Prince, le conquérant de l'Asie & l'amant de Roxane, également sensible aux impressions de la gloire & de l'amour ; le jouët de ces deux passions.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0197
DFG

de vanité, ou de peu de sens. Il en est du cerveau comme de l'estomac; celui qui est dégoûté de tout, & qui ne peut rien digérer, n'est point des meilleurs. Cependant ne tombez point en extase pour une heureuse saillie; le sot admire, l'homme de sens approuve. (1) La stupidité porte toujours à exagérer; c'est comme un brouillard, au travèrs duquel les objets que l'on apperçoit, paroissent plus grands, qu'ils ne sont.

Prévention en faveur de certains Ecrivains.

Il y en a qui méprisent les Auteurs François, il y en a qui méprisent les nôtres. Quelques-uns n'estiment que les Anciens, d'autres n'estiment que les Modernes. On traite l'esprit comme la foi; tout Sectaire s'imagine être le seul, qui la possède, & croit que tout le reste est réprouvé. Le génie étroit d'un Critique partial voudroit mettre des bornes aux faveurs du Ciel, & forcer le Soleil à ne luire que sur une partie du Monde; ce Soleil qui non-seulement subtilise les esprits dans les climats brûlans du Sud, mais qui les mûrit aussi dans les climats glacés du Nord; (2) qui depuis le commencement a brillé sur tous les âges passés, qui éclaire l'âge présent, & qui échaufera l'âge futur; quoiqu'il ait à la vérité ses accroissemens & ses déclins, qu'il y ait des jours plus clairs & des jours

[1 *La stupidité porte toujours à exagérer.*] Cela est tout-à-fait naturel: car la stupidité ne voit rien & pour cacher son aveuglement elle fait semblant de voir beaucoup.

[2 *Qui depuis le commencement a brillé*, &c.] Le génie est le même dans tous les siécles; mais ses productions varient suivant qu'elles sont plus ou moins favorisées par la Réligion, le Gouvernement, & plusieurs autres choses accidentelles.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0198
DFG

jours plus obscurs. Ne vous attachez dont point à ce qui est ancien ou moderne ; mais blâmez tout ce qui est dans le faux, estimez tout ce qui est dans le vrai.

Esprit emprunté.

On en voit qui ne produisent jamais un jugement de leur fond, mais ils étudient l'opinion courante, & la saisissent ; Ils ne raisonnent & ne décident que par imitation, & ils étalent des absurdités, qu'ils n'inventèrent jamais. D'autres ne jugent d'un Ouvrage que par le nom de l'Auteur : ce n'est point le livre, c'est l'homme, qu'ils louent, ou qu'ils blâment. De toute cette engeance servile, le plus mépriſable est celui, qu'une fiére stupidité porte à s'attacher aux Gens de qualité : Critique assidu à la table des Grands, il va à la quête de toutes les sottises, & les rapporte à Milord. O que tel Madrigal, s'il étoit de quelque pauvre Poëte ou de moi, seroit pitoyable ! mais si quelque Milord se déclare le pére de cette heureuse production, Qu'elle petille d'esprit ! Que le stile en est poli ! A son nom sacré les fautes s'évanouissent, & chaque vers exalté enfante quelque pensée nouvelle.

Esprit partial & prévenu.

Critique parasite & flatteur.

C'est ainsi, que l'esprit d'imitation entraîne le Vulgaire dans l'erreur, de même que souvent l'esprit de singularité y conduit les Savans : ils mépriſent la multitude, au point que si par hazard elle va droit, ils iront de travèrs de dessein prémédité : ce sont des schismatiques, qui aiment à s'écarter des stupides croyans, & qui seront damnés pour avoir eu trop d'esprit.

Esprit d'imitation & de singularité.

Il en est d'autres, qui blâment le soir ce qu'ils ont loué le matin ; ils pensent, que leur derniére opinion est toujours la meilleure : ils traitent les

Esprit d'inconstance.

les Muſes, comme l'on traite une Maîtreſſe ; idolâtrée en ce moment, outragée dans l'autre. Leur foible cerveau, ſemblable à une place ouverte, eſt alternativement occupé par le bon ſens & par l'abſurdité : demandez-leur quelle en eſt la raiſon, ils vous diront, qu'ils ſont devenus plus habiles, & demain ils le ſeront encore plus qu'aujourd'hui : nous le devenons au point que nous croyons que nos ancêtres étoient des ſots ; mais n'en doutons point, nos petits-neveux plus habiles encore nous traiteront de même : autrefois cette Ile zélée fourmilloit de Théologiens Scholaſtiques ; celui qui ſavoit le plus de ſentences, étoit le plus *érudit*. La Foi, l'Evangile, tout paroiſſoit n'être fait que pour ſervir de matiére à la diſpute, & perſonne n'avoit aſſez de raiſon pour avoir tort. A préſent (1) les Ouvrages des Scotiſtes & des Thomiſtes repoſent en paix dans (2) *Duck-laine*, au milieu des toiles d'araignée, tiſſus (3) *de même nature, plus ſubtils que ſolides*. Si la Réligion elle-même a été aſſujettie à différentes modes, doit-il paroître étonnant que l'eſprit eſſuie les mêmes viciſſitudes ? Souvent on dédaigne ce qui eſt natu-

[1 *Les Ouvrages des Scotiſtes & des Thomiſtes repoſent en paix.*] C'étoient deux partis fameux parmi les Scholaſtiques : ils ont eu de longues & de violentes diſputes ſur la *conception immaculée de la Vierge*, & ſur d'autres ſujets de la même importance.

[2 *Duck-laine.*] Eſt une ruë de Londres où l'on vendoit autrefois des bouquins.

(3) Il y a dans l'original, *tiſſus apparentés* : comme cette figure n'eſt point du genie de notre langue, j'y ai ſubſtitué ce qui m'en a paru être le commentaire naturel.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0200
DFG

naturel & propre au ſujet : la folie courante (1) eſt ce qui fait l'homme d'eſprit ; & les Auteurs ſont (2) ſatisfaits d'une réputation qui dure auſſi long-tems, qu'il plaît aux ſots de rire.

Eſprit de parti.

Pluſieurs n'eſtiment que les Ecrivains de leur parti & de leur ſentiment : ils ſe font la meſure du genre-humain, épris d'eux-mêmes, ils croient honorer le mérite, lorſque ce n'eſt que leur panégyrique qu'ils font dans la perſonne des autres. Les partis qui diviſent l'Etat, infeſtent auſſi la Littérature, & les factions publiques redoublent les haines particuliéres.

Eſprit d'envie.

L'orgueil, la malice, l'envie, la folie, ſous différentes formes, d'Eccléſiaſtique, de Critique & de Petit-maître, s'élevèrent contre Dryden ; mais les plaiſanteries paſſent, & le bon-ſens leur ſurvivant reprend ſon juſte empire : car tout mérite ſupérieur ſe reléve enfin de lui-même. Si Dryden pouvoit retourner à la vie, (ah, que nos yeux ne peuvent-ils avoir le bonheur de l'enviſager encore une fois !) (3) Il

(1) Il y a eu un tems que pour être homme d'eſprit, il falloit faire des Anagrammes, des Acroſtiches, &c. Un Auteur étoit content de lui-même, lorſqu'il réuſſiſſoit dans ces ſottiſes.

[2 *Satisfaits d'une réputation qui dure auſſi long-tems, qu'il plaît aux ſots de rire.*] Ce trait eſt plus fin qu'il ne paroit, & marque admirablement de combien peu de durée eſt la réputation de ces Auteurs, puiſque les ſots rient de tout ; & qu'ainſi l'idée de ce qui leur avoit paru ſi merveilleux, ſera bientôt effacée chez eux par quelque autre choſe également merveilleuſe.

[3 *Il s'éleveroit de nouveaux Blackmores & de nouveaux Milbournes.*] Milbourne a attaqué Dryden, Blackmore a attaqué Dryden & Pope : mais tout ce qu'ils ont dit, n'a ni diminué la réputation de ceux qu'ils attaquoient, ni augmenté celle de leurs propres Ouvrages.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0201
DFG

il s'éléveroit de nouveaux Blackmores & de nouveaux Milbournes : si le grand Homére même sortant du tombeau montroit sa tête respectable, Zoïle quittant le séjour des ombres reparoîtroit de nouveau. L'envie suit le mérite, comme l'ombre suit le corps ; mais ainsi que l'ombre, elle est l'effet d'une substance, dont elle prouve la réalité : car le vrai mérite est comme le Soleil obscurci par une éclipse : il ne fait connoître de grossiéreté que celle du corps qui l'offusque : Lorsqu'au commencement de sa course il darde des rayons trop puissans, il éléve des vapeurs, qui obscurcissent son éclat ; mais ces mêmes nuages embellissent à la fin sa carriére, ils renvoient de nouveaux rayons, ils augmentent la splendeur du jour.

Louer les bons Ouvrages dès leur naissance. Courte durée de leur régne.

Soyez le premier à vous déclarer pour le vrai mérite : on perd le prix de son suffrage quand on ne loue qu'après les autres. Un court espace de tems, hélas ! met fin à la vie des Poësies modernes ; il est donc juste de les faire vivre de bonne heure. L'âge d'or n'est plus ; cet âge patriarchal où les Beaux-esprits pouvoient survivre à mille ans : la réputation (notre seconde vie) passe promptement, & douze lustres sont le plus long terme, dont on puisse se flatter. Nos fils voient déchoir le langage de leurs péres, & ce que Chaucer (1) est

(1) On peut appeller Chaucer le *Pére des Poëtes Anglois*. Il vivoit dans le XIV. Siécle. Ses expressions, sont si vieillies, qu'il n'y a que peu de personnes, qui puissent l'entendre. Il a décrit, dans *les Contes de ses Pelerins de Cantorbery*, les caractéres, les mœurs & les vices de son tems. Il *suit la nature par-tout, jamais il ne la passe, & sachant ce qu'il faut dire, il sait aussi où il faut s'arrêter*, C'est l'éloge qu'en fait Dryden.

eſt pour nous, Dryden le ſera pour eux. De-même, lorſqu'un grand Maître tirant de ſon eſprit quelque belle idée, & la traçant d'un pinceau fidéle, fait à ſon gré paroître un Monde nouveau, lorſque la nature docile obéit à ſa main ſavante, que des couleurs moëlleuſes, agréablement fondues enſemble s'uniſſent en formant un juſte mêlange d'ombres & de lumiéres, que les années les adouciſſant, les mûriſſant, pour ainſi dire, leur donnent leur entiére perfection; lorſque chaque figure animée par des traits hardis commence à prendre vie, les couleurs qui paſſent trahiſſent l'art & le talent de l'Ouvrier; cette production, cette création ſi brillante, ſe flétrit & diſparoît.

Vanité du bel-eſprit, & combien il dédommage peu de l'envie.

Malheureuſement, il en eſt du bel-eſprit comme de la plûpart des choſes, dont on ſe fait une fauſſe idée; elles excitent l'envie & n'en dédommagent point. Ce n'eſt que dans la jeuneſſe que l'on en tire vanité; mais que cette vanité peu durable s'évanouït promptement! Elle paſſe comme une fleur brillante que le Printems produit dans ſa primeur; elle fleurit avec éclat, & en fleuriſſant elle ſe fane & périt. Qu'eſt-ce en effet que ce bel-eſprit qui nous coute tant de ſoins? c'eſt, avoir une jolie femme qui proſtitue ſes faveurs: Plus il eſt admiré, plus il cauſe d'embarras; plus il donne, plus on exige de lui. On en aquiert la réputation avec beaucoup de peine, on la perd aiſément: On ne ſauroit manquer de déplaire à quelques-uns, & on ne peut jamais plaire à tous: celui qui ſe pique de bel-eſprit eſt préciſément l'homme, que les méchans redoutent, & que les gens

gens de bien évitent ; les ſots le haïſſent, & la plûpart des Grands ſont bien aiſes de le laiſſer mourir de faim.

Joindre les qualités de l'Homme à celles du Critique.

Puiſque le bel-eſprit eſt ſi fort expoſé aux traits de l'ignorance, qu'au-moins le ſavoir ne ſe déclare point ſon ennemi. Autrefois non-ſeulement quiconque excelloit étoit ſûr d'être récompenſé, mais même un généreux effort n'étoit jamais ſans quelque éloge. Quoique l'honneur du triomphe ne fût que pour les Généraux, il y avoit cependant des couronnes réſervées pour les Soldats. Aujourd'hui ceux qui ont atteint le ſommet du Parnaſſe, tâchent d'en précipiter les autres : gouvernés par l'amour-propre, en proie à la jalouſie, les Beaux-eſprits par leurs débats déviennent le jouët des ſots. N'allez pas non plus vous intéreſſer en faveur d'un méchant Ecrivain ; car (1) d'ordinaire un mauvais Auteur eſt un mauvais ami : de combien de vues baſſes, d'indignes moyens, l'inſatiable ſoif de la louange ne rend-elle pas les mortels coupables ? Ne vous faites point honneur d'être ſi âpre à la pourſuite d'une vaine gloire ; que le Critique n'anéantiſſe point l'homme ; le bon cœur & le bon-ſens doivent être inſéparables. Errer eſt l'appanage de la nature humaine, pardonner eſt une choſe divine ; mais

[1 *D'ordinaire un mauvais Auteur eſt un mauvais ami.*) Cela eſt bien vrai : car pour être un bon ami il faut avoir, entr'autres qualités, de l'empire ſur ſoi-même, du diſcernement, & quelque modeſtie ; au-lieu qu'un mauvais Auteur ne ſauroit réſiſter à la ſotte démangeaiſon d'écrire, & ſe croit ordinairement un fort habile homme, l'opinion que les Auteurs ont d'eux-mêmes étant conſtamment en raiſon inverſe de leurs talens.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0204
DFG

Mais si une ame généreuse conserve encore quelque levain, si elle n'est point entiérement épurée de bile & d'aigreur, qu'elle déchaîne sa fureur contre des crimes plus dignes de son courroux, & qu'elle ne craigne point une disette de sujets dans un siécle si corrompu : la vile obscénité ne doit point trouver d'indulgence, quels que puissent être les efforts réunis de l'esprit & de l'art pour plaire & pour émouvoir ; jointe à la grossiéreté, elle est aussi honteuse que l'impuissance l'est en amour : c'est une ivraie qui a germé, & qui s'est multipliée avec abondance dans le tems fertile du plaisir, des richesses & du repos, lorsque l'amour faisoit tous les soins d'un Monarque indolent, rarement au Conseil, jamais à la Guerre : les Courtisanes gouvernoient l'Etat, & les Ministres composoient des farces ; les Beaux-esprits avoient même des pensions, & les jeunes Seigneurs avoient de l'esprit : a la représentation de la piéce d'un Homme de cour, le cœur des Belles palpitoit en liberté ; un Masque (1) ne s'en retournoit point sans avoir appris quelque chose de nouveau : l'éventail discret n'étoit plus appellé au secours de la modestie ; les Dames sourioient de ce qui les auroit autrefois fait rougir. (2) Ensuite la licence d'un régne étran-

Occasion où il est permis d'user de sévérité ; l'employer contre l'obscénité & l'irréligion.

(1) Sous Charles II. les Filles de joie alloient masquées aux Spectacles : son régne est fameux pour l'esprit & la débauche. Ce qui suit se rapporte à celui de Guillaume III. Prince d'Orange. L'esprit de liberté passa de la Politique jusques dans la Religion, & il fut porté à l'excès : le Socinianisme fit alors de grands progrès en Angleterre.

[2 *Ensuite la licence d'un regne etranger*, &c.] Toute cette tirade prouve clairement, que l'Auteur auroit

étranger inonda le pays des opinions corrompues du hardi Socin : Des Prêtres sans foi réformèrent la Religion ; ils enseignèrent des méthodes plus agréables de se sauver ; la créature, en sujet libre du Ciel, disputoit ses droits, de crainte que Dieu même ne parût un Souverain trop absolu : Les chaires sacrées épargnèrent leur sainte satyre, & le vice fut surpris d'y trouver des flatteurs. Encouragés par-là, des Esprits-forts, nouveaux Titans, bravèrent les Cieux ; & des volumes de blasphêmes autorisés firent gémir la Presse. Voilà, Critiques, les monstres contre lesquels vous devez lancer vos traits, faire éclater vos tonnerres, épuiser votre rage: Evitez cependant de heurter le même écueil, vous qui, par une subtilité scandaleuse, voulez absolument interpréter mal un Auteur, afin de le trouver en défaut. Tout paroît infecté à celui qui l'est, de-même que tout paroît jaune à l'œil (1) ictérique.

auroit mieux aimé que *Guillaume* III. fût resté en *Hollande*, & que la Religion *Catholique*, *Apostolique* & *Romaine* eût été rétablie en *Angleterre*.

(1) Terme de Médecine, qui se dit d'une personne qui a la jaunisse.

ESSAI
SUR
LA CRITIQUE.

TROISIEME PARTIE.

APPRENEZ donc quelle doit être la conduite morale du Critique, car le savoir n'est qu'une partie des qualités requises dans un Juge. Ce n'est point assez de réunir l'esprit, l'art & la science ; la candeur & la vérité doivent encore éclater dans tous vos discours. Il faut non-seulement, que l'on puisse rendre à vos lumiéres la justice, qui leur est dûe, mais il faut encore rendre votre amitié digne d'être recherchée. Conduite morale du Critique. Vérité & candeur.

Quand vous avez quelque défiance de votre opinion, prenez le parti du silence ; & quand vous en êtes sûr, ne la proposez que comme un doute. Nous connoissons plus d'un fat, décisif & têtu, qui n'embrasse jamais de parti, fût-il mauvais, qu'il n'y persévére constamment. Mais vous, reconnoissez avec plaisir vos fau- Modestie.

fautes passées, & faites chaque jour la critique du jour, qui a précédé.

Véracité & politesse.

Il ne suffit pas que vos avis soient vrais ; une vérité brusque fait plus de mal qu'un mensonge adroit : les hommes veullent, qu'on les instruise sans qu'on paroisse le faire ; & il ne faut leur proposer, ce qu'ils ignorent, que comme des choses qu'ils ont oubliées : la vérité sans politesse déplait ; & ce n'est que par elle qu'un génie supérieur peut se faire aimer.

Liberté.

Ne soyez point avare de vos conseils sous quelque prétexte que ce soit ; car de tous les avares les plus odieux sont ceux, qui le sont de leurs lumiéres : qu'une vile complaisance ne vous fasse jamais trahir la confiance de personne, & que votre civilité ne déroge jamais à votre justice : ne craignez point d'irriter un homme habile ; (1) ceux qui méritent d'être loués, sont ceux qui souffrent le plus volontiers d'être repris.

Occasions où il faut être réservé.

Ce seroit un bonheur si les Critiques pouvoient toujours user de cette liberté : mais (2) Appius s'enflamme à chaque mot que vous proférez, il tressaillit, il tremble, il lance des regards ménaçans, semblable à ces tirans hagards & farouches, tels qu'on en voit dans de vieil-

[1 *Ceux qui méritent d'être loués, sont ceux qui souffrent le plus volontiers d'être repris.*] Cela est bien naturel, puisqu'on ne sauroit mériter des louanges, sans avoir quelque intelligence, ou, ce qui revient au même, sans avoir la faculté de sentir la justesse d'une critique : d'où il suit qu'à proportion que cette faculté diminue, on doit trouver moins bon d'être repris.

(2) Dennis mauvais Critique Anglois a crû se reconnoitre dans le caractére d'Appius, & il ne s'en point trompé.

vieilles haute-lices. Craignez sur-tout de critiquer un sot de qualité, qui a droit d'être sot sans en être repris. Il peut, quand il lui plaît, être Poëte sans aucun talent, ainsi que gradué sans aucun savoir. Laissez les dangereuses vérités à une satire infructueuse, & n'enlevez point les flatteries à de fades Epitres dédicatoires; on croit aussi peu les louanges qu'elles prodiguent, que les promesses que font leurs Auteurs de ne plus écrire. Il vaut mieux quelquefois retenir sa censure, permettre charitablement à un sot d'être vain & se taire, que de s'échauffer la bile; car qui peut critiquer aussi long-tems qu'un sot peut écrire? Il continue en bourdonnant son assoupissante allure: le railler, c'est fouetter un sabot; plus on le fouette, mieux il dort. Un faux pas l'anime à renouveller sa course, tel qu'un mauvais cheval qui après avoir bronché se relève en doublant le pas. Combien de ces sots qui, incapables de remords, ont l'audace de vieillir en rimaillant sans fin des sons vuides, pur cliquetis de syllables! Dans les accès de leur fureur poëtique ils épuisent leur peu de cervelle, & en expriment jusqu'à la lie, rimant avec toute la rage d'une passion impuissante.

Caractére d'un Poëte incorrigible.

Oui, nous avons de ces Poëtes qui n'ont nulle honte; mais on doit l'avouer, nous avons des Critiques aussi peu réservés, aussi peu sensés qu'eux. Un Sot lettré, qui aura beaucoup lû, sans discernement, sans réflexion; qui aura entassé dans sa tête le docte fatras d'une infinité de Livres, merveilleusement satisfait de lui-même, s'édifie par ses discours, & s'écoute

Caractére d'un bon Critique.

avec un fond inépuiſable de complaiſance. Il lit tout, & il attaque tout ce qu'il lit, depuis les Fables de Dryden juſqu'aux Contes de (1) Durfez. Selon lui, la plûpart des Auteurs ont volé leur Ouvrage, ou l'ont acheté: Garth n'a point fait ſon (2) *Diſpenſary*. Parle-t'on d'une Piéce nouvelle ? il eſt l'ami de l'Auteur, & même il lui en a montré les défauts. „ Mais „ où ſont les Poëtes qui veulent ſe corriger ?" Il n'eſt point d'azile ſacré, où l'on ſoit à l'abri d'un tel fat ; on n'eſt pas plus en ſûreté dans l'Egliſe que dans le Parvis : fuyez-vous juſqu'aux Autels ? il vous y ſuit, vous y aſſaſſine de ſon babil ; car un ſot profane avec impudence des retraites dont les Anges même n'approchent qu'en tremblant. Celui qui ſe défie de ſes forces, parle avec une circonſpection modeſte ; ſage & reſervé il ne ſe perd point dans de longues digreſſions ; mais un babillard écervelé vous lâche des bordées entiéres, rien ne l'arrête, rien ne le détourne ; c'eſt un flot, à qui rien ne réſiſte, & qui créve avec un bruit de tonnerre.

Caractére d'un Critique impertinent.

Mais où eſt l'homme qui peut donner un conſeil ſans d'autre attrait que le plaiſir d'inſtruire, & ſans être orgueilleux de ſon ſavoir; inacceſſible à la faveur & à l'envie ; qui ne ſe prévient point en ſtupide, & qui n'a point rai-

(1) Durfey eſt connu par des Chanſons dans le goût de celles du Pont-Neuf, & ne l'eſt guéres par le reſte de ſes Ouvrages, qui ſont aſſez volumineux.

(2) Le *Diſpenſary* eſt un Poëme très-eſtimé, dans le goût du Lutrin. Le ſujet eſt une diſpute de Médecins & d'Apoticaires. A le lire on ne croiroit pas que Garth étoit lui-même un Médecin.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0210
DFG

raiſon en aveugle ; qui unit à la ſcience la politeſſe, & à la politeſſe la ſincérité ; hardi avec modeſtie, & ſévére avec humanité ; qui reléve avec liberté les fautes d'une ami, & loue avec plaiſir le mérite d'un ennemi ; d'un goût exact ſans être borné, qui connoît également les Livres & les Hommes, d'un commerce libre & généreux, dont l'ame eſt exempte de vanité, & qui ſe plaît à donner les louanges, que la Raiſon autoriſe ?

Hiſtoire de la Critique. Ariſtote.

Tels étoient autrefois les Critiques ; tel en fut le petit nombre qu'Athènes & Rome virent fleurir dans des tems plus heureux. Le génie puiſſant du Philoſophe de Stagire oſa le premier reconnoître l'étendue de cette mer ; guidé par l'étoile de (1) Méonie, il quitta le rivage, vogua à pleines voiles, dirigea ſa courſe avec ſûreté, & fit de vaſtes découvertes. Les Poëtes, peuple long-tems libre & ſans contrainte, toujours épris & fiers d'une ſauvage liberté, ſe ſoumirent cependant à ſes loix ; convaincus que perſonne n'avoit plus de droit de préſider au bel-eſprit, que celui dont l'eſprit avoit fait de ſi belles conquêtes dans le vaſte empire de la Nature.

Horace. Horace ſait charmer par une grace négligée & ſans trop de méthode, il parle le langage du bon-ſens. C'eſt un ami qui nous ſuggére familiérement les principes les plus certains, de la maniére la plus aiſée. D'un jugement ainſi que d'un eſprit ſupérieur, il pouvoit critiquer avec autant de hardieſſe, qu'il écrit ;

(1) La Méonie ou la Lydie, Province de l'Aſie mineure, reclame la naiſſance d'Homere.

mais quoique ſes Poëſies ſoient remplies de feu, il ne juge qu'avec flegme ; ſes préceptes n'enſeignent que ce que ſes Ouvrages inſpirent. Nos Beaux-eſprits, donnant dans l'extrêmité contraire, jugent avec chaleur, mais écrivent froidement ; & Horace n'a pas moins à ſouffrir d'eux que les Critiques de *l'Antiquité*, auſſi mal traduit que ceux-ci ſont mal cités.

Denis d'Halicarnaſſe.

Voyez comme Denis d'Halicarnaſſe épure les penſées d'Homére, & tire de chaque vers des beautés nouvelles.

Pétrone.

L'art & l'imagination, l'eſprit de l'homme de cour, & la ſcience de l'homme lettré, ſe réuniſſent dans l'agréable Pétrone.

Quintilien.

Le grave Quintilien expoſe dans ſon riche Ouvrage les régles les plus juſtes avec la méthode la plus claire. C'eſt ainſi que dans un arſenal on arrange & l'on diſpoſe des armes avec ordre & avec grace, non-ſeulement pour plaîre aux yeux des curieux, mais encore afin de les trouver avec facilité lorſque le beſoin le demande.

Longin.

Pour toi, hardi Longin, toutes les chaſtes filles du Pinde t'inſpirent, & elles animent ta critique de tout le feu de la Poëſie. C'eſt un juge vif, qui fidéle & zélé décide avec chaleur, mais toujours avec juſtice ; qui donne de la force à ſes loix par ſon propre exemple, & qui eſt lui-même cet Auteur ſublime dont il peint les traits.

Décadence de la Critique.

C'eſt ainſi que régna long-tems & ſucceſſivement l'autorité d'une juſte Critique, que la licence fut reprimée, & que d'utiles loix furent

rent établies. L'Empire des Sciences s'accrut avec celui de Rome, & les Arts ſuivirent le vol de ſes aigles : mais enfin des ennemis communs leur firent éprouver le même ſort ; le même ſiécle qui vit périr Rome, vit périr les Sciences. La ſuperſtition ſe joignit à la tirannie, celle-ci enchaîna le corps comme l'autre enchaina l'eſprit. On eut beaucoup de foi, peu de lumiéres ; & l'on caractériſa de bonté ce qui n'étoit que ſtupidité. Un ſecond Déluge détruiſit ainſi les belles connoiſſances ; les Moines acheverent ce que les Goths avoient commencé.

Rétabliſſement de la Critique.

Enfin (1) Eraſme, l'honneur & la honte de ceux de ſon état, fut ſi grand & ſi calomnié, arrêta le torrent impétueux de cet âge barbare, & bannit du Théâtre des Lettres ces Vandales enfroqués.

Eraſme.

Pontificat de Léon X.

Voyez ſous Léon X. briller un nouvel Age d'or, les Muſes revenir de leur évanouiſſement, & recommencer à cultiver leurs lauriers flétris. De deſſous les ruines de Rome ſe releva ſon ancien génie, & ſecouant la pouſſiére il fit paroître de-nouveau ſa tête reſpectable. On vit renaître la Sculpture & les Beaux-Arts, ſes aimables ſœurs ; les pierres prirent forme, & des blocs de marbre commencerent à reſpirer. Les Temples réédifiés retentirent de

[1 *Eraſme, l'honneur & la honte de ceux de ſon état.*] Notre Auteur a marqué dans un autre endroit de ſes Ouvrages, en quoi il fait conſiſter la gloire de la Prêtriſe & de tout Chrétien en général. Il dit dans cet endroit. Qu'il *fait conſiſter toute ſa gloire dans la* MODERATION. D'où l'on peut inférer que, ſuivant lui, l'INTOLERANCE eſt la *honte* du Sacerdoce.

sons plus harmonieux : Raphaël peignit, &
Vida. Vida (1) écrivit. Immortel Vida, sur le front
honorable duquel croît le laurier du Poëte &
le (2) lierre du Critique, Crémone vantera à
jamais la gloire de ton nom, (3) aussi peu
éloignée de Mantoue que peu inférieure à sa
renommée.

Etat de la Littérature en France. Mais bientôt chassées du *Latium* par des armes impies, les Muses bannies passérent leurs anciennes bornes & se réfugiérent vèrs le Nord. On vit sur-tout fleurir en France une Critique savante ; le François né pour obéir
Boileau se soumet aux régles, & Boileau d'accord avec
Etat de la Littérature en Angleterre. Horace y régne despotiquement. Mais nous, braves Anglois, qui n'avons été ni conquis ni civilisés, nous mépriſames des loix étrangéres. Défenseurs hardis & féroces des libertés de l'esprit, nous osames encore, comme autrefois, défier les Romains. Cependant parmi le petit nombre de ceux qui eurent moins de préſomption & plus de connoiſſance, il y en eut qui oserent prendre en main la juſte cauſe des Anciens, & rétablir les loix fondamenta-
Buckingkam. les du bon goût. Telle étoit la Muſe qui nous dit par ſes préceptes comme par ſes ex-

(1) Vida, excellent Poëte Latin, vivoit du tems de Léon X. Il a écrit en vers un *Art Poëtique*. Il étoit né à Crémone, qui eſt peu éloignée de Mantoue, lieu de la naiſſance de Virgile.

(2) Le lierre eſt approprié aux Critiques avec beaucoup de raiſon ; parce qu'ainſi que le lierre s'attache aux arbres, & ne s'éléve que par leur moyen, de-même la Critique ne s'éléve, qu'en s'attachant à de grands Auteurs.

[3 *Auſſi peu éloignée de Mantoue.*] Par alluſion à ce vers de Virgile :

Mantuæ væ miſeræ nimium vicina Cremonæ.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0214
DFG

exemples, *Bien écrire eſt le chef-d'œuvre de la nature.* (1) Tel étoit Roſcommon, (2) dont la bonté alloit de pair avec la ſcience; auſſi généreux que noble, à qui le goût & l'eſprit de Rome & d'Athènes étoient familiers, & qui connoiſſoit le mérite de tous les Auteurs hormis le ſien. Tel étoit Walsch, (3) le juge & l'ami de Muſes, qui ſavoit louer & blâmer avec diſcernement, plein d'indulgence pour les fautes & de zéle pour le mérite, qui joignit à l'eſprit le plus net le cœur le plus ſincére. Recevez, Ombre regrettée, l'humble tribut de ces éloges; c'eſt le moins que puiſſe vous offrir une Muſe reconnoiſſante, une Muſe à qui vous apprîtes de bonne heure à former ſes ſons, à régler ſon eſſor, & dont vous émonlâtes les aîles encore tendres. A-préſent qu'elle a perdu ſon guide, elle n'oſe plus s'élever, mais terre-à-terre elle aſſaie ſes forces par de légéres tentatives; contente ſi elle peut porter les ignorans à connoître ce qui leur manque, & de ſavans à réfléchir ſur ce qu'ils ſavent déjà; peu inquiéte de la cenſure, & n'étant point trop avide de gloire; louant avec plaiſir comme Roſcommon. Walsch. Concluſion.

(1) C'eſt la traduction d'un vers de *l'Eſſai ſur la Poëſie* par Sheffield Duc de Buckingham.

(2) C'eſt Wentworth Dillon Comte de Roſcommon, dont j'ai cité quelques traits dans la Préface.

(3) Walsch eſt Auteur de pluſieurs Piéces en vers & en proſe, qui ſont fort eſtimées. Dryden le regardoit comme le meilleur Critique qu'il y eût de ſon tems en Angleterre. Il mourut en 1708. l'année avant la publication de cet Eſſai, dont l'Auteur n'avoit que dix-neuf ans.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0215
DFG

elle blâme ſans crainte ; également ennemie de la flatterie & de la médiſance ; n'étant ni exempte de fautes, ni aſſez préſomptueuſe pour ne ſe point corriger.

Fin de l'Eſſai ſur la Critique.



LES

LES PRINCIPES DU GOUT, OU ESSAI SUR LA CRITIQUE.

TRADUIT

Par Mr. DU RESNEL, *Abbé de Sept-Fontaines, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0217
DFG



DISCOURS
PRELIMINAIRE
DU TRADUCTEUR.

Il ſemble que le goût pour les Romans, les Hiſtoriettes, les Contes & ſemblables Ouvrages, ſoit preſque devenu le goût général de notre ſiécle. Le mérite d'être amuſant eſt non-ſeulement aujourd'hui le grand mérite des Hommes, mais encore celui des Ouvrages qui ont cours parmi ce qu'on appelle le Monde poli. Nos Auteurs n'oſeroient preſqu'avouer, qu'ils ſe propoſent d'être utiles, & ſe croient obligés de faire ſérieuſement des excuſes au Public, lorſqu'ils travaillent à l'inſtruire. C'eſt donc une réſolution courageuſe que de lui préſenter tout à la fois deux Ouvrages dont l'un rempli de vérités profondes & ſévéres, combat directement cette Morale frivole & voluptueuſe que quelques Ecrivains modernes s'efforcent d'accréditer ; & dont l'autre contient des régles & des maxi-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0219
DFG

mes sur le Goût, presque toutes opposées à celui qui s'empare insensiblement de la plûpart de nos Auteurs, & de ceux qui les lisent.

Je fis imprimer en 1730. la Traduction en Vers de l'*Essai sur la Critique* de Mr. Pope. De tous ses Ouvrages, c'étoit celui qui jusqu'alors lui avoit fait le plus d'honneur, & le seul, si on excepte l'*Essai sur l'Homme*, que les Critiques de sa Nation aient épargné. J'ai entre les mains une vingtaine de Brochures faites contre les Ecrits de cet illustre Poëte. Dans ces Piéces, où il est attaqué sans aucun ménagement, & avec toute la fureur que l'envie inspire aux ames foibles contre les talens supérieurs, on ne parle de l'*Essai sur la Critique* qu'avec éloge, & que comme nous parlons en France de l'*Art Poëtique de Mr. Despreaux*. Le seul endroit par lequel ce Poëme mérite le nom d'*Essai*, c'est que dans le fond l'Auteur ne lui a pas donné tout l'ordre dont il étoit susceptible ; plus excusable en cela qu'Aristote & qu'Horace dans leurs Poëtiques, parce que son titre ne promet rien d'achevé. Je crus qu'un morceau de cette nature méritoit de passer dans notre Langue, & le favorable accueil que le Public a fait à ma Traduction, m'a donné lieu de croire, qu'il y avoit trouvé une partie de ce que je m'étois promis de lui donner.

Mais

Mais comme les qualités de l'esprit ne sont, pour ainsi dire, que la moitié de l'Homme, qu'elles ne servent même souvent qu'à le dégrader, si elles ne sont jointes aux qualités du cœur, on m'a persuadé de joindre à l'*Essai sur la Critique*, l'*Essai sur l'Homme*, autre Poëme de Mr. Pope, & qui est regardé par les Anglois comme un des plus beaux morceaux de Poësie, qu'ils aient en leur Langue. Des personnes aussi distinguées par leur esprit que respectables par leur vertu, m'ont engagé à surmonter les dégoûts d'un semblable travail, & m'ont fait espérer que ces deux Ouvrages ainsi réunis, ne seroient pas inutiles pour former l'esprit & le cœur, le goût & les mœurs d'une infinité de gens, qui n'ont ni le loisir, ni les connoissances nécessaires pour étudier à fond la Morale & les Belles-Lettres.

On apprendra dans l'*Essai sur la Critique* à connoître la portée de son génie; à saisir les différences presque infinies qui se trouvent entre les esprits: les causes de nos erreurs & de nos faux jugemens; les sources où il faut puiser pour se former le goût, en quoi consiste la véritable beauté des Ouvrages d'esprit; avec quelles précautions il faut les lire pour y discerner le bon du mauvais, & en général qu'elles sont les qualités qui font non-seulement les bons Critiques, mais même les bons

Auteurs. On trouvera dans l'*Eſſai ſur l'Homme* un court expoſé de ce que la Métaphyſique a de plus certain pour nous conduire à la connoiſſance de nous-mêmes, & la Morale de plus néceſſaire pour nous porter à la pratique de nos devoirs par rapport à Dieu, & par rapport aux Hommes.

„ On regarde (*a*) aſſez communément „ la Poëſie & la Métaphyſique comme „ deux genres incompatibles, & ce ju- „ gement eſt fondé ſur l'expérience. „ L'enthouſiaſme de la premiére & ſes „ écarts, ne peuvent que très-difficile- „ lement s'allier avec le flegme & la „ préciſion de la ſeconde. Peu de gé- „ nies ont été aſſez hardis pour eſſayer „ cet accord, & moins encore ont eu „ la gloire d'y réuſſir. Il étoit réſervé „ dans ces derniers tems à Mr. Pope „ plus qu'à tout autre, de s'ouvrir cette „ carriére, & de la parcouvrir avec „ l'applaudiſſement des vrais Connoiſ- „ ſeurs."

Il ſe ſert d'abord des ſeules lumiéres de la Raiſon pour examiner la nature de l'Homme, ſelon Mr. Pope, *Epître premiére*. La raiſon, nous apprend que l'Homme eſt créé pour habiter ce Monde, & de ce principe joint à l'idée que nous avons de la ſageſſe & de la bonté de

(*a*) *Mémoires de Trévoux*, Extrait de la Traduction de *L'Eſſai ſur l'Homme*, par M. D. S. Juin 1736.

de l'Etre Suprême, notre Poëte conclut, que chaque Homme a toutes les perfections, qui conviennent à son état de créature, & au rapport qu'il a non-seulement avec ses semblables, mais encore avec toutes les parties qui composent cet Univers. Comme nous ne connoissons point ce rapport dans toute son étendue, nous ne pouvons point aussi connoître parfaitement jusqu'où va la sagesse de Dieu dans la formation de l'Homme ; mais il nous suffit de savoir, que l'Homme est un être fini & limité, pour n'être plus surpris de le voir si imparfait dans l'ame & dans le corps, *Epitre deuxiéme*. La sagesse & la bonté de Dieu éclatent jusques dans les miséres & dans les foiblesses, qui sont le partage de l'Homme, elles tournent même quelquefois à son avantage. Les passions sont bonnes en elles-mêmes : de leur mauvais usage dépend le bonheur de chaque Homme en particulier, & de la Société en général. La source des erreurs de l'Homme, & de l'injustice de ses plaintes contre la Providence, vient de ce qu'il croit, que tout est fait pour lui, au-lieu qu'il est certain, que l'Homme est fait pour l'avantage du *tout*, *Epitre troisiéme*. Envain donc l'Homme essayeroit-il de se faire un bonheur indépendant des autres : il ne peut, & il ne doit être heureux, qu'autant qu'il contribue au bonheur réciproque de

tout

tout l'Univers ; bonheur qui eſt le principal & le grand objet du Créateur. Or la vertu ſeule peut mettre les Hommes dans cette heureuſe diſpoſition ; & à meſure qu'elle ſe forme dans leur cœur, ils avancent dans l'unique voie qui conduit au bonheur.

L'Auteur ne ſe contente pas d'inſpirer à ſes Lecteurs cet eſprit d'équité, de bonté, & de droite-raiſon qui conſtitue l'Honnête-homme. Par les vertus morales & naturelles, il les conduit de dégrés en dégrés juſqu'à la connoiſſance des vertus ſurnaturelles. Quoique le Chrétien ſuppoſe néceſſairement l'Honnête-homme, il y a encore loin de l'un à l'autre. C'eſt à la Foi à perfectionner ce que toute la Raiſon Humaine ne pourra jamais qu'ébaucher. Ainſi, *Epître quatriéme*, tout Homme qui veut dans cette vie ſe rendre auſſi heureux que ſon état le comporte, & dans l'autre s'aſſurer un bonheur éternel, doit abſolument remonter à des principes plus élevés que ceux que la Raiſon lui fournit, il doit recourir aux lumiéres de la Religion. En un mot, *il doit établir ſon bonheur ſur le fondement d'une foi vive, d'une eſpérance ferme, & d'une charité ardente.*

Tel eſt en peu de mots le deſſein général de ce Poëme, qui ne tend qu'à inſpirer une grande idée de Dieu, une ſoumiſſion parfaite à ſa volonté, l'amour

de

de ce ſage & bienfaiſant Créateur, & l'amour de tous les Hommes. Je ne puis donc aſſez m'étonner que quelques Lecteurs ſur une Traduction, qui de leur propre aveu leur a paru inintelligible en pluſieurs endroits, aient prétendu y découvrir un venin caché, & toutes les abſurdités du Spinoſiſme. Je ne m'arrêterai point à réfuter une accuſation ſi peu fondée, & qui n'a fait impreſſion que ſur un petit nombre de perſonnes peu inſtruites, ou aſſez à plaindre pour ſouhaiter d'y trouver leurs propres ſentimens. Je me contenterai de renvoyer là-deſſus au *Journal des Savans*, (*a*) aux *Mémoires de Trévoux*, (*b*) aux *Obſervations ſur les Ecrits Modernes*, (*c*) &c. La ſeule réputation de Mr. Pope auroit dû mettre ce Poëme à l'abri d'un ſoupçon ſi odieux. Né & élevé dans le ſein de la Religion Catholique, il en a toujours fait profeſſion ouverte, & dans un Pays où ce qu'il en coute à ceux qui ſe déclarent contre la Religion dominante, eſt un ſûr garand de l'intime perſuaſion de leur cœur. Les ennemis que le ſeul éclat de ſon mérite lui a faits parmi ſes Compatriotes, doutent ſi peu de ſa Catholicité, qu'ils lui en font dans leurs Libelles une eſpéce de crime, & prétendent ridiculement, que ſon *Papiſme* gâte

(*a*) Avril 1736.
(*b*) Juin 1736.
(*c*) Tome IV. Lettre 47.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0225
DFG

gâte ses Ouvrages, & lui ôte cette hardiesse & cette liberté d'esprit, qu'ils regardent comme l'ame de la Poësie.

Il est cependant de l'équité, en lisant ce Poëme, d'en avoir toujours le titre devant les yeux, & de n'oublier jamais que ce n'est point un Traité complet, mais un simple *Essai*. On doit le considérer, pour me servir des termes même de l'Auteur, comme *une Carte générale, qui ne marque que les endroits les plus considerables, leur étendue, leurs limites & leur connexion. Il donnera*, ajoûte-t'il, *dans la suite des Cartes particuliéres, qui entreront dans un plus grand détail.* Son dessein n'a pas été de rassembler ici tout ce qui peut se dire sur une matiére si vaste, mais simplement de poser les principes généraux sur lesquels la Morale est fondée. Il faut toujours se souvenir que Mr. Pope écrit en Philosophe, & non en Théologien ; mais en Philosophe Chrétien, qui par les lumiéres de la Raison dispose les esprits à recevoir favorablement les lumiéres de la Foi, & qui finit préciſément où le Théologien doit commencer.

Je me suis donc flatté de rendre quelque service au Public, en lui donnant un Ouvrage unique en ce genre ; trop court pour effrayer la paresse des Lecteurs, assez étendu cependant pour les instruire ; trop judicieux & trop vrai pour frapper par la nouveauté ou par

la

la ſingularité des penſées, mais néanmoins écrit & penſé de maniére à donner un air de nouveauté aux vérités & aux maximes les plus communes ; trop orné pour jamais paroître ſec ou ennuyeux, mais en même-tems aſſez ſolide pour attacher encore plus par le fond des choſes, & par la ſuite du raiſonnement, que par les graces de l'expreſſion, ou par la variété des images. *Il en eſt*, diſoit Mr. de Fenelon, (*a*) *de la Poëſie comme de l'Architecture ; il faut que les morceaux néceſſaires ſe changent en ornemens naturels ; mais tout ornement qui n'eſt qu'ornement, eſt de trop.* Il ſemble que Mr. Pope ait toujours eu ce principe devant les yeux. La ſeule eſpérance de mettre plus de préciſion dans ſes idées, l'a déterminé à préférer les Vers à la Proſe. On ſait d'ailleurs que les maximes & les préceptes mis en vers, en aquiérent une nouvelle force, & que frappant d'abord plus vivement l'eſprit, ils s'impriment enſuite plus profondément dans la mémoire.

Le Comte de Roſcommon, (*b*) dans ſon Poëme *Sur la maniére de traduire en Vers*, prétend que pour y reuſſir, (*c*) il

(*a*) Lettre à l'Academie Françoiſe.

(*b*) Je ſuis obligé d'avertir que dans la premiére Edition de ma Traduction de l'*Eſſai ſur la Critique* qui parut en 1703, j'ai fait uſage de cette penſée, & des deux paſſages de Mr. de Roſcommon, qu'on trouve cités ici.

(*c*) And chuſe an author as you chuſe a friend, Uni-

il eſt à propos de choiſir ſon Auteur comme on choiſit un Ami, par la ſimpathie, & par le rapport du goût & des inclinations : ce ſera le moyen, *dit-il*, qu'ils vous devienne familier : vous vous unirez avec lui de penſées, d'expreſſions, de ſtile & d'eſprit : bientôt vous ceſſerez d'être Traducteur, & vous deviendrez un autre lui-même. Je voudrois pouvoir me flatter de ne devoir cet Ouvrage qu'à l'heureuſe conformité de ma façon de penſer avec celle de mon Auteur : mais qui oſeroit le traduire, ſi pour y réuſſir il falloit lui reſſembler ?

A l'exception de Mme. Dacier, peut-être trop intéreſſée ſur cette matiére pour qu'on doive s'arrêter à ſon témoignage, il me paroît que les Savans conviennent aſſez qu'on ne peut traduire les Poëtes qu'en vers : la ſeule expérience ſuffit pour nous en convaincre : Je m'étendrai d'autant moins là-deſſus, qu'un Homme célébre qui nous rappelle ces ſavans Magiſtrats, qui parurent à la renaiſſance des Lettres, vient dans un (*a*) Ouvrage nouveau, de prouver

United by this ſympathetik bond,
You grow familiar, intimate. and fond,
Your Thoughts, your words, your ſtiles, your ſouls agrée,
No longer his interpreter, but hé.

(*a*) Voyez la Préface & la Traduction en Vers du Poëme de Pétrone ſur la Guerre Civile, par Mr. le Préſident Bouhier.

ver par de ſolides raiſons, & même par ſon propre exemple, que les Vers ſeuls peuvent nous rendre une partie du génie & du caractére de ceux qui ont écrit en Vers : mais ce qui me ſemble vrai des Poëtes en général, je le crois principalement vrai des Poëtes Anglois : A peine notre Poëſie pourroit-elle en certaines occaſions trouver des couleurs aſſez fortes, pour rendre la hardieſſe des penſées & des expreſſions qu'ils hazardent dans leur Proſe : comment donc, ſi nous ne nous ſervions de tout l'avantage, que nous donne la liberté & l'élevation du tour Poëtique, comment ſeroit-il poſſible de donner quelque idée de leur verſification, qui renchérit encore de beaucoup ſur la Proſe ?

De l'aveu de tous ceux qui l'entendent, il n'y a rien de ſi concis que la Langue Angloiſe : c'eſt en cela, que les Ecrivains de ce Pays font principalement conſiſter ſa beauté, & ce qui les détermine à lui donner la préférence ſur la nôtre : l'illuſtre Auteur que j'ai déjà cité, & qui eſt regardé comme un des grands Critiques de ſa Nation, avoue (a) que la Langue Françoiſe eſt abon-

(a) Tis Copious florid, pleaſing to your ear,
With ſoſteneſſ more perhaps than ours can bear.
But Who did euer in French Authors ſee
The comprehenſive Inglish energy ?
The Weigthy bullion of one ſterling line
Drawn to Franchwire, woud through whole page shine. *Roſcom.* ibid.

abondante, fleurie, agréable à l'oreille; il ajoûte qu'elle a peut-être même plus de douceur que l'Angloise: mais en récompense il défie qu'on lui montre jamais dans aucun de nos Ouvrages cette force, & cette énergie Angloise, qui en peu de mots comprend tant de choses: un trait, *dit-il*, une pensée que nous renfermons dans une ligne, suffiroit à un François pour briller dans des pages entiéres.

On diroit que Mr. Pope ait affecté de soutenir la gloire de sa Nation sur ce point: je ne dissimulerai pas même, qu'il est accusé d'avoir voulu la porter un peu trop loin. Je ne connois point d'Auteurs parmi les Anciens ou les Modernes, qu'on puisse lui comparer pour la briéveté du stile, ni qui renferme tant de choses en si peu de mots: aussi faut-il avouer, qu'il fait quelquefois un peu trop d'honneur à la pénétration de ses Lecteurs. Il en est par cette raison, de plusieurs morceaux de l'*Essai sur l'Homme*, comme de ces desseins des grands Maîtres, qui ne sont qu'au premier trait: ils ont un caractére de force & de hardiesse qui charme les Connoisseurs, mais qui échappe au commun des Hommes: des traits que les premiers trouvent admirables, ne paroissent que durs & grossiers aux seconds, ils ne peuvent s'empêcher de croire que les Curieux ne voient dans ces

ces esquisses beaucoup au-delà de ce qui y est réellement. S'il y a de tems en tems dans les deux Poëmes, que j'ai traduits, quelques phrases qu'on en pourroit retrancher comme superflues, ou même comme répétées, il est impossible de trouver un seul mot d'inutile dans ces phrases; car, pour le dire en passant, il faut bien distinguer la précision des pensées d'avec la précision des mots. Nos Critiques ne disputeront pas la seconde aux Anglois, mais je doute, qu'ils leur accordent la premiére.

Quoi qu'il en soit, la Poësie, dont le tour est plus pressé, plus indépendant des liaisons, & moins asservi aux contraintes de la construction m'a paru seule capable de répondre en quelque sorte à cette briéveté: j'aurois désiré, qu'il m'eut été permis de ne prendre dans ces Traductions que les libertés, que l'Auteur eût été obligé de prendre, s'il avoit voulu lui-même se traduire en François; mais l'avis unanime de ceux que j'ai consultés, & même de plusieurs Anglois qui savent parfaitement leur Langue & la nôtre, m'a forcé d'en user autrement. Quelque belles que soient les choses, nous y voulons absolument de l'ordre; c'est même ce qui distingue nos Ouvrages de ceux de tous nos Voisins, & presque le seul talent, qu'ils ne nous disputent pas. J'ai déjà averti, que Mr. Pope n'avoit pas crû devoir s'y astrein-

astreindre dans l'*Essai sur la Critique*. Je me suis donc trouvé dans la nécessité de diviser ce Poëme en IV. Chants, de rapprocher des idées trop éloignées, & de recoudre certains morceaux qui paroissoient détachés de leur tout.

Dans l'*Essai sur l'Homme*, il y a au fond plus d'ordre, quoiqu'il ne paroisse pas d'abord extrêmement sensible à ceux qui sont accoutumés à la régularité méthodique de nos Traités en Prose ; mais on sait, que la Poësie n'admet point un arrangement trop compassé de divisions, de preuves, d'objections & de réponses : cet assujettissement la feroit languir, lui ôteroit sa vivacité, & sur-tout cet air de liberté qui caractérise les Poëtes : mais s'il leur est permis de passer d'une idée à l'autre sans recourir aux transitions, s'il n'est pas nécessaire, que leurs pensées soient toujours liées entre elles par la force de l'expression, il faut du-moins qu'elles le soient par la force du sens, & par l'enchainement des matiéres. Ainsi dans les occasions où il m'a paru que Mr. Pope s'écartoit un peu trop de ce principe, sans examiner si les Etrangers ont tort de nous reprocher, *que nous sommes des enfans, qu'il faut mener par la main*, je me suis crû obligé de m'accommoder sur ce point, ou à notre foiblesse, ou à notre exactitude : mais pour mettre dans ces deux Poëmes toute la méthode que nous y souhaiterions, il au-

auroit fallu renoncer à la qualité de Traducteur, & les refondre entiérement : cependant, c'eſt encore moins la maniére dont les Anglois expriment & arrangent leurs idées, qui m'a obligé d'y faire pluſieurs changemens aſſez conſidérables, que la diverſité qui ſe trouve entre leur façon de concevoir les choſes & la nôtre.

Ce qui vient des Etrangers, dit Ariſtote dans ſa Rhétorique, paroît admirable ; & tout ce qui paroît admirable, plaît & réjouit : cette penſée, ſi elle eſt vraie, ne peut trouver ſon application parmi nous : ſoit amour de Nation, ou, comme il nous plaît de l'appeller, amour du bon Goût, on nous accuſe de vouloir tout ramener au nôtre : & il faut avouer que l'air étranger, loin de nous plaire, eſt ſouvent un fâcheux préjugé contre tout ce qui en porte le caractére : comme en cela nous nous laiſſons plutôt conduire par ſentiment que par raiſon, il n'y a guères que le tems & l'habitude qui puiſſent effacer ces impreſſions ; mais l'un & l'autre agiſſent lentement, & preſque toujours ſans que nous nous en appercevions.

Depuis la derniére Paix nous commençons, il eſt vrai, à nous familiariſer avec les Anglois. La plûpart de ceux qui ſe piquent de bel-eſprit, ou de ſcience, ſe croient à préſent obligés d'apprendre leur Langue. Leurs illuſtres

Ecrivains ne nous ſont plus inconnus; & ſi quelques-uns de nos Auteurs pouvoient être ſoupçonnés de les entendre, on ſeroit tenté de croire que ce ſeroit d'eux qu'ils auroient appris à faire un uſage commun des mots les plus extraordinaires, à rafiner ſur les ſentimens du cœur, à mettre dans tous ſes mouvemens des différences imperceptibles, & à former de tout cela un jargon preſque auſſi métaphyſique, & auſſi inintelligible que celui de l'École. Mais cette eſpéce de liaiſon eſt encore trop récente, pour me perſuader que nous ſoyons bien diſpoſés à ſimpatiſer enſemble; & il eſt étonnant qu'étant ſi voiſins, nous ſoyons ſi éloignés de goût & de ſentimens. Nous nous accommoderions encore mieux du caractére des Italiens. Les uns & les autres ont à la vérité, par rapport à nous, quelque choſe de très-ſingulier dans leur façon de penſer; mais avec de grandes différences, qu'il n'eſt pas inutile de remarquer, pour mettre le Lecteur plus au fait des Ecrivains Anglois.

L'Italien, emporté par le feu & par la vivacité de ſon imagination, s'évapore pour ainſi dire, & nous donne comme la fleur de ſon eſprit. L'Anglois rentre en lui-même, & tire tout de la profondeur de ſon génie. Les penſées du premier ne paroiſſent qu'ingénieuſes, celles du ſecond ne paroiſſent que ſolides. Les unes perdent à l'examen, les au-

autres y gagnent communément. Les penſées des uns ſurprennent par leur nouveauté, mais il ſemble en même-tems qu'on auroit pû les imaginer aiſément. Celles des Anglois ont je ne ſais quoi de ſi extraordinaire & de ſi abſtrait, qu'on a peine à comprendre comment elles ont pû ſe préſenter à leur eſprit. Tous deux tombent ſouvent dans le bas & dans le puéril ; mais vous diriez que l'Italien s'y laiſſe aller par légéreté, & que l'Anglois s'y précipite par réflexion. L'Italien ne peut s'empêcher de mêler quelque choſe de comique & de burleſque dans ſon ſérieux ; l'Anglois au-contraire conſerve toujours un certain air réveur & ſérieux juſques dans ſon comique. Le premier vous éblouït d'abord ; mais lorſqu'on le regarde de près, on n'y trouve ſouvent que du faux, ou, comme on l'a dit, du clinquant : le ſecond vous donne réellement de l'or, mais de l'or tel qu'il ſort de la Mine, ſans couleur, ſans éclat, & mêlé de beaucoup de matiéres étrangéres : enfin, l'Italien réjouit & amuſe agréablement l'imagination, mais il eſt rare qu'il inſtruiſe. L'Anglois veut toujours inſtruire, il y réuſſit même aſſez ſouvent ; mais il occupe & fatigue ſi fort l'eſprit, qu'on ſort de ſa lecture, comme de la compagnie de ces Savans réſervés & ſententieux qui gênent, & qui laſſent dans le tems même qu'on les admire.

Tels ſont, ſuivant nos idées, les rapports & les différences qui ſe trouvent en matiére d'eſprit dans ces deux Nations. Il ſuffit que la peinture que je viens d'en faire, convienne au plus grand nombre de leurs Auteurs, pour que les particuliers qui ſe ſont élevés au-deſſus du génie qui régne parmi eux, n'aient pas lieu de s'en plaindre. Comme tous ceux d'une Nation ne peuvent pas ſe flatter d'avoir les avantages qu'on lui attribue, de même il ſeroit injuſte de prétendre que tous en euſſent les défauts. De ſemblables portraits ſont toujours ſujets à de grandes exceptions. C'eſt avec la même précaution que je ſouhaite qu'on liſe ce que la néceſſité, où je me ſuis trouvé de toucher à pluſieurs endroits de mon Auteur, m'oblige de dire encore ſur le goût des Anglois en oppoſition avec le nôtre.

Ils aiment à donner à penſer juſques dans leurs moindres Ecrits, & croient faire plaiſir au Lecteur de lui laiſſer toujours quelque choſe à deviner. Nous voulons qu'on nous épargne la peine de la recherche, & trouver tout ſans qu'il en coute rien à notre empreſſement. Ils imitent très-heureuſement la Nature; mais ſemblables aux Peintres Flamands, peu délicats ſur le choix de la Nature: tout ce qui la repréſente dans le Vrai leur plaît. Nous y ſouhaitons du choix, & malgré la fineſſe & la correction du pin-

pinceau, nous blâmons l'Ouvrier, si son sujet n'est pas noble & grand. Plus attentifs au fond des choses qu'à la maniére de les exprimer, pourvû que leurs pensées soient rendues avec force & avec netteté, ils prétendent qu'on doit être satisfait. Pour nous, accoutumés à confondre la beauté du sens, nous donnons souvent plus d'attention au tour de la pensée, qu'à la pensée même. Ce qu'ils appellent simple, naïf & familier est presque toujours regardé parmi nous comme bas, grossier & trivial. (*a*) Ils conviennent que nous parlons & que nous écrivons bien, mais en même-tems ils soutiennent que nous ne savons pas penser. De notre côté, nous leur reprochons que leurs pensées sont si alambiquées tirées de si loin & si subtiles, qu'elles ne font qu'embarrasser l'esprit sans l'éclairer. Ils assurent que nous n'avons aucune des parties qui forment le Poëte, & disent (*b*) nettement que nous ne pouvons prétendre à la gloire de

(*a*) C'est le sentiment du célébre Waller, dont j'aurai occasion de parler ailleurs. Il n'en exceptoit que Corneille, comme on le peut voir dans une Lettre de St. Evremond au même Corneille. Et en général, si les Anglois lisent & pillent même souvent Racine, Molière, La Fontaine, Regnier, Despreaux, &c. il est certain qu'ils les regardent plutôt comme de grands Ecrivains, que comme de grands Poëtes.

(*b*) Nos Compatriotes, dit le Comte de Bolimbroke, écrivant au Sieur Prior, sont aussi mauvais Politiques, que les François sont mauvais Poëtes. *Report of the committee oppointed for*, &c. page 339.

l'être. Nous convenons qu'ils ont du feu, mais un feu ſombre, qui répand plus de fumée que de lumiére ; qu'ils ont de l'imagination, mais de cette imagination qui tient plus des noires rêveries d'un mélancolique, que des vives ſaillies d'un génie heureux & fécond ; que leur ſtile eſt fort & élevé juſqu'à l'enthouſiaſme ; mais auſſi nous leur appliquons ce mot de Pétrone, vous parlez plus en Poëtes qu'en Hommes, *plus poëtice quam humane locutus es* ; & nous diſons d'eux en particulier, ce que le Duc de Buckingham dit de tous les Poëtes en général, (a) *Pour un ſeul inſpiré, dix mille ſeront poſſédés.*

Le Chevalier Temple, dans ſes *Eſſais*, empruntant le langage de la Médecine, appelle l'Angleterre *la Religion de la Rate.* Et Mr. Addiſſon avoue que ſes compatriotes ſont naturellement imaginatifs. Ce tempéramment ſombre & atrabilaire, dit-il, (b) qui eſt ſi commun dans notre Nation, nous jette dans une infinité de viſions & d'idées bizarres, auxquelles les autres Nations ne ſont pas ſi ſujettes : delà vient, ſelon ce grand Génie, le goût qu'ils ont pour les allégories ; & rien ne nous empêche auſſi d'y rapporter

(a) For ten inſpir'd, ten thouſand are poſſeſt. *Eſſai upon Poetry.*

(b) Inglish are naturally fanciful's, ad vnery diſpoſed by that gloomineſſ and melancholy of-temper, wich is ſo frequent in our Nation to many wild notions, and viſions to wich others are not ſoliable. *Spec.* 419.

ter cette multitude de comparaiſons, juſtes à-la vérité, mais trop recherchées, qu'ils entaſſent dans leurs Ouvrages, de quelque nature qu'ils ſoient. Mais le François, né vif & impétueux, s'impatiente de tout ce qui l'arrête dans ſa courſe, il tend toujours à ſon objet, & traite d'importun & de frivole tout ce qui paroît l'en éloigner. L'Anglois, qui joint à un génie vaſte & profond une facilité ſurprenante pour l'invention, ne peut ſe captiver dans les bornes d'une juſte exactitude; il hazarde ſouvent des choſes qui n'ont ni régle ni meſure; & tient pour maxime qu'un Poëte ne doit reconnoître d'autre Maître qu'Apollon, c'eſt-à-dire, en bon François, ſon imagination. Pour nous qui penſons qu'il eſt moins honteux à l'Homme de ſe laiſſer conduire que de s'égarer, nous prenons volontiers les Anciens pour guides; & comme nous nous croyons obligés de nous ſoumettre aux régles, il n'eſt pas facile de nous perſuader qu'il y ait dans le monde aucune Nation aſſez privilégiée pour être en droit de s'en diſpenſer.

Il ne m'appartient point de décider ſur ce qu'il y a de juſte ou d'outré dans ces accuſations, encore moins de vouloir balancer les avantages que nous prétendons avoir ſur nos Voiſins, non plus que ceux par leſquels ils ſe glorifient de l'emporter ſur nous: je ne ſais

même s'il y a perſonne qui puiſſe ſe flatter d'être aſſez affranchi des impreſſions de l'habitude & des préjugés de l'éducation, pour ôſer le faire. Mais qu'on prouve, ſi l'on veut, que ſouvent la ſageſſe & la circonſpection de nos Auteurs dégénére en timidité; que ce qui nous paroît téméraire, n'eſt que hardi; que nous appellons licence, ce qui mérite le nom de généreuſe liberté; & que cette extrême retenue que nous nous impoſons ſur les idées & les expreſſions communes & ordinaires, vient d'une fauſſe délicateſſe qui énerve nos Ecrits, loin de les embellir. Quand tout cela ſeroit évidemment prouvé, nos Ecrivains n'en concluront jamais qu'il leur ſoit permis de bleſſer ouvertement les loix qu'ils trouvent établies: c'eſt à eux de s'y conformer juſqu'à un certain point, & de conſerver ce qu'elles peuvent avoir de bon, ſans chercher à plaire par ce qu'elles ont de défectueux. S'il eſt permis de flatter les Hommes ſur leurs foibles, ce ne peut être qu'en vue de les en guérir, & de les ramener au bon ſens. Notre Langue ne manque point de force, c'eſt nous ſeuls qui en manquons, & qui ne ſavons pas la faire valoir. L'air mâle & nerveux, les heureuſes hardieſſes, les tours vifs & énergiques, & cette vigueur de penſées que les Etrangers admirent avec nous dans Montagne, La Bruyere, & ſur-tout dans

dans feu Mr. Boſſuet Evêque de Meaux, le prouvent invinciblement. Cependant, quoique ce ſoit par pure foibleſſe qu'un Malade ait certains dégoûts & certaines répugnances, ſur leſquels il ſemble qu'il ne puiſſe ſe vaincre auſſi long-tems que dure l'indiſpoſition qui les produit, il y a de la folie & de la dureté à n'y point avoir égard ; mais il y en auroit encore davantage, à les entretenir par une condeſcendance exceſſive.

C'eſt Mr. Pope lui-même qui m'a fourni ce principe. Il ſera donc aſſez généreux pour me pardonner de m'en être ſervi quelquefois contre lui. Au-reſte, s'il m'eſt arrivé de diminuer la grandeur de ſes penſées, c'étoit uniquement pour les mettre à la portée de nos eſprits. Si je n'ai pas craint d'exprimer naturellement ce qu'il relevoit par une métaphore, ni de retrancher pluſieurs de ſes images & de ſes comparaiſons, je déclare que c'eſt beaucoup moins parce qu'elles m'ont paru reprehenſibles, que par l'impoſſibilité où je me ſuis trouvé de les faire goûter au commun de nos Lecteurs.

Et pour en donner un exemple, qui mérite peut-être quelque attention, à cauſe des conſéquences qu'on en peut tirer, dans le deſſein de jetter plus de ridicule ſur certains critiques, qui déchirent impitoyablement les Poëtes, après avoir travaillé ſans ſuccès à le

devenir, l'Auteur, dans l'*Eſſai ſur la Critique*, emploie cette comparaiſon. *Ainſi*, dit-il, (*a*) *de notre tems les Apoticaires, a force de voir les ordonnances des Médecins, apprennent l'Art d'en jouer le rôle, & mettent hardiment en pratique des maximes qu'ils prennent mal: ils décident, & traitent enſuite leurs Maîtres d'ignorans.* Cette image plaît aux Anglois, tous les François que j'ai conſultés la trouvent choquante. Il eſt bon de remarquer cependant que le mot Anglois *Apothicare* eſt tiré du Grec, comme notre mot François *Apoticaire*, & qu'à l'exception de la terminaiſon il ſonne préciſément de la même maniére. Cela ſuppoſé, il n'y a pas moyen de dire qu'il ſoit moins noble, ou plus propre dans l'une ou dans l'autre Langue, à réveiller certaines idées dégoûtantes, que le Vulgaire attache à cette Profeſſion. Reſte donc que la différence vienne de la diverſité du caractére des deux Nations, dont l'une regarde comme noble, ou du-moins comme indifférent tout ce qui entre dans le commerce de la vie, dès qu'il a quelque utilité, & qu'il n'a rien de contraire aux premiéres impreſſions de la nature: au-lieu que l'autre s'eſt accoutumée à conſidérer comme baſſe, toute expreſſion deſtinée à ſignifier des actions ou des em-

(*a*) So Modern' Pothicaries taught the art
By Doctors bills to play the Doctors' part,
Bold in the practice of miſtaken rules,
Preſcribe, apply, and call their maſters fools.

emplois qui ne conviennent point en public à des perſonnes d'un rang diſtingué.

Et c'eſt-là, s'il m'eſt permis de le dire, la ſeule véritable raiſon, pour laquelle Homére a pû, ſans rien perdre de ſa dignité, deſcendre dans des détails qui rendroient aujourd'hui nos Poëtes ridicules. Puiſque de ſon tems, comme dans celui des Patriarches, les Rois & les Princes tuoient les animaux qu'ils devoient manger, & préparoient eux-mêmes leurs repas; qu'ils atteloient leurs chevaux à leur char; que leurs Fils gardoient les troupeaux; & que de leurs propres mains les Princeſſes lavoient leur linge, & alloient puiſer de l'eau aux Fontaines publiques; les termes dont on uſoit pour peindre ces actions, & le nom des divers inſtrumens qu'on y employoit, n'avoient alors rien de bas, parce qu'ils participoient en quelque façon à la nobleſſe des perſonnes qui s'en ſervoient. Mais au-contraire, la baſſeſſe de la plûpart de ceux qui exercent aujourd'hui parmi nous les Arts Méchaniques, fait que nous attachons inſenſiblement des idées baſſes aux mots François qui les expriment. Il n'eſt donc pas étonnant que les Savans ne joignent pas les mêmes idées à des expreſſions Grecques & Latines, que non-ſeulement ils n'entendent jamais prononcer dans les rues & dans les bou-

tiques par des personnes de la lie du Peuple, mais qu'ils ne rencontrent encore que dans des Livres anciens & respectés. On peut dire cependant que chez les Anciens, ces mots ont quelque chose de plus sonore & de plus harmonieux, que dans la plûpart des Langues vivantes ; mais cet avantage ne peut servir qu'à rendre le stile plus doux ou plus nombreux. Un Vers dont la cadence frappe agréablement l'oreille, peut d'abord séduire l'ésprit ; mais cette illusion se dissipe bientôt ; & quelque belle qu'on suppose une Langue, il est impossible, comme certains Critiques ont voulu nous le persuader, qu'elle donne jamais par elle-même de l'agrément & de la noblesse aux plus petites choses.

Cette réflexion prouve évidemment que ce n'est point la faute de notre Langue, mais plutôt la nôtre : ou, si les Etrangers veulent nous en croire sur notre parole, l'élevation & la délicatesse de notre génie, qui bannit de tous les Ouvrages polis une infinité de choses, qui fourniſſoient aux Grecs & aux Latins des descriptions si variées & si touchantes, & que nous lisons encore avec plaisir chez la plûpart de tous nos Voisins.

Chaque Nation se croit en possession de la meilleure maniére d'écrire, & s'estime souvent par les mêmes raisons qui font que les autres la mépriſent. Toutes ont

ont du-moins, lorſqu'on les attaque vivement, une réponſe qui ſembleroit devoir arrêter le Cenſeur le plus déterminé, c'eſt de dire qu'on ne les entend point. L'Abbé Fontanini, (*a*) moins eſtimable encore par ſa vaſte érudition, que par la juſteſſe de ſon goût, bien loin de ſouſcrire à la cenſure que le P. Bouhours, dans ſa *Maniére de bien penſer*, a faite des Auteurs Italiens, ſoutient qu'il ne les condamne que parce qu'il les connoît mal ; & il ne craint point d'aſſurer que tout (*b*) Etranger eſt incapable de juger des autres Etrangers, parce qu'il eſt élevé dans une haute opinion des choſes de ſon Pays, & qu'il n'a qu'une connoiſſance très-imparfaite de celles des autres.

On ne peut ſe diſſimuler que ce principe ne ſoit vrai juſqu'à un certain point. Mais ſi l'équité nous défend quelquefois de juger des Etrangers, parce qu'étant éloigné d'eux nous ne les connoiſſons pas aſſez, ne pourroit-on pas dire qu'il ne nous eſt pas plus permis de prononcer ſur nos propres Auteurs, par la ſeule raiſon que nous vivons au milieu d'eux ? Quand on eſt trop loin d'un objet, on ne le voit que confuſément, & rarement

(*a*) Depuis nommé Archevêque Titulaire d'Ancyre, mort à Rome en 1736.

(*b*) Ogni foraſtiere non é atto a giudicar degli altri ſtranieri, perche egli é nudrito dell'altera opinione delle coſe proprie, e del conto leggieriſſimo delle altrui. *Lettera ſulla Eloquenza Italiana.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0245
DFG

tout entier. Quand on eſt trop près, on ne voit que lui, il offuſque la vue, & dès-lors on ne peut le comparer avec les autres. Qu'on m'aſſigne donc un juſte milieu, ou l'on n'ait à craindre aucun de ces deux inconvéniens, lorſqu'il ſera queſtion de juger entre les Etrangers & nous.

D'un autre côté, le même orgueil qui aveugle chaque homme en particulier, faſcine en général les yeux de toute la Nation. Chacun ſe croit obligé d'en ſoutenir la gloire; un intérêt ſecret ſe met de la partie, & nous perſuade aiſément que le Pays où nous ſommes nés l'emporte ſur tous les autres. On le croit de bonne foi, & le préjugé devient ſi fort, qu'on ne peut plus le diſtinguer de la raiſon. C'eſt envain que ceux d'un avis contraire, après s'être épuiſés en raiſonnemens, en appellent au ſentiment; l'opinion vient à bout, avec le tems, de prendre chez nous la place de la nature. Ce que les autres ne peuvent lire ſans peine dans nos Ouvrages, nous donne un véritable plaiſir; parce que nous ſommes aſſez heureux pour en trouver à tout ce que nous voulons. Ainſi, quand on aime une choſe, il eſt toujours vrai de dire, qu'on ſent qu'elle eſt aimable; mais d'en conclure qu'elle le ſoit réellement, ce ſeroit renoncer à toutes les lumiéres du bon ſens & de l'expérience.

Où

Où trouver donc un arbitre assez impartial, pour prononcer entre la raison & l'amour-propre ? Personne ne peut être juge dans sa propre cause, encore moins en matiére de bel-esprit, où il est plus aisé de se faire illusion que dans toute autre. Rien d'ailleurs de plus équivoque, que ce qu'on appelle goût: la distinction du nécessaire & de l'arbitraire sur ce point, échappe aux génies les plus pénétrans. Ne sait-on pas que dans tous les tems, les plus grands Critiques ont porté des jugemens entiérement opposés? Cicéron, (*a*) quelqu'excellent Connoisseur qu'il fût d'ailleurs, regarde Plaute comme le modéle de la fine plaisanterie, & lui trouve une délicatesse particuliére pour les rencontres ingénieuses. D'un autre côté, (*b*) Horace, qui semble avoir recueilli tout le bon goût du siécle d'Auguste, avance sans crainte d'en être desavoué, que ses ancêtres avoient été assez bons, ou plutôt assez sots pour applaudir aux pointes de ce Comique. Un Ancien avoit dit, qu'il n'étoit pas étonnant que le fameux Temple d'Ephése eût été brûlé la même nuit qu'Alexandre vint au monde, par-

(*a*) Duplex est jocandi genus. . . . alterum elegans, urbanum, ingeniosum, facetum, quo genere Plautus noster refertus est *Cic. Off. L.* 1.

(*b*) At nostri proavi Plautinos & numeros, & Laudavere sales, nimium patiente utrumque, Ne dicam stultè mirati, si modo ego & vos Scimus inurbanum lepido seponere dicto.

HORAT. *Art. Poët.*

parce que Diane étoit pour lors occupée à veiller sur la mére de ce Prince. Le même Cicéron, qui rapporte ce mot, (a) ajoute qu'il le trouve très-agréable, *concinnè ut multa Timæus*, &c. Si l'on en croit Plutarque, (b) de tous les Historiens le plus judicieux, cette pensée est si froide, qu'elle eût été capable d'éteindre l'incendie.

Il est vrai que tous les hommes estiment Virgile, Horace, Ciceron, Tite-Live, Salluste, Tacite, &c. Les Italiens admirateurs du Tasse, & les Anglois partisans de Milton, se réunissent à aimer l'Illiade & l'Enéïde. Mais d'un autre côté, il est constant que cette approbation, toute générale qu'elle paroît d'abord, tombe beaucoup moins sur les divers morceaux qui composent ces excellens Ouvrages, que sur le tout qui en résulte. C'est en ce point seul que conviennent tous les hommes ; mais rien de plus étrange, & souvent de plus contradictoire que le jugemens qu'ils portent en particulier, les uns sur le stile, & les autres sur les pensées de ces célébres Auteurs. Ajoûtez à cela, que

(a) Qui cum in historiâ dixisset quâ nocte natus esset Alexander Dianæ Ephesiæ Templum deflagravisse, adjunxit id minimè esse mirandum, quod Diana, cum in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo. *Cic. L. 2. de Nat. Deor.*

(b) Ὡς ἡγησίας ὁ μίλησγνης ἐπεφώνηκεν ἐπεφόνημα κατασβέσαι τὴν πυρκαϊαν ἐλεινὴν ὑπὸ ψυχρίας ὑφάμενεν. Vita Alex.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0248
DFG

que pour la plûpart ils n'ont pas été tout d'un coup en poſſeſſion de cette haute réputation dont ils jouïſſent à préſent. Il leur a fallu des ſiécles entiers pour vaincre le mauvais goût ou l'envie de leurs contemporains. Le tems ſeul a pû mettre le ſceau à la bonté de leurs Ecrits. Sans parler des Anciens, les aſſauts que Le Taſſe eut à ſoutenir de la part des Critiques dans ſon propre Pays, & l'obſcurité où le Poëme de Milton, aujourd'hui ſi fameux, a été long-tems enſéveli parmi les Anglois même, ne ſont que des preuves trop convaincantes de la foibleſſe de l'eſprit humain, & de l'incertitude des ſes jugemens.

En faut-il davantage après les exemples qu'on vient de voir, pour apprendre aux hommes à ſuſpendre leur ſentiment, non-ſeulement ſur les Auteurs que la nature ſemble avoir mis hors des bornes de leur juriſdiction, mais même ſur leurs propres compatriotes, qui paroiſſent plus de leur compétence? En attendant qu'il s'éléve quelque Génie extraordinaire, dont l'autorité ſoit ſi bien établie parmi toutes les Nations, que ſes avis ſoient des loix, dont il ne ſoit plus permis d'appeller, le parti le plus ſage & le plus équitable ne ſeroit-il point d'en uſer avec les Etrangers, comme Quintilien (a) veut que les Mo-

(a) Modeſtè tamen & circumſpecto judicio de tantis

dernes en usent avec les Anciens? Si nous n'avons point de titre incontestable, qui nous assure le premier rang dans la République des Lettres, ils sont aussi dans l'impuissance d'en alléguer aucun qui nous force à la leur céder. Ils ont sans-doute leurs perfections & leurs défauts, comme nous avons les nôtres, & peut-être dans un mêlange égal. Rien ne nous empêche d'en dire notre sentiment; mais on ne sauroit le faire avec trop de réserve ni trop de retenue, de peur qu'il n'arrive quelquefois de les condamner, ou même de les approuver, parce qu'on ne les entend pas. Le bon sens ne voudroit-il pas encore que dans ces occasions on s'attachât plutôt au dessein & à la composition de tout l'Ouvrage, qui doivent être les mêmes en tout tems & en tout Pays, qu'aux ornemens de chaque partie, qui ne sont point fondés sur des principes invariables, & qu'on pourroit comparer à des modes indifférentes en elles-mêmes, qui n'obligent que ceux parmi lesquels elles sont reçues.

A l'égard de nos propres Auteurs, si le torrent de la coutume ne doit jamais les contraindre à forcer leur stile & leur esprit, pour surprendre le Lecteur par des épithétes rares & imprévues, ou pour semer leurs Ecrits d'antithéses dont

tis viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, damnent, quæ non intelligunt.

dont toute la beauté consisteroit dans le choix & dans l'arrangement des mots; quoiqu'ils doivent encore moins s'assujettir à quitter le solide pour le brillant, l'utile pour l'agréable, & le vrai pour le spécieux, on ne peut disconvenir cependant qu'ils ne soient dans l'obligation de se conformer en quelque façon au goût de la Nation qui doit les juger. La seule précaution qu'ils aient à prendre, est de s'en approcher assez, pour qu'on ne puisse pas les accuser de s'en trop éloigner.

Et comme malgré toute sa raison, l'homme se trouve souvent dans la malheureuse nécessité de se conduire par préjugé, & que toute sa sagesse ne va communément qu'à choisir entre les bons & les mauvais, il paroît qu'il n'en est point de plus raisonnable, ni de moins honteux que le préjugé de tous les Ages & de toutes les Nations, qui nous porte à regarder les grands Auteurs de l'Antiquité, comme les seuls modéles qu'on doive se proposer. Ce respect ne doit point aller jusqu'à nous persuader que tout soit de la même force & de la même beauté dans leurs Ecrits. Mais si par un principe de reconnoissance on ne se croit pas permis de les accuser du moindre défaut, il est, selon Mr. de la Motte, (a) un moyen de conserver leur réputation sans faire tort à la sienne : c'est de fui-

(a) Discours sur la Poësie.

ſuivre l'exemple de leurs plus grands défenſeurs, qui ſe gardent bien de les imiter en certaines choſes, quoiqu'ils trouvent toujours des raiſons ingénieuſes pour les juſtifier de tout ce qu'on leur reproche.

Si quelqu'un, meilleur François ſans-doute que Critique, s'imaginoit que dans ce que je viens de dire, je n'ai pas aſſez ſoutenu la gloire de la Nation, je lui répondrois avec Mr. de Voltaire, (a) *que le véritable Amour de la Patrie conſiſte à ſe montrer fidéles Sujets & bons Citoyens; mais que diſputer ſeulement ſur les Auteurs de notre Nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poëtes que nos Voiſins, ce ſeroit plutôt ſot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre Pays.*

On ſent qu'il reſte encore beaucoup de choſes à dire ſur des matiéres ſi importantes, & ſur leſquelles il eſt ſi difficile de fixer les eſprits. Peut-être que je pourrai un jour les devélopper avec plus d'étendue. Mais je crois en avoir aſſez dit pour mettre le Lecteur en état de profiter de l'Ouvrage que je lui préſente, & ſur-tout pour me juſtifier de ne m'être point renfermé dans les bornes d'une Traduction réguliére.

Je conviens qu'il ſeroit ordinairement à ſouhaiter que les Traducteurs ſe regardaſſent *comme ayant les mains liées*; que ſans égard à leur goût & à leurs pré-

(a) Traduction de ſon Eſſai ſur le Poëme Epique.

préjugés particuliers, ils s'attachaſſent à nous faire connoître un Ouvrage tel qu'il eſt ; en un mot, qu'ils cherchaſſent moins à plaire, qu'à nous faire connoître ce qui plaît à la Nation pour laquelle leur Auteur a travaillé. Ces ſortes de Traductions (*a*) auroient leur utilité, en ce qu'elles ne déguiſeroient point le goût ni le caractére des Ecrivains étrangers, & qu'elles conſerveroient à chaque Auteur ſon air propre & naturel, & juſqu'à ſes défauts même.

Rien ne ſeroit plus utile, ou du moins plus curieux, je l'avoue : mais, s'il faut le dire, rien ne me paroît moins poſſible, ſur-tout lorſqu'il s'agit d'un Poëte tel que celui dont il eſt ici queſtion. L'expreſſion n'eſt-elle pas l'ame de la Poëſie ? & faites-vous connoître le Poëte, ſi vous ne faites connoître ſon expreſſion ? Vous ne pouvez même ſouvent rendre ſes penſées ; ne tiennent-elles pas preſque toujours à l'expreſſion ? Changez-la dans les penſées de nos meilleurs Poëtes François, vous leur ôtez ce qu'elles ont de ſublime & de frappant : je n'y vois plus que des vérités triviales que j'approuve, il eſt vrai, mais que je ne puis admirer : vous me préſentez le ſquelette du Poëte, mais vous ne me donnez pas le Poëte même.

La

(*a*) Voyez le Journal des Savans, ſur la Traduction de l'Eſſai ſur l'Homme, par Mr. D. S. Avril. 1736.

La Prose, dit un célébre Critique, peut rendre exactement le fond de la pensée ; mais elle ne peut exprimer, ni l'énergie, ni les agrémens qui dépendent de l'arrangement & du choix des mots, de la mesure, de la cadence, de l'harmonie ; & il soutient qu'il est aussi impossible à un Traducteur François de nous mettre en état d'apprécier le mérite d'Homére & de Virgile en qualité de Poëtes, qu'à un Graveur de nous donner dans une estampe une juste idée du talent que Le Titien ou Le Carrache avoient pour la Peinture.

Ce que l'Auteur des *Observations sur les Ecrits Modernes* dit (a) des Poëtes Grecs & Latins, il l'eût dit à plus forte raison des Poëtes Anglois ; puisqu'il y a plus loin de leur façon de penser & de s'exprimer à la nôtre, qu'il n'y a loin de la nôtre à celle des Grecs ou des Latins. Aussi, quelqu'estimables que soient les Traductions que Mr. D. S. nous a données de l'*Essai sur l'Homme*, & de l'*Essai sur la Critique*, ceux qui entendent également l'Anglois & le François, disent ouvertement qu'il est impossible d'y reconnoître M. Pope. S'ils y retrouvent le Philosophe, ils n'y retrouvent presque jamais le Poëte.

Mais sera-t'on plus en droit de décider sur ma Traduction, du goût & du caractére particulier qui régne dans la Poë-

(a) Tome 3. Lettre 42.

Poëſie de Mr. Pope ? c'eſt ce que je ſuis bien éloigné de penſer. Je ſuis perſuadé au-contraire qu'une partie de ce que j'ai avancé contre les Traductions en Proſe, peut retomber ſur les Traductions en vers. Je veux que celles-ci puiſſent juſqu'à un certain point nous rendre l'eſprit, le feu, la hardieſſe, la force & l'imagination qui feront admirer l'Original. Mais quels ſont les traits particuliers qui caractériſent cet eſprit, ce feu, cette hardieſſe, cette force, cette imagination ? C'eſt ce que la ſeule connoiſſance de la Langue dans laquelle il eſt écrit peut apprendre, & ce qu'on ne peut raiſonnablement exiger d'aucun Traducteur.

Il a paru en 1717. un Poëme en V. Chants, imprimé à Londres & à Amſterdam, ſous le titre d'*Eſſai ſur la Critique, imité de M. Pope* : mais le Sieur Robeton, Conſeiller & Sécretaire-Privé du feu Roi d'Angleterre qui en eſt l'Auteur, s'eſt ſi fort approprié les penſées de ſon modéle, & les a tellement habillées à la Françoiſe, ou plutôt à ſa maniére, qu'elles n'y ſont preſque plus reconnoiſſables. Il eſt même étonnant qu'avec de ſi excellens matériaux, ce qui eſt la moindre louange qu'on puiſſe donner à l'*Eſſai* de Mr. Pope, il n'ait rien fait de plus juſte ni de plus achevé. Il a tous les défauts qu'un François trouveroit dans l'Original Anglois, & en a rare-

ment les beautés. *On ne peut juger*, disent les Journalistes de Trévoux, (a) *si ce Poëme est fait pour apprendre l'Art de composer une Piéce d'esprit sans défauts, ou l'Art de critiquer les défauts d'une Piéce d'esprit. Il jette au hazard*, continuent-ils, *quelques réflexions sur les Auteurs & sur les Critiques de toutes les Nations, mais surtout de la sienne. Il le fait cependant quelquefois avec esprit, mais jamais avec ordre & avec jugement.* Si un Essai en Vers ne demande pas autant de méthode qu'un Traité en Prose, rien ne dispense au-moins de mettre de la liaison & de la justesse dans ses pensées; & c'est par-là, qu'on trouvera peut-être ma Traduction aussi différente de l'Ouvrage du Sieur Robeton, que son Poëme l'est de celui de Mr. Pope.

Au-reste, je crois, qu'il est inutile d'avertir qu'on ne doit point s'attendre à trouver dans mes Vers la pompe & l'élevation propres au Poëme Epique, & aux autres Sujets qui tiennent du merveilleux. La simplicité, la précision & la clarté, font le caractére du Genre Didactique; il y est question de raisonner, non de peindre. Le Poëte, si des Ouvrages de cette nature suffisent pour mériter ce nom, le Poëte, dis-je, y doit parler beaucoup plus au jugement qu'à l'imagination, & par conséquent il ne lui est pas possible d'y donner

(a) Août 1717.

ner l'essor à son génie. Cette vérité a toujours paru si constante, que les Critiques (a) ont prétendu qu'Horace dans ses *Epitres*, & sur-tout dans son *Art Poëtique*, avoit exprès rabaissé son stile pour donner plus de poids à ses préceptes, & pour faire voir que ce n'étoit pas sur de grands mots, ni sur des expressions superbes, mais uniquement sur le vrai, qu'il vouloit établir la solidité de ses maximes.

Après tout, le Genre Didactique ne laisse pas d'avoir ses ornemens & ses beautés, mais il semble que sa nature soit d'être beaucoup plus instructif qu'agréable ; & quoique Mr. Pope soit le plus poli & le plus insinuant de tous les Maîtres, c'est toujours un Maître, & cette qualité entraîne avec soi quelque chose de rebutant. Il remonte jusqu'aux premiers principes. Loin de chercher à dissiper l'esprit, son but est de l'appliquer. Pour mieux inculquer ses maximes, il est quelquefois contraint de les répéter & de revenir sur ses pas. Il est vrai qu'il a sû y faire entrer quelques digressions, comme pour servir de repos au Lecteur ; mais bien des gens n'aiment point à se fatiguer, dans l'espérance de se reposer. La Satire est encore d'une grande ressource dans ces sortes d'Ou-

(a) Voyez les Jugemens des Savans, par Mr. Baillet, à l'Article d'Horace.

d'Ouvrages : mais si l'on y en trouve quelques traits, ils ne flattent pas beaucoup la malignité du cœur, parce qu'ils sont pour la plûpart jettés en général, ou qu'ils tombent sur des particuliers qui nous sont inconnus. Il faudra donc se résoudre à l'écouter par raison : mais tout ce qu'on fait de la sorte, coute toujours un peu, même aux Sages.

Ces deux Poëmes ne conviennent donc pas aux personnes qui lisent beaucoup, moins pour s'instruire, que pour s'entretenir dans une douce oisiveté. Mais à l'égard de celles qui d'un esprit plus solide & plus étendu, ne craignent point la peine de la réflexion, & qui ne trouvent un Livre bon, que lorsqu'il demande à être lû plus d'une fois, j'ôse assurer que la lecture ne leur en sera point desagréable.

Qui essayeroit de lire les *Maximes* de Mr. de la Rochefoucault aussi rapidement qu'on lit une *Comédie*, ou des *Mémoires Historiques*, s'y ennuyeroit immanquablement. Il en est à peu près de même de ces *Essais* : ce n'est qu'un enchaînement de pensées qui chargeroient l'esprit sans le nourrir, si on ne se donnoit le tems de les digérer, & d'en chercher en soi-même l'application.

Pour rendre la Traduction de l'*Essai sur la Critique* plus complette & plus utile, sur-tout aux Jeunes-gens qui veulent se former le goût, & se remplir de

de principes solides & féconds, qui les mettent en état de juger non-seulement de la Poësie, mais encore de tous Beaux-Arts, j'ai tâché, dans des remarques particuliéres inférées au-bas de la page, d'en développer davantage certaines pensées, soit par mes propres réflexions, soit par celles des meilleurs Auteurs, anciens ou modernes. Je me suis encore trouvé dans l'obligation d'y joindre quelques notes absolument nécessaires pour le commun des Lecteurs. J'ai crû aussi qu'on y verroit avec plaisir les endroits que Mr. Pope a imité des autres. Loin de vouloir par-là rien diminuer de sa gloire, je me suis flatté au-contraire d'y contribuer. Je me souviens d'avoir ouï dire à un Homme d'esprit du premier ordre, (a) & qui se faisoit honneur de le compter parmi ses amis, qu'il n'y avoit point de célébre Ecrivain qui n'eût trouvé le secret de faire passer dans ses Ouvrages les beautés de ceux qui l'avoient précédé, & que jamais on n'imiteroit un Auteur qui feroit profession de n'imiter personne.

(a) Le Docteur Atterbury, Evêque de Rochester.

SOMMAIRE.

LEs mauvais Critiques ne ſont pas moins communs que les mauvais Ecrivains, & ſont plus dangereux. Il faut être né avec le don de bien juger, comme avec le don de bien écrire. Le vrai goût eſt auſſi rare que le vrai génie. Tous les Hommes ſont nés avec quelque goût, mais de mauvaiſes études l'altérent inſenſiblement. Diverſes cauſes de la corruption du goût. Tout bon Critique doit connoître exactement la portée de ſon eſprit, & poſſéder à fond les matiéres dont il entreprend de juger. Danger de ne ſavoir qu'à demi. Nos jugemens ne peuvent être ſûrs, qu'autant qu'ils ſont puiſés dans la Nature. Elle eſt tout à la fois la ſource, la fin & la régle de l'Art. Combien il eſt difficile & cependant néceſſaire d'accorder entre eux l'eſprit & le jugement. L'Art n'eſt que la Nature réduite en régle. Les régles ont été tirées de la pratique des Anciens. Utilité de la Critique. Abus qu'on en fait. Un des meilleurs moyens d'éviter ces abus, eſt l'étude des Anciens, & principalement d'Homére & de Virgile. Eloge des Anciens.

ESSAI



ESSAI
SUR LA CRITIQUE.

CHANT PREMIER.

IL eſt ſur l'Hélicon deux ſommets différens,
Où chacun à l'envi brigue les premiers rangs.
L'un, courageux Auteur, prétend par ſes Ouvrages,
Du Public dédaigneux entraîner les ſuffrages:
Et l'autre du bon goût rigide défenſeur,
Réforme le Parnaſſe, & s'érige en Cenſeur.
Qui des deux riſque plus, & qui pourroit me dire,
S'il eſt plus dangereux de juger que d'écrire?
Mais, ſi le froid Auteur eſt toujours ennuyeux,
Un injuſte Critique eſt-il moins odieux?
Je pardonne ſans peine à l'Ecrivain vulgaire,
Dont la Muſe m'endort en cherchant à me plaire:
Mais ce guide trompeur, qui promt à cenſurer,
Après de longs détours ne fait que m'égarer,
Je le hais d'autant plus qu'il me commande en maître.
Tout n'eſt pas Deſpréaux, & chacun prétend l'être.
Chacun content de ſoi, ſuit ſa foible raiſon,
Et des Arts qu'il ignore, ôſe donner leçon.

Cet âge si fécond en Pédans didactiques,
A moins de sots Auteurs que d'ignorans Critiques.
Le jugement, le goût, grands mots mal entendus,
Sont par-tout prononcés, & par-tout confondus:
Mais ce goût, cet instinct, cette lumiére sure,
Que l'Art ingénieux puise dans la Nature,
Cette flamme qui brûle au sein des grands Auteurs,
Doit être le flambeau qui guide les Censeurs.
Il faut également que le Ciel les inspire,
Les uns pour critiquer, les autres pour écrire.
L'Homme le plus grossier n'est point sans jugement;
Il discerne le vrai, du-moins par sentiment:
Dans l'esprit le moins clair l'équitable Nature
Répand avec bonté quelque lumiére obscure,
Y grave d'heureux traits, quoiqu'à demi touchés;
Tels sont de Raphaël les desseins ébauchés:
Mais irai-je altérer leurs empreintes légéres
Par un amas confus de couleurs étrangéres,
Charger mon foible sens du poids d'un faux savoir,
Etouffer ma raison, m'aveugler pour mieux voir?
Tel est devenu fat à force de lecture,
Qui n'eût été que sot en suivant la Nature:

Ceux-

REMARQUES.

Vers 23. [*Mais ce goût, cet instinct, cette lumiére sure.*] Un Ouvrage où les régles essentielles sont violées, ne sauroit plaire. Mais ce n'est point en raisonnant sur ces régles, dit Quintilien, qu'on juge des Ouvrages, dont le but est de toucher & de plaire: on en juge par sentiment, par impression, par un mouvement intérieur qu'on ne peut expliquer: c'est pour cette raison que la plupart des Critiques de profession, qui supléent par la connoissance des régles à la finesse du sentiment qui leur manque quelquefois, ne jugent pas aussi sainement des Ouvrages excellens, que les Esprits du premier ordre en jugent assez souvent sans rien entendre aux régles de l'Art. *Réflexions Critiques sur la Poësie & la Peinture, Tom. II. pag. 305.*

Vers 39. [*Tel est devenu fat à force de lecture.*] La science, comme

Ceux-ci du merveilleux insensés partisans,
Pour courir à l'esprit s'écartent du bon-sens;
Mais lassés d'être en bute aux traits des Satiriques,
L'espoir de se venger les transforme en Critiques,
Trop foibles pour jamais égaler leurs rivaux,
Assez forts pour ternir l'éclat de leurs travaux:
Quelques-uns dévorés d'une impuissante envie,
A rimer pour eux seuls passent leur triste vie:
Qu'en dépit d'Appollon Mævius ait écrit,
S'il compose sans verve, ils jugent sans esprit.
D'autres, à la faveur de quelques chansonnettes,
Passent pour Beaux-Esprits, & bientôt pour Poëtes;
Le Beau-Sexe sur eux forme ses jugemens,
Et les voit comme amis; & souvent comme amans.
Montrent-ils au grand jour leurs frivoles remarques,
On rit du foible orgueil de ces faux Aristarques.
Que ces Demi-Savans sont communs parmi nous!
Telle on voit près du Nil, dans un tems calme & doux,
D'Insectes mal formés une engeance inutile,
Couvrir de leurs essaims la campagne fertile:
Oubli de la Nature, Animaux imparfaits,
Ils n'ont point de vrais noms, n'ayant point de vrais traits.

REMARQUES.

comme les voyages, perfectionne les bons esprits, & met le comble à l'impertinence des sots; la multitude des choses qu'ils ont vues ou apprises, leur donne la confiance de parler de tout, quoiqu'ils ne puissent juger de rien.

Vers 56. [*On rit du foible orgueil de ces faux Aristarques.*] L'exactitude avec laquelle le célèbre Aristarque, Gouverneur de Ptolomée Evergéte, revit les Poëmes d'Homére, & l'approbation que toute l'Antiquité a donnée à l'édition qu'il en publia, a fait que son nom est devenu un éloge, & qu'on l'a employé dans la suite pour exprimer un Critique judicieux & éclairé. Horace s'en sert dans le même sens,

Arguet ambiguè dictum, mutanda notabit,
Fiet Aristarchus.

Pour les designer tous il me faudroit vingt pages,
Et j'ennuîrois peut-être autant que leurs Ouvrages.
Vous donc qui de Critique ôsant porter le nom,
Voulez, plein d'un beau feu que guide la Raison,
Donner & mériter une gloire suprême,
Connoissez vos talens, connoissez-vous vous-même:
Envain en croyons-nous une sotte fierté,
Le plus vaste génie est toujours limité.
Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage,
Mais chacun a le sien: qui le connoît est sage.
Quand la mer sur nos bords se répand à grands flots,
Le rivage opposé voit décroître ses eaux:
Si d'un Savant altier la mémoire fidelle,
Obéit à l'instant que son orgueil l'appelle,
Son esprit surchargé d'un immense trésor,
Est pauvre en sa richesse, & prend envain l'essor.
Si prompte à s'enflammer, trop vive, ou trop féconde,
L'imagination en mille objets abonde,
Le jugement languit, & se laisse emporter
Par un torrent fougueux qu'il ne peut arrêter.
Présomptueux Mortels! une seule Science
Epuise votre vie & votre intelligence,
Tant

REMARQUES.

Vers 71. [*Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage.*] Non omnia possumus omnes. VIRG. *Eclog.* VIII.

Vers 72. [*Mais chacun a le sien.*] Les hommes sans aucun esprit sont aussi rares que les monstres, dit Quintilien. La Nature a fait un partage inégal de ses biens entre ses enfans, mais elle n'a voulu deshériter personne; elle a choisi les uns pour leur donner les dispositions nécessaires pour réussir dans certaines choses impossibles aux autres; & ces derniers en ont reçu pour des choses différentes, une facilité qu'elle a refusée aux premiers. L'homme entiérement dépourvu de toute espéce de talens, est aussi rare qu'un génie universel. *Réflexions Critiques sur la Poësie & la Peinture, Tome II. pag. 9.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0264
DFG

Tant l'art eſt étendu, tant l'eſprit eſt borné.
Le ſublime Damon pour le Tragique né,
A vû ſur le Comique expirer ſon génie.
N'allez pas imiter la funeſte manie
De ces Rois qui jaloux d'agrandir leurs Etats,
Perdent en un ſeul jour le fruit de cent combats.
Pourquoi courir après une gloire étrangére,
Tandis que vous pouvez régner en votre ſphére?
Des aveugles Humains, éternel ſéducteur,
L'orgueil, ce conſolant, mais dangereux flateur,
Eſt des petits eſprits le vice inſéparable.
Inégale en ſes dons, la Nature équitable,
Pour faire à peu de frais tous les hommes contens,
Leur rend en vanité ce qu'elle ôte en talens.
De-même dans les corps qui manquent de ſubſtance,
Du ſang & des eſprits le vent remplit l'abſence.

REMARQUES.

Vers 85. [*Tant l'eſprit eſt borné.*] Ce qu'on appelle un génie étendu, n'eſt qu'un génie reſſerré dans des bornes moins étroites que celui des autres. L'Art enſeigne à les cacher ces limites, mais il ne peut pas les reculer. *Optimus ille eſt qui minimis urgetur.*

Vers 87. [*A vû ſur le Comique expirer ſon génie.*] Tel Poëte demeure confondu dans la foule, qui ſeroit au rang des Poëtes illuſtres, s'il ne ſe fût point laiſſé entrainer par une émulation aveugle; & ſi content de briller dans les genres de Poëſie pour leſquels il étoit propre, il eût pû réſiſter à la vanité de s'appliquer à des genres de Poëſie pour leſquels la Nature ne l'avoit point formé. *Reflexions Critiques ſur la Poëſie & la Peinture, Tome II. pag. 68.*

Vers 88. [*N'allez pas imiter la funeſte manie.*] L'envie d'être réputé un génie univerſel, dégrade bien des gens d'eſprit. Quand il eſt queſtion d'aprécier un Auteur en général, on fait autant d'attention à ſes Ouvrages médiocres qu'à ſes bons Ouvrages: il court le riſque d'être défini comme l'Auteur des premiers, & par conſéquent comme un médiocre Auteur. *Ibid.*

Vers 96. [*Inégale en ſes dons la Nature équitable.*] Il ſemble que la Nature, qui a ſi ſagement diſpoſé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait auſſi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections. *Reflexions Morales.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0265
DFG

Des sentimens d'orgueil sans-cesse renaissans,
Occupent chez les sots la place du bon sens.
Mais au premier instant qu'à travers ce nuage,
La pure vérité peut s'ouvrir un passage,
L'orgueil jette le masque, & fuit à son aspect.
Tout Auteur pour soi-même est un juge suspect.
Envain sur vos défauts un ami vous éclaire,
Un ennemi jaloux est un mal nécessaire.
C'est peu d'être savant, si vous n'êtes profond:
Renoncez aux Beaux-Arts ou sachez-les à fond.
Qu'un désir passager jamais ne vous entraîne,
Sur les bords dangereux qu'arrose Hypocréne:
Ses subtiles vapeurs enivrent le cerveau,
Mais la raison revient quand on boit en pleine eau.
Dans les premiers transports d'une vive jeunesse,
Ebloui par l'éclat des Nymphes du Permesse,
Et flatté par l'espoir d'attirer leurs regards,
On se livre sans crainte au plus noble des Arts.
Sa grandeur le dérobe à notre foible vue.
L'esprit est trop borné pour sa vaste étendue.
Après de longs travaux on est surpris de voir
Que plus on sait, & plus il en reste à savoir.

Sans

REMARQUES.

Vers 107. [*Envain sur vos défauts un ami vous éclaire.*] La beauté & la bonté d'un Ouvrage consistent en tant d'excellentes parties, qu'il est impossible qu'il n'y en ait toujours quelques unes qui soient défectueuses; & par conséquent tout Ecrivain a toujours besoin d'aides & de réformateurs. Mais il est quelquefois dangereux d'emprunter pour cela le secours de ses amis. L'amitié est souvent aussi ingénieuse à les aveugler sur nos fautes, que l'amour-propre est habile à nous fermer les yeux sur nos propres défauts.

Vers 108. [*Un ennemi jaloux est un mal nécessaire.*] C'est une vérité reconnue; que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu, que le blâme pour nous retirer de celui du vice. Il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte, & d'apprêter à rire leurs ennemis. *Sentimens de l'Académie sur le Cid.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0266
DFG

Sans craindre leur hauteur, & plein de confiance,
Vers les Alpes ainſi le Voyageur s'avance.
Les Cieux ſemblent d'abord s'abaiſſer ſous ſes pas:
Mais quel lointain affreux ! des neiges ! des frimats !
Des rochers eſcarpés ! Ses yeux confus ſe troublent,
Et les Monts entaſſés ſur les Monts ſe redoublent !
La même en tous les tems, toujours brillante aux yeux,
La Nature répand un éclat radieux:
C'eſt de nos jugemens la ſeule régle ſure:
Pour qui ſait l'écouter, ſa voix n'eſt pas obſcure:
C'eſt la régle, la fin, le principe de l'Art:
Sans elle tout eſt faux, tout brillant n'eſt que fard:
Point de génie heureux que celui qu'elle inſpire:
Avec elle tout plaît, tout vit, & tout reſpire.
L'Art dans ce riche fond a droit de s'aſſortir:
Il ordonne, il fait tout ſans ſe faire ſentir;
Il ſe cache toujours, & toujours il domine;
Telle dans un beau corps, cette flamme divine,
L'ame en ſecret fournit les eſprits, la chaleur,
Forme les mouvemens, donne aux nerfs leur vigueur;
Sans paroître au dehors par ſes effets ſenſible,
Aux ſeuls yeux de l'eſprit elle ſe rend viſible.
Loin d'ici tout Auteur qui ſur ſes vains écrits,
Prétend fixer le goût, & régler les eſprits.

REMARQUES.

Vers 135. [*Point de génie heureux que celui qu'elle inſpire.*] L'Art ne ſauroit faire autre choſe que de perfectionner les talens & les heureuſes diſpoſitions que nous avons reçues en naiſſant ; mais l'Art ne ſauroit nous donner le talent que la Nature nous a refuſé. L'Art ajoûte beaucoup aux talens naturels, mais c'eſt quand on étudie un Art pour lequel on eſt né. *Caput eſt artis decere quod facias. Ita neque ſine arte, neque totum arte tradi poteſt*, dit Quintilien.

Vers 139. [*Il ſe cache toujours, & toujours il domine.*] C'eſt la penſée du Taſſe dans la Deſcription du Palais d'Armide, Chant XVI. *L'arte é che tutto fa, e nulla ſi ſcopre.*

La plus commune route eſt toujours la plus ſure;
Les préceptes de l'Art ſont ceux de la Nature;
Son pouvoir abſolu, comme celui des Rois,
Ne peut être reſtraint que par ſes propres loix.
La Gréce pour les Arts fut du Ciel inſpirée:
Par ſes doctes leçons votre Muſe éclairée,
Saura, quand il convient de voler juſqu'aux Cieux,
Quand il faut rallentir ce vol ambitieux.
Sur les endroits choiſis des plus fameux modelles,
Sa ſageſſe forma ſes régles immortelles,
Et pour guide aſſuré dans le Sacré Vallon,
Envoya la Critique aux Enfans d'Appollon:
Elle y rétablit l'ordre, en bannit le caprice,
Et dans leurs jugemens, fit régner la juſtice.
La Muſe par ſes ſoins vit croître ſa beauté,
Et ne ſe para plus d'un éclat emprunté.
Dans les ſiécles ſuivans des Hommes ſans génie,
Qu'agitoit de rimer l'incurable manie,
Piqués de voir la Muſe inſenſible à leurs feux,
A la Critique enfin adreſſérent leurs vœux.
Dès lors pour aſſouvrir leurs vengeances ſecrétes,
Ils s'unirent entr'eux pour perdre les Poëtes,
Et de l'Abeille active indignement jaloux,
L'inutile Frelon lui fit ſentir ſes coups.
Qu'on ne s'étonne plus ſi le nom de Critique
Eſt aujourd'hui l'objet de la haine publique;
C'eſt la faute de l'Homme, & non celle de l'Art;
C'eſt que loin de le ſuivre, on décide au hazard.
O! combien de Cenſeurs, conduits par le caprice,
Paroîtroient ſans eſprit, s'ils étoient ſans malice!
Sur le vrai, ſur le faux, ſouvent indifférens,
Scrupuleux & chagrins, plutôt que pénétrans,
Habiles à railler, incapables d'inſtruire,
Ils n'établiſſent rien; leur but eſt de détruire.

Les

Les uns aux Anciens prêtent des tours nouveaux;
Et pour les corriger les mettent en lambeaux;
C'eſt envain que le tems reſpecte leurs Ouvrages,
Leurs ſacriléges mains en mutilent les pages.
D'autres ſans ſe connoître en nobles fictions,
Débitent ſéchement leurs froides viſions,
Et du Poëme Epique enſeignent la *recette.*
Ceux-ci pour étaler leur ſcience indiſcrette,
Par un vain Commentaire énervent un Auteur,
Et le font méconnoître à l'habile Lecteur.
De préjugés confus leurs ames poſſédées,
Ne ſe forment jamais que d'injuſtes idées:
Critiquer, ſelon eux, c'eſt ne pardonner rien,
Groſſir toujours le mal, & déguiſer le bien.
Vous, qui ſur cette mer ſi fameuſe en orage,
Redoutez ſagement la honte du naufrage,

REMARQUES.

Vers 179. [*Habiles à railler, incapables d'inſtruire.*] Un eſprit né cauſtique, reprend tout ce qui lui donne occaſion d'exercer ſon talent favori, & fort ſouvent il cenſure un paſſage, non parce qu'il eſt défectueux, mais parce qu'il lui fournit un bon-mot. Il eſt ſi facile de réuſſir en cela, que ſouvent des génies médiocres, dès qu'il paroît un nouveau Poëme, ſe trouvent aſſez d'eſprit & de malignité pour en tourner en ridicule divers paſſages, & quelquefois même aſſez heureuſement. Quoique le Lecteur judicieux n'en ſoit pas la dupe, ils ne laiſſent pas de faire impreſſion ſur l'eſprit du Public, qui ne manque jamais de croire que tout ce qui eſt tourné en ridicule avec quelque eſprit, eſt abſurde. *Remarques de Mr. Addiſſon ſur Milton, num. 291.*

Vers 181. [*Les uns aux Anciens prêtent des tours nouveaux.*] Mr. Pope attaque ici ces Auteurs qui, comme les Burmans, les Bentleys, & tant d'autres, font diſparoître le texte ſur lequel ils travaillent, pour y ſubſtituer des conjectures plus ingénieuſes que ſolides, changent des mots, ſouvent des phraſes entiéres, & tranſpoſent les périodes, ſans apporter d'autre raiſon de la liberté qu'ils ſe donnent, ſi ce n'eſt que le ſens en ſeroit meilleur & plus intelligible, ou le tour & l'expreſſion plus conforme au tems, & au génie des Auteurs dont ils parlent.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0269
DFG

De ces premiers Auteurs qu'admire l'Univers,
Connoissez le génie & les talens divers;
Leur fable, leur sujet, & les mœurs de leur âge,
Leur culte, leur Pays, mais sur-tout leur langage.
Si de vos jeunes ans les travaux journaliers,
Ne vous ont point rendu ces objets familiers,
Vous m'égayez envain par vos traits satiriques.
Non, je ne vous mets point au rang des vrais Critiques.
Concevez pour Homére un véritable amour,
Méditez-le la nuit, lisez-le tout le jour:
Lui seul peut vous conduire à ces grottes sacrées,
Où sont loin des Mortels les Muses retirées.
Quand on sait bien l'entendre, on sait bien l'admirer.
Lui-même avec lui-même il faut le comparer;
Et que le seul Virgile en soit le commentaire.
Un jour qu'il prétendit, en jeune téméraire,
Chanter d'un ton pompeux les Rois & leurs combats,
Apollon l'avertit de prendre un ton plus bas.

Sans

REMARQUES.

Vers 204. [*Non, je ne vous mets point au rang des vrais Critiques.*] On ne peut mettre de ce nombre tout homme qui n'est habile que dans une seule Science; parce que le goût ne se forme que par une connoissance très-étendue, & qu'il y a d'ailleurs peu de Livres dans lesquels il n'y ait qu'une seule espéce de choses à examiner. *Omnes artes quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, & quasi cognatione quâdam inter se continentur.* Cicero pro Archia Poëtâ.

Vers 205. [*Concevez pour Homére un véritable amour.*] L'émulation des Modernes seroit dangereuse, dit Mr. de Fenelon, si elle se tournoit à mépriser les Anciens, & à négliger de les étudier. Le vrai moyen de les vaincre, est de profiter de tout ce qu'ils ont d'exquis, & de tâcher de suivre encore plus qu'eux leurs idées sur l'imitation de la belle Nature. Je crierois volontiers à tous les Auteurs de notre tems que j'honore & que j'estime le plus,

. . . . . *Vos exemplaria Græca*
Nocturna versate manu, versate diurna. Hor. de Art. Poët.

Lettre à l'Académie Françoise.

Vers 213. [*Chanter d'un ton pompeux les Rois & leurs combats.*] Ce trait est tiré de Virgile. *Cum*

Sans le secours de l'Art guidé par la Nature,
Il vouloit que l'esprit lui tint lieu de lecture.
Mais enfin plus instruit, & moins ambitieux,
Il vit, quand la raison eut désillé ses yeux,
Qu'Homére & la Nature étoient la même chose.
Jaloux de l'imiter, d'abord il se propose
De former sur son goût ses durables écrits,
Bientôt il ôsera leur disputer le prix.
Suivre les Anciens, c'est suivre la Nature:
Qui respecte leurs loix, ne craint point la censure.
Voyez sur leurs Autels les lauriers encor verds
Braver également l'envie & les hivers.
Voyez tous les Savans leur rendre un juste hommage,
Et vanter leurs travaux en différent langage.
Que leurs vains ennemis à leur char enchainés
Soumettent à leurs loix leurs esprits obstinés.
Héritiers immortels d'une gloire constante,
Poëtes triomphans, souffrez que je vous chante.
Esprits grands & divers, nés dans de meilleurs tems,
Le respect qu'on vous doit, s'augmente avec les ans:
Comme on voit les ruisseaux dans une longue course
S'étendre, & se grossir, en fuyant de leur source;
Des Nations à naître, & des Mondes nouveaux,
Célébreront un jour vos noms & vos travaux.
De votre feu divin qu'une seule étincelle,
M'inspire tout-à-coup une force nouvelle.

Sans

REMARQUES.

Cum canerem reges & prælia, Cynthius aurem Vellit. Eclog. VI.

Vers 233. [*Esprits grands & divins, nés dans de meilleurs tems.*] Virgile avoit dit,

Magnanimi Heroës nati melioribus annis.

Vers 244. [*Je préviendrois du goût l'entiére décadence.*] Il est à craindre, selon Mr Rollin, que les jeux d'esprit, les pensées brillantes, & ces espéces de pointes qui sont au-

Sans redouter les traits de mille vains esprits,
Je combattrois pour vous armé de vos écrits ;
Et réduisant l'orgueil à garder le silence,
Je préviendrois du goût l'entiére décadence.

REMARQUES.

aujourd'hui si à la mode, ne soient comme les avant-coureurs du mauvais goût. Il est vrai qu'elles sont soutenues dans quelques-uns de nos Ecrivains par la solidité des choses, par la force du raisonnement, par l'ordre & par la suite du discours, & par une beauté de génie qui leur est naturelle : mais comme ces derniéres qualités sont rares, leurs imitateurs courent risque de ne prendre de leur stile, que ce qu'il a de moins estimable, comme firent ceux de Senéque, qui n'ayant pris que ses défauts, se trouvérent, dit Quintilien, autant au-dessous de leur modéle, que Senéque lui-même étoit au-dessous de l'esprit des Anciens. *Maniére d'etudier & d'enseigner les Belles-Lettres. Tome II. p. 407.*

Fin du premier Chant.

SOM-

SOMMAIRE.

DEs Licences, & de l'usage qu'en ont fait les Anciens. Avec quelle retenue les Modernes doivent en user. Un beau desordre est quelquefois un effet de l'Art. La grande régle est de plaire. Trop d'attachement aux régles étouffe le génie. De grandes beautés, quoique mélées de quelques défauts, sont préférables à une froide & séche régularité. Les Génies bornés sont sujets à s'attacher à des minuties, qui les empêchent de trouver ou de sentir le beau & le grand. Ils font dépendre le tout d'une de ses parties. Apologue à ce sujet. Des graces du stile, de l'expression, des traits ingénieux, des Ouvrages modernes écrits en vieux langage, du choix des mots, de la cadence, de l'harmonie. En quoi consiste la beauté particuliére à chacune de ces choses. Quels sont les principaux défauts qui les rendent vicieuses, & contraires à l'effet pour lequel elles ont été inventées. En parlant de l'harmonie, le Poëte essaie tout à la fois de donner le précepte avec l'exemple. Pouvoir de l'harmonie sur le cœur des Hommes.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0273
DFG



ESSAI
SUR
LA CRITIQUE.

CHANT DEUXIEME.

IL est des agrémens qu'on ne doit point à l'Art;
On les tient du génie, & d'un heureux hazard.
Quelquefois dans les Vers, comme dans la Musique,
Ce qui va droit au cœur, un trait brillant qui pique,
Est un je ne sais quoi qui ne peut s'expliquer,
Mais que les Maîtres seuls savent bien remarquer.
Les régles n'ont été par les Savans tracées,
Que pour donner de l'ordre & du jour aux pensées.
Si donc il arrivoit qu'à les suivre obstiné,
Votre Ouvrage parût languissant, ou gêné,

D'une

REMARQUES.

Vers 2. [*On les tient du génie, & d'un heureux hazard.*] Si cela est vrai, il faut dire d'une pensée fine & delicate, ce que Mr. de Tourreil disoit de la devise : que c'est une bonne fortune, mais qui n'arrive jamais qu'à un homme d'esprit.

Vers 7. [*Les régles n'ont été par les Savans tracées.*] C'est l'avis de Quintilien : *Neque tam sancta sunt ista præcepta ; sed hoc, quidquid est, utilitas excogitavit. Non negabo autem sic utile esse plerumque ; verum, si eadem illa nobis aliud suadebit utilitas, hanc, relictis Magistrorum autoritatibus, sequamur.* L. II. c. 13.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0274
DFG

D'une licence heureuſe uſez avec prudence;
C'eſt une régle alors, & non une licence,
Ce n'eſt qu'en s'éloignant des chemins fréquentés,
Que l'eſprit peut trouver de ſublimes beautés.
Je vois les favoris des Filles de Mémoire,
Confondant le Critique étonné de leur gloire.
Loin des bornes de l'Art ſaiſir ces heureux traits,
Que de vulgaires yeux n'apperçurent jamais:
Leur Cenſeur obſtiné blâmant ce qu'il ignore,
Les perd ſoudain de vue, & les condamne encore;
Tandis que ſans ſouſcrire à ce faux jugement,
Le Public entraîné les ſuit par ſentiment.
Ce qui charme ſouvent dans une perſpective,
C'eſt parmi les rochers une onde fugitive,
Une caverne informe, un précipice affreux,
Que la Nature a fait par un caprice heureux.
J'aime dans le Poëte un aimable délire,
Pourvu que la raiſon le conduiſe & l'inſpire.
Laiſſez les Anciens à l'exemple des Rois,
Légiſlateurs heureux, braver leurs propres Loix.
Un Moderne éclairé, que conduit la prudence,
N'attend point du Public la même complaiſance:
Ne l'exigez jamais ſans un juſte ſujet,
En violant la Loi, reſpectez-en l'objet,
Et qu'un autre avant vous ait pris cette licence.
Si vous n'alléguez point ces motifs de défenſe,
Aux termes de la Loi vous êtes criminel,
Et le Cenſeur malin vous juge ſans appel.

Je

REMARQUES.

Vers 22. [*Le Public entraîné les ſuit par ſentiment.*] L'eſprit d'invention, le feu Poëtique, l'enthouſiaſme, la fierté, & la hardieſſe des Peintures nous forcent d'admirer dans le tems même que nous deſapprouvons, & font ſur l'eſprit la même impreſſion que la lumiére du Soleil fait ſur les yeux. Nous ne ſommes frappés que de ſa ſplendeur, & le brillant éclat qui l'environne ne nous laiſſe point appercevoir ſes taches.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0275
DFG

Je sais qu'il est souvent de timides génies,
Qui traitent de défauts les beautés trop hardies.
Si vous considérez un Colosse de près,
Trop voisin de l'objet, vous confondez ses traits:
Mais lorsque dans son jour par dégrés on se place,
On y trouve d'accord la force avec la grace.
Un Guerrier en rangeant ses Bataillons épars,
Ne s'astraint pas aux Loix de l'*Ecole de Mars*; *
Mais selon son terrain il change de méthode;
A ses projets, aux tems, aux lieux il s'accommode;
Un stratagême heureux, qui le rendra vainqueur,
Ne paroîtra d'abord qu'imprudence & qu'erreur:
D'un desordre apparent naîtront mille merveilles:
Homére ne dort pas, c'est toi seul qui sommeilles.
Tout Poëme qui plaît, n'est jamais mal écrit;
Rarement sur le goût le cœur trompa l'esprit.
Sophiste pointilleux, je ris de ta censure,
Je ne t'écoute point où parle la Nature.

J'aime

REMARQUES.

* C'est le titre d'une Livre qu'on met ordinairement entre les mains des Jeunes-gens qui se destinent à la Guerre. Cet Ouvrage traite de tout ce qui regarde l'Art Militaire, des Campemens, de l'Ordre des Batailles, &c.

Vers 52. [*Homére ne dort pas, c'est toi seul qui sommeilles.*] Voudroit-on cependant par une prévention manifeste, donner à l'Antiquité plus qu'elle ne demande; & condamner Horace pour soutenir contre l'évidence du fait, qu'Homére n'a jamais aucune inégalité?

Quandoque bonus dormitat Homerus. Art. Poët. Mr. de Fénelon, Lettre à l'Académie Françoise.

Vers 55. [*Sophiste pointilleux, je ris de ta censure.*] Pour moi, disoit Longin, je tiens qu'une grandeur au-dessus de l'ordinaire, n'a point ordinairement la pureté du médiocre. Il en est du sublime comme d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de si près, & où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque chose. Un Esprit qui ne s'étudie qu'au grand, ne peut pas s'arrêter aux petites choses. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'est qu'on ne peut être repris; mais le grand se fait admirer. Un seul de ces beaux traits & des pensées célébres, peut payer tous leurs défauts.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0276
DFG

J'aime mieux un Auteur sublime & véhément,
Qui tombe quelquefois, mais toujours noblement;
Que ces Rimeurs craintifs, gênés dans leur justesse,
Où si rien ne déplaît, rien aussi n'intéresse:
Pour écouter leurs chants je fais de vains efforts,
Et sans les critiquer, je bâille, & je m'endors.
Dans les efforts de l'Art, dans ceux de la Nature,
Quelques traits excellens semés à l'avanture,
N'excitent point en nous ce vif ravissement,
Que la beauté parfaite inspire en un moment.
Est-ce une joue, un œil, une lévre riante,
Dont le brillant éclat nous pique & nous enchante?
Non: mais de tous les traits un ordre harmonieux
Seul donne à la beauté l'air noble & gracieux.
La merveille de Rome & de l'Architecture,
Ce Dôme, * si hardi dans sa rare structure,

Plaît

REMARQUES.

Vers 60. [*Où si rien ne déplaît, rien aussi n'intéresse.*] Pline le jeune, parlant d'un Orateur de son tems qui avoit beaucoup de justesse & d'exactitude, mais peu d'élevation & de feu, dit qu'il n'a qu'un défaut, c'est de n'en point avoir. L'Orateur, ajoûte-t'il, *& a plus forte raison le Poëte*, doit s'élever, prendre l'essor, quelquefois entrer en fureur, & s'abandonner, souvent même côtoyer le précipice. Il n'est ordinairement rien de haut & d'élevé qui ne soit près d'un abime, le chemin est plus sûr par les plaines, mais il est plus bas & plus obscur. Ceux qui rampent ne risquent point de tomber comme ceux qui courent; mais il n'y a pour ceux-là nulle gloire à ne tomber pas, ceux-ci en aquierent même en tombant. *L. IX. Ep. 26.*

Vers 64. [*Quelques traits excellens semés à l'avanture.*] La beauté du stile ne consiste ni dans les mots, ni dans l'arrangement de chaque phrase prise en particulier; mais dans un certain air du discours, où tout est naturel, où tout coule de source, où rien n'est affecté, & cependant où tout plaît, où les grandes & les petites choses sont dites avec une grace gale, quoique différentes, où régne un certain sel & un assaisonnement qui en reléve le goût, qui ne laisse rien d'insipide, qui se fait par-tout sentir au Lecteur, qui pique sa curiosité, & qui, pour ainsi dire, excite sa soif, *ut non tam sit in singulis dictis, quam in toto colore dicendi.* Quintilien *apud* Rollin, *Manière d'etudier & d'enseigner les Belles-Lettres.*

* Le Dôme de St. Pierre.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0277
DFG

Plaît moins par le détail qu'il offre aux curieux,
Que par l'accord du tout qui fait charmer les yeux.
On n'admire d'abord ni sa vaste étendue,
Ni ses murs si vantés, qui percent dans la nue;
De l'Edifice entier le juste assortiment,
Plaît en chaque partie, & brille également.
Ne vous réglez jamais que sur les grands modelles;
Dédaignez d'obéir aux maximes nouvelles,
Qu'un Critique de mots débite hardiment:
Combien de faux Esprits, entêtés sottement
D'imaginations toujours mal assorties,
Font dépendre le tout d'une de ses parties!
Ils parlent en Savans des préceptes de l'Art,
Et dans leurs vains Ecrits les laissent à l'écart:
Ils font de leur raison un honteux sacrifice,
Et décident toujours au gré de leur caprice.

Le

REMARQUES.

Vers 81. [*Qu'un Critique de mots débite hardiment.*] Un Grammairien auroit mauvaise grace de chicaner ce beau Vers de Racine.

Je t'aimois inconstant; qu'eussai-je fait fidelle ?

parce qu'à la rigueur il faudroit dire, *je t'aimois lors même que tu etois inconstant; qu'eussai-je fait, si tu avois été fidele ?* Cela se sous entend sans peine; & ces sortes de petites licences de construction, bien loin d'être des fautes, font souvent un des plus grands charmes de la Poësie. Il est donc d'un habile Critique, selon la pensée de Quintilien, dignorer, ou plutôt de paroitre ignorer de semblables minuties. *Inter virtutes Grammatici habebitur aliqua nescire.*

Vers 84 *Font dépendre le tout d'une de ses parties.* Le sort des gens sans génie, comme l'a remarqué l'Auteur des *Reflexions Critiques sur la Poësie & la Peinture*, est de s'attacher principalement à quelques parties de l'Art qu'ils professent, & de penser après y avoir fait du progrès, qu'elle est la seule partie importante de l'Art. Le Poëte, dont le talent est de rimer richement, regarde comme médiocre tout Poëme dont les rimes sont négligées, quoiqu'il soit quelquefois admirable par l'invention & par la nouveauté des pensées. Tous les Homme veulent que le genre de mérite qu'ils ont reçu du Ciel, soit le genre de mérite le plus important dans la Société. *Tome II page 350 & 351.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0278
DFG

Le fameux Chevalier que la Manche a produit,
Par ſon humeur errante en certain lieu conduit,
D'un Poëte autrefois fit l'heureuſe rencontre :
Habile en ce métier auſſi-tôt il ſe montre,
Parle d'un air raſſis, en termes pleins de ſens,
Des Régles du Théâtre, & des Piéces du Tems ;
Soutient que s'écarter des régles d'Ariſtote,
C'eſt parmi les écueils naviger ſans Pilote :
D'un ſujet qu'au Théâtre il prétendoit donner ;
Notre Auteur avec lui ſe mit à raiſonner ;
Trop heureux s'il pouvoit mériter le ſuffrage ;
Et ſuivre les avis d'un ſi grand perſonnage :
De ſa Piéce il fit voir la ſage fiction,
Les mœurs, les mouvemens, l'intrigue & l'action :
Tout parut très-exact, la fable, l'ordonnance :
Une choſe déplut : le Rimeur par prudence
N'avoit pas dit un mot d'un combat en champ clos.
Suprimer un combat ! s'écria le Héros.
Oui ſans difficulté, quand on prétend écrire
Suivant les ſages loix du Cenſeur de Stagire.
Non, dit le Chevalier, *non de par tous les Dieux !*
Ariſtote écrivoit & penſoit beaucoup mieux :
Chevaliers, Ecuyers, leurs Courſiers & leurs Armes,
Embelliſſent la ſcéne & lui prêtent des charmes.
Quel Théâtre aſſez grand pour un tel appareil ?
Vous jouirez en plein champ, à l'aſpect du Soleil.

C'eſt

REMARQUES.

Vers 95. [*Soutient que s'écarter des régles d'Ariſtote.*] Si dans ſes derniers tems on a conteſté à Ariſtote la qualité de Prince des Philoſophes, on s'accorde aſſez à le reconnoitre pour le Prince des Critiques. Le P. Rapin, dans ſes Paralléles, avoit dit avant notre Auteur, que ſa Poëtique n'eſt à proprement parler que la Nature miſe en méthode, & le Bon-Sens réduit en principes. Il n'a cependant jamais été Poëte : & ſi les Vers que Diogéne Laërce lui attribue, ſont véritablement de lui, ils ne peuvent lui en mériter la réputation. Mr. Pope l'appelle en deux endroits de ce Poëme le *Stagirite*, parce qu'il étoit né à Stagire, petite Ville de Macédoine, nommée aujourd'hui Lyba-Nova.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0279
DFG

C'eſt ainſi qu'un Cenſeur, épris de ſa chimére,
Se ſert pour s'égarer du ſavoir qui l'éclaire.
Le ſtile chez les uns tient toujours lieu d'eſprit ;
Pourvu qu'on paie en mots, du reſte ils font crédit.
C'eſt par la diction qu'ils jugent d'un Ouvrage ;
Pour vanter un Ecrit ils n'ont que ce langage :
Le ſtile eſt merveilleux, mais à l'égard du ſens,
Sur la foi de l'Auteur ils s'en tiennent contens.
Tout Ecrit qui de mots offre un vain étalage,
Eſt un Arbre étouffé ſous un épais feuillage :
Le Jardinier avide y cherche envain du fruit.
Un frivole Ecrivain, dont le brillant ſéduit,
Par ſes fauſſes couleurs, au Priſme aſſez ſemblable.
Pour vouloir tout orner, rend tout deſagréable ;

La

REMARQUES.

Vers 117. [*Le ſtile chez les uns tient toujours lieu d'eſprit.*] Quand vous voyez, diſoit Senéque, un Ouvrage poli avec tant de ſoin & tant d'inquiétude, vous en pouvez conclure qu'il part d'un eſprit médiocre & occupé de petites choſes. Un Ecrivain qui a l'eſprit grand & élevé, ne s'arrête point à de telles minuties, il parle & il penſe avec plus de grandeur ; & l'on voit dans tout ce qu'il dit, un certain air aiſé & naturel, qui marque un homme riche de ſon propre fond, & qui ne cherche point à le paroître. N'attendez rien de grand ni de ſolide de ces Jeunes-gens ſi friſés & ſi poudrés, *totos de pixide*, qui ſont toujours devant le miroir & à la toilette. Il en eſt de même de tout Auteur qui donne trop d'attention à la beauté du ſtile, au choix & à l'arrangement des mots. *Ep. 115.*

Vers 128. [*Pour vouloir tout orner, rend tout deſagréable.*] Quintilien a dit de Senéque, qu'il étoit rempli de défauts agréables, *abundat dulcibus vitiis* ; mais on en pourroit dire avec autant de raiſon, qu'il eſt rempli de beautés deſagréables par leur multitude, & par ce deſſein qu'il paroît avoir eu de ne rien dire ſimplement, & de tourner tout en forme de pointes. Il eſt impoſſible, dit le P. Jouvency, qu'il n'échappe une infinité de choſes froides & puériles à tout homme qui affecte de donner un tour fin & délicat à tout ce qu'il écrit, & qu'il ne lui arrive enfin de perdre, par un grand nombre de traits forcés & inſipides, la réputation de Bel-Eſprit, qu'une ou deux penſées rares & ingénieuſes lui avoit aquiſes. *Nicole, Traite de l'Education d'un Prince, 2. Part. & Jouvency de Arte diſcendi & docendi.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0280
DFG

La Nature n'eſt plus reconnoiſſable aux yeux;
Tout eſt également riant & gracieux.
Comme on voit du Soleil la féconde lumiére
Répandre des beautés ſur la Nature entiére,
Et ſans les altérer, dorer tous les objets,
Il faut orner ainſi juſqu'aux moindres ſujets.
Mais un Génie outré dans ſes fougues altiéres
Admet les faux brillans pour de vives lumiéres;
De ce qui peut frapper uniquement épris,
De traits vifs & nouveaux il ſéme ſes Ecrits:
C'eſt un cahos luiſant, un amas de penſées,
Et ſans ordre, & ſans choix, & ſans goût entaſſées.
Vous voyez le Poëte & le Peintre ignorant,
Incapables du vrai, donner dans l'apparent;
S'il faut avec douceur peindre les Graces nues,
Et préſenter ſans fard leurs beautés ingénues,
Ils chargent leurs portraits d'or & de diamans,
Et cachent leur peu d'art ſous de faux ornemens.

Ce

REMARQUES.

Vers 134. [*Il faut orner ainſi juſqu'aux moindres ſujets.*] Pour la Poëſie, comme pour l'Architecture, il faut que tous les morceaux néceſſaires ſe changent en ornemens naturels. Mais tout ornement qui n'eſt qu'ornement, eſt de trop: Retranchez-le, il n'y manque rien; il n'y a que la vanité qui en ſouffre. *Fénelon, Lettre à l'Academie Françoiſe.*

Vers 139. [*C'eſt un cahos luiſant, un amas de penſées.*] Un Ouvrage qui eſt par-tout ajuſté & peigné ſans mélange & ſans variété, où tout frappe, où tout brille, un tel Ouvrage cauſe plutôt une eſpéce d'éblouiſſement, qu'une véritable admiration. Il laſſe & il fatigue par trop d'ornemens, & il déplait à la longue à force de plaire. Il faut, dit Cicéron, dans les Ouvrages d'eſprit, comme dans la Peinture, des ombres pour donner du relief, & tout ne doit pas être lumiére. *De Oratore apud Rollin. Lib. laud.*

Vers. 145. [*Ils chargent leurs portraits d'or & de diamans.*] L'Auteur fait ici alluſion à ce que les Anciens rapportent d'un jeune Peintre, qui ne pouvant exprimer les traits & les charmes d'Héléne, s'avila de lui donner une drapperie toute brillante d'or & de pierreries, ce qui fit dire à ſon Maitre, qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pû faire belle.

Ce que j'appelle esprit, c'est la vive peinture
Des naïves beautés qu'étale la Nature;
Qui fait que d'un coup d'œil le Lecteur apperçoit
Un objet tout entier, & tel qu'il le conçoit.
L'ombre parmi les jours sagement répandue,
Anime la Peinture, & trompe mieux la vue.
De même un stile uni dans sa simplicité,
Des traits ingénieux fait sentir la beauté.
Comme trop de sang nuit, & cause la mort même,
Trop d'esprit quelquefois dépare un bon Poëme.
O trop heureux Damis! si ton esprit fécond
Etoit accompagné d'un jugement profond;
Si dans tes vifs transports souvent trop d'abondance
De tes brillans Tableaux ne gâtoit l'ordonnance!

Faut-

REMARQUES.

Vers 147. [*Ce que j'appelle esprit, c'est la vive peinture.*] Dans les Ouvrages d'esprit il est deux sortes de beautés. L'une consiste dans les pensées belles & solides, mais extraordinaires & surprenantes: Lucain, Senèque, Tacite & Pline le jeune sont pleins de ces sortes de beautés. L'autre au contraire ne consiste nullement dans les pensées rares, mais dans un certain air naturel, dans une simplicité facile, élégante & délicate, qui ne fatigue point l'esprit, qui ne lui présente que ces images communes, mais vives & agréables, qui ne manque jamais de lui proposer sur chaque sujet tous les objets qui peuvent le toucher, & d'exprimer toutes les passions & tous les mouvemens qui font une suite naturelle des choses qu'elles représentent: cette beauté est celle de Térence, de Virgile, de Ciceron, de Tite-Live: & comme il n'y a point d'Auteurs dont on ait moins approché que de ceux-là, il est aisé de voir qu'elle est encore plus difficile que l'autre. *Nicole, Traite de l'Education d'un Prince, II. Part.*

Vers 153. [*De même un stile uni dans sa simplicité.*] On doit craindre de prendre quelquefois pour bassesse cette admirable simplicité, la perfection de tout Ouvrage, & l'embellissement, si j'ose ainsi parler, de la beauté même. Horace nous a donné cet avis, lorsqu'il veut que la maniére de s'exprimer paroisse si naturelle, que d'abord on juge qu'il seroit fort aisé d'entrer dans le même tour; & qu'il n'y ait que la réflexion sur ce qu'elle a de fin & de délicat, qui découvre la difficulté de s'exprimer avec le même bonheur. *St. Evremond.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0282
DFG

Faut-il donc que l'esprit ne puisse s'accorder
Avec le jugement qui doit le seconder ?
Pégase dans son vol n'a que trop de viteſſe,
C'est à régler son feu que consiſte l'adreſſe.
Ainsi d'un fier Courſier plus on retient l'ardeur,
Plus on retrouve en lui de nerf & de vigueur.
Que votre expreſſion, naturelle & senſée,
Par un juſte rapport s'uniſſe à la penſée.
Orner un trait commun de mots majeſtueux,
C'est parer un Faquin d'ornemens ſomptueux.
Selon votre ſujet il faut changer de ſtile,
Prendre un autre air aux Champs, un autre air à la Ville.
En formant de vieux mots un bizarre jargon,
D'autres se ſont flattés d'aquérir du renom.
Anciens ſeulement dans leurs phraſes uſées,
Modernes dans le tour de leurs froides penſées.
Des riens ſi travaillés deshonorent l'eſprit,
Le Sot en eſt la dupe, & le Savant en rit.
Je m'imagine voir un Cadet de Province
Etaler à la Cour, d'un air content & mince,
Des habits hors de mode achetés de hazard.
Ces froids imitateurs des défauts de Ronſard,
Paroiſſent anciens, comme un Singe comique
Reſſemble à nos Ayeux dans un pourpoint antique.
Montrez-vous circonſpect dans le choix de vos mots ;
Ils plaiſent rarement trop vieux, ou trop nouveaux :

REMARQUES.

Vers 167. [*Que votre expreſſion naturelle & ſenſée.*] Comme les mots ſont deſtinés pour exprimer les penſées, c'eſt d'elles qu'ils doivent naître. Les bonnes expreſſions ſont ordinairement attachées aux choſes mêmes, & les ſuivent comme l'ombre ſuit le corps. Cicero *de Oratore*, *Lib. II.*

Vers 185. [*Montrez-vous circonſpect dans le choix de vos mots.*] En général on doit être fort en garde contre les nouveaux mots. L'abondance n'eſt pas toujours une marque de la perfection des Langues. Elles s'enrichiſſent à meſure qu'elles

Imitez sur ce point la prudente méthode,
Dont le Sage se sert à l'égard de la mode:
Vous ne le verrez point, ardent à l'inventer,
A la prendre trop prompt, trop lent à la quiter.
Qu'il est de vains Lecteurs, dont l'étrange manie
Ne décide des Vers que par leur harmonie!
Sont-ils doux & coulans? dès-lors ils sont parfaits.
Ont-ils quelque rudesse? ils les trouvent mauvais.
De mille attraits divers envain brille une Muse,
Sa voix, sa seule voix leur plaît & les amuse:
Appollon n'est pour eux que le Dieu de beaux Airs;
Peu touchés des leçons qu'il mêle dans ses Vers,
Leur esprit tout entier passe dans leur oreille,
Esclaves de leurs sens par une erreur pareille,
Au-lieu de profiter d'un Cantique touchant,
Ils ne sont occupés que des beautés du chant.
Frivoles amateurs d'une vaine cadence,
L'art de coudre des mots fait toute leur science.

Leurs

REMARQUES.

qu'elles se corrompent, si leur richesse consiste précisément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de soin qu'on prend de choisir les termes propres & usités, & par la liberté qu'on se donne de dire tout ce que l'on veut sans avoir égard à l'usage ni au génie de la Langue. Ainsi, à mesurer la richesse de la Langue Latine par le nombre des locutions, elle étoit plus riche du tems de Domitien & de Trajan, que sous les premiers Empereurs. Bouhours, *Entretiens d'Ariste & d'Eugène sur la Langue Françoise.*

Vers 192. [*Ne décide des Vers que par leur harmonie.*] On ne peut nier que l'harmonie n'ait un pouvoir merveilleux pour plaire, mais même pour faire impression sur les esprits. Il n'est guères possible qu'une chose aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, qui en est comme l'entrée. Au-contraire l'Homme écoute volontiers ce qui lui plaît, & il est conduit par le plaisir à croire ce qu'on lui dit. *Voluptate ad fidem ducimur*, dit Quintilien.

Vers 204. [*L'art de coudre des mots fait toute leur science.*] Les mots ne sont que pour les choses. Les expressions les plus choisies & les plus brillantes, si elles sont dépourvues de sens, ne doivent être regardées que comme un

sens

Leurs Vers vuides de sens, montés au même ton,
Font bâiller le Lecteur peu touché d'un vain son.
Jamais de tours nouveaux, jamais de traits sublimes,
Mêmes expressions, & toujours mêmes rimes.
Par-tout où vous voyez couler *de clairs ruisseaux*,
Il faut vous préparer *au doux chant des oiseaux*.
On apperçoit toujours *une jeune Bergère*
Assise mollement *sur la tendre fougére*.
Entendez-vous les eaux *murmurer & frémir*,
Vous n'êtes pas envain menacé *de dormir*.
Et pour finir des Vers dont la rime est usée,
Vient un je ne sais quoi, qu'ils appellent pensée;
Un rien embarassé dans un tissu de mots,
Un certain feu follet qui contente les Sots.
Pour vous, abandonnez à leur monotonie
Ceux qui n'aiment en Vers qu'une froide harmonie;
Distinguez avec soin une mâle douceur,
D'avec un stile mou qui fait languir le cœur.

REMARQUES.

sens vuide & mépriſable, qui n'a rien que de ridicule & d'insensé. Au-contraire, ajoute Quintilien, il faut faire cas des raisons & des pensées solides, quoique destituées de tout ornement; parce que la vérité par elle-même, de quelque maniére qu'elle se montre, est toujours aimable.

Vers 208. [*Mêmes expressions, & toujours mêmes rimes.*] Tout ce morceau est emprunté de Mr. de St. Evremond, dans la Lettre au Maréchal de Grequy.

Vers 216. [*Vient un je ne sais quoi, qu'ils appellent pensée.*] Quoique certains Auteurs, dit Mr. Rollin, mettent une grande diverſité dans leurs pensées, il y régne cependant un certain tour un peu trop uniforme, qui termine la pensée par un trait court & vif en forme de sentence, & qui semble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes, comme d'un poste qui lui appartient, à l'exclusion de tout autre. Ces sortes de traits étoient, selon Sénéque même, inconnus à l'Antiquité, & semblent par leur affectation étudiée, placés dans la seule vue de mendier l'applaudissement. Ils ne laissent pas cependant de donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au discours, pourvu qu'on les y emploie avec retenue & avec discernement. *Maniere d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres, Tome III.*

Par des secrets cachés aux Poëtes vulgaires,
Uniſſez dans vos Vers les qualités contraires :
Auſſi doux que *Waller*, auſſi fort que *Denham*,
Soyez tout à la fois, & nerveux, & touchant:
Que votre Poëſie, & forte & naturelle,
Me ſoit de la Tamiſe, une image fidelle;
Soyez profond mais clair, ſoyez doux ſans lenteur;
Plein ſans vous déborder, rapide ſans fureur.
La danſe met en œuvre & la force & l'adreſſe,
Et fait donner au corps la grace & la ſoupleſſe.
De même un ſtile aiſé ne vient point du hazard,
Un bon eſprit le doit aux préceptes de l'Art.

Mais

REMARQUES.

Vers 225. [*Auſſi doux que Waller.*] Ce Poëte s'eſt fait généralement admirer par la délicateſſe & par l'élevation de ſon génie. Ses Vers ont une douceur & une harmonie qui lui eſt particuliére. Il étoit fort lié avec la Ducheſſe de Mazarin, & avec Mr. de St. Evremond. Mr. de la Fontaine, qui entretenoit auſſi commerce avec lui, l'appelle l'*Anacreon d'Angleterre*. Voluptueux comme ce Poëte, l'amour qu'il avoit pour le plaiſir, ne lui permit jamais de faire de longs Ouvrages. Il ſembloit qu'il n'écrivit que pour ſon amuſement, celui de ſa Maitreſſe & de ſes Amis. Les Anglois le comptent parmi les Poëtes Lyriques, & le regardent en ce genre comme un des meilleurs de leur Nation. Il fit cependant ſur la fin de ſa vie, qui fut très-longue, un Poëme ſur l'Amour Divin en ſix Chants, & quelques autres Poëſies pieuſes. *Extrait de l'Abregé de ſa Vie, qui ſe trouve à la tête de ſes Oeuvres.*

Vers 225. [*Auſſi fort que Denham.*] Il s'eſt rendu célébre par un Poëme intitulé, *Cooper's hil.* C'eſt la deſcription des bords de la Tamiſe aux environs de Londres, qu'on découvre du haut de la Montagne, dont le Poëme tire ſon nom. Quelques Critiques en trouvent le ſtile dur & rabotteux, mais tous conviennent que les penſées en ſont d'une force & d'une élevation ſurprenante. Ses autres Poëſies ne ſont pas de la même beauté.

Vers 227. [*Que votre Poëſie, & forte & naturelle.*] Ces quatre Vers ſont de ce même Denham, & ſont cités par Mr. de Voltaire dans ſon *Eſſai ſur le Poëme Epique.* Ils m'ont paru ſi beaux, que j'ai crû qu'on ne ſeroit pas fâché de les retrouver ici.

Vers 234. [*Un bon eſprit le doit aux préceptes d'Art.*]

C'eſt

Mais c'eſt peu dans un Vers que de fuir la rudeſſe;
Il faut que le ſon même avec délicateſſe,
Faſſe entendre au Lecteur l'action qu'on décrit,
Et que l'expreſſion ſoit l'écho de l'eſprit.
Que le ſtile ſoit doux, lorſqu'un tendre Zéphire,
A travers les Forêts s'inſinue, & ſoupire.
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruiſſeaux
Roulent tranquilement leurs languiſſantes eaux.
Mais les vents en fureur, la mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage?
Le Vers comme un torrent, en grondant doit marcher.
Qu'Ajax ſouléve & lance un énorme rocher,
Le Vers appeſanti tombe avec cette maſſe.
Voyez-vous des Epis effleurant la ſurface,
Camille dans un champ qui court, vole & fend l'air,
La Muſe ſuit Camille, & part comme un éclair?

REMARQUES.

C'eſt proprement pour l'élocution, dit Quintilien, que l'Art eſt néceſſaire, car le reſte dépend plus de la Nature. Mais quand on a étudié à fond la Langue dans laquelle on écrit, que par une lecture exacte & ſerieuſe des bons Auteurs on s'eſt fait un fond de riches expreſſions, mais ſur-tout qu'on s'eſt rempli l'eſprit des connoiſſances néceſſaires à ſon ſujet, la diction ne coute preſque rien. Quand on compoſe, il en eſt alors des mots comme des domeſtiques dans une maiſon bien réglée; ils n'attendent pas qu'on les appelle ils ſe préſentent d'eux-mêmes, & ſont toujours prêts au beſoin. *L. VIII. & Cic. de Oratore, L. III.*

Vers 238. [*Et que l'expreſſion ſoit l'écho de l'eſprit.*] *Rebus accommodanda compoſitio, ut aſperis aſperos etiam numeros adhiberi oporteat, & cum dicente æque audientem exhorreſcere.* D'où il eſt aiſé de voir, comme le remarque ailleurs Quintilien, de qui j'ai tiré ce paſſage, qu'il n'y a point de mots, quelque durs qu'ils paroiſſent par eux-mêmes, qui placés à propos par une habile main, ne puiſſent contribuer à l'harmonie du diſcours, comme dans un Bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irrégulières y trouvent leur place. *L. IX. c. 4.*

Vers 249. [*Camille dans un champ qui court, vole & fend l'air.*] Mr. Pope a tiré cette idée de Virgile.

Illa vel intactæ ſegetis per ſumma volaret
Gramina, nec teneras curſu læſiſſet ariſtas. Æneid. L. 7. V. 8.

Par les divers accens du fameux Timothée,
Admirez comme l'ame émue, & transportée,
Quite & prend tout-à-coup de nouveaux sentimens.
Quand il change de ton, différens mouvemens
Partagent à l'envi le grand cœur d'Alexandre :
Il s'anime, s'irrite, il veut tout entreprendre :
Implacable Guerrier, foible Amant tour-à-tour,
La gloire dans son cœur combat avec l'amour :
Avec transport tantôt il demande ses armes,
Et tantôt il soupire, & se baigne de larmes.
Un Grec fut triompher du Vainqueur des Persans,
Et le Maître du Monde obéit à ses chants.
Quel cœur n'éprouve pas ce que peut l'harmonie,
Quand avec de beaux Vers sa force est réunie !

REMARQUES.

Vers 251. [*Par les divers accens du fameux Timothée.*] Il étoit Milésien, fils de Terpandre, aussi célébre Musicien. Il ajouta à la Harpe la dixiéme & la onziéme corde. Ce que Mr. Pope dit ici du pouvoir de la Musique sur le cœur d'Alexandre, est confirmé par les anciens Auteurs. Ils en rapportent encore plusieurs autres exemples, qui semblent si bien prouvés, qu'il n'y a que les Musiciens de nos jours qui aient intérêt de les révoquer en doute.

Fin du deuxiéme Chant.

SOM-

SOMMAIRE.

Deux excès également à éviter pour un Critique, la flatterie & la malignité. Règle qu'il doit suivre pour tenir un juste milieu entre un dégoût chagrin que rien ne contente, & une facilité outrée qui approuve tout. Détail des divers préjugés qui corrompent les jugemens des Critiques. Prévention, soit en faveur des Anciens, soit en faveur des Modernes, ou même des Ecrivains d'une certaine Nation. Il est des Critiques qui réglent leurs jugemens sur ceux des autres, sur le nom de l'Auteur, sur leurs craintes ou sur leurs espérances, sur le goût de leur siécle, &c. De l'esprit de parti. De l'envie : combien elle est funeste, & cependant utile à ceux qui en sont l'objet. Vanité & misère de ce qu'on appelle Bel-esprit. La jalousie est la maladie & le fléau ordinaire des Poëtes. On ne rend ordinairement justice aux Grands-Hommes qu'après leur mort. Jusqu'où va l'acharnement & l'animosité des mauvais Auteurs contre les bons. On déplore cette fureur, & on exhorte les Critiques à tourner plutôt leurs armes contre l'Obscenité & contre l'Irréligion. Peinture de l'excès où ces deux vices furent portés en Angleterre sous le Régne de Charles II.



ESSAI
SUR LA CRITIQUE.

CHANT TROISIEME.

ENvain contre l'Erreur s'arme-t'on de ſcience :
Le Savant doit payer tribut à l'ignorance,
Toujours quelque défaut obſcurcit ſes Ecrits,
Tel eſt le triſte ſort des plus rares eſprits.
Conſultez donc le but qu'un Auteur ſe propoſe.
S'il tient ce qu'il promet, que faut-il autre choſe ?
Si ſon deſſein eſt bon, s'il eſt exécuté,
Si le ſtile eſt correct & plein de netteté,
N'effacez point ſon nom du Temple de Mémoire,
Quelques traits négligés n'ôtent rien à ſa gloire.
Evitez tout excès en parlant d'un Auteur.
J'abhorre un envieux, je mépriſe un flateur.

Con-

REMARQUES.

Vers 12. [*J'abhorre un envieux, je mépriſe un flatteur.*] Soyez ou plus, ou moins, ou auſſi habile, écrivoit Pline le jeune à un de ſes amis, vous avez également intérêt à louer celui qui vous ſurpaſſe, que vous ſurpaſſez, ou qui vous égale : celui qui vous ſurpaſſe, puiſque vous ne pouvez mériter de louanges, s'il n'en eſt pas digne : celui que vous ſurpaſſez ou qui vous égale, puiſque la gloire qui lui revient, rehauſſe néceſſairement la vôtre. *Lib. VI. Ep.* 17.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0290
DFG

Condamner un Ecrit sur une minutie,
C'est négliger le fond pour la superficie.
Voyez le tout en gros : que le plaisir malin
De répandre avec art un dangereux venin,
Ne vous dérobe pas ce plaisir si louable,
Que donne aux bons esprits un Ouvrage admirable.
Mais aussi n'allez point par un autre défaut
Au moindre trait d'esprit vous recrier trop haut.
Un Sot sans-cesse admire, un Homme Sage approuve :
A travers un brouillard le Voyageur éprouve,
Que les objets confus en paroissent plus grands :
Tout s'agrandit de même aux yeux des Ignorans.
Différens préjugés entés sur la Nature,
Du jugement humain corrompent la droiture.
Les uns pour nos Auteurs affectent du mépris,
Les autres des François rejettent les Ecrits.

REMARQUES.

Vers 13. [*Condamner un Ecrit sur une minutie.*] Virgile en est-il moins admirable pour être tombé dans quelques mépriſes, comme lorsqu'il met des cédres en Italie, des cerfs en Afrique, & des crins sur le cou des Serpens, aussi-bien que sur ce qu'il dit du sacrifice de Didon suivant l'usage des Romains, ou de l'immolation d'un Taureau à Jupiter ? De semblables fautes n'échappent aux bons Auteurs, dit le P. Rapin, que parce que leur esprit, occupé des grandes idées, ne peut descendre jusqu'aux petites.

Vers 24. [*Tout s'agrandit de même aux yeux des Ignorans.*] Les merveilles, dit un Auteur, fuient devant des yeux savans.

Vers 25. [*Différens préjugés entés sur la nature.*] Les différentes passions des Hommes, leur condition, leurs emplois, leurs qualités, leurs inclinations, leurs liaisons, leurs études, leur patrie & leurs engagemens mettent de fort grandes différences dans les idées qu'ils conçoivent des choses, & leur font souvent penser aujourd'hui de très-bonne foi le contraire de ce qu'ils pensoient hier. Il est donc de la sagesse de bien connoitre le caractère, la profession, & sur-tout les intérêts d'un Auteur, pour faire le discernement de ce qu'on peut attribuer à ces différens préjugés, d'avec ce que la liberté & le dégagement d'esprit lui eût dicté en d'autres circonstances & dans d'autres situations. *Jugemens des Savans. Tome I.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0291
DFG

Aux Modernes ceux-ci donnent la préférence,
Ceux-là des Anciens adorent l'excellence.
Toute Secte prétend avoir seule la foi;
Tout Peuple sur le goût veut seul donner la loi.
On voudroit que le Ciel du bon sens trop avare,
En eût fait aux humains un don encor plus rare;
Qu'arrêtant du Soleil les rayons bienfaisans,
Cet Astre moins fécond eût borné ses présens.
Les Peuples du Midi, vantés pour leur science,
Ne ressentent pas seuls sa bénigne influence;
Et s'il échauffe moins les Habitans du Nord,
Leur esprit moins bouillant est plus mûr & plus fort.
C'est le même flambeau qui luit dans tous les âges,
Il donne à notre tems des Savans & des Sages;
Il en prépare encor pour les siécles futurs.
Les jours tantôt plus clairs, & tantôt plus obscurs,
Des choses d'ici-bas éprouvant l'inconstance,
Ont leurs accroissemens comme leur décadence:
Tous les siécles ainsi plus ou moins éclairés,
Par des rares esprits ne sont pas illustrés.

Ré-

REMARQUES.

Vers 29. [*Aux Modernes ceux-ci donnent la préférence.*] Les uns, pleins de chagrin contre leur siécle, mettent les Anciens bien haut, uniquement pour rabaisser leurs Contemporains. C'est d'ailleurs un moyen assuré de faire éclater son érudition. Les louanges qu'on donne aux célébres Auteurs de l'Antiquité, suppose nt qu'on les entend parfaitement. Les autres au contraire, plus jaloux de la réputation de Bel-esprit que de celle de Savant, croiroient faire tort à leur propre gloire, s'ils accordoient aux Anciens quelque supériorité sur les Modernes, & c'est ainsi que le même amour-propre jette les hommes dans des partis entiérement opposés. *Voyez Fontenelle, Digression sur les Anciens & les Modernes, & la Recherche de la Verité. I. Partie.*

Vers 47. [*Tous les siecles ainsi plus ou moins éclairés.*] Un Auteur a remarqué que dans tous les siécles les Grands-Hommes ont presque tous été contemporains, & que les Arts & les Sciences y sont arrivées à leur plus grande splendeur par un progrès subit, & qu'ils ne se sont sou-

tenus

Réglez sur le vrai seul votre juste suffrage,
Et sans chercher leur nom, leur pays, ou leur âge,
Prisez les bons Auteurs, & blâmez les mauvais.
D'eux-mêmes quelques-uns ne prononcent jamais:
Actifs à ramasser ce que pense la Ville,
Chez eux le jugement est un meuble inutile:
Tout faux raisonnement est par eux adopté,
Ils en font les honneurs sans l'avoir inventé.
Et d'autres plus légers sans chercher davantage,
Sur le nom de l'Auteur décident de l'Ouvrage.
C'est donc telle Personne, & non pas tel Ecrit,
Que leur censure approuve, ou bien qu'elle proscrit,
Mais je haïs encor plus l'insipide arrogance
D'un homme né sans goût & plein de suffisance,
Qu'on souffre dans le monde à titre de Savant,
Critique infatigable à la table d'un Grand:
Il doit compte à *Mylord* des doctes bagatelles,
Dont les jolis Esprits amusent les ruelles.
Oh! que ce Madrigal seroit de bas alloi,
S'il étoit d'un Auteur tel que Silvandre ou moi!
Qu'un Seigneur libéral s'en déclare le pére,
Il devient un chef-d'œuvre, on loue, on exagére,

REMARQUES.

tenus dans cet état floriſſant que pendant un petit nombre d'années. Non-ſeulement les plus grands Peintres de toutes les Ecoles ont vécu dans le même tems, mais ils ont été les contemporains des grands Poëtes leurs compatriotes. Les tems où les Arts ont fleuri, ſe ſont encore trouvés fécondes en grands ſujets dans toutes les Religions. *Voyez Velleius Paterculus Lib. I. & l'Auteur des Réflexions Critiques ſur la Poëſie & la Peinture. Tome II. Sect. III.*

Vers 58. [*Sur le nom de l'Auteur décident de l'Ouvrage.*] Il n'eſt pas ſi aiſé de ſe faire un nom par un Ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre, par celui qu'on s'eſt déjà acquis. *La Bruyere, Caracteres de ce Siecle.*

Vers 69. [*Qu'un Seigneur libéral s'en déclare le pere.*] L'idée qu'on a des Grands, de l'élevation de leurs ſentimens, & ſur-tout de leur éducation, en impoſe ſouvent

ſur

Le tour en eſt charmant, & le ſtile épuré,
Tout défaut diſparoît devant ſon nom ſacré.
Le préjugé conduit le crédule Vulgaire:
Mais les Savans trompés par un abus contraire,
Combattent la raiſon pour être ſinguliers,
Et ſe piquent d'avoir leurs goûts particuliers:
Ils ont pour la plûpart vieilli dans l'habitude,
De chercher le bon-ſens loin de la multitude;
Et ſi par un hazard le Peuple penſoit bien,
Ils raiſonneroient mal pour ne le ſuivre en rien.
De-même en s'éloignant du ſimple Catholique,
Par un excès d'eſprit ſe perd le Schiſmatique.
D'autres toujours changeans, flottent dans leur ſavoir,
Et blâment le matin ce qu'ils vantent le ſoir:
Ils traitent une Muſe ainſi qu'une Maîtreſſe;
Tantôt ſon fol Amant l'adore & la careſſe;
Et tantôt il l'outrage aux yeux de ſes rivaux.
Ils tiennent tour-à-tour pour le vrai, pour le faux:
A-préſent vos amis, bientôt vos adverſaires,
Le même jour les voit dans deux partis contraires.
Du ſiécle où nous vivons aveugles Partiſans,
C'eſt le ſeul, ſelon nous, où régna le bon-ſens:
Nos Péres étoient bons, mais ſans goût, ſans fineſſe;
Nos enfans héritiers de la même foibleſſe,
Prétendront à leur tour en ſavoir plus que nous,
Et ſe croiront en droit de nous traiter de fous.

Notre

REMARQUES.

ſur leurs Ouvrages: mais ce préjugé ne dure que pendant leur vie. La mort les remet dans l'égalité commune; & les Critiques ne les épargnent pas plus que les autres, dès-qu'ils n'ont plus rien à craindre ou à eſpérer d'eux.

Vers 94. [*Nos enfans héritiers de la même foibleſſe.*] Il n'y a perſonne, dit Mr. de Fontenelle, qui n'entre tout neuf dans le monde, & les ſottiſes des Péres ſont perdues pour les enfans.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0294
DFG

Notre Ile, de tout tems féconde en Fanatiques,
Autrefois fourmilla de fougueux Scholaſtiques :
La ſcience de mots faiſoit tout leur ſavoir ;
Il ſembloit que la Foi ſoumiſe à leur pouvoir,
Ne fût que pour fournir aux combats de l'Ecole
De chicanes ſans fin la matiére frivole :
Chacun d'eux à couvert dans ſa ſubtilité,
Montroit trop peu de ſens pour être réfuté.
Et Scotiſte, & Thomiſte, aujourd'hui ſont tranquiles,
La raiſon a mis fin à leurs guerres civiles.
Si donc ſelon les tems, quoique la même en ſoi,
Sous différens dehors on a montré la foi,
Faudra-t'il s'étonner que l'eſprit s'accommode,
Au bizarre pouvoir de l'inconſtante mode ?
Souvent du naturel les Auteurs s'écartans,
Sont forcés d'obéir au mauvais goût du tems.
Le bon-ſens les contraint de ſuivre la folie,
Qui malgré la raiſon s'eſt enfin établie :
Trop ſatisfaits de voir leurs Ouvrages durer,
Tant qu'il plaît à des Sots de lire & d'admirer.

Tout

REMARQUES.

Vers 98. [*Autrefois fourmilla de fougueux Scholaſtiques.*] Les Anglois ſe glorifioient autrefois d'avoir ſeuls fourni plus de Commentaires ſur le *Maître des Sentences*, que tout le reſte de l'Europe. Un de leurs Ecrivains ſoutient que la Scholaſtique étoit en uſage parmi eux long-tems avant qu'elle fût connue dans l'Univerſité de Paris, & qu'ils l'avoient emporté ſur toutes les autres Nations par la ſubtilité de leurs raiſonnemens, & par l'artifice de leurs diſputes. Heureuſement nous n'avons plus aucun intérêt de leur diſputer une prééminence qu'ils font aujourd'hui gloire d'abandonner. *Voyez les Jugemens des Savans.*

Vers 100. [*Il ſembloit que la Foi ſoumiſe à leur pouvoir.*] Si la Théologie ſouffrit pendant pluſieurs ſiécles des vaines ſubtilités de la Logique, & du défaut de méthode ſi juſtement reproché aux Sectateurs d'Ariſtote, n'a-t'elle rien à craindre aujourd'hui de cet eſprit de Siſtême, de Métaphyſique, & même de Géométrie, que la Philoſophie de Deſcartes a introduit parmi quelques-uns de nos Théologiens ?

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0295
DFG

Tout homme de parti n'eſtime d'ordinaire,
Que ceux de ſon état, ou de ſon caractére ;
Et s'arroge le droit d'obliger l'Univers
A ſuivre aveuglément ſes caprices divers.
On croit aimer les bons : hélas ! dans d'autres hommes,
C'eſt nous que nous aimons, aveugles que nous ſommes.
Les Savans diviſés en partis différens,
Sont doublement aigris contre leurs concurrens.
Sur l'illuſtre *Dryden* l'orgueil & la malice
Epuiſerent long-tems leur amére injuſtice ;
Son bon-ſens triompha de leurs fades bons-mots,
Et *Dryden* à ſon char enchaîna ſes rivaux.
Le vrai mérite enfin l'emporte ſur l'envie :
Si par un coup du Ciel il reprenoit la vie,

Des

REMARQUES.

Vers 117. [*Tout homme de parti n'eſtime d'ordinaire.*] Ces ſortes de jugemens ſe font ſouvent de bonne foi. On n'y penſe pas, dit l'Auteur de la *Recherche de la Verité*, mais l'amour-propre y penſe pour nous, & ſans que nous nous en appercevions. Car il en eſt de cet amour-propre, comme de la chaleur qui eſt dans le cœur de l'Homme, & qui ne ſe ſent pas, quoiqu'elle donne le mouvement à toutes les parties du corps.

Vers 125. [*Sur l'illuſtre Dryden. . . .*] Dryden eſt regardé comme le plus grand Poëte d'Angleterre, du-moins par le prodigieux nombre de Vers qui ſont ſortis de ſa plume. On l'accuſe d'avoir quelquefois abuſé de ſa facilité. Il eſt plein d'inégalités ; mais dans ceux de ſes Ouvrages où il s'eſt le plus négligé, on le plaint quelquefois, dit un homme d'eſprit de ſon pays, mais on l'admire toujours. Nous avons de lui quelques Tragédies, & un grand nombre de Comédies. Il a traduit en Vers pluſieurs Poëtes Latins. Sa Traduction de Virgile lui a fait un honneur infini dans ſa Nation. Il avoit eu des penſions conſidérables de la Cour. Mais ſur la fin de ſa vie, les cabales de ſes ennemis, peut-être même ſa mauvaiſe conduite, les lui firent retrancher, & il eſt mort dans la miſére. Ses Ouvrages ſont trois Volumes in-folio, ſans compter les Fables qui ſont in-8vo. & qui ſont très-eſtimées.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0296
DFG

Des *Milbournes* jaloux, des *Blakmores* nouveaux,
Armeroient pour le perdre ennemis & rivaux.
Qu'Homére renaiſſant vienne chanter Achile,
Les Enfers irrités vomiront un Zoïle.
Comme l'ombre fait voir la vérité du corps,
Ainſi la pâle envie avec ſes vains efforts,
Au mérite éclatant ajoûte un nouveau luſtre:
Tout Auteur envié devient bientôt illuſtre.
A peine le Soleil paroît ſur l'horiſon,
Qu'auſſi-tôt de vapeurs s'éléve un tourbillon:
Mais ſes rayons puiſſans en forment des nuages,
Dont les vives couleurs, les bizarres îmages,
Augmentent la ſplendeur de ſon char radieux,
Et d'un jour plus brillant embelliſſent les Cieux.
Montrez-vous le premier à louer le mérite:
Sitôt qu'à l'applaudir le Public vous invite,

Votre

REMARQUES.

Vers 131. [*Des Milbournes jaloux.*] L'Auteur des Remarques ſur la Dunciade de Mr. Pope, l'appelle le plus généreux de tous les Critiques; parce que s'étant aviſé d'écrire contre la Traduction de Virgile par Dryden, il fit la juſtice à ce grand Poëte d'en publier en même-tems une autre de ſa façon: elle fut trouvée ſi pitoyable, qu'elle ne ſervit qu'à faire éclater la gloire de Dryden, & la honte de ſon Critique.

Vers 131. [*Des Blakmores nouveaux.*] Le Chevalier Richard Blakmore eſt le Scudery d'Angleterre. Il a écrit pluſieurs Romans en Vers ſous le titre de Poëme Epique. Il enfante, dit-on, tous les ans un gros Volume. On prétend cependant qu'il a fait un Poëme ſur la Création, qui mérite d'être lû. C'eſt un Ouvrage Philoſophique dans le goût de Lucréce, mais dont les principes n'ont rien de conforme à ceux du Poëte Epicurien.

Vers 134. [*Les Enfers irrites vomiront un Zoile.*] La mémoire de Zoïle a été ſi odieuſe par cette fureur avec laquelle il s'acharna ſur les plus fameux Auteurs, tels que Platon & Iſocrate, mais ſur-tout Homére, que perſonne ne s'eſt ſoucié de conſerver ni ſes Ouvrages, ni l'Hiſtoire de ſa Vie. On ſait ſeulement que ſa mort a été violente, & ce qu'il y a de plus étonnant, une punition des injuſtes emportemens de ſa Critique.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0297
DFG

Votre éloge tardif a perdu tout son prix:
Hélas! tel est le sort des plus fameux Ecrits.
Sont-ils victorieux des efforts de l'envie?
Leur beauté par le tems leur est bientôt ravie.
Un langage correct au tems de nos Ayeux
Est aujourd'hui pour nous un jargon ennuyeux.
Dryden, à qui le stile a couté tant de veilles,
Bientôt comme *Chaucer* blessera nos oreilles.
Au bout de soixante ans à l'oubli condamné,
L'Ecrivain le plus pur paroîtra suranné.
Ainsi que le pinceau dans la main des grands Maîtres
Sur la toile à leur gré forme de nouveaux êtres;
Que toujours attentive & prompte à leurs souhaits,
La Nature s'empresse à conduire leurs traits.

En-

REMARQUES.

Vers 151. [*Un langage correct au tems de nos Ayeux.*] Cela ne peut être vrai que par rapport aux Langues qui n'ont pas encore aquis toute leur perfection. Dans les tems même où les Langues Grecque & Latine ont été les plus corrompues, les Ecrivains qui avoient composé dans l'âge où elles étoient dans toute leur force & leur pureté, ont toujours été admirés. Quoiqu'aujourd'hui le stile des Italiens soit fort différent de celui de Machiavel & de Guichardin, les bons Auteurs du siécle de Léon X. ne sont point vieillis pour eux, & l'Abbé Fontanini nous assure que tous les gens de bon goût de la Nation les préférent à leurs Contemporains. On peut dire par la même raison, que quand la Langue Françoise viendroit à se corrompre, les illustres Ecrivains du siécle de Louis le Grand feront toujours l'admiration de ceux-là même qui ne pourroient les imiter. *Voyez les Réflexions Critiques sur la Poësie & la Peinture.* Vol. 2. p. 406. & *Fontanini Lettera sulla Eloquenza Italiana.*

Vers 154. [*Bientôt comme Chaucer blessera nos oreilles.*] Chaucer vivoit dans le quatorziéme siécle. Son langage a tellement vieilli, que les Anglois aujourd'hui ne l'entendent presque plus. Il a composé un assez grand nombre de Contes en Vers. C'est l'Aristote des Anglois, un esprit riant & fécond, mais peu réglé. Ses Compatriotes admirent l'enjouement & la naïveté de ses narrations. Mais il les égaie souvent aux dépens des Moines, & quelquefois même aux dépens de la pudeur.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0298
DFG

Envain de leurs couleurs la brillante harmonie
Devient avec le tems plus douce, & plus unie:
Envain chaque figure en sa perfection,
Semble remplie aux yeux de vie & d'action:
Les fragiles couleurs par dégrés se terniſſent,
Et tant d'objets vivans avec elles périſſent.
Ah que du bel-eſprit le ſort eſt malheureux!
De tous les dons du Ciel c'eſt le plus dangereux.
Compenſe-t'il jamais les maux que fait l'envie?
Par ſes trompeurs attraits la Jeuneſſe éblouie,
S'enivre d'un encens dont le parfum flateur
Se diſſipe à l'inſtant, peu durable, impoſteur.
C'eſt une tendre fleur que le Printems fait naître,
Qui meurt dans le moment qu'elle vient de paroître.
Qu'eſt-ce donc que l'eſprit, dont on fait tant de cas?
Une Coquette aimable, & brillante d'appas,
Qui prodiguant ailleurs ſa joie & ſa tendreſſe,
Ne porte à ſon époux qu'une froide triſteſſe.
S'il nous donne le pas ſur de foibles rivaux,
Il faut pour le garder redoubler ſes travaux.
Plus on donne au Public, plus le Public exige.
Nuit & jour un Auteur médite, écrit, corrige;
Et dans l'eſpoir d'un nom travaille inceſſamment:
Il l'obtient avec peine, & le perd aiſément.

Sûr

REMARQUES.

Vers 181. [*Plus on donne au Public, plus le Plublic exige.*] C'eſt ce que Mr. de St. Evremond exprime admirablement bien en parlant de Corneille. Il eſt, dit-il, ſi admirable en quelques-unes de ſes Piéces, qu'il ne ſe laiſſe pas ſouffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'eſt pas excellent en lui, me ſemble mauvais, moins pour être mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a ſû donner à d'autres choſes. Ce n'eſt pas aſſez à Corneille de nous plaire légérement, il eſt obligé de nous toucher. S'il ne ravit nos eſprits, ils employeront leurs lumiéres à connoitre avec degoût la différence qu'il y a de lui à lui-même, & pour nous avoir plû trop ſouvent, il s'eſt impoſé la loi de le faire toujours.

Vers 184. [*Il l'obtient avec peine, & le perd aiſément.*]

Sûr d'être critiqué, mais incertain de plaire;
Haï des Vicieux, & suspect au Vulgaire;
Abandonné des Bons, attaqué par les Sots,
Il succombe souvent sous leurs lâches complots.
Si l'esprit souffre tant de la folle ignorance,
Qu'il trouve un sûr asile auprès de la science,
Autrefois dans leur art les hommes excellens,
Voyoient récompenser leurs soins & leurs talens.
Que dis-je! un noble effort avoit aussi sa gloire.
Si l'honneur du triomphe après une victoire,
N'étoit qu'au Général par les loix décerné,
Le Soldat à son rang y marchoit couronné.
Dans ce siécle envieux les Maîtres du Parnasse,
Jaloux d'occuper seuls cette éclatante place,
Font de honteux efforts pour en précipiter
Les Poëtes naissans qui tentent d'y monter.
Tandis que chaque Auteur plein d'une bile amére,
Dans ses jaloux transports déchire son confrére,
Les Beaux-Esprits aux mains sont le jouët des Sots.
Toujours mauvais amis; s'ils vantent leurs Rivaux,
C'est grimace affectée, & pure bienséance.
Tout Auteur peu loué, loue avec répugnance.
Est-il lâche moyen, est-il honteux détour,
Que ne suggére pas l'insatiable amour
De ce rien séduisant, qu'on nomme Renommée?
Ah! qu'une telle soif dans votre ame allumée,

Ne

REMARQUES.

On ne feroit pas tant de cas de la réputation, si on faisoit réflexion sur l'injustice des hommes à l'établir, ou à la détruire.

Vers 206. [*Tout Auteur peu loué, loue avec répugnance.*] Nous ne louons ordinairement de bon cœur, que ceux qui nous admirent.

Vers 209. [*De ce rien séduisant, qu'on nomme Renommée.*] Qu'est-ce donc en général que cette estime, & cette réputation dont on est si follement jaloux? Dans ceux qui nous l'ac-

Ne vous inſpire pas cette horrible noirceur;
Qu'on retrouve toujours l'Homme dans le Cenſeur.
Le bon-ſens, du bon cœur doit être inſéparable;
Un grand & noble eſprit eſt indulgent, affable;
Errer tient du mortel, pardonner eſt divin.
Mais ſi d'un cœur outré l'impétueux levain
Vous force d'exhaler ſa brulante furie,
Portez le zéle ardent d'une colére aigrie,
Sur mille autres excès plus noirs & plus crians,
On n'en trouve que trop en ces coupables tems.
Point de grace ſur-tout à ces infames rimes,
Dont les traits libertins autoriſent les crimes:
Rejettez tout Auteur qui dans l'obſcénité,
Cherche un honteux reméde à ſa ſtérilité.
Mais un eſprit poli qui rend le vice aimable,
S'il eſt moins odieux, en eſt-il moins coupable?
Au milieu des douceurs de la proſpérité,
D'obſcénes Ecrivains, le Royaume infecté,
Vit régner dans nos Vers une affreuſe licence.
Le Monarque endormi dans ſa molle indolence,

Se

REMARQUES.

l'accordent, un jugement fondé ſur la vue d'une petite partie de nous-mêmes, & ſur l'ignorance de tout le reſte. Dans nous-mêmes, ce n'eſt qu'un ſentiment de joie confus & injuſte, qui nous fait oublier toutes nos foibleſſes & nos imperfections, pour ne nous laiſſer voir que par le ſeul endroit par lequel nous avons ſurpris l'eſtime du Public.

Vers 221. [*Point de grace ſur-tout à ces infames rimes.*] J'ai été obligé de changer ici trois ou quatre vers, dans leſquels l'Auteur, du-moins au jugement de toutes les perſonnes que j'ai conſultées, en condamnant l'obſcénité, ſembloit tomber dans le défaut même qu'il blâmoit. Mais auſſi faut-il convenir qu'il n'y a rien de plus chaſte que la Langue Françoiſe: cette même raiſon m'a obligé de retrancher encore ailleurs deux comparaiſons.

Vers 230. [*Le Monarque endormi dans ſa molle indolence.*] L'Auteur parle ici de Charles II. dont le caractére eſt aſſez connu. Le Vicomte de Rocheſter diſoit de lui, qu'il n'avoit jamais rien dit de mal, ni jamais fait rien de bien.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0301
DFG

Se livroit tout entier aux charmes de l'amour.
Une Maîtreſſe alors régloit tout à la Cour,
Vendoit à prix d'argent ou la Paix ou la Guerre,
Et du Prince à ſon gré gouvernoit le Tonnerre.
Le Miniſtre-d'Etat, bravant le Spectateur,
D'une Piéce ſans mœurs ſe déclaroit l'Auteur.
Les Belles, ſans rougir d'un ſpectacle lubrique,
Ecoutoient hardiment un Poëte Cynique,
D'un modeſte éventail on ne ſe couvroit plus,
Pour goûter en ſecret les endroits diſſolus:
Et des Filles oſoient approuver d'un ſourire,
Des traits qu'avant ce tems elles n'auroient pû lire,
Sans montrer ſur le front une chaſte pudeur,
L'eſprit régnoit alors, mais aux dépens du cœur;
Un ſavoir éclatant tenoit lieu de naiſſance;
Quoique jeune un Seigneur cachoit ſon ignorance;
La Cour par ſes préſens flattoit les Beaux-Eſprits,
Et tous avec ardeur poliſſoient leurs Ecrits.
Sous le Régne ſuivant vint une autre licence:
Un Monarque étranger, du lieu de ſa naiſſance,
Apporta parmi nous les dogmes de Socin,
On but avidement ſon dangereux venin.

A

REMARQUES.

Vers 235. [*Le Miniſtre d'Etat bravant le ſpectateur.*] Mr. Pope parle apparemment ici de Villiers Duc de Buckingham, connu pour être l'Auteur de deux Comédies admirablement bien écrites. Le ſujet de l'une eſt tiré des Nouvelles de Cervantes. L'autre intitulée, le *Reherſal*, eſt une Parodie très-ingénieuſe des Piéces de Théâtre qui avoient paru de ſon tems.

Vers 250. [*Un Monarque étranger.*] Guillaume III. Prince d'Orange, étoit d'un caractére tout oppoſé à celui de ſon Prédéceſſeur. Elevé dans le bruit des armes, ſon oreille, dit un Hiſtorien Anglois, n'étoit ſenſible à d'autre harmonie qu'à celle des tambours & des trompettes. Il ne montra jamais de goût pour les Beaux-Arts, ni d'eſtime pour ceux qui s'y diſtinguoient. *Hiſtory of England in two vol.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0302
DFG

A l'Egliſe, à l'Etat une étoile fatale,
Nous fit des Hollandois adopter la morale;
Ils prirent tout notre Or, nous leur Religion.
Des Prédicans ſans foi parmi la Nation,
Vinrent par intérêt annoncer la réforme;
Aux panchans de leurs cœurs leur doctrine conforme,
Nous fournit des moyens de ſalut plus aiſés;
Les Humains par le Ciel leur parurent léſés,
Et dans leurs libertés, & dans leur conſcience,
Ils devoient plus uſer de leur indépendance,
Dans la crainte que Dieu, ſans égard pour leurs droits,
D'un joug trop abſolu ne fit ſentir le poids.
La chaire devenue aux pécheurs complaiſante,
Ne fit plus retentir qu'une voix nonchalante:
Le vice fut ſurpris d'y trouver des fauteurs:
Et rendu moins timide à l'abri des flateurs,
De modernes Tirans, par d'horribles blaſphêmes,
Oſerent ſans remords attaquer les Cieux mêmes.
La preſſe nous tranſmit leurs funeſtes Ecrits,
Et la contagion gagna tous les Eſprits.
Contre ces corrupteurs, contre ces frénétiques,
Tournez votre fureur, vifs & bouillans Critiques:
Percez-les de vos traits, qu'ils tombent ſous vos coups,
Je ne condamne point un ſi juſte courroux.

Mais

REMARQUES.

Vers 253. [*A l'Egliſe, à l'Etat une étoile fatale.*] Dans la crainte que ceux qui ignorent juſqu'où va la liberté Angloiſe, ne ſoient tentés de croire que j'aurois peut-être un peu chargé ce portrait, je ne puis m'empêcher d'avertir que j'ai ſuivi, depuis le Vers 228. juſqu'au 280, l'Anglois mot pour mot.

Vers 272. [*Et la contagion gagna tous les Eſprits.*] Les Anglois prétendent que le grand nombre de Libertins qui ſe trouvent parmi eux, ne doit pas faire deshonneur à leur Nation; puiſqu'il n'y a, diſent-ils, que ceux-là mêmes qui ſeroient hypocrites ailleurs, qui ſoient libertins en Angleterre.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0303
DFG

Mais n'allez pas auſſi, vainement ridicules,
Méditer un Auteur avec trop de ſcrupules,
Et ſoupçonner par-tout quelque venin caché.
Tout ſemble également de puſtules taché:
Une ſimple rougeur eſt un charbon funeſte,
Au gré du Médecin qui veille ſur la peſte.

REMARQUES.

Vers 277. [*Mais n'allez pas auſſi vainement ridicules.*] Un Auteur ſérieux n'eſt pas obligé de remplir ſon eſprit de toutes les extravagances, de toutes les ſaletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au ſujet de quelques endroits de ſon Ouvrage, & encore moins de les ſupprimer. Il eſt convaincu que quelque ſcrupuleuſe exactitude qu'on ait dans la maniére d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaiſans, ou l'injuſtice des gens mal intentionnés, eſt un mal inévitable, & que les meilleures choſes ne leur ſervent ſouvent qu'à leur faire dire une ſottiſe. *La Bruyere, Caractéres de ce Siécle.*

Fin du Troiſiéme Chant.

SOMMAIRE.

Qualités du cœur qui sont essentielles au Critique, amour de la vérité, politesse, modestie, &c. Il doit dire avec liberté son avis aux grands Auteurs, & avec circonspection aux médiocres. Il y en a de si sottement amoureux d'eux-mêmes, & de si incorrigibles, que c'est perdre le tems, & se deshonorer soi-même, que de critiquer leurs Ouvrages. Présomption, caractére des petits génies. Défiance de soi-même, caractére des génies élevés. Portrait d'un Critique parfait. Histoire de la Critique; ses différentes révolutions; de ceux qui se sont distingués dans cet Art parmi les Anciens; d'Aristote, d'Horace, de Denys d'Halicarnasse, de Pétrone, de Quintilien & de Longin. La destruction de l'Empire Romain, & l'inondation des Barbares, firent insensiblement disparoître la Critique. Elle se remontra sous le Pontificat de Léon X. Renaissance des Arts, la Poësie, la Musique, la Sculpture, la Peinture, &c. Les Arts passent du Midi au Nord. Le Fran-

François se distingue par la Critique. A l'exception de quelques Esprits du premier ordre, dont on donne le caractère, la plupart des Anglois refusent de se soumettre aux Loix de la Critique. L'éloge d'un illustre Poëte Anglois, dans lequel l'Auteur fait entrer plusieurs particularités qui le regardent lui-même, termine ce quatrième & dernier Chant.

ESSAI



ESSAI SUR LA CRITIQUE.

CHANT QUATRIEME.

DU ſage & vrai Critique apprenez la morale.
Qu'à travers les détours d'un frauduleux Dédale,
Un ſavant Magiſtrat trouve la vérité,
En jugera-t'il mieux, s'il manque d'équité?
Ce n'eſt donc pas aſſez, que plein d'intelligence,
Le Critique poſſéde une vaſte ſcience;
Que la Nature & l'Art, uniſſant leurs efforts,
Daignent verſer ſur lui leurs plus riches tréſors.
Dans ſes déciſions qu'une candeur aimable,
Aux dures vérités donne un tour agréable:
C'eſt peu par votre eſprit de vous faire eſtimer,
Je veux que le Public s'empreſſe à vous aimer.
Envain votre Critique eſt ſavante & ſincére.
De bruſques vérités, un langage ſévére,
Font ſouvent plus de mal, qu'un menſonge poli.
Pour ſe faire écouter un Critique accompli,

REMARQUES.

Vers 15. [*Font ſouvent plus de mal qu'un menſonge poli.*] L'incivilité peut quelquefois paſſer à la faveur de la vérité,

Dépose adroitement l'air & le ton de Maître.
Veut-il être instructif? il feint de ne pas l'être;
Il sait avec douceur entrer dans vos raisons,
Vous diriez que de vous il reçoit des leçons.
L'austére vérité déplaît sans politesse:
L'orgueil n'écoute point un Censeur qui le blesse:
Je souffre avec chagrin qu'on me fasse la loi,
Et je hais tout esprit qui veut régner sur moi.
Dans le doute jamais ne rompez le silence;
Certain d'avoir raison, un air de défiance
Fera mieux recevoir vos modestes avis.
Lorsque dans un travers donnent certains Esprits,
Les

REMARQUES.

rité, mais jamais le mensonge à la faveur de la politesse. Aussi Mr. Pope ne veut-il dire autre chose, sinon que lorsqu'on veut guérir l'esprit, c'est très-mal s'y prendre que de blesser le cœur, & que la vérité souffre quelquefois autant de la chaleur de ses défenseurs, que de la malice de ses ennemis.

Vers 17. [*Dépose adroitement l'air & le ton de Maître.*] Tout homme qui veut nous apprendre quelque chose que nous ignorons, prétend dès-lors avoir plus de lumiéres que nous, du-moins sur le point dont il est question entre lui & nous. Ainsi il présente en même-tems deux idées desagréables à l'amour-propre: l'une, que nous manquons de lumiéres: l'autre, que lui qui nous instruit, nous surpasse en intelligence. La premiére nous humilie, la seconde irrite & excite notre jalousie. Et cette disposition secrette nous rend tout à la fois odieux, & la Vérité qu'on nous enseigne, & le Maître qui voudroit nous l'enseigner. *Nicole, du moyen de conserver la paix.*

Vers 24. [*Et je hais tout esprit qui veut régner sur moi.*] Il y a naturellement dans le cœur de l'homme, je ne sais quoi de grand, de noble & d'élevé, qui fait qu'il ne peut rien souffrir au-dessus de lui. C'est pourquoi nous relevons volontiers, dit Quintilien, ceux que nous trouvons abattus, ou qui s'abaissent eux-mêmes; parce que cela nous donne un air de supériorité, & que cet état d'abaissement ne laissant plus lieu à la jalousie, un sentiment naturel de bonté en prend aussi-tôt la place. Au contraire celui qui se fait trop valoir, blesse notre orgueil, en ce que nous croyons qu'il nous rabaisse & nous méprise, & qu'il ne semble pas tant s'élever lui-même, que faire descendre les autres au-dessous de lui. *Instit. Lib. XI. C. I.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0308
DFG

Les plus fortes raisons n'ont plus sur eux d'empire.
Mais pour vous quelquefois aimez à vous dédire;
Et sans vous aveugler sur votre grand savoir,
Critiquez le matin les Ouvrages du soir.
En vous quand un Auteur place sa confiance,
Gardez de le trahir par trop de complaisance;
Que dans tous vos avis régne la vérité;
Préférez la justice à la civilité;
Et ne craignez jamais d'allumer la colére,
D'un homme que l'esprit distingue du vulgaire.
Tout Ecrivain vraiment digne d'être admiré,
Ecoute avec plaisir un Censeur éclairé.
Mais comment s'expliquer avec force & courage,
Lorsqu'un timide Auteur, en lisant son Ouvrage,
Le ton de voix tremblant, & les yeux égarés,
Frémit à chaque mot que vous y censurez?
Critiquer un Seigneur, c'est lui faire une injure;
Il a droit sans esprit de braver la censure;
Et peut, quand il lui plaît, se donner pour Auteur,
Comme il peut, sans savoir, être reçu Docteur.

REMARQUES.

Vers 30. [*Mais pour vous quelquefois aimez à vous dédire.*] Après avoir manqué la première gloire, qui consiste à suivre toujours la vérité, la seconde est de revenir à la vérité, lorsqu'on reconnoit qu'on s'est trompé. L'aveu de ses erreurs suppose dans celui qui le fait, un mérite non commun, & une élevation d'ame qui sent bien que ses pertes ne sont point capables de lui faire de tort: au-lieu qu'un petit esprit, qui ne peut se dissimuler sa pauvreté, n'a garde de rien hazarder, ni de rien perdre volontairement du peu qu'il possède.

Vers 45. [*Critiquer un Seigneur c'est lui faire une injure.*] Si la vérité défend de flatter les Grands, la prudence permet quelquefois de respecter en silence leurs foiblesses; car il n'est pas sûr, disoit un Savant en parlant de l'Empereur Adrien, de se commettre avec un Auteur qui a trente Légions sur pied pour se venger, ou pour se défendre.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0309
DFG

Sincére, mais ſans fiel, laiſſez à la Satyre,
Le dangereux plaiſir de mordre & de médire:
N'allez pas cependant louangeur ennuyeux,
Lâchement prodiguer l'encens faſtidieux.
Qu'un Auteur importun, que la faim embarraſſe,
S'épuiſe en traits flatteurs dans une dédicace;
Ses éloges forcés ne ſont pas mieux reçus,
Que les ſermens qu'il fait de ne compoſer plus.
Sur de vils Ecrivains le mieux eſt de ſe taire;
Laiſſez les Sots en paix dans leurs vers ſe complaire;
Leur orgueil enivré de menſonges flatteurs,
Se conſole aiſément du mépris des Lecteurs:
Le ſavoir ne peut rien contre leur ignorance,
L'eſprit plein de projets, le cœur plein d'eſpérance,
Sourds aux cris du bon-ſens, ils vont toujours leur train,
Inſenſibles aux coups, on les déchire envain:
C'eſt un ſabot qui dort ſous le fouet qui l'agite,
Par le mauvais ſuccès leur courage s'irrite.

Tel

REMARQUES.

Vers 49. [*Sincére, mais ſans fiel, laiſſez à la Satyre.*] Comme les Flatteurs ſe brouillent avec le Public, pour vouloir trop plaire aux Particuliers, il arrive auſſi que les Faiſeurs de Satyres ſe brouillent quelquefois avec les Particuliers, en voulant trop plaire au Public. *Le P. Rapin.*

Vers 52. [*Lâchement prodiguer l'encens faſtidieux.*] Quelqu'outrées que ſoient les louanges, il eſt bien difficile, dit Mr. de Fontenelle, qu'elles manquent de vraiſemblance pour ceux à qui elles s'adreſſent. On en rabat ſeulement quelque choſe, pour les reduire à une meſure un peu plus raiſonnable. Mais de la vérité on n'en rabat guères, & on ſe fait à ſoi-même bonne compoſition. On croit ſouvent mériter des louanges qu'on ne reçoit pas, & comment ne croiroit-on pas mériter celles qu'on reçoit? *Dialogues des Morts.*

Vers 65. [*C'eſt un ſabot qui dort ſous le fouet qui l'agite.*] Cette comparaiſon ne ſera pas du goût de tout le monde: mais on ne peut condamner ici l'Auteur, qu'on ne condamne en même-tems Virgile, qui s'en eſt ſervi pour nous donner une vive idée du trouble & de l'agitation d'une Princeſſe: c'eſt au ſeptiéme Livre de l'Enéide.

Ceu

Tel on voit un Joueur, que le malheur poursuit,
S'animer par la perte au jeu qui le séduit.
Combien en voyez-vous, pleins d'une sombre ivresse,
Arriver en rimant jusques à la vieillesse?
D'un cerveau sans chaleur pitoyables enfans,
Leurs Vers secs & glacés n'ont ni feu ni bon-sens;
Et dans les noirs accès de leur mélancolie,
Il n'ont d'autre Apollon qu'un reste de folie.
Mais mépriſés de tous ils ne ſont qu'ennuyeux.
Il eſt d'autres Eſprits bien plus pernicieux.
Un Pédant enivré de ſa vaine ſcience,
Tout hériſſé de Grec, & bouffi d'arrogance,

REMARQUES.

Ceu quodam torto volitans ſub verbere turbo
Quem pueri magno in gyro vacua atria circum
Intenti ludo exercent. Ille actus habena
Curvatis fertur ſpatiis, ſtupet inſcia turba,
Impubeſque manus, mirata volubile buxum;
Dant animos plagæ. . . . .

Mais je n'ai pu m'empêcher de changer les deux Vers ſuivans. Mr. Pope y comparoit les miſérables Poëtes uſés à une *Roſſe*, qui ne manque jamais de hauſſer le pas après avoir bronché. Le mot de *jade*, qu'on ne peut rendre en notre Langue que par celui de roſſe ou d'haridelle, & dont on ne ſe ſert jamais en Anglois que pour exprimer un cheval ruiné, ou une femme mépriſable par ſa malpropreté ou par ſes mœurs, fait une peinture qu'aucun François ne me ſaura mauvais gré de lui avoir épargnée. Je me flatte d'ailleurs que celle que j'y ai ſubſtituée, rend aſſez bien la penſée de l'Auteur.

Vers 71. [*D'un cerveau ſans chaleur pitoyables enfans.*] J'ai ſupprimé encore ici une comparaiſon, qui a paru contraire à la modeſtie & à la bienſéance de notre Langue.

Vers 77. [*Un Pédant enivré de ſa vaine ſcience.*] Il eſt une ignorance vuide de choſes, beaucoup moins mépriſable, que cette ignorance remplie d'erreurs & d'impertinence que l'on appelle fort ſouvent ſcience dans le Monde. Au reſte ces quatre Vers ſont de Deſpréaux, Sat. 4. Mr. Pope les a empruntés preſque mot pour mot, & je ne pouvois mieux faire que de les rendre à leur Auteur.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0311
DFG

Qui d'excellens Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés souvent n'a fait qu'un sot,
Croit qu'on pense de lui, comme lui-même en pense,
Et que tout doit céder à sa docte impudence.
Jusqu'aux Contes d'*Urfey*, ce Grand-Homme a tout lu,
Et toujours ce qu'il lit, est par lui combattu :
Les Auteurs à l'entendre achetent leurs Ouvrages,
Ou les doivent souvent à de honteux pillages:
Garth du *Dispensary* ne fut jamais l'Auteur. . . . .
Parle-t'on d'un Poëme? il en est l'inventeur.

Et

REMARQUES.

Vers 83. [*Jusqu'aux Contes d'Urfey.*] Outre l'Ouvrage dont il est question, Urfey a écrit plusieurs Comédies qui lui ont fait peu d'honneur. On prétend qu'il avoit du génie pour ces espéces de Vaudevilles, que les Anglois appellent Ballades. Il a vécu long-tems, & n'a cessé de rimer, qu'en cessant de vivre.

Vers 87. [*Garth du Dispensary.*] C'est un Poëme Héroï-Comique en six Chants, intitulé le *Dispensary*, du nom d'une célébre Apoticairerie fondée dans le Collége des Médecins de Londres, pour le soulagement des Pauvres. Samuel Oarth, Docteur en Médecine, entreprit cet Ouvrage dans le dessein de tourner en ridicule ceux de ses Confréres qui se joignirent aux Apoticaires pour faire tomber un établissement si utile au Public. Ce Poëme est rempli d'une satyre très-vive & très-piquante contre les abus de la Médecine, & les prestiges de ses divers Suppôts. Les mauvais Auteurs, & les prétendus Beaux-Esprits de sa Nation n'y sont pas plus épargnés. Rien n'est plus riant ni plus neuf que ses descriptions, mais on les trouvera peut-être un peu trop chargées à la maniére Angloise. Tous les morceaux m'en ont paru parfaits & finis dans leur genre : je ne sais cependant s'ils concourent également à la beauté du tout, ou, pour mieux dire, s'ils font un tout : on pourra y trouver plus de finesse & de pensée que dans le Lutrin, mais je doute que la composition en paroisse aussi sage & aussi réguliére que celle du Poëte François. Dans Boileau l'Héroïque & le Comique sont pour ainsi dire entrelassés avec tant d'art, qu'on n'y apperçoit jamais l'un sans l'autre, & que deux genres si opposés semblent se prêter réciproquement des graces mutuelles ; au-lieu que le Poëte Anglois se jette quelquefois dans des plaisanteries si basses, ou dans des digressions si savantes, qu'on

Et ſi l'on eût ſuivi . . . . Mais voit-on un Poëte,
Corriger les écarts de ſa verve indiſcréte?
Contre ces diſcoureurs aucun aſile ouvert,
L'Egliſe, ou le Parvis, rien n'en met à couvert.
Fuyez juſqu'aux Autels, leur auguſte préſence
Ne vous défendra point de leur impertinence:
Car un Sot ridicule oſera pénétrer,
Où les Anges du Ciel craignent même d'entrer.
Sagement circonſpect, ſouvent un peu timide,
Ce n'eſt qu'avec lenteur que le bon-ſens décide:
Il aime à s'expliquer toujours en peu de mots;
On parle rarement, quand on parle à propos.
Mais par un fol orgueil la ſottiſe obſédée,
Se répand en diſcours, ne ſuit que ſon idée;
Se parle, ſe répond, pouſſe ſon homme à bout,
Ne quitte point ſa priſe, & fait tête par-tout.
Où trouver un Cenſeur, dont le juſte ſuffrage
Soit un garand certain du prix de votre Ouvrage;
Toujours prêt à montrer l'exacte vérité;
Qui rempli de ſavoir ſoit exempt de fierté;
Dont l'eſprit dégagé de faveur ou de haine,
Soit du Faux & du vrai la meſure certaine;
Ferme dans ſes avis, mais ſans entêtement;
Sans être ſcrupuleux, plein de diſcernement;
Quoique ſavant, poli; quoique poli, ſincére;
Hardi, mais ſans hauteur; & ſans rigueur, ſévére;
Aſſez ami du vrai, pour blâmer ſon ami;
Aſſez droit, pour louer un rival ennemi;
D'un goût exact & fin, de ſcience profonde;
Sachant également les Livres & le Monde;

REMARQUES.

qu'on perd à tout moment ſon deſſein de vue, & que tour à tour on s'imagine lire un Poëme, ou purement comique, ou purement ſérieux.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0313
DFG

Qui doux, officieux, & civil ſans fadeur,
Aux talens de l'eſprit joigne les dons du cœur?
Tels furent autrefois ces illuſtres Critiques
Dans des tems plus ſavans modéles preſque uniques,
Qu'Athènes & que Rome ont vu jadis fleurir.
Aux contraintes de l'Art, qu'il ſut leur découvrir,
Ariſtote aſſervit l'audace des Poëtes:
Il offrit à leurs yeux mille beautés ſecrétes,
Que la Nature avare avoit juſques alors,
Loin des foibles Mortels caché dans ſes tréſors.
Les enfans d'Apollon, Peuple fier & ſauvage,
Nés dans la liberté, redoutant l'eſclavage,
Vaincus par la raiſon, qui parloit par ſa voix,
En ſentirent la force, & reçurent ſes loix.
Horace dans le cœur puiſant tout ce qu'il penſe,
Par une gracieuſe & douce négligence,
Sans trop affecter l'Art, nerveux, vif & preſſant,
Eſt par-tout inſtructif, par-tout intéreſſant.
C'eſt un ami prudent, mais ſans ceſſe agréable,
Qui méne à la raiſon par une route aimable.
Chez lui le jugement auſſi grand que l'eſprit,
Donne de la vigueur à tout ce qu'il écrit.
Ses Ouvrages divers renferment la pratique,
Des régles que preſcrit ſa brillante Critique.
Il juge de ſang froid, & compoſe avec feu.
Sur ce point nos Cenſeurs lui reſſemblent trop peu;
Leur eſprit auſſi froid qu'un barbare apophtegme,
Critique avec chaleur, & compoſe avec flegme:
Denis, ſans ſe parer d'un ſavoir affecté,
D'Homére à ſon Lecteur fait ſentir la beauté.

Ha-

REMARQUES.

Vers 147. [*Denis, ſans ſe parer d'un ſavoir affecté.*] L'Auteur veut parler ici de Denis d'Halicarnaſſe. Il n'eſt pas ſûr cependant que les Fragmens de Critique qui portent

Habile à pénétrer dans l'esprit du Poëte,
Il trouve en chaque vers quelque grace secrète.
Pétrone, plein de sel & d'un vif enjoûment,
Instruit dans son Ouvrage, & plaît également:
Avec l'air enchanteur de la Cour & du Monde,
Il unit d'un Savant la science profonde.
Par l'ordre ingénieux qui régne en ses Ecrits,
Le grand Quintilien s'empare des Esprits;
Ses préceptes brillans d'une lumiére pure,
Semblent être puisés au sein de la Nature.
C'est ainsi qu'avec art dans les dépôts de Mars,
Sont rangés les drapeaux, les piques & les dards:
Non pour offrir aux yeux une parade vaine,
Mais placés avec ordre, on les trouve sans peine.
Pour toi, hardi Longin, les neuf Sœurs à la fois,
Paroissent inspirer & soutenir ta voix.

N 6 Mal-

REMARQUES.

tent son nom, soient de ce célébre Historien; mais tous conviennent qu'ils sont remplis d'une critique très-fine & très-judicieuse. Par les Ouvrages qui nous en restent, il ne paroit point qu'il eût fait un Commentaire entier sur Homére; mais il en avoit expliqué beaucoup de passages, & ses explications peuvent être regardées comme une méthode sûre pour arriver à l'intelligence des autres.

Vers 151. [*Pétrone, plein de sel & d'un vif enjoûment.*] Il est étonnant que l'Auteur, après ce qu'il nous a dit Chant 3. Vers 221, ait pu tomber dans une contradiction aussi dangereuse que celle de louer sans correctif un Auteur tel que Pétrone. Ignoroit-il que ses peintures sont si licentieuses, & ses descriptions si passionnées, que, de l'aveu de Mr. de St. Evremond, son admirateur, elles inspirent le libertinage & la débauche? On ne peut donc s'empêcher, à l'exemple du P. Jouvency *, d'avertir ici les Jeunes-gens que l'affreuse impureté qui fait le fond de ses Ouvrages, est bien plus capable d'allumer les passions & de corrompre le cœur; que la pureté d'expression qu'on y admire, & quelques traits de fine Critique qui n'y sont jettés qu'en passant, ne sont propres à polir l'esprit & à former le jugement.

* *De Ratione Discendi & Docendi.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0315
DFG

Malgré les fiers transports de ton feu Poëtique,
Sage dans tes excès, ta pressante critique
Marchant toujours au vrai, jamais ne se dément,
Et malgré nous saisit notre consentement:
Des loix que tu prescris observateur fidéle,
Toi-même du sublime es un rare modéle.
Les Critiques long-tems conserverent leurs droits,
Et malgré les abus firent régner les loix.
L'Empire & la science eurent même fortune;
Egaux dans leurs progrès leur gloire fut commune.
Par-tout où le Romain planta ses Etendarts,
Sur les pas du Vainqueur on vit marcher les Arts:
Aux mêmes ennemis l'un & l'autre céderent;
Frappés des mêmes coups Rome & les Arts tomberent.
Sous le joug des Tirans les Peuples abattus,
Avec leur liberté perdirent leurs vertus.
La Superstition, fille de l'Ignorance,
Bannit de l'Univers le goût & la science.
On eut beaucoup de foi, mais très-peu de raison:
Etre simple & grossier, s'appelloit être bon.
Un déluge nouveau vint encore détruire,
Les débris du Savoir avec ceux de l'Empire;
Et les Moines marchant sur les traces des Gots,
Le Monde alloit rentrer dans son premier chaos.
Par le bien & le mal illustre dans l'Histoire,
Erasme de l'Eglise & la honte & la gloire,

Contre

REMARQUES.

Vers 187. [*Et les Moines marchant sur les traces des Gots.*] Dans ces siécles d'ignorance les Moines furent les seuls qui montrerent du goût & de l'amour pour les Belles-Lettres. Il est donc de la reconnoissance de les louer du travail & de l'application avec lesquels ils nous ont transmis les célébres Auteurs de l'Antiquité, & de la justice de rejetter sur le malheur des tems où ils vivoient, tout ce qu'il y a de barbare & de grossier dans leurs Ecrits.

Vers 189. [*Par le bien & le mal illustre dans l'Histoire.*]

L'Ab-

Contre tous presque seul porta le coup fatal
Au reste de ce goût Gothique & Monachal.
Au tems du grand Léon tout prend une autre face,
Tout d'un nouvel éclat brille sur le Parnasse:
Je revois les neuf Sœurs dans leurs premiers appas,
Une foule d'amans s'empresse sur leur pas.
Le Génie ancien de Rome la superbe,
Caché dans ses débris, enséveli sous l'herbe,
Léve sa tête altiére, & reprend ses honneurs.
La Peinture rena't avec toutes ses Sœurs.
On voit entre les mains de l'adroite Sculpture,
Le Marbre s'animer, & vaincre la Nature.
Déjà tout retentit de sons harmonieux:
Le Poëte reprend le langage des Dieux;
Les Beaux-Arts retrouvés, paroissent dans leur lustre,
Et donnent aux Savans plus d'un modéle illustre.
Raphaël peint. Vida fait entendre sa voix,
Cet immortel Vida, qui joignoit à la fois

REMARQUES.

L'Abbé Marsolier, Traducteur de quelques Ouvrages d'Erasme, a employé son éloquence pour le justifier dans une Apologie adroite & bien écrite. Le P. de Tournemine, Jésuite, la réfuta solidement par les Lettres mêmes d'Erasme. Cette réfutation parut en France, & fut reimprimée en Hollande. Un Augustin Déchaussé donna aussi au Public une ample *Critique de l'Apologie d'Erasme.* Mr. Bossuet dans son *Histoire des Variations*, après nous l'avoir représenté comme suspect en matiére de Foi, abandonne néanmoins sa mémoire au jugement de Dieu. S'il n'est pas permis de louer comme Théologien, on ne peut du-moins lui refuser la gloire d'avoir beaucoup contribué au rétablissement des Lettres.

Vers 193. [*Au tems du grand Léon.*] Le Pape Léon X. & Côme de Médicis furent les Restaurateurs des Lettres en Italie, comme François I. le fut en France.

Vers 207. [*Vida fait entendre sa voix.*] Jérôme Vida, mort Evêque d'Albe en 1500, a fait un Art Poëtique, qui est généralement estimé. La Versification en est noble, il y régne un bel ordre. Mais on lui reproche de parler plutôt en Poëte qu'en Maitre qui donne des préceptes, & d'y

Le lierre du Critique au laurier du Poëte,
Des conseils éternels grand & sage interprète.
Mais bientôt l'Italie, en feu de toutes parts,
Vit passer dans le Nord la Science & les Arts.
Moins esclave qu'ami de Pouvoir Monarchique,
Le François remporta le prix de la Critique;
Sous le joug de la régle il est en liberté.
Boileau, Critique amer, mais plein de vérité,
Toujours dans ses leçons d'accord avec Horace,
Se rendit la terreur & l'amour du Parnasse.
Pour nous avec le lait qui suçons le mépris
De tout ce qui paroît captiver les esprits,
Nous ne connoissons point ces régles étrangères.
Sans nous civiliser, obstinés téméraires,
Ainsi qu'au tems passé nous bravons les Romains.
Quelques-uns cependant plus instruits, & moins vains,
Qui de la liberté distinguoient la licence,
Charmés des Anciens, en prirent la défense,

Ref-

REMARQUES.

d'y avoir moins cherché à instruire qu'à plaire. L'Auteur l'appelle ici *des conseils éternels grand & sage Interprète*, parce qu'il a composé un Poëme sur la Mort de Jésus-Christ, intitulé la *Christiade*, qui est, à dire vrai, le moins parfait de ses Ouvrages. Il y a cependant beaucoup d'invention, ou, pour mieux dire, il n'y en a que trop. On y voit le Sacré & le Prophane mêlés ensemble, & les Fictions des Poëtes confondues avec les Oracles des Prophétes. Mais tel étoit alors le goût de son pays. Vida ne laissoit pas d'être très-versé dans la Science Ecclesiastique, & on a de lui plusieurs Ouvrages qui ne font pas moins d'honneur à sa piété qu'à son érudition. *Voyez les Jugemens des Savans.*

Vers 209. [*Le lierre du Critique au laurier du Poëte.*] Je ne sais sur quelle autorité Mr. Pope se fonde, pour donner aux Critiques une Couronne de lierre, je n'en trouve aucun exemple dans l'Antiquité. Servius & les autres Commentateurs que j'ai consultés sur le Vers de Virgile,

Pastores hederâ crescentem ornate Poëtam. Eclog. 7.

ne disent point que l'usage fut de couronner les Critiques de lierre.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0318
DFG

Reſſerrérent l'eſprit dans ſes premiéres loix,
Et des régles de l'Art firent ſentir le poids.
Tel étoit ce grand Maître & de Proſe & de Rime,
Qui ſoutint qu'un Ecrit en ſon genre ſublime,
Où l'eſprit, la raiſon, formoient un noble accord,
Etoit de la Nature & la gloire & l'effort.
Tel étoit *Roſcomon*, Auteur dont la naiſſance
Egaloit la bonté, l'eſprit & la ſcience.
Des Grecs & des Latins partiſan déclaré,
Il aimoit leurs Ecrits, mais en Juge éclairé:
Injuſte pour lui ſeul, pour tout autre équitable,
Toujours au vrai mérite on le vit favorable.
Du Parnaſſe envieux, ce Mortel ſi chéri,
Tel *Walſch*, des doctes Sœurs le juge favori,
Condamnoit ſans aigreur, & louoit ſans baſſeſſe;
Cœur rempli de droiture, eſprit plein de juſteſſe;
Doux

REMARQUES.

Vers 229. [*Tel étoit ce grand Maître & de Proſe & de Rime.*] Mulgrave Duc de Buckingham dans un petit Poëme, qui a pour titre *Eſſai ſur la Poëſie*. On a encore de lui quelques Poëſies & des Mémoires Hiſtoriques, dont le tour & la politeſſe marquent un goût exquis. Il ſe piquoit de devoir tout à ſon propre génie. On aſſure néanmoins qu'il mépriſoit plutôt les Lettres, qu'il ne les ignoroit.

Vers 233. [*Tel étoit Roſcomon.*] Le Comte de Roſcomon étoit Pair d'Irlande. La différence qu'il y avoit entre lui & le Duc de Buckingham, c'eſt que le dernier faiſoit vanité de n'être point ſavant, & que le premier l'étoit réellement ſans en tirer vanité. Il nous reſte de lui une Traduction en Vers de l'Art Poëtique d'Horace, un Poëme intitulé *Eſſai ſur la maniére de traduire en Vers*, & quelques autres Poëſies qui ſont toutes marquées au bon coin.

Vers 240. [*Tel Walsh des doctes Sœurs le juge favori.*] Johnſon, Imprimeur à Londres, a donné ſix Volumes d'Oeuvres mêlées. C'eſt-là ſeulement qu'on trouve les reſtes ineſtimables du Sr. Walsh. Quoique ſes Compoſitions ſoient très-exactes, elles ont un air libre & négligé, qui leur donne une grace & une douceur ſinguliére. C'eſt dommage que le reſpect qu'il avoit pour le Public, l'ait engagé à ſupprimer pluſieurs de ſes Piéces, dans leſquelles tout autre que lui n'auroit peut-être trouvé aucun défaut.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0319
DFG

Doux & compâtiſſant pour les fautes d'autrui,
Il fut de la vertu le plus ſolide appui.
Chére ombre recevez, pour prix de mon eſtime,
D'un cœur reconnoiſſant le tribut légitime:
Jeune, conduit par vous dans le ſacré Vallon,
Votre eſprit lumineux me tint lieu d'Apollon:
Mais ſéparé de vous, ſans ardeur, ſans reſſources,
Je ne hazarde plus que de légéres courſes:
Content, ſi dans ces Vers négligés, & ſans fard,
Aux Poëtes naiſſans je développe l'Art;
Si des plus grands Auteurs réglant la confiance,
Par d'utiles conſeils j'affermis la ſcience.
La Satyre me trouve inſenſible à ſes traits.
La gloire n'a pour moi que de foibles attraits.
Je loue avec plaiſir, reprens avec courage,
Et fais grace à l'Auteur, mais jamais à l'Ouvrage.
Eloigné de médire, autant que de flater,
Entre ces deux excès je me fais arrêter;
Et loin de m'aveugler ſur mes propres caprices,
J'oſe juſques ſur moi faire la guerre aux vices.

Vers 256. [*La gloire n'a pour moi que de foibles attraits.*] Les grands Génies reçoivent la réputation lorſqu'elle vient à eux, mais ils ne courent point au-devant d'elle. Les belles choſes leur ſont ſi naturelles, qu'ils ne s'en apperçoivent preſque point. Comme elles leur coutent peu, ils les font peu valoir. Au-lieu qu'un Eſprit borné qui ſe défie de ſes forces, à qui le beau échappe comme par hazard, & qui ne le trouve, pour ainſi dire, que hors de lui-même, ſaiſit avidement tout ce qui le reléve, dans la crainte de n'en plus retrouver l'occaſion; & ſe perſuade toujours que le Public lui doit des applaudiſſemens proportionnés à la peine & au travail que ſes Ouvrages lui ent couté.

F I N.

LA

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0320
DFG

LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE.

POËME HEROÏ-COMIQUE

DE MONSIEUR POPE.

*Traduit de l'Anglois par Mr. ***

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0321
DFG

A

MADAME

FEMOR.

MADAME,

Comme j'ai l'honneur de vous dédier ce petit Ouvrage, il seroit inutile de dissimuler que j'en fais quelque cas. Vous savez qu'il n'a été composé, que pour amuser de jeunes Dames d'un esprit bien fait,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0323
DFG

fait, & toujours prêtes à rire des petites folies de leur sexe, & même des leurs. J'en donnai d'abord en secret quelques copies, qui bientôt se multiplierent; mais un Libraire se préparant à en faire imprimer un exemplaire qui étoit très-défectueux, vous eûtes la bonté de consentir que je lui donnasse l'original même, pour le rendre public; ce qui m'engagea à retoucher mon Poëme, ou plutôt à l'achever, parce qu'il étoit alors sans Machine.

La Machine est un terme inventé par les Savans, pour exprimer l'action des Divinités, des Anges, ou des Démons; & c'est, MADAME, ce qui constitue le merveilleux du Poëme. Car les Poëtes ressemblent un peu aux Dames, qui ont le talent de donner un air d'importance aux plus petites choses.

La Machine que j'ai employée, vous paroîtra nouvelle & un peu étrange, l'ayant empruntée du système des Cabalistes. Savez-vous bien, MADAME, ce que c'est que les Cabalistes? Il faut que vous fassiez connoissance avec eux. Celui qui vous les fera mieux connoître, sera un Auteur François, dans son Livre intitulé: Le Comte de Gabalis, qui par son titre, & par sa construction, ressemble tellement à une historiette, que je connois quelques femmes qui sans y entendre finesse, l'ont lu comme un Roman ordinaire.

Or

Or, ce Comte de Gabalis vous apprendra, que les quatre Elémens sont peuplés d'Esprits, appellés Silphes, Gnômes, Nymphes, Salamandres. Les Gnômes sont les Démons, qui logent dans la Terre, & qui sont, dit-on, des Esprits très-malfaisans. L'Eau est le séjour des Nymphes, comme le feu est celui des Salamandres. A l'égard des Silphes qui sont répandus dans l'Air, ce sont les plus jolies & les plus aimables créatures du monde. On assure qu'on peut aisément lier commerce avec eux, à une certaine condition, qui, à-la-vérité, ne convient pas à tout le monde : c'est d'être excessivement chaste.

Ce sistéme des Esprits est exposé dans mon premier Chant. Tout ce qui est contenu duns les autres Chants est également fabuleux, à l'exception, MADAME, de l'enlévement de votre charmante Boucle de cheveux, qui, comme vous savez, est une avanture un peu plus réelle que leur métamorphose. Tous les Héros du Poëme ne sont pas moins des Etres imaginaires, que les Esprits aëriens qui y agissent. Belinde même ne vous ressemble que par la beauté & les agrémens.

Si je pouvois me flatter que mes vers eussent une partie de vos graces, je réunirois, comme vous, tous les suffrages, & je serois goûté au-moins d'une moitié du monde. Quelque soit mon sort,

sort, je me saurai toujours bon gré d'avoir trouvé cette heureuse occasion de vous témoigner publiquement l'estime & le respect avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

ALEXANDRE POPE.

PRE-

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

VOici la traduction d'un petit Poëme Anglois de l'illustre Mr. Pope, le premier Poëte moderne de l'Angleterre. Entre autres Ouvrages qu'il a donnés au Public, il est Auteur de la traduction en Vers Anglois de l'Illiade d'Homére, qui a été si justement louée par Monsieur de Voltaire dans son *Essai sur la Poësie Epique*, traduit nouvellement de l'Anglois en François, & imprimé à Paris. On vient aussi de traduire & de publier les Discours sensés & ingénieux dont Monsieur Pope a accompagné sa traduction de l'Iliade ; & on est obligé d'avouer qu'on n'a jamais rien écrit de plus judicieux en faveur d'Homére.

La traduction de ce Poëme Héroï-comique, intitulé en Anglois *The Rape of the Lock*, pourra contribuer à faire voir l'erreur du préjugé où nous sommes, que la Nation Angloise n'a en partage que le sérieux & le profond, & ne peut atteindre comme nous à la fine plaisanterie, à la satyre délicate, & à l'élégant badinage. Il est vrai que les *Voyages de Gulliver* ont deja commencé à nous détromper ; mais comme ils n'ont pas été publiés en François tels qu'ils ont paru

en

en Anglois, & que le Traducteur de son aveu a beaucoup retranché & beaucoup ajoûté ; le succès que ce Livre a eu en France en faisant honneur à Monsieur Swift, qui en est l'Auteur, nous a toujours laissé croire que son Ouvage avoit besoin qu'on y mît la main, surtout depuis qu'on a vu à Paris ces mêmes *Voyages* de l'édition d'Hollande, traduits fidélement & mot à mot.

Il n'en sera pas de-même de la traduction qu'on donne ici du *Rape of the Lock*, qui est très-littéral. On n'a rien ajoûté ni rien retranché ; & si elle renferme quelques différences, elles sont légéres & dans les régles. Car il est hors de doute, que lorsqu'on traduit, il est quelquefois nécessaire de préférer les expressions équivalentes à celles qui répondent directement & immédiatement aux termes de l'original ; sans quoi une traduction, pour être trop scrupuleusement fidéle, deviendroit réellement infidéle, & des honoreroit injustement l'Auteur qu'on traduit.

Je ne crois pas qu'on trouve rien dans notre Langue de plus ingénieux, dans le genre badin, que *la Boucle enlevée* de Mr. Pope, qui, lorsqu'il fit ce petit Poëme, n'avoit, dit-on, que vingt ans ; seul âge où il convient de s'amuser à faire des vers de cette espéce, & peut-être de quelque espéce que ce soit.

Ce qui fit éclôre cet Ouvrage, fut une

une avanture arrivée en 1712 à Madame *Femor*, à laquelle il le dédia. La médiocrité d'un sujet aussi stérile en apparence, ne servit qu'à faire estimer davantage le génie & le bel esprit de l'Auteur. Le Poëme de *la Boucle enlevée* est parmi les Anglois ce que le *Lutrin* est parmi nous, si ce n'est qu'il est, ce semble, plus enjoué & plus galant.

Il eût peut-être été à propos de le traduire en vers ; mais outre que le travail eût été plus pénible, on n'avoit pas lieu d'espérer d'y réussir. D'ailleurs une Prose Poëtique frappe également l'imagination, & a une certaine liberté que nos vers n'ont point.

Quoique cette traduction soit fort au-dessous de l'original, on présume qu'elle plaira, parce que les beautés de l'Ouvrage même couvriront les défauts de la traduction.

On trouvera dans ce petit Poëme, de l'invention, du dessein, de l'ordre, du merveilleux, de la fiction, des images & des pensées ; en un mot ce qui constitue la vraie Poësie. On y remarquera un comique riant fort éloigné du fade burlesque, des allusions satyriques sans être offensantes, des plaisanteries hardies sans être trop libres, & des railleries délicates sur le Beau-Sexe, peut-être plus capables de lui plaire, que toutes les fleurettes de nos Madrigaux & de nos Bucoliques modernes.

Nous n'avons point encore vu de Poëme dont le merveilleux, & que les Anglois appellent *the machinery*, fût tiré du ſiſtême imaginaire des Cabaliſtes : l'uſage qu'en a fait Monſieur Pope, montre que ces idées ſont très-favorables à la Poëſie ; mais il faut avouer auſſi, que ce n'eſt que dans un Poëme de ce genre qu'elles peuvent avoir lieu. Au-reſte on voit dans l'Epître Dédicatoire de Mr. Pope, que de ſon aveu il a beaucoup profité du Livre de l'Abbé de Villars, intitulé *le Comte de Gabalis*.

On eſpére que ce petit Ouvrage ne plaira pas ſeulement aux Dames, mais qu'il ſera même eſtimé de ceux qui ne regardent un Vaudeville qu'avec des yeux ſavans ; ils y verront toutes les proportions obſervées comme dans le Poëme le plus ſérieux, & tous les grands principes de l'Epopée ſuivis fidélement.

Celui qui publie aujourd'hui ce Poëme en François, attend du Public la reconnoiſſance dûe à un Voyageur qui apporte dans ſa patrie une fleur des Pays étrangers.

LA



LA BOUCLE
DE
CHEVEUX ENLEVÉE.

POEME HEROI-COMIQUE

DE MR. POPE

Traduit de l'Anglois par Mr. **

Nolueram Belinda tuos violare capillos ;
Sed juvat hoc precibus me tribuisse tuis.

MART.

CHANT PREMIER.

JE chante une cruelle offense causée par l'Amour, & (*a*) une querelle sérieuse née d'une hardiesse badine. Muse, je consacre ces vers à Tirsis, & je me flatte que Belinde daignera les lire. Quoique je traite de petites choses, je mériterai de grands éloges, si l'une m'inspire & si l'autre m'applaudit.

[1 *Une querelle sérieuse née d'une hardiesse badine.*] Ce n'est point ici une fiction. Mylord *Petre* coupa un jour une boucle de cheveux à Madame *Femor*, & ce badinage fut trouvé très-mauvais.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0331
DFG

O Déesse, dis-moi quel étrange motif porta un jeune Seigneur à attaquer une Belle. Apprends-moi quelle cause encore plus extraordinaire força la Belle à résister au jeune Seigneur. Peut-il y avoir tant de dureté dans un Petit-maître?

Le Soleil perçoit au travers des rideaux blancs, & par de timides rayons essayoit d'ouvrir des yeux qui devoient l'éclipser. Déjà les chiens favoris secouoient leurs oreilles; les amans qui se plaignent de ne dormir jamais, commençoient à s'éveiller; il étoit midi. Trois fois les pantoufles avoient frappé le plancher; trois fois les sonnettes avoient appellé, & les montres pressées du doigt avoient fait entendre leur son argentin. Cependant Belinde, languissamment étendue sur ce duvet, dormoit encore. Un Silphe attaché à la Belle prolongeoit son repos, & avoit conduit à son lit le Songe du matin, qui voltigeoit sur sa tête & la couvroit de ses aîles.

La Belle croit voir un Jeune homme, plus brillant que n'est un Petit maître le jour d'une cérémonie, s'avancer dans sa ruelle. A cet aspect, quoiqu'en songe, elle rougit: ce Jeune-homme, qui étoit un Silphe, approche alors de son oreille ses lévres séduisantes, & lui parle en ces mots:

O la plus belle des mortelles! O toi les délices & l'objet des désirs de mille habitans de l'air! si jamais dans l'enfance ton esprit fut ému de ce que ta nourrice t'enseigna au sujet des Esprits aériens, prête l'oreille à ma voix & sois docile.

Con-

Connois d'abord ton excellence & ta grandeur, & ne borne point ta vue aux objets terreſtres & matériels. Il eſt des vérités ſecrétes, ignorées des orgueilleux Philoſophes, & révélées ſeulement aux vierges & aux enfans. L'incrédulité rebelle n'ajoûtera point de foi à celles que je vais t'annoncer; il n'eſt donné qu'à la beauté & qu'à l'innocence de les croire.

Apprends donc que des légions innombrables d'Eſprits t'environnent ſans-ceſſe. Cette milice légére de la région inférieure de l'air, quoiqu'inviſible à tes yeux, t'accompagne par-tout, même aux cercles & aux ſpectacles : penſe à cet aërien cortége, & tu ne verras plus qu'avec mépris un Seigneur ſuivi de deux pages.

Notre antiquité eſt égale à celle du Monde; nous fûmes autrefois renfermés dans les plus beaux corps des femmes ; mais nous paſſâmes enſuite de ces corps terreſtres dans des corps aëriens.

(1) Ne crois pas que lorſque les Femmes meurent, leurs goûts meurent avec elles : elles les conſervent toujours. Si elles ne jouent plus, elles regardent avec plaiſir les cartes qu'elles ont aimées, la vue d'un Jeu d'hombre les divertit & les amuſe ; ſi elles ne brillent plus dans leurs chars, elles aiment au-moins à voir des équipages magnifiques ; leurs ames retournent toujours à leur premier élément, dont

[1 *Ne crois pas que lorſque les femmes meurent, leurs goûts meurent avec elles*, &c.] C'eſt une charmante imitation de ce paſſage de Virgile :

Quæ gratia currûm
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
Paſcere equos, eadem ſequitur tellure repoſtos.

ÆN. VII. 653.

elles empruntoient leur caractére. Les Femmes fiéres & hautaines deviennent des Salamandres, & s'élévent toujours avec le feu, leur éternel ſéjour : celles qui ont été douces & complaiſantes, vont habiter les eaux & coulent comme elles ; elles boivent avec les Nymphes le thé élémentaire. Les prudes transformées en Gnômes deſcendent dans les entrailles de la terre, & vont de tous côtés cherchant à faire du mal. Les vaines & les coquettes, changées en Silphes, voltigent & folâtrent dans les airs. Mais apprends quel eſt notre privilége : dégagés des liens mortels, nous pouvons à notre choix changer de forme & de ſexe, & careſſer les femmes belles & chaſtes, qui mépriſent les terreſtres amours. Nous les garantiſſons des piéges qu'on leur tend dans les bals & dans les maſcarades nocturnes : nous les préſervons de l'ardeur dévorante des téméraires amans : envain on les lorgne pendant le jour, envain on chuchette avec elles dans les ténébres ; nous les rendons froides & dédaigneuſes, même lorſque l'occaſion favorable les invite à la volupté, que la danſe les anime, que la muſique leur amollit le cœur : enfin ce qu'on appelle ici-bas la ſageſſe d'une femme, n'eſt que l'inſpiration de ſon Silphe.

Il y en a quelques-unes deſtinées par le Ciel aux embraſſemens des Gnômes. Ce ſont d'ordinaire celles qui ſont idolâtres de leur beauté : dirigées par ces Eſprits jaloux qui fomentent leur orgueil, elles mépriſent les hommes qui leur font la cour ; elles dédaignent leurs hommages & leurs préſens. Les Gnômes s'ap-

s'appliquent sans-cesse à détourner les flatteuses idées qui pourroient faire impression sur elles. Lorsqu'un Seigneur, par exemple, fait briller à leurs yeux l'Hermine & la Jaretiére, ou qu'elles entendent prononcer les mots séducteurs de *Duc* & de *Milord*, c'est alors que les Gnômes redoublent leurs soins.

D'autres Gnômes se donnent un autre emploi; il préſident aux regards des coquettes; ils apprennent aux jeunes Filles à conduire habilement leurs yeux; ils font cause que leurs joues se couvrent à propos d'une rougeur de commande, tandis que leurs cœurs palpitent à la vue d'un joli homme.

Les Silphes ont des vues plus délicates & plus épurées. On croit souvent qu'une jeune personne s'égare; c'est qu'on ignore les desseins mistérieux du Silphe qui la guide; il la conduit comme par la main, dans un labirinthe, au milieu des amans & des amours. Quelquefois pour la guérir d'une folie, il lui en inspire une autre: par exemple, quelle Fille tendre & reconnoissante ne seroit pas gagnée par un présent magnifique offert adroitement, si un autre galant plus habile, en lui donnant le bal, n'effaçoit le souvenir du présent? Lorsque Florio parle, quelle Beauté résisteroit à son langage séducteur, si en même-tems le beau Damon sans être apperçu ne lui serroit la main?

Ce sont-là les soins favorables des Silphes; ils conduisent tout avec habileté. Toujours attentifs à la conservation de l'honneur des Femmes, ils opposent finement à de beaux cheveux, d'autres qui ne le sont pas moins, & à

la haute taille, la grace & le bon air. (1) Ils combattent les plumets par d'autres plumets, & les équipages par d'autres équipages. Enfin tout ce qui eſt capable de ſéduire, eſt repouſſé par des charmes plus puiſſans. Les mortels aveugles appellent légéreté & coquetterie, ce qui n'eſt l'effet que de la ſage conduite des Silphes.

Je ſuis de ce nombre : mon nom eſt Ariël, je te protége & je veille ſur toi.

Il n'y a pas long-tems que parcourant le vaſte eſpace des airs, je vis dans le miroir de ton étoile dominante (le dirai-je) je te vis menacée d'un funeſte accident : avant que le Soleil ſe couche, tu en reſſentiras les rodoutables effets : mais quel ſera ce malheur ? comment, & de quelle part il doit venir, quelles ſuites il doit avoir ? les Cieux ne me l'ont point rélévé. Veille ſur toi, Fille chaſte ; ni ma vigilance ni mes ſoins (2) ne peuvent te ſouſtraire aux arrêts du Deſtin : ſois donc toi-même attentive, & ſur-tout garde toi de l'Homme.

Il dit ; & alors Mirine qui ne pouvoit plus ſupporter le long ſommeil de ſa Maîtreſſe, ſauta ſur le lit, abboya, & vint à bout de la réveiller. Si la renommée ne nous a pas trompés,

tes

[1 *Ils combattent les plumets par d'autres plumets, & les équipages par d'autres équipages.*] L'Auteur fait alluſion à ces deux vers de Stace.

Jam clypeus, clypeis, umbone repellitur umbo,
Enſe minax enſis, pede pes & cuſpide cuſpis.

[2 *Ne peuvent te ſouſtraire aux arrêts du Deſtin.*] Deſine fata Deûm flecti ſperare precando.

VIRG. *Æn.* VI. 376.

tes premiers regards, ô Belinde, tomberent sur un billet-doux.

A peine commençoit-elle de lire, & d'y voir des plaies, des peines, des martyres, des ardeurs, qu'elle oublia son songe. Elle sort du lit à demi-nue, & s'approche d'une table où mille vases d'argent étoient placés, & disposés dans un ordre mistérieux. Alors vêtue de blanc & la tête nue, elle adore attentivement les puissances du Monde; une céleste image paroît dans un miroir, elle fixe ses yeux sur elle; c'est l'unique objet de ses pieux regards. Une Prêtresse inférieure, dans une humble attitude, est à côté de l'autel où la vanité préside.

Celle-ci commence les sacrés rites: alors se découvrent de précieux trésors, sources d'ornemens & de beautés pour la Déesse. On voit briller dans de petits coffres les perles & les pierres les plus précieuses des Indes; les parfums de l'Arabie sortent des flacons d'or qui les renferment; la tortue & l'éléphant unis se transforment en peignes; les épingles & les éguilles sont rangées en escadrons; ici l'on voit confondus la poudre, la pâte, la Bible, & les billets-doux.

Déjà l'impérieuse Beauté prend ses armes, & à chaque instant son visage aquiert de nouveaux agrémens; les graces se réveillent, le sourire en est plus doux, l'état du teint naît insensiblement, les yeux brillent d'une lumiére plus vive. Les Silphes s'empressent autour d'elle, ils ornent sa tête, arrangent ses cheveux, donnent un bon air à sa manche, étalent sa jupe. Sylvie s'applaudit d'une adresse, qui n'est pas la sienne.

CHANT II.

LE Soleil sortant de l'onde n'eut jamais tant d'éclat que Belinde, lorsqu'elle sortit de son palais, pour se rendre sur la Tamise. Elle étoit accompagnée des Femmes les plus belles & des Jeunes-hommes les mieux faits, tous superbement parés.

Belinde seule attire les regards & les cœurs; on voit sur sa gorge d'albâtre une croix étincelante, qu'un Juif auroit baisée, & qu'un Infidéle auroit adorée; la vivacité de son esprit paroît dans ses yeux, qui s'arrêtent aussi peu que ses pensées; elle distribue également les charmes de son sourire, mais elle n'accorde de grace à aucun; elle reprime les désirs sans offenser les amans; éblouïssante comme l'Astre du jour, elle répand, comme lui, de tous côtés une lumiére égale; elle plaît sans songer à plaire; son air est noble sans orgueil; sans hauteur elle imprime le respect; elle sait cacher habilement ses petits défauts, si on peut dire que les Belles aient quelque chose à cacher. Ces petits défauts mêmes sont sur le compte de son sexe. Mais on la voit & on les oublie.

Elle portoit d'ordinaire, pour le supplice des cœurs, deux Boucles de cheveux, qu'elle noûoit galamment, & qui retombant en ondes égales sur le plus beau cou du monde, en relevoient la blancheur.

Ces

Ces Boucles charmantes étoient une chaîne précieuſe, dont l'Amour ſe ſervoit pour attacher ſes captifs. Les oiſeaux & les poiſſons ſe prennent aux filets : les beaux cheveux prennent les cœurs.

Un Baron audacieux, frappé de l'éclat de ceux de Belinde les déſire & forme le projet d'en faire la conquête. Uniquement attentif au ſuccès, il veut employer pour y parvenir & la force & la ruſe. Le choix de l'une ou de l'autre importe peu aux amans, pourvu qu'ils obtiennent ce qu'ils déſirent.

Dans ce deſſein il invoque le Ciel avant que le jour paroiſſe : il adore les Puiſſances Céleſtes, & s'adreſſant ſur-tout à l'Amour, il lui érige un autel compoſé de douze gros volumes de Romans François : il déploie trois jarretiéres, un gand, avec d'autres pareils trophées de ſes premiéres amourettes. Ses lettres, ſes billets-doux allument le feu ; trois ſoupirs qu'il pouſſe, excitent la flamme ; il ſe proſterne, il prie avec des yeux ardens, que ce tréſor puiſſe être bientôt & toujours en ſa puiſſance. L'Amour l'entend, mais il n'exauce que la moitié de ſes vœux ; (1) les vents diſſipent le reſte dans les airs.

Cependant le vaiſſeau où Belinde étoit entrée, galamment équipé, s'avance ſur la Tamiſe. Une délicieuſe harmonie de voix & d'inſtrumens ſe perd dans les airs & gliſſe ſur les eaux ; les Zéphirs badinent ſur l'onde calme ; Belinde rit, & la joie régne autour d'elle.

[1 *Les vents diſſipent le reſte dans les airs.*]
——— Ventis irrita ferre jubet.
OVID.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0339
DFG

Les sentimens d'Ariël étoient bien différens : le malheur dont elle est menacée par les astres le rend triste & rêveur. Il convoque les habitans de l'air, & à ses ordres le léger escadron accourt ; ils se placent à l'instant sur les cordages du vaisseau, & agitent l'air par ce mouvement subit & rapide : on croit entendre le souffle aimable des Zéphirs ; les uns déploient au soleil leurs ailes brillantes, les autres se plongent dans un nuage d'or, d'autres planent dans les airs. Leur forme transparente & leurs corps fluïdes, dissous par la lumiére, ne peuvent être vus par des yeux mortels : les Zéphirs se jouent dans leurs habits tissus d'une rosée filée & teinte dans le Ciel, sur lesquels la lumiére produit mille couleurs, selon le mouvement de leurs ailes.

Ariël assis sur le grand mât doré, environné des autres Silphes, qu'il surpasse de la tête, étend ses plumes de pourpre, éléve son sceptre d'azur, & leur parle ainsi :

O vous Silphes, & Silphides, prêtez l'oreille à votre Chef ; & vous, Génies, Fées & Lutins, écoutez attentivement : vous savez quels sont les différens emplois que le Ciel a destinés au Peuple aërien ; que les uns badinent dans l'air le plus pur, d'autres s'embellissent aux rayons du Soleil ; que ceux-ci conduisent dans le Ciel les Planétes bienfaisantes, que ceux-là dans les espaces immenses prennent soin des Cométes redoutables ; que dans la Lune il y a des Silphes chargés du soin de recueillir & de ratacher au Firmament des étoiles tombantes, & de former les brouillards de l'air le plus grossier ;

ſier ; que d'autres peignent l'Iris, déchaînent les vents, pétriſſent les tempêtes, ou répandent ſur les ſillons les pluies favorables ; que d'autres préſident ſur la Nature Humaine, épient la conduite des hommes, pendant que les Chefs auxquels ils ſont ſoumis, avec des armées puiſſantes gouvernent les Nations, ſoutiennent les Monarchies, & fondent les Empires.

Pour nous, nous préſidons ſur les Belles : doux ſoin, emploi galant, quoiqu'en apparence peu glorieux. Toute notre étude, vous le ſavez, ô Silphes, eſt de garantir du vent de Nord la poudre de leurs cheveux ; d'empêcher que le parfum des eſſences ne s'évapore ; d'emprunter des fleurs nouvelles les couleurs les plus vives ; de dérober quelques goûtes de l'arc-en-ciel, pour en faire de l'eau qui conſerve la fraîcheur de leur teint ; d'étendre délicatement un rouge trompeur ſur leurs joues pâles ; de friſer leurs cheveux, de placer leurs mouches, de donner enfin de la grace à leurs moindres actions, & de les rendre aimables de toute maniére ; de faire même que dans leurs ſonges elles portent ſi loin l'idée des modes, qu'à leur réveil elles puiſſent les perfectionner, ou en inventer de nouvelles.

Mais, hélas ! ajoûta-t'il, un augure funeſte menace en ce jour la plus belle des femmes, dont jamais les Silphes prirent ſoin. Quel ſera ce deſaſtre, quel en ſera l'auteur ? (1) C'eſt

[1 *C'eſt ce que les Deſtinées tiennent encore enſéveli dans une profonde nuit.*]

Caliginoſa nocte premit Deus.

HOR. 3. Od. XXIX. 30.

ce que les Deſtinées tiennent encore enſéveli dans une profonde nuit.

Non, je ne ſais, continua-t'il, ſi la Nymphe doit enfreindre les Loix de Diane, ou ſi elle doit ſeulement caſſer une porcelaine ; ſi ſon honneur ou ſon habit recevra quelque tache ; ſi elle perdra ſon cœur ou ſon éventail au bal ; ou ſi enfin la Deſtinée a déterminé qu'il arrive un malheur à ſon petit chien.

Vous donc, Eſprits, ſoyez attentifs à vous aquiter de l'emploi dont je vous honore : Zéphirette prendra ſoin de ſon éventail. A toi, Brillant, je confie ſes pendans d'oreilles ; Momentille gardera ſa montre ; Criſpine veillera ſur ſes belles boucles de cheveux ; & moi, Ariël, je ſerai attentif à Mirine ſa chienne. Mais cinquante Silphes choiſis ſeront commis à la défenſe de ſon juppon : les juppons cédent ſouvent aux aſſauts, quoiqu'ils ſoient défendus par des juppes reſpectables, par (1) des plis ſept fois redoublés, par des palliſſades de franges, & par un vaſte rempart de baleine.

Celui, ajoûta-t'il, qui ne remplira pas l'office que mes ſoins prévoyans lui confient, payera cher ſa faute ; il ſervira de bouchon à quelque flacon de criſtal, il ſera cloué avec des épingles, il ſera jetté dans une eau immonde, il demeurera pluſieurs années en ſentinelle au trou d'une éguille ; de la gomme & de la pommade lui colleront les aîles. Envain il ſe fatiguera pour eſſayer de voler ; des vapeurs conſtipantes deſ-

(1 *Des plis ſept fois redoublés.*] Par alluſion au bouclier d'Achille.

——— *Clypei dominus* ſeptemplicis *Ajax.*
OVID. Met. XIII. 2.

deſſécheront ſon corps léger ; il deviendra comme une fleur flétrie, attaché à une roue ; il ſera, comme un autre Ixion, expoſé à la fumée d'un Chocolat ardent ; il brûlera, épouvanté de cette vaſte mer qu'il verra toujours écumante à ſes pieds.

Il dit, & auſſi-tôt les Silphes dociles deſcendirent & ſe poſterent autour de Belinde : ceux-là ſe nichent dans ſes cheveux, ceux-ci ſe jettent ſur ſon éventail ; d'autres accourent aux pendans d'oreilles ; mais tous avec des cœurs palpitans & conſternés, attendent le funeſte accompliſſement des ordres du Deſtin.

CHANT III.

DANS ces agréables plaines, où la Tamise, qui les arrose, se plaît à contempler en elle-même les superbes tours de Londres, on voit un (1) Palais magnifique qui tire son nom du Village d'Hampton, dont il est voisin. C'est là que les Ministres Britanniques réglent la destinée des Etats de l'Europe ; & c'est là, grande Reine, Maîtresse de trois Royaumes, que tu viens prendre & les avis de ton Conseil & du thé.

Ce fut dans ces beaux lieux que la compagnie se rendit, pour s'entretenir utilement pendant quelques heures. Les uns parlent d'une visite rendue, d'autres d'un bal remarquable par la magnificence & la galanterie ; ceux-ci vantent la gloire de la Reine des Iles Britanniques, ou la beauté d'un écran des Indes ; & ceux-là interprétent les mouvemens, les signes & les regards. On entend à chaque mot flétrir une réputation ; & s'il arrive que la conversation soit suspendue pour quelques momens, l'éventail & la tabatiére la soutiennent ; on chante, on rit, on lorgne, & le reste.

Cependant le Soleil étoit plus qu'à la moitié de sa course, & dardoit plus obliquement ses rayons. Déjà les Juges affamés se hâtoient de signer leurs sentences, & les Criminels couroient se faire pendre, pour laisser diner les Juges : les Marchands sortoient de la Bourse pour s'en re-

(1) Hamptoncourt, Maison Royale.

retourner chez eux avec la tranquilité ordinaire de leurs consciences ; & les longs travaux de la toilette avoient cessé.

Belinde, que le désir de la gloire anime, défie au combat deux redoutables Cavaliers, & veut seule décider de leur destin ; son air triomphant annonce sa victoire prochaine. Trois escadrons qui contiennent chacun le sacré nombre de neuf, prennent les armes ; Belinde range les siens en ordre. Aussi-tôt la Garde aërienne descend avec rapidité, & se place sur les principales cartes. Ariël, comme le chef, s'établit sur le premier Matador ; car les Silphes se souvenant de leur origine, & d'avoir été femmes, sont délicats sur les préséances.

Quatre terribles Rois, que leurs moustaches blanches & leurs longues barbes rendent encore plus majestueux, s'empressent de paroître sur le champ de bataille : quatre belles Reines les accompagnent, & pour marquer la douceur de leur Empire, elles portent des fleurs dans leurs mains : leurs fidéles esclaves les suivent, la hallebarde à la main, & le chapeau sur la tête : ils sont soutenus d'une troupe distinguée, par le nombre des devises & des figures. Alors Belinde dit : Que Pique soit triomphe, & Pique fut triomphe.

Aussi-tôt la fiére Héroïne fit agir ses noirs Matadors, semblables par leur audace aux chefs des Africains ; l'invincible Spadille entraîne après lui deux triomphes enchaînées ; deux encore plus considérables tombent abbattues par Manille, qui marche avec tout l'orgueil de la victoire ; Baste paroît ensuite, mais avec moins d'a-

d'avantage ; il ne raméne qu'une triomphe avec un plébéien.

Cependant le Roi de Pique s'avance d'un air vénérable, avec un large fabre à la main; il ne découvre qu'une de ſes jambes, un ample manteau cache le reſte de ſa perſonne. Un eſclave rebelle oſe le défier & l'appeller au combat : mais auſſi-tôt il tombe, victime de la vengeance Royale ; un eſclave de Tréfle a le même deſtin.

O cruel ſort de la guerre ! ce fier (1) Quinola, qui dans une autre bataille eût terraſſé Rois & Reines, & détruit lui ſeul des armées entiéres, tombe maintenant ſans honneur ſous cette épée victorieuſe.

Les deux Guerriers avoient ainſi cédé juſqu'alors l'avantage à Belinde ; mais la fortune devient favorable au Baron, & raméne au combat la vaillante Amazone compagne, du Roi de Pique ; elle court ſur le tiran des Tréfles, le bleſſe, & lui fait vomir ſon ame noire. Que lui ſert de traîner une pompeuſe robe, & de porter lui ſeul entre tous les Monarques un globe dans ſa main ?

Le Baron ſans perdre de tems conduit alors ſon eſcadron de Carreaux, dont le Roi richement paré, dans une attitude de profil, ne fait voir que la moitié de ſon viſage : il réunit ſes forces avec celles de ſa brillante compagne : tous deux renverſent & mettent en déſordre les eſcadrons ennemis : on voit alors Cœurs, Carreaux & Tréfles diſperſés & bleſſés tomber en

(1) Alluſion au Jeu du Reverſi, où le Valet de cœur eſt la principale carte, & s'appelle le Quinola.

en différentes maniéres, ainſi que des armées Africaines & des bataillons Aſiatiques : un grand nombre de Nations différentes par leurs couleurs eſt également mis en déroute ; les eſcadrons ſe pouſſent & s'accumulent en tombant ; une même deſtinée les enveloppe tous. Dans ce déſordre un eſclave de Carreau, à la honte du ſort, l'emporte ſur la Reine des Cœurs.

Belinde s'étonne, elle tremble, & pâlit à la vue du menaçant Codille : elle voit ſa perte aſſurée ; mais il arrive ordinairement dans les cas extrêmes, que notre ſalut dépend des plus foibles circonſtances. L'As de cœur ſe met en marche & s'avance : cependant le Roi qui ſe tient caché dans les mains de Belinde, encore conſterné d'avoir vu traîner ſa femme captive, regarde cet As, & ne reſpirant que la vengeance, s'élance ſur lui & le dompte.

Belinde pouſſe alors un cri de joie en frappant des mains ; les vallées, les montagnes & les fleuves en retentiſſent. (1) Aveugles & foibles mortels, toujours enflés dans la proſpérité & abbattus dans l'adverſité ! bientôt cette gloire s'évanouïra, & ce mémorable jour ſera à jamais déteſté.

Mais déjà les vaſes les plus précieux de la Chine couvrent une table ; le caffé s'écraſe & ſe reduit en poudre ; une lampe s'allume ; l'eſprit de vin produit une flamme azurée : on dreſſe l'autel ſelon les cérémonies du Japon ; cette

[1 *Aveugles mortels, toujours enflés dans la proſperité*, &c.]
Neſcia mens hominum fati ſortiſque futuræ,
Et ſervare modum, rebus ſublata ſecundis.
VIRG. Æn. X. 501.

cette liqueur fumante qui charme deux ſens à la fois, ſe verſe avec abondance, & remplit un nombre infini de coupes. Les Silphes agités ſont autour de la charmante Belinde : les uns rafraîchiſſent ſon caffé, d'autres étendent leurs aîles pour garantir ſa parure.

Le caffé qui anime l'eſprit des Politiques, & qui découvre tout à leurs yeux à demi fermés, inſpire au Baron un heureux expédient pour s'emparer de ces cheveux tant déſirés : Arrête, jeune préſomtueux, arrête ; reſpecte les Dieux, & (1) crains le deſtin de Scylla transformée en oiſeau ; ſonge qu'elle paya cher l'audace qu'elle eut de couper le cheveu fatal de *Nyſus*.

Oh combien de moyens ſe préſentent aux hommes pervers pour accomplir leurs mauvais deſſeins ! Clarice laiſſa voir au Baron avec malignité des ciſeaux, qu'elle avoit tirés de ſa poche, dans le tems qu'il avoit l'eſprit occupé de ſon projet ; il prend cette arme fatale des mains de Clarice. Ainſi dans les antiques Tournois les Chevaliers recevoient de leurs Dames ou la lance ou l'épée : le Baron armé de ces ciſeaux redoutables les porte à la tête de Belinde, dans l'inſtant qu'elle ſe baiſſe avec grace pour recevoir la fumée du caffé ; mille Eſprits aëriens volent auſſi-tôt pour défendre ſes beaux cheveux.

Trois

[1 *Crains le deſtin de Scylla.*] La deſtinée de la ville de *Mégare* étant attachée à l'un des cheveux du Roi *Nyſus*, ſa fille *Scylla* coupa ce cheveu & le porta au Roi *Minos* qui aſſiégeoit la ville, & qu'elle aimoit. *Scylla* voyant ſa trahiſon payée d'indifférence, ſe précipite dans la mer, & fut changée en oiſeau.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0348
DFG

Trois fois ils ébranlent ſes pendans d'oreilles : trois fois Belinde regarde derriére elle, & trois fois ſon ennemi ſe retire. Le vigilant Ariël vouloit pénétrer ſa penſée, mais hélas ! tout ſon art ne lui ſervit alors qu'à découvrir un terreſtre amour caché dans le cœur du Baron. Interdit & confus il céde à la déſtinée, & ſoupire de ſon ignorance.

Le Baron rouvre d'une main hardie les cruels ciſeaux, dans leſquels il renferme adroitement la Boucle, & raprochant les deux pointes fatales, il la coupe impitoyablement. Mais avant que ces deux pointes ſoient réunies, un Silphe zélé s'élance au travers ; le fer ſe rejoint & le coupe en deux ; (1) mais les parties ſubtiles de l'aërienne ſubſtance ſont auſſi-tôt réunies.

Ainſi de leur ſacré chef ces beaux cheveux furent ſéparés, & le furent à jamais ; une lumiére ſortit comme un foudre des yeux de Belinde, les Sphéres en tremblerent. Non, on ne pouſſe point au Ciel des cris auſſi perçans, lorſqu'un mari ou un chien bien-aimé rend le dernier ſoupir, ou quand une belle porcelaine tombe & que ſes fragmens ſe réduiſent en poudre.

Que l'on me couronne de laurier, s'écrioit le vainqueur, la Boucle eſt à moi : je me glorifierai de cette glorieuſe conquête, auſſi longtems que les poiſſons ſe plaîront dans l'eau, les oiſeaux dans les airs, & les femmes Britanniques dans des caroſſes dorés ; auſſi longtems

[1 *Mais les parties ſubtiles de l'aërienne ſubſtance ſont auſſi-tôt réunies.*] Dans le livre ſixiéme du Paradis Perdu, *Milton* repréſente le Prince des Démons recevant de l'Archange *Michel* une profonde bleſſure qui ſe referma auſſi-tôt.

tems (1) que l'Atalantis ſera lue, que les viſites ſe rendront aux jours ſolemnels, & que des bougies en grand nombre feront méthodiquement arrangées dans les cabinets : oui (2) auſſi long-tems que les Belles donneront des rendez-vous, & recevront de leurs amans des bals & des fêtes, mon triomphe & mon nom feront immortels.

Le fer abat ce que le tems conſerve : il fait tomber les hommes & les monumens ; il a détruit les travaux des Dieux, renverſé les tours de Troye, couvert d'herbes Carthage, & ruiné pluſieurs fois Rome même. Ne t'étonne donc pas, ô belle Nymphe, qu'il ait ſoumis tes cheveux à ſa force indomptable.

[1 *Que l'Atalantis ſera lue.*] L'Atalantis eſt un Ouvrage ſatyrique & licentieux de Madame Manley.

[2 *Auſſi long-tems que les Belles donneront des rendez-vous*, &c.]

Dum juga montis aper, fluviosque dum piſcis amabit,
Semper honos nomenque tuum laudeſque manebunt.
VIRG. *Eclog.* V. 76.

CHANT

CHANT IV.

CEPENDANT les divers mouvemens dont l'esprit de Belinde étoit agité, (1) l'accabloient d'une cruelle inquiétude. Non, un jeune Roi fait prisonnier dans une bataille, une femme abandonnée au mépris, un amant desabusé dans le tems de la jouissance, un cruel tiran aux approches de la mort, Cloris lorsqu'il manque un pli à son habit, n'eûrent jamais tant de dépit, de colére & de fureur, qu'il s'en alluma, infortunée Belinde, dans ton ame, pour cette Boucle qui te fut ravie.

Ariël fondant en larmes abandonne la Belle, suivi des autres Silphes. Aussi-tôt Ombriël, le plus méchant des Gnômes, impatient de quitter la lumiére du jour, se précipite au centre de la Terre, séjour digne de lui. C'est-là que la caverne de l'Hypocondre est située, Ombriël y vole avec ses aîles pesantes; il cherche longtems l'entrée de la caverne, & la découvrant à la fin il s'y introduit.

Cette Région ne connoît point les douces haleines des Zéphirs; les vents d'Orient avec toute leur malignité y soufflent sans-cesse, & la grotte est si bien fermée, que l'air & les rayons du jour qu'on y abhorre, n'y pénétrent jamais.

Dans ce lieu, la Déesse triste, pâle & rêveu-

[1 *L'accabloient d'une cruelle inquiétude.*]
At regina gravi jam dudum saucia cura.
VIRG. Æn. IV. 1.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0351
DFG

veuse, est couchée dans un lit fait exprès pour entretenir ses noirs soucis : on voit la Bizarrie à ses côtés & la Migraine à sa tête.

Deux Chœurs de filles égales en dignité, mais différentes par leurs figures, environnent son trône ; la Méchanceté y paroît sous la forme d'une Vierge antique ; elle a la peau rude, noire & ridée, les mains pleines de priéres, & le sein rempli de satyres.

Là se voit aussi l'Affectation, qui malgré son air infirme porte des roses nouvelles sur ses joues : soit ostentation ou maladie, elle s'enveloppe dans ses habits ; elle s'évanouït avec grace, elle est fiére dans sa langueur ; & pour des maux qu'elle attend, elle s'enfonce nonchalamment dans le duvet d'un lit magnifique : c'est ainsi que nos Belles ont l'art de feindre & de se parer avec art d'une négligence qui reléve leurs agrémens.

Une éternelle vapeur environne ce Palais, & au milieu de ces brouillards épais voltigent mille fantômes. Là paroissent des Furies armées de serpens entortillés, des Spectres, des tombeaux ouverts, des feux bleuâtres, des lacs d'or, des dômes de cristal, & mille autres objets phantastiques.

Une foule innombrable de corps transformés par la Déesse s'offre aux regards ; des vases de différente espéce sont animés, & (1) marchent comme les trépieds d'Homére. Ici l'or pleure, l'airain gémit, l'argile se plaint, & le cristal soupire.

(2) Le

(1) Hom. Iliad. 18.

(1) Le Gnôme arrive en ſûreté, portant dans ſa main le rameau ſalutaire. Il s'adreſſe à la Déeſſe, la ſalue & lui dit (2) Lunatique Reine, vous qui gouvernez le beau-ſexe, depuis le troiſiéme juſqu'au neuviéme luſtre, & même par-delà, je vous ſalue, mére des eſprits bizarres, ſource féconde des vapeurs & des penſées des femmes, vous qui gouvernez leurs têtes, qui dirigez leurs cerveaux, qui rendez celle-là Médecin, celle-ci Auteur : c'eſt par vous qu'elles deviennent capables d'inventer des ſiſtêmes, & de faire des vers : c'eſt vous qui enſeignez à la prude à faire des viſites ennuyeuſes.

Il eſt une Nymphe ſur la Terre qui mépriſe votre pouvoir, & qui d'un mot & d'un regard peut donner à mille cœurs de l'amour & du plaiſir. Mais ſi votre Gnôme malfaiſant, votre fidéle Miniſtre, a quelquefois dérobé un agrément, ou placé un bouton ſur un beau viſage; ſi je peignis ſouvent les joues livides des vieilles coquettes d'un vermillon jaune; ſi je plaçai des cornes aëriennes ſur des têtes follement jalouſes; ſi je chiffonnai des juppes & mis des lits en deſordre, pour faire naître des ſoupçons in-

[1 *Le Gnôme arrive en ſûreté, portant dans ſa main le rameau ſalutaire.*]

Sed non ante datur telluris operta ſubire
Auricomos quam quis decerpſerit arbore fœtus.
VIRG. Æn. VI. 140.

[3 *Lunatique Reine, vous qui gouvernez le beau-ſexe*, &c.]

Dii, quibus imperium eſt animarum, &c.
VIRG. Æn. 264.

injuſtes où régnoit la fidélité ; ſi par malice j'ai dérangé une coëffure, rendu malade un petit chien, & tiré pour lui des larmes des plus beaux yeux ; écoutez-moi, Déeſſe, rendez en ma faveur Belinde hypocondriaque, & tout l'Univers auſſi-tôt deviendra comme elle.

Il dit, & la Déeſſe avec un front dédaigneux paroît lui refuſer la grace, & cependant la lui accorde. Auſſi-tôt elle prend (1) une outre ſemblable à celle qu'Uliſſe reçut des mains d'Eole ; elle y renferme tout ce que la nature a donné de force aux femmes pour pleurer, quereller, ſoupirer & crier ; elle met au fond d'une bouteille enfumée les horreurs de la crainte, avec leſquelles elle mêle la triſteſſe & les envies délaïées enſemble.

Le Gnôme réjoui de ce préſent funeſte, part & retourne ſur la Terre. Il trouve Belinde dans les bras de Taleſtris ſon amie, les yeux baiſſés & les cheveux épars ; auſſi-tôt il déchire l'outre ſur leur tête : les paſſions, les fureurs ſortent à l'inſtant : Belinde s'enflamme d'une colére plus qu'humaine, & Taleſtris l'excite & l'embraſe. Elevant la voix & les mains vers le Ciel, elle s'écrie :

O malheureuſe fille ! (Hamptoncourt retentit de ſes cris, & les échos lugubres répétent ces triſtes mots, Malheureuſe fille !) Quoi tant d'eſ-

fen-

[1 *Une outre, ſemblable à celle qu'Uliſſe reçut des mains d'Eole.*] *Eole* renferma les vents dans une outre, qu'il donna à *Uliſſe*, avec défenſe d'y toucher avant un certain jour. Les compagnons de ce Prince le voyant endormi, s'imaginerent que cette outre renfermoit ſes tréſors & l'ouvrirent : auſſi-tôt les vents ſortirent avec fureur, & exciterent une horrible tempête.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0354
DFG

fence, dit-elle, de poudre & de pommade, tant de soins assidus n'auront-ils été employés que pour cet audacieux? Est-ce pour lui qu'on passa si souvent ces belles boucles dans un fer tortueux, & que cette tête délicate souffrit mille tourmens? Quel triomphe pour le ravisseur! quel sujet d'envie pour les autres amans! quel sera l'étonnement des femmes vertueuses! Non l'honneur ne le permettra pas, cet honneur à qui nous devons tout sacrifier, les plaisirs, le repos, & jusqu'à la raison. Je comprends, Belinde, toute l'étendue de ta juste douleur; j'entends déjà les discours railleurs; je vois les souris outrageans & les regards pleins de malignité; tu ne seras plus la Beauté régnante, te voilà dégradée. Comment à l'avenir aurai-je moi-même le courage & l'esprit de défendre ton honneur perdu? Puis-je encore me déclarer ton amie? Cette amitié ne me sera-t'elle pas désormais honteuse? Attends-toi que tes cheveux qui viennent d'être coupés, seront indignement renfermés dans un cristal entouré de diamans. Tu les verras porter en triomphe par ces mêmes mains qui te les ont ravis: ah! que plutôt l'air, la mer, la terre, les hommes, les singes, les bichons, les perroquets retombent dans le cahos.

Elle dit, & se précipitant avec des yeux étincelans sur le Chevalier de Plume, elle lui commande, comme à son amant, d'un ton absolu de reconquérir la Boucle fatale. Le Chevalier dans ce moment étoit occupé, & ce n'étoit pas sans raison, à faire admirer sa tabatiére d'ambre & la pomme marquetée de sa canne, avec un visage rond & épanouï, qui marquoit

le vuide de ſes penſées ; il écoute Taleſtris en ouvrant des yeux étonnés, & d'un ton gracieux en prenant du tabac, il dit au Baron : Pourquoi donc ? Que diable eſt ceci ? Que maudite ſoit cette Boucle ! mais morbleu ! il convient d'être civil : tu badines & ce badinage n'eſt pas à ſa place : allons, donne-moi ces cheveux, je t'en prie.

En achevant ce diſcours, il frappe de-nouveau ſur ſa tabatiére. Je ſuis fâché, répond le Baron, qu'un Orateur ſi éloquent parle envain ; mais par la ſacrée Boucle, oui (1) par cette Boucle ſacrée, qui deſormais ne ſera plus unie à ſon chef, & qui ſéparée d'une ſi belle tête ne recevra plus en croiſſant de gloire nouvelle ; je jure par elle, que je la porterai à mon bras victorieux juſqu'à mon dernier ſoupir. En prononçant ces mots, il déploya la Boucle d'un air triomphant.

Alors l'Impatient Ombriël caſſe la bouteille ; la Triſteſſe en ſort. Belinde pénétrée de douleur tient les yeux & la tête baiſſés, & fondant en larmes, elle regarde Taleſtris en lui diſant : O jour à jamais douloureux & déteſté, où mes cheveux & mon repos me ſont ravis ! Quel bonheur pour moi, ſi je n'avois jamais vu Hamptoncourt ! Mais je ne ſuis pas la premiére fille à la Cour que l'amour ait trahie. Hélas, ajoûta-t'elle, que ne m'a-t'on plutôt laiſſée dans une Ile déſerte, ou bien dans les Terres Septentrionales, où l'on ne prend point de caffé, & où le Jeu d'hombre eſt inconnu ! J'aurois préſervé des

(1 *Par cette Boucle ſacrée.*] L'Auteur fait allusion au Serment d'*Achille* dans *Homére*. Il. I.

des regards des mortels ce qu'il y a d'aimable en moi : je me ſerois fannée & éteinte comme la roſe ſur ſa propre tige. Qui porta mon eſprit à me promener avec le Baron ? Que ne ſuis-je demeurée oiſive & ennuyée dans ma maiſon, ou que n'ai-je ajoûté foi aux ſignes qui m'ont frappée ce matin ! Trois fois ma main chancelante eſt tombée ſur ma pommade, & j'ai vû, ſans la moindre haleine de vent, trembler les porcelaines ſur ma table : Mirine tout-à-coup eſt devenue furieuſe ; mon perroquet a gardé un profond ſilence ; & jamais mon Silphe ne m'offrit rien qui marquât plus clairement ce qui me devoit arriver en ce jour.

Vois ces reſtes malheureux de ma tête blonde. O malheureux reſtes ! Ne crains point, Belinde, d'arracher toi-même ce que le Raviſſeur a épargné. O deſtin cruel ! triſte ſouvenir de mes Boucles ſi bien friſées, qui tomboient avec tant de grace ſur mes épaules ! Hélas, il ne m'en reſte plus qu'une, qui prévoit ſa triſte deſtinée dans celle de ſa compagne : elle attend le ciſeau fatal : viens donc, Traître : ravis-la encore d'une main ſacrilége. Ah ! cruel, pourquoi m'as-tu dérobé cette Boucle ſi glorieuſement expoſée à la vue des humains ?

CHANT V.

C'Est ainſi que Belinde parla, & ſa douleur attendrit tous ceux qui en furent les témoins ; mais les Dieux & la Deſtinée avoient fermé les oreilles au Baron. Les reproches & les menaces de Taleſtris ſont inutiles : s'il eſt inſenſible aux larmes de l'aimable Belinde, qui pourra l'émouvoir ? C'eſt vainement qu'on lui parle : (1) Enée fut moins inſenſible aux priéres d'Anne & au déſeſpoir de Didon.

Cependant, Clarice, la grave Clarice, agite ſon éventail d'un air précieux, elle en meſure les mouvemens avec une complaiſance attentive : un profond ſilence s'obſerve, elle prend enfin la parole & dit :

A quoi ſervent les louanges & les honneurs que les Sages & le Vulgaire rendent à la beauté ? Quel avantage tire-t'elle des dépouilles que lui offrent & la terre & la mer, comme un tribut pour la parer & la rendre encore plus éclatante ? A quoi nous ſert de paroître avec tant de pompe aux promenades, & d'être expoſées dans les ſpectacles aux regards, aux ſoupirs, & au culte d'un ſi grand nombre d'adorateurs, qui nous nommant des Anges nous traitent en effet comme ſi nous étions des créatures céleſtes ? Gloire funeſte,

[1 *Enée fut moins inſenſible aux priéres d'Anne & au déſeſpoir de Didon.*]

Talibus orabat, talesque miſerrima fletus
Fertque, refertque ſoror : ſed nullis ille movetur
Fletibus aut voces ullas tractabilis audit.

VIRG. Æn. IV. 438.

neſte, tourmens réels, ſi l'eſprit ne conſerve pas ce que la beauté aquiert, & ſi l'on ne dit en regardant un beau viſage : cette femme a plus encore d'avantage ſur les autres par ſa conduite qu'elle n'en a par ſa beauté. Ah ! ſi la danſe ou la parure pouvoient nous garantir d'une petite-vérole, nous défendre contre les rides, & empêcher nos cheveux de blanchir, qui voudroit ſe ſoumettre au poids & à l'ennui des affaires domeſtiques? Y a-t'il quelque dévote qui ne voulût à ce prix être coquette & ſe farder? Perſonne du-moins ne ſeroit en droit de la cenſurer. Mais puiſqu'enfin la beauté fragile ſe détruit, ſoit que l'on ſe pare ou qu'on ſe néglige, ſoit que l'on ſe farde ou qu'on ne ſe farde pas, que nous reſte-t'il, ſi ce n'eſt d'uſer de ce qui dépend de nous, & d'acquérir de l'eſprit & de la raiſon, pour ſuppléer à la perte de la beauté ? L'eſprit l'emporte ſur elle, c'eſt vainement que les yeux des flatteurs ſe trouvent de ſon côté : quelques charmes qu'elle ait, l'eſprit gagne plus ſûrement les cœurs. Croyez-moi, ma chére, quand les plaintes & les cris ſont inutiles, nous devons plaiſanter nous-mêmes de ce qui nous arrive de fâcheux. Ainſi parla Clarice, & perſonne n'applaudit à ſon diſcours hors de ſaiſon.

Belinde fronça le ſourcil, & Taleſtris regardant la harangueuſe d'un air malin, l'appella fauſſe prude. Ce fut le premier ſignal du combat ; un bruit terrible d'éventails & de paniers ſe fait entendre ; les Héros & les Héroïnes ſe mêlent ; les cris & les battemens de mains retentiſſent juſqu'aux Cieux. Comme les com-

battans ne se servent pas d'armes vulgaires, les blessures mortelles qu'ils y reçoivent ne leur donnent pas la mort : c'est ainsi que le divin Homére, dans ses batailles, nous fait voir les cœurs célestes enflammés d'une colére humaine. (1) Tout l'Olimpe est en feu ; Pallas combat contre Mars, Apollon contre Mercure ; Jupiter éclate dans les airs, & fait trembler les Sphéres ; Neptune forme des tempêtes, fait mugir les abîmes, & par les coups redoublés de son redoutable trident, entr'ouvrant la terre, (2) frappe d'un rayon de lumiére les yeux des Ombres épouvantées.

Le triomphant Ombriël agitant ses aîles joyeuses voit le combat, & s'en applaudit ; les autres Gnômes appuyés sur les épingles des femmes comme des Soldats sur leurs lances, animent les combattans & rendent le combat encore plus terrible.

Cependant Talestris en furie renverse les escadrons ennemis, & ses beaux yeux portent par-tout la mort ; elle terrasse d'un seul coup (exploit illustre !) le plus bel esprit des petits Maîtres, & un autre encore des plus galans ; le premier meurt en proférant une métaphore : O cruelle Nymphe, dit-il, je meurs d'une mort qui me ressuscite ; il tombe sur un siége en

(1) Hom. Iliad. 20.

(2) *Frappe d'un rayon de lumiére les yeux des Ombres épouvantées.*

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident, ne fasse entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée.

en prononçant ces mots. Le second avec des yeux à demi fermés & pleins d'une douce langueur, chante ces paroles.... (1) Ah tes beaux yeux sont faits pour donner la mort, ils sont faits..... Il finit sans achever : c'est ainsi que (2) le Cigne mélodieux expire, en chantant sur le rivage fleuri du Méandre.

Le Chevalier de Plume, Cavalier intrépide, dont la réputation vole jusqu'aux extrémités de l'Univers, marche à Clarice pour la mettre hors de combat. Cloé qui l'en empêche, le blesse d'un de ses regards; elle en pousse au Ciel un cri de triomphe & de joie ; mais contente d'avoir blessé un Chevalier si redoutable, elle le ressuscite après, par un sourire.

Cependant (3) le Pére des Dieux & des Hommes éléve dans l'air sa balance dorée; il pése avec attention les cheveux de la Belle & l'esprit de nos Petits-maîtres : la balance incertaine vacille quelques momens ; mais enfin l'esprit monte en haut, & les cheveux tombent bas.

La fiére Belinde s'élance sur le Baron avec des regards foudroyans qu'il n'avoit jamais éprouvés, lui qui ne cherchoit qu'à mourir des

(1) Air de l'Opéra de Camille, en Anglois.

[2 *Le Cigne mélodieux expire, en chantant sur le rivage fleuri du Méandre.*]

Sic ubi fata vocant, udis abjectus in herbis,
Ad vada Mæandri concinit albus olor.
OVID. *Ep.*

[3 *Le Pére des Dieux & des Hommes éléve dans l'air sa balance dorée.*]

Juppiter ipse duas æquato examine lances
Sustinet, & fata imponit diversa duorum.
VIRG. Æn. XII. 725.

coups de son ennemie. Elle vole au combat, quoiqu'il soit inégal ; la Belle aussi-tôt le renverse du doigt, & lui jette abondamment du tabac dans le visage ; le Gnôme en dirige tous les atômes ; le Baron pleure, éternue & fait retentir la salle : Céde à ton destin, s'écrie Belinde, en tirant de son côté une grande éguille de tête.

Cette éguille d'or fut autrefois un Médaillon que son Bisayeul avoit coutume de porter à son cou : sa Bisayeule l'ayant fait fondre en avoit composé une boucle, qui servit à sa ceinture de veuve. Elle en fit ensuite des grélots pour le hochet de la Grand-mére de Belinde, & ce grélot fut encore changé par sa fille en une longue éguille, qu'elle porta long-tems à sa tête, & dont Belinde hérita.

Ne te glorifie point de ma chute, ennemie trop insultante, s'écrie le Baron ; tu seras renversée à ton tour par un autre. Ne crois pas que la mort m'épouvante : tout ce que je crains, est de te perdre ; mais laisse-moi vivre, pour mourir & ressusciter sans-cesse. Rends la Boucle, s'écrie la fiére Belinde : les voûtes du Palais retentissent de ces mots impérieux mille fois répétés.

Le fier (1) Otelle étoit moins furieux au sujet du fatal mouchoir, que Belinde ne le parut au sujet de sa Boucle ; mais comme les désirs orgueilleux sont souvent confondus, & que les plus grands Capitaines perdent quelquefois le fruit de leurs travaux, la Boucle cachée avec soin est envain cherchée de tous côtés.

Mais

(1) Trag die Angloise.

Mais qu'aucun mortel ne ſe vante de l'avoir en ſa poſſeſſion : le Ciel le veut ainſi, qui peut lui réſiſter ?

Il court cependant un bruit parmi le Vulgaire, que cette Boucle eſt montée à la Sphére de la Lune, où tout ce qui ſe perd ſur la Terre eſt conſervé avec ſoin ; c'eſt-là que dans de petits étuis & de belles tabatiéres on conſerve l'eſprit des petits Seigneurs efféminés ; on y voit les cœurs des Amans enchaînés par des rubans de toutes couleurs : c'eſt encore dans ce même lieu que l'on trouve (1) les aumônes faites à la mort, les vœux enfreints, les promeſſes des courtiſans, les agaceries des femmes galantes ; enfin c'eſt-là qu'on trouve des câges pour les couſins, des chaînes pour les puces, des papillons deſſechés, & tous les volumes des Caſuiſtes.

Il en faut croire, ma Muſe, qui a vu la Boucle monter au Ciel avec tant de rapidité, que les ſeuls yeux Poëtiques ne pouvoient l'appercevoir & la ſuivre : c'eſt ainſi que Procule vit ſeul le Fondateur de Rome monter au Ciel.

Déjà cette Boucle attachée au Firmament (2) eſt changée en étoile, & conduit avec elle une lumiére chevelue plus claire & plus brillante que la célébre chevelure de Bérénice ; les Silphes ſes amis la ſuivent, & accompagnent ſon cours dans le Ciel. Les jeunes-gens & les

(1) *Arioſto Cant.* 34.

[2 *Eſt changée en étoile & conduit avec elle une lumiére chevelue.*]

Flammiferumque trahens ſpatioſo limite crinem
Stella micat.

OVID. *Met.* XV.

femmes dont le cœur eſt tendre, iront dans (1) le Parc la ſaluer par leurs chants harmonieux, ils l'attendront comme l'etoile de Vénus, & lui adreſſeront leurs vœux pour (2) le Lac de Roſemonde. (3) Patridge l'obſervera dans un tems ſérein avec les yeux de (4) Galilée, & ce célébre Devin y pourra lire la deſtinée de Rome & de Louis.

Et toi belle Nymphe, ceſſe de t'affliger & de regreter ta Boucle enlevée : ſonge que la lumiére de tes beaux yeux, après avoir cauſé la mort de mille cœurs, s'éteindra à la fin, & que l'éclat de tes treſſes blondes paſſera ; mais ces cheveux que ma Muſe a conſacrés, avec le beau nom de Belinde, régneront éternellement parmi les Aſtres.

(1) Le Parc de St. James, promenade de Londres.

(2) Le Lac de Roſemonde eſt une grande Piéce d'eau dans le Parc de St. James. Il tire ſon nom d'une Maitreſſe d'un Roi d'Angleterre nommée Roſemonde, & eſt fameux par le déſeſpoir de pluſieurs Amans qui s'y ſont précipités.

(3) Patridge étoit un célébre Aſtrologue d'Angleterre, qui dans les Almanachs qu'il publioit tous les ans, prédiſoit toujours la deſtruction de la Papauté, & la mort de Louis XIV· ce qui le rendit extrêmement ridicule, même parmi les Anglois.

(4) Galilée paſſe pour l'Inventeur des Lunettes Aſtronomiques, quoique d'autres en attribuent l'invention à Jaques Metius.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0364
DFG

LA
BOUCLE
DE CHEVEUX
ENLEVÉE.

POËME HEROÏ-COMIQUE,

Composé en Anglois par Mr. POPE, & traduit en Vers François *Par* Mr. M***.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0365
DFG



LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE.

CHANT PREMIER.

D'Un amoureux larcin je chante l'origine,
Et les triſtes effets d'une audace badine.
Muſe adreſſe à C** ces vers que je lui doi.
Belinde les lira : c'en eſt aſſez pour moi.
Mon ſujet eſt léger, mais la gloire où j'aſpire,
C'eſt que l'un m'applaudiſſe, & que l'autre m'inſpire.
O Déeſſe, apprends-moi quel motif étonnant
Arma contre une Belle un Lord tendre & galant.
Dis-moi par quelle force encor plus inconnue
Contre de tels aſſauts elle fut ſoutenue.
Dans de ſimples mortels que de témérité!
Dans des cœurs amoureux quelle inhumanité!
Des rideaux le Soleil colorant la ſurface,
Ouvre à regret des yeux dont la beauté l'efface,
Des ſonnettes déjà le bruit a retenti;
L'Amant qui ne dort point ſe réveille à midi;

Le

Le doguin en baillant s'allonge & se trémouſſe,
Et la montre répond au doigt qu'elle repouſſe.
Mais Belinde eſt encor dans les bras du repos;
Un Sylphe complaiſant lui verſe des pavots.
Le ſonge du matin qu'il conduit auprès d'elle,
Voltigeant ſur ſon front le couvre de ſon aile.
Belinde à ſon chevet croit voir un Adonis;
Moins brillans dans un bal paroiſſent nos Marquis;
Soudain elle rougit, un ſonge l'épouvante;
Le jeune-homme approchant ſa bouche ſéduiſante
L'applique à ſon oreille, & lui tient ce diſcours:
O toi dont les appas font naître mille amours,
Jeune & chaſte Beauté ſur qui veillent ſans-ceſſe
Mille habitans de l'air que ta gloire intéreſſe;
Si tout ce qu'on te dit des Sylphes, des Lutins,
Put frapper au berceau tes eſprits enfantins,
Et cauſer quelque trouble à ton ame craintive,
Prête à la voix d'un Sylphe une oreille attentive;
Ouvre les yeux ſur toi, reconnois ta grandeur,
Et des biens d'ici-bas foule aux pieds la ſplendeur.
Il eſt des vérités qu'ignore le Vulgaire;
Mais l'œil de l'innocence en perce le miſtére.
Un Enfant les pénétre, & contre cet écueil
Un Philoſophe altier voit briſer ſon orgueil.
Qu'épris de ſes erreurs le rebelle Incrédule
Traite ces vérités de fable ridicule:
Il n'eſt que la pudeur, il n'eſt que la beauté,
Qui puiſſe ouvrir les yeux à leur douce clarté.
D'Eſprits aëriens un fidéle cortége
Aux Spectacles, au Bal t'entoure & te protége.
Penſe à ces Courtiſans à te ſuivre aſſidus,
Et le faſte des Rois ne t'éblouïra plus.
Apprens que ces Eſprits furent jadis des femmes;
La mort d'un corps plus pur a revêtu leurs ames.

Quand

Quand vous perdez le jour, vos goûts ne meurent pas;
La Joueuse aime l'hombre au-delà tu trépas.
La Ducheſſe n'a plus ni caroſſe ni page,
Mais elle ſuit de l'œil un brillant équipage.
Votre eſprit qui conduit un mouvement vainqueur
Suit l'élément chéri qu'imitoit votre humeur;
L'Altiére en Salamandre eſt métamorphoſée,
Et monte avec le feu vers la Sphére embraſée,
Celle dont la douceur fit des Amans heureux,
Habite dans les flots, & s'écoule avec eux.
La Prude eſt transformée en maligne Gnomide:
La Coquette changée en légére Sylphide,
Voltige dans les airs ſans s'arrêter jamais:
Mais connois les douceurs d'un ſort ſi plein d'attraits;
Nous pouvons dégagés d'une chaîne mortelle,
Prendre à tous les inſtans une forme nouvelle,
Changer ainſi de ſexe, & combler les déſirs
D'une Beauté qui fuit les terreſtres plaiſirs.
De Soupirans envain une foule l'aſſiége,
De ces Chaſſeurs adroits notre main rompt le piége,
Nous ſavons arrêter l'Amant qui la pourſuit.
Qu'on la lorgne le jour, qu'on lui parle la nuit,
Toujours nous la rendons dédaigneuſe, inflexible,
Quand même tout l'invite à devenir ſenſible,
Quand la danſe l'anime, & quand de doux accens,
Amolliſſent ſon cœur & captivent ſes ſens,
Au zéle de ſon Sylphe elle doit ſa victoire,
Et l'honneur, vain fantôme, en a toute la gloire.
Parmi vous il en eſt que le Ciel en courroux
Livre aux empreſſemens d'un vieux Gnôme jaloux:
On les voit s'admirer d'elles-mêmes épriſes.
Le Gnôme d'un Rival craignant les entrepriſes,
Fomente leur orgueil, & de leurs courtiſans
Il leur fait dédaigner les vœux & les préſens:

Il a ſoin d'écarter tout ce qui peut leur plaire:
A l'aſpect de l'Etoile ou de la Jarretiére,
A l'approche d'un Duc, au ſeul nom d'un Milord,
Le Gnôme épouvanté fait un nouvel effort.
D'autres Gnômes chargés d'un emploi moins ſtérile,
Préſident aux deſſeins d'une Coquette habile;
Ils dirigent les yeux d'une tendre Beauté,
Donnent à ſes regards un air de volupté;
Et quand près d'un Amant ſon petit cœur palpite,
Allument ſur ſa joue une rougeur ſubite.
De ſoins plus épurés un Sylphe eſt occupé.
Des dehors impoſteurs le Vulgaire frappé
Prend pour l'égarement d'une Nymphe timide
Les pas miſtérieux du Sylphe qui la guide.
D'un Dédale rempli d'Amoureux & d'Amours,
Il lui fait ſans danger parcourir les détours.
Ainſi pour la guérir d'une vaine foibleſſe,
D'un objet auſſi vain il l'occupe ſans-ceſſe.
Quelle ingrate Beauté verroit impunément,
Un préſent magnifique offert adroitement,
Si d'un Rival actif la ſage vigilance
N'arrêtoit les tranſports de ſa reconnoiſſance;
Si prodigue à propos par un bal ſomptueux,
Il n'effaçoit l'éclat du préſent dangereux,
Du jeune Florio quelle Beauté ſauvage
Pourroit ſans s'attendrir écouter le langage,
Si vers elle Damon ne ſe gliſſoit ſoudain,
Et pour la raſſurer ne lui ſerroit la main?
Tels ſont les ſoins heureux dont un Sylphe ſe pique:
Il conduit ſes projets en ſage politique.
Pour les Femmes toujours attentif & zélé.
Il ſoutient conſtamment leur courage ébranlé;
Il combat un Blondin par un Brun qui l'efface,
Il oppoſe à la taille & les airs & la grace,

Pa

Par un faſte rival le faſte eſt balancé,
Et par d'autres Plumets un Plumet éclipſé.
Enfin tout ce qui peut vous ſéduire & vous plaire,
Se trouve combattu par un charme contraire.
Les aveugles Mortels nomment légéreté
L'effet prodigieux de notre habileté.
Ariël eſt mon nom ; ta Garde aërienne
N'a d'autre Chef que moi, d'autre Loi que la mienne.
Je t'aime ; mais hélas ! dans ton Aſtre natal,
J'ai lu d'un grand revers le préſage fatal.
Même avant que le jour précipité dans l'Onde
Ne rende le ſilence & le repos au Monde,
Tu dois voir accomplir. . . Je le dis en tremblant . . .
Comment, de quelle main vient ce coup accablant,
Je l'ignore : au Deſtin ſoumis comme nous ſommes,
Je ne puis rien pour toi : crains tout, & fuis les hommes.
Mirine de Belinde attendant le réveil,
Saûte ſur elle, abboie & trouble ſon ſommeil.
Un billet, s'il en faut croire la renommée,
Se préſenta d'abord à ſa vue allarmée.
A peine elle a connu la main qui l'a tracé,
Que de ſon ſouvenir le ſonge eſt effacé.
Alors quittant ſon lit, tranquille & raſſurée
Elle approche à pas lents d'une table ſacrée.
Miſtiquement rangés des vaſes de vermeil,
Des offrandes du luxe y forment l'appareil.
Belinde dévoilant ſa longue chevelure,
Adore en habit blanc les Dieux de la parure.
Une Image céleſte éclate en un miroir
Sur ce divin objet qu'elle ne peut trop voir,
Elle attache ſes yeux, l'admire & ſe proſterne.
De cette Déité Prêtreſſe ſubalterne,
Silvie étoit au bas de l'Autel enchanté,
Erigé par le luxe & par la vanité.

L'Au-

L'Autel eſt embelli, la timide Prêtreſſe
Par les ris ſolemnels honore la Déeſſe.
Pour orner ſes attraits déjà ſont découverts
Les précieux tributs de la Terre & des Mers.
Mille flacons remplis des Parfums de l'Aſie
Exhalent dans les airs une odeur d'Ambroiſie;
On voit dans des écrains un tas éblouïſſant
Des tréſors que Phœbus fait éclôre en naiſſant.
Là l'écaille & l'ivoire en peignes ſont changées,
Et l'épingle & l'éguille en eſcadrons rangées.
Parmi les billets-doux ſont placés au hazard
La poudre, les parfums, les romans & le fard.
La céleſte Beauté prend ſes puiſſantes armes,
Son front à chaque inſtant reçoit de nouveaux charmes,
Ses graces, ſes attraits ſemblent ſe réveiller.
Ses yeux d'un feu plus vif commencent à briller;
Son ſourire eſt plus doux; le teint de l'immortelle
Prend inſenſiblement une fraîcheur nouvelle.
Autour d'elle empreſſés, les Sylphes amoureux
Embelliſſent ſa tête, arangent ſes cheveux;
Ils donnent à ſa manche une forme galante,
Ils étalent les plis de ſa jupe flottante,
Et Silvie admirant un éclat ſi parfait,
De l'adreſſe d'autrui s'applaudit en ſecret.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

TElle qu'en un Ciel pur on voit naître l'Aurore,
Telle parut Belinde, & plus brillante encore,
Lorſque vers la Tamiſe elle porta ſes pas,
Pour faire aux Dieux des Eaux contempler ſes appas.
Mille jeunes Seigneurs, mille Beautés d'élite,
Viennent former ſa cour & marchent à ſa ſuite.
Belinde les efface, & ſon air gracieux
Captive tous les cœurs, & fixe tous les yeux;
L'éclat des diamans à ſes cheveux ſe mêle,
Et le feu des rubis ſur ſa gorge étincelle.
Vifs comme ſa penſée, & non moins inconſtans,
Ses yeux ſur mille objets tombent en même-tems:
Aux mortels empreſſés qui volent ſur ſes traces,
Elle accorde un ſourire, & jamais d'autres graces;
Sans déplaire aux Amans, ſévére avec bonté,
Elle ſait mettre un frein à leur témérité;
Comme l'Aſtre du Jour, dont elle eſt la rivale,
Elle verſe autour d'elle une lumiére égale;
Elle ſait déguiſer ſous un voile charmant
Ses défauts (en eſt-il avec tant d'agrément?)
Si de ceux de ſon ſexe il lui reſte une trace,
Un ſeul de ſes regards, un ſourire l'efface.
Pour le tourment des cœurs & le plaiſir des yeux,
Elle laiſſoit flotter deux boucles de cheveux,
Dont les ondes roulant ſur ſa gorge naiſſante,
Ombrageoient de ſon col l'ivoire ébl'ouïſſante.
L'Amour avec ces nœuds qu'on ne pouvoit briſer,
Enchaînoit les mortels qui l'oſoient mépriſer:
Et dans ce labyrinthe une ame embaraſſée,
Ne regreta jamais ſa liberté paſſée.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0373
DFG

A l'aide des cheveux souvent nous amorçons
Les volages oiseaux, les timides poissons;
Non moins imprudens qu'eux, auprès d'une inhumaine,
De cheveux quelquefois la force nous enchaîne.
Des boucles de Bélinde un Marquis est charmé.
De les ravir déjà le projet est formé.
Ou par force, ou par ruse il veut hâter son crime,
Aux désirs d'un Amant tout paroît légitime:
Aux Dieux avant le jour il adresse des vœux;
(La nuit prête son ombre à ce mistére affreux.)
Il les invoque tous, s'incline, les adore;
Mais c'est toi, tendre Amour, toi sur-tout qu'il implore.
Du langoureux Cyrus sur Clélie entassé,
A ce Dieu redoutable un Autel est dressé.
Le Marquis lui consacre un gand, trois jarretiéres;
Glorieux monumens de ses amours premiéres:
Un tas de billets doux s'allume sur l'Autel;
L'Autel est embrasé; l'audacieux Mortel
Les yeux levés au Ciel, se prosterne, & le prie,
Qu'un trésor d'où dépend le bonheur de sa vie
Soit bientôt dans ses mains pour n'en sortir jamais.
Mais le Ciel attentif à ses vœux indiscrets,
N'exauce qu'à demi sa priére funeste,
Et les vents dans les airs en dispersent le reste.
Belinde cependant paroît sur son vaisseau:
L'onde s'enorgueillit sous ce brillant fardeau.
Des plus doux instrumens la touchante harmonie,
Aux charmes de la voix avec art réunie,
Fait retentir ces bords de sons mélodieux,
Qui glissant sur les eaux s'envolent dans les Cieux.
Les volages Zéphirs rident l'onde tranquile,
Et poussent loin du port le navire fragile.
La Déesse sourit, ce sourire charmant
Verse dans tous les cœurs le calme & l'enjoûment.

D'autres soins d'Ariël occupoient la pensée.
D'un funeste accident Belinde est menacée,
Et son Sylphe en tremblant voit venir ce revers.
Il convoque à grand bruit les habitans des Airs.
Sur le vaisseau bientôt à ses ordres docile
Vole de toutes parts cet escadron agile;
Et les airs divisés par ce prompt mouvement,
Imitent des Zéphirs le doux frémissement.
Ceux-ci se reposant sur les voiles flottantes,
Etalent au Soleil leurs aîles éclatantes;
Dans un nuage d'or ceux-là semblent nager;
Dans un air plus subtil d'autres vont se plonger;
Fluïde, transparent, dissout par la lumiére,
Leur corps fuit des mortels la débile paupiére;
Leurs habits composés de liquides saphirs
Flottent abandonnés au souffle des Zéphirs.
Ce tissu radieux des larmes de l'Aurore,
Dans le vague des airs se trame & se colore:
La lumiére y produit les diverses couleurs
Que Flore à son retour voit briller sur les fleurs;
Et chaque mouvement qu'ils donnent à leurs aîles,
Répand sur cet émail des nuances nouvelles.
Assis sur le grand mât, de Sylphes entouré,
Ariël dans ses mains tient son sceptre azuré;
Son plumage de pourpre à leurs yeux se déploie,
Et dans le trouble affreux dont son ame est la proie,
Il leur tient ce discours qui les glace d'effroi,
Nombreuses Légions soumises à ma loi,
Ecoutez votre Chef dans un profond silence:
Vous savez les emplois que le Ciel vous dispense.
Parmi les habitans des Campagnes d'azur,
L'un aime à voltiger dans un air calme & pur;
Aux rayons du Soleil d'autres s'épanouïssent,
Et de mille couleurs sous ses yeux s'embellissent;

D'au-

D'autres, lorſque l'Aurore annonce ſon retour,
Ouvrent à ſes courſiers les barriéres du jour;
Quelques-uns, dans les Cieux, des Cométes fatales
Prennent ſoin de tracer les routes inégales;
A régler les Saiſons les autres deſtinés,
Conduiſent dans leur cours les Aſtres fortunés;
Ils attirent dans l'air les vapeurs de la Terre,
Liguent les vents fougueux, allument le tonnerre;
Des nuages épais forment les tourbillons,
Et d'une pluie heureuſe inondent les ſillons.
D'autres les yeux baiſſés ſur la Nature humaine,
Obſervent des mortels la conduite incertaine:
Tandis que dans la paix, comme dans les combats,
Leurs redoutables Chefs font le ſort des Etats;
Et par mille revers dont la Terre s'étonne,
Renverſent à leur choix & relévent un Trône.
Pour nous, ſur les Beautés notre empire s'étend.
Doux ſoins, aimable emploi, quoique moins éclatant!
Sylphes, vous le ſavez, nous bornons notre zéle
A rendre plus touchans les charmes d'une Belle:
Nous faiſons reſpecter aux Aquilons fougueux
La poudre dont l'éclat embellit ſes cheveux;
Nous ſavons retenir les parfums qu'ils exhalent;
Nous enlevons l'émail que les roſes étalent;
Et nos pinceaux légers, ſous ce rouge trompeur,
D'un viſage mourant déguiſent la pâleur.
Eſt-il pour l'embellir quelque ſoin qu'on néglige?
Eſt-il quelque défaut qu'un Sylphe ne corrige?
Cet Art qui chaque jour par d'heureux changemens,
Ajoûte à leurs habits de nouveaux agrémens;
Cet Art des nouveautés ſi fécond en ſiſtèmes,
En ſonge à leur eſprit nous l'inſpirons nous-mêmes.
Mais entre ces Beautés, celle qui dût le mieux
Fixer par ſes attraits vos ſoins officieux,

Vi

Va ſubir en ce jour une étrange diſgrace.
Quel ſera ce revers dont le Ciel la menace?
Quel en ſera l'Auteur? La ſageſſe des Dieux,
Sous un nuage épais le dérobe à mes yeux.
J'ignore ſi Belinde, en faveur d'un prophane,
Doit enfreindre les loix de la chaſte Diane,
Ou caſſer ſeulement un Vaſe du Japon;
Voir obſcurir ſa gloire ou ternir ſon jupon:
Si de ſes Courtiſans écoutant les fleurettes,
Elle doit perdre au bal ſon cœur ou ſes tablettes;
Ou ſi Mirine touche au rivage des morts,
Quel que ſoit ce danger, redoublez vos efforts.
Du ſoin de ſes pendans je charge Berbinette,
Celui de l'éventail regarde Zéphirette;
Momentille, ſa montre eſt remiſe en ta main;
Ces boucles de cheveux qui flottent ſur ſon ſein,
Je te les livre, à toi, vigilante Criſpine,
Et moi, je veillerai ſur les jours de Mirine.
Si quelqu'un d'entre vous oubliant ſon devoir,
Indigne de mon choix, trahiſſoit mon eſpoir,
De mon reſſentiment il ſeroit la victime,
Et la peine du-moins égaleroit le crime.
De brûlantes vapeurs deſſécheroient ſon corps,
Il feroit pour voler d'inutiles efforts;
La pommade & la glu lui colleroient les aîles,
Il perdroit tout-à-coup ſes graces naturelles;
Tel qu'on peint Ixion ſur ſa roue étendu,
Sur du caffé bouillant demeurant ſuſpendu,
Il en reſpireroit la brûlante fumée;
Je n'offrirois ſans-ceſſe à ſa vue allarmée
Que cette vaſte mer écumante à ſes piés.
Ainſi parle Ariël aux Sylphes effrayés.
Leur nombreux eſcadron à ſes ordres fidelle,
Vole auprès de Belinde, & ſe place autour d'elle.

Dans l'or des ſes cheveux les uns vont ſe nicher,
Et ſur ſon éventail d'autres vont ſe percher;
D'autres ſur ſes pendans cherchent une retraite:
Mais ils ſont tous ſaiſis d'une douleur ſecrète,
Et leur cœur conſterné palpitant, incertain,
Attend le triſte effet de l'arrêt du Deſtin.

Fin du Second Chant.

CHANT TROISIEME.

DAns ces valons fleuris où la Tamise errante
De Londres, dans son sein, voit l'image flottante,
S'éléve d'*Amptoncourt* (*a*) le superbe Palais.
En secret dans ces lieux les Ministres Anglais
Contre nos Ennemis vont fomenter des ligues,
Ou contre nos Beautés méditer des intrigues.
Reine d'un triple Empire heureux & redouté,
C'est-là que vous prenez des avis & du thé.
Ce fut dans ces beaux lieux que se rendit Belinde.
L'éloge de la Reine, ou d'un écran de l'Inde,
Une visite, un bal fournissent tour-à-tour
Aux graves entretiens de sa brillante Cour.
Chaque mot qu'on prononce est un trait de satire.
Si par hazard la troupe obstinée à médire,
Suspend, pour respirer, ces propos importans,
Le tabac, l'éventail rempliſſent ces instans:
On observe un regard, un geste, une grimace,
On chante, on rit, on lorgne, on babille, on s'agace.
Le Soleil cependant sur nos brulans sillons,
Déjà ne dardoit plus que d'obliques rayons:
Les Sénateurs lassés d'une longue abstinence,
Opinant au hazard, désertoient l'audience,
Et pour laisser dîner leurs Juges en repos,
Les Criminels discrets couroient aux échafauts.
De remords inquiets libres à l'ordinaire,
On voyoit des Marchands la troupe mercenaire

(*a*) Pour *Hamptoncourt*. Et comme le Traducteur met ici par tout *Amptoncourt*, nous n'avons pas cru devoir changer cette orthographe, contens d'avoir indiqué la véritable.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0379
DFG

De la Bourſe chez eux fuir d'un pas empreſſé.
Les ſoins de la toilette avoient enfin ceſſé.
Belinde, qu'animoit le déſir de la gloire,
Oſe dans un combat, ſûre de ſa victoire,
De deux fiers ennemis éprouver la valeur.
Sur ſon front intrépide eſt écrit leur malheur.
Trois fois neuf combattans nourris dans les allarmes,
Formant trois bataillons, paroiſſent ſous les armes.
La guerriére à l'inſtant range en ordre les ſiens.
Alors les Légions d'Eſprits aëriens
Sur les braves ſoldats fondent d'un vol rapide.
Au ſort d'un combattant chaque Sylphe préſide:
Ariël conduiſoit le premier Matador.
Jadis il étoit femme, il s'en ſouvient encor;
Et l'humeur de ce ſexe, altiére, impérieuſe,
Sur les honneurs du pas fut toujours ſcrupuleuſe.
Quatre terribles Rois paroiſſent ſur les rangs.
Leur mouſtache, leur front couvert de cheveux blancs,
Leur barbe les rendoient encor plus vénérables;
On voyoit auprès d'eux quatre Reines aimables;
Dans leurs auguſtes mains elles portoient des fleurs,
Qui de leur tendre empire exprimoient les douceurs.
Après elles marchoit une troupe de gardes,
Le chapeau ſur la tête, armés de hallebardes,
Et divers écuſſons tracés ſur les habits,
Diſtinguoient les ſoldats des différens partis.
Pour prévenir les coups que l'ennemi médite,
Belinde nomme Pique, & Pique eſt (a) favorite.
L'Héroïne commande, & ſes noirs Matadors
Par cent exploits fameux ſecondent ſes efforts.
Aux Chefs des Africains leur valeur les égale.
Spadille eſt le premier dont le bras ſe ſignale,

(a) L'uſage le plus généralement reçu eſt de tirer au ſort la couleur favorite, mais dans certains endroits c'eſt la premiére qu'on nomme.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0380
DFG

Il enchaîne à ſon char deux triomphes vaincus :
Deux plus vaillans encor ſous Manille abattus
De ce guerrier ſuperbe honorent la victoire :
Baſte paroît bientôt, mais avec moins de gloire ;
Il n'abbat qu'un triomphe avec un plébéien.
Le Roi de Pique alors dans un grave maintien,
S'avance & fait briller dans ſa main indomptable,
A la place du ſceptre, un glaive formidable.
Un long manteau de pourpre au hazard entrouvert,
Laiſſe voir en flottant ſa jambe à découvert.
Son eſclave rebelle au combat le défie ;
Mais le Prince à ſes pieds le fait tomber ſans vie.
Sur l'eſclave de Tréfle il porte auſſi ſes coups.
O deſtin des combats inconſtant & jaloux !
Ce vaillant Quinola qui dans d'autres journées,
Sans peine eût terraſſé les Têtes couronnées,
Qui dans toute une Armée eût ſemé la terreur,
Sous le fer du Monarque expire ſans honneur.
Belinde juſqu'alors ſignalant ſon courage,
Sur les deux Cavaliers avoit eu l'avantage ;
Mais la fortune enfin ſeconda le Marquis.
Il t'améne au combat, jeune Sémiramis,
Toi que le Roi de Pique a choiſi pour épouſe.
Du prix de la valeur cette Reine jalouſe,
Court ſur le Roi de Tréfle & lui perce le flanc.
(La blancheur de ſes mains ſe ſouilla de ſon ſang.)
Que ſert à ce Tyran ſa taille monſtrueuſe,
Son riche diadême & ſa robe pompeuſe ?
Que lui ſert d'avoir ſeul parmi les Souverains,
Le pouvoir de porter un globe dans ſes mains ?
Le cruel en tombant vomit ſon ame *noire*.
Le Marquis orgueilleux d'une telle victoire,
Fait marcher à l'inſtant ſes terribles carreaux,
Plus richement paré que les Rois ſes rivaux.

Leur Monarque en profil laiſſe voir ſon viſage,
De ſon auguſte Reine il ſoutient le courage;
Et ces vaillans époux courants de toutes parts,
Foulent des Ennemis les bataillons épars.
Comme les Légions & d'Aſie & d'Afrique
Forment par leur mêlange un ſpectacle tragique,
Quand le Maure noyé dans ſon ſang répandu,
Avec ſes meurtriers expire confondu:
Tels Cœurs, Tréfles, Carreaux, aux yeux de l'Aſſemblée,
Vaincus & diſperſés, tombent dans la mêlée.
Cent Peuples différens d'habits & de couleurs,
Sont tous enveloppés dans ces communs malheurs.
Les vaincus effrayés ſe preſſent & reculent,
Leurs nombreux eſcadrons en tombant s'accumulent,
L'eſclave des Carreaux, à la honte du ſort,
Voit la Reine des Cœurs céder à ſon effort.
Belinde à cet aſpect, tremble, pâlit, ſe trouble;
Codille la menace, & ſa frayeur redouble;
Elle ſe croit défaite, & ſon cœur abbatu,
Veut envain rappeller ſa premiére vertu:
Mais dans les grands périls, aux coups de la tempête,
Un ſouffle quelquefois dérobe notre tête.
L'As de cœur au combat s'avance ſans effroi.
Belinde cependant garde en ſecret le Roi.
Indigné d'avoir vu ſon épouſe craintive,
D'un eſclave inſolent devenir la captive,
Il regarde cet As, l'œil ardent de courroux
S'élance, & l'ennemi meurt percé de ſes coups.
Belinde s'applaudit & pouſſe un cri de joie:
L'écho, de toutes parts, juſqu'au Ciel le renvoie:
Les Fleuves, les Vallons, les Montagnes, les Bois,
Ebranlés par ce cri le répétent cent fois.
Ne ſaurez-vous jamais, Mortels pleins de foibleſſe,
Etre heureux ſans orgueil, malheureux ſans baſſeſſe?

Tout

Tout cet éclat s'envole, & ce jour glorieux
Va bientôt ſe changer en un jour odieux.
On avoit terminé ce combat mémorable,
Quand des laquais adroits couvrirent une table
Des vaſes précieux que la Chine produit.
Le caffé par leurs mains, en pouſſiére eſt réduit;
A l'aide d'un flambeau l'eſprit-de-vin s'allume;
Une flamme d'azur l'effleure & le conſume:
Obſervant du Japon l'uſage révéré,
On érige un Autel de coupes entouré.
Ce Nectar qui des ſens, par une double voie,
Fait paſſer juſqu'au cœur la vigueur & la joie,
Dans des vaſes nombreux ſe verſe abondamment,
Et tout brûlant encor bouillonne en écumant.
De Sylphes empreſſés une brillante troupe
Vole autour de Belinde, & couronne ſa coupe.
Ceux-ci ſur ſon caffé, qu'ils veulent refroidir,
Par des battemens d'aîle appellent le Zéphir:
Ceux-là ſur ſa parure étendent leur plumage.
L'Arabique liqueur qui réveille le Sage,
Et qui du Nouvelliſte éclairant les écarts,
Lui fait dans l'avenir promener ſes regards;
Du jeune Audacieux ſecondant l'entrepriſe,
Lui découvre un moyen d'obtenir par ſurpriſe
Ces boucles de cheveux dont il eſt ſi jaloux.
Arrête, & crains des Dieux le terrible courroux,
Barbare! de Sylla rappelle la diſgrace:
Ton crime fut le ſien, & ſon ſort te menace.
O! combien les Mortels injuſtes & pervers,
Pour arriver au crime ont de chemins ouverts!
Clarice, du Marquis pénétrant l'artifice,
Prend le tems d'exercer ſa jalouſe malice,
Et lorgnant le perfide, offre à ſes yeux diſtraits
Des ciſeaux qu'en ſes mains elle tenoit tout prêts.

Le Marquis se saisit de cette arme cruelle.
Tel au tems d'Amadis, un Chevalier fidelle
Entrant dans le tournois pour disputer le prix,
Des mains de la Beauté dont il étoit épris,
Recevoit autrefois ou la lance, ou l'épée.
Du soin de son caffé seulement occupée,
Belinde se baissoit pour en humer l'odeur;
Cependant le Marquis plein d'une aveugle ardeur,
A sa tête appliqua cet acier redoutable.
De Sylphes allarmés un essain innombrable
Vole pour la défendre autour de ses cheveux.
Envain, pour l'avertir de ce péril affreux,
Unissant leurs efforts, raniment leur audace,
Trois fois de ses pendans ils ébranlent la masse;
Trois fois elle détourne un regard étonné,
Et trois fois l'Ennemi recule consterné.
Ariël de Belinde observant la pensée,
D'un Amant dans son cœur, voit l'image tracée,
Et tout le reste échappe à son art superflu.
Ce sage gardien interdit, confondu,
Reconnoît du destin la puissance suprême,
Et quitte en soupirant cette Nymphe qu'il aime.
Le Marquis rouvre alors les ciseaux meurtriers,
Fait glisser une boucle entre les deux aciers,
Les rapproche soudain, & d'une main hardie
Va couper sans pitié cette boucle chérie.
Déjà le double acier crioit en s'unissant,
Lorsqu'un Sylphe excité par ce péril pressant,
Pour arrêter l'effort du tranchant homicide,
Oppose au coup fatal sa substance fluïde.
Hélas! pour sa Déesse envain s'expose-t'il,
L'impitoyable acier coupe son corps subtil;
Mais l'agile matiére à l'instant réunie,
De son corps mutilé rétablit l'harmonie.

Be-

Belinde, c'eſt ainſi que tes cheveux ſacrés
De leur chef à jamais ſe virent ſéparés.
Dans tes yeux à l'inſtant des foudres s'allumerent,
La Terre s'en émut, les Sphéres en tremblerent.
Non, l'on ne pouſſe point de cris ſi douloureux,
Lorſque la pâle mort de ſes voiles affreux,
D'un époux ou d'un chien va couvrir la paupiére,
Ou qu'une porcelaine eſt réduite en pouſſiére.
Victoire ! s'écria le Marquis ſatisfait,
La Boucle eſt en mes mains, mon triomphe eſt parfait:
Que des plus beaux lauriers on couronne ma tête.
Je m'en orgueillirai d'une telle conquête,
Tandis que les Poiſſons ſe plaîront dans les Mers,
Les Ours dans les Forêts, les Oiſeaux dans les Airs,
Un Marquis dans un Bal, une jeune Coquette
Dans un cercle d'Amans? ou devant ſa toilette;
Oui, tant que nos ſalons artiſtement ornés
Par de nombreux flambeaux ſeront illuminés;
Tant qu'aux jours ſolemnels on ſe rendra viſite,
Et que de (*) l'Atlantis on loûra le mérite;
Qu'on verra nos Beautés tracer des billets-doux,
Recevoir des préſens, donner des rendez-vous;
Que les femmes à Londre aimeront la parure,
Mon nom ſera fameux chez la race future.
Le fer ravage enfin ce qu'épargne le tems:
Il frappe les humains, abbat leurs monumens:
Des mains des Immortels il a détruit l'ouvrage;
Il a caché ſous l'herbe Ilion & Carthage;
Et Rome ſuccombant ſous ſes coups obſtinés,
Trois fois s'enſévelit ſous ſes murs ruinés.
Ne t'étonne donc plus, ô Nymphe inconſolable !
S'il ſoumet tes cheveux à ſa force indomptable.

(*) Ouvrage du Chancelier Bacon.

Fin du Troiſiéme Chant.

CHANT QUATRIEME.

TEL qu'on voit l'Océan, quand les vents ennemis
Font bouillonner les flots à leur fureur soumis ;
Telle à son désespoir Belinde abandonnée,
Est par divers transports tour-à-tour entrainée.
Un Roi fait prisonnier dans l'ardeur d'un combat,
Une Femme au mépris livrée avec éclat,
Un Amant arraché des bras de son Amante,
Un Tyran que la mort vient glacer d'épouvante,
Aminte pour un pli qui manque à son habit,
N'éprouverent jamais la fureur, le dépit,
Qu'alluma dans ton ame, ô Fille infortunée!
De tes cheveux ravis la triste destinée.
Le sensible Ariël partageant ses douleurs,
Quitte ces tristes lieux, les yeux baignés de pleurs,
Des habitans de l'air la légion fidelle
Sur les pas de son chef s'éloigne de la Belle.
Aussi-tôt Ombriël, Gnôme ennemi du jour,
De la Nymphe aux vapeurs va chercher le séjour.
Par l'oblique détour d'une sombre avenue
Dans ce lieu souterrain le Gnôme s'insinue.
Jamais on n'y sentit le Zéphir caressant ;
Mais du vent du Midi le souffle assoupissant
Ne cesse d'y porter une vapeur impure.
Dans l'humide réduit de cette grotte obscure
Les regards du Soleil n'ont jamais pénétré.
C'est-là que sur un lit aux soucis consacré,
Le cœur gros de soupirs, triste, pâle & rêveuse,
Repose mollement la Déesse quinteuse.
La douleur la retient attachée au duvet,
Et la sombre migraine assiége son chevet.

Aux

Aux côtés de son lit paroissent deux Vestales:
Leurs traits sont différens, leurs dignités égales.
L'une, vieille Sibille, au teint noir & plombé,
Y traîne un corps mourant sous cent lustres courbé;
C'est la malignité. Sur ses membres arides
S'étend un cuir tanné que sillonnent les rides.
Les yeux pleins de douceur, le cœur rempli de fiel,
Déchirant les humains, elle bénit le Ciel,
Et flatant avec art le mérite modeste,
A ses embrassemens mêle un poison funeste.
L'autre, jeune Beauté (c'est l'affectation)
Pour prévenir de loin des maux d'opinion,
Dans un lit somptueux se plonge par grimace,
Roule un œil languissant & se pâme avec grace.
Malgré son air mourant, les roses & les lis
Etalent sur son teint leur brillant coloris.
C'est ainsi qu'une Belle emprunte avec adresse
D'un tendre négligé la piquante molleſſe.
Elevés dans les airs, comme un nuage épais,
Mille phantômes vains entourent ce Palais.
Là paroît Alecto de couleuvres armée,
Qui vomit des torrens de flamme & de fumée.
A la pâle lueur des lugubres flambeaux,
Des Spectres effrayans sortent de leurs tombeaux;
Ici l'on croit errer dans les Champs Elisées;
De mille Fleuves d'or des plaines arrosées,
Des Dômes de Cristal, des Palais enchantés,
Aux yeux des habitans s'offrent de tous côtés.
Les Mortels dans ces lieux oubliant leur nature,
De mille objets divers imitent la figure. (*)
Le Gnôme parfumé des plus fortes odeurs,
Abordant sans effroi la Mére des Vapeurs:

(*) Pope décrit ici les idées bizarres des Hipocondriaques; mais cette description qui peut plaire en Anglois, ne seroit pas supportable en notre Langue.

Triſte Divinité, dit-il, je vous ſalue ;
D'un ſexe lunatique, ô Maîtreſſe abſolue !
Vous, qui de nos Beautés dès leur jeune ſaiſon,
Juſques ſur leur déclin, gouvernez la raiſon ;
Vous, qui pour égarer leur eſprit fantaſtique,
Mêlez à vos vapeurs la fureur poëtique ;
Vous, qui ſuivant toujours leurs goûts & leur humeur,
Savez avec tant d'art empoiſonner leur cœur ;
Vous ſeule invitez l'une à prendre des pilules,
Et l'autre à barbouiller des écrits ridicules ;
Par vous, une hypocrite, au cœur pêtri de fiel,
Va dans ſon humeur noire offrir des vœux au Ciel.
L'orgueilleuſe par vous différe une viſite ;
Et quand de ce devoir il faut qu'elle s'aquite,
Vous ſeule lui dictez le ſublime aſſommant
Dont elle fait orner un fade compliment.
Mais une Nymphe encor mépriſe votre empire.
Faite pour le plaiſir, ſa préſence l'inſpire.
Ah ! ſi j'ai ſu jamais ravir un agrément,
Ou ſemer de boutons un viſage charmant ;
Si d'un jaune vermeil, des Coquettes antiques
J'ai ſouvent coloré les figures étiques ;
Si pour faire former d'injurieux ſoupçons,
J'ai dérangé des lits, ou froiſſé des jupons ;
Si je plantai cent fois, pour noircir les épouſes,
Un bois aërien ſur des têtes jalouſes ;
Si d'un bichon malade irritant les douleurs,
J'ai ſu des plus beaux yeux faire couler des pleurs ;
Ou ſi pour exercer mon oiſive malice,
Ma main d'une coîffure a détruit l'édifice ;
Accordez-moi, Déeſſe, au nom de tant d'exploits,
Que dès ce jour Belinde obéiſſe à vos loix.
De vos noires vapeurs rempliſſez cette Belle :
Tout l'Univers bientôt ſera triſte comme elle.

La Déeſſe à ces mots l'œil ſombre & dédaigneux,
Semble le rebuter en exauçant ſes vœux.
Comme on vit autrefois l'ingénieux Ulyſſe
Des vents empriſonnés captiver le caprice;
Dans une outre profonde elle enferme les cris,
Et tout ce qui du ſexe enflamme les eſprits.
Dans un vaſe enfumé la chagrine Déeſſe
Délaie en murmurant la crainte & la triſteſſe.
Chargé de ces tréſors l'orgueilleux Ombriël
Va revoir à l'inſtant la lumiére du Ciel.
Il voit Belinde en pleurs, la tête échevelée;
Taleſtris ſoutenoit ſon Amie accablée :
Sur elles déchiré l'outre vomit ſoudain
Les plaintes & les cris enfermés dans ſon ſein.
Belinde entre en fureur: ſon implacable Amie
L'irrite, & vers les Cieux tend les mains, & s'écrie :
O Fille infortunée! (Amptoncourt à ces mots
Répond de tous côtés par la voix des échos.)
O Fille infortunée! un jeune téméraire,
Sera de tes cheveux l'heureux dépoſitaire!
Tant de poudre, d'eſſence & de ſoins aſſidus,
Tant de riches parfums ſeront ainſi perdus!
Prévis-tu ce larcin dont le traître ſe flate,
Lorſque pour s'embellir ta tête délicate
Se livroit en tremblant à ce fer tortueux,
Qui lui cauſa cent fois des maux ſi rigoureux?
O Boucle! . . . Quel bonheur pour qui te l'a ravie!
Pour les autres Amans quelle ſource d'envie!
Je ne prévois que trop ſur cet enlévement,
Du ſexe vertueux l'étrange étonnement.
Non, non, jamais l'honneur ne ſauroit le permettre;
L'honneur à qui nos vœux doivent tous ſe ſoumettre,
A qui tous les plaiſirs, ſitôt qu'il a parlé,
Le repos, la raiſon, tout doit être immolé.

Belinde, à juſte titre on te voit affligée;
Par cent diſcours malins tu vas être outragée;
Je vois de toutes parts les ſourires railleurs,
Les geſtes offenſans, & les regards moqueurs.
Non, tu ne feras plus la Beauté dominante;
Un ſeul mot va ternir cette gloire éclatante,
Aurai-je deſormais & la force & l'eſprit,
D'appuyer ton honneur que ce revers flétrit?
Après un tel affront, puis-je, ſans infâmie,
Me déclarer pour toi, te nommer mon Amie?
Tu le verras bientôt cet orgueilleux Marquis,
Dans un riche criſtal émaillé de rubis,
Plaçant indignement cette Boucle uſurpée,
La porter de la main dont elle fut coupée.
Ah plutôt que le Ciel, que la Terre, les Eaux,
L'Homme, & les Perroquets rentrent dans le cahos!
Dans ſes yeux à ces mots la colére s'allume,
Elle lance un regard au Chevalier de Plume.
Arrachez ces cheveux de la main du Marquis,
Dit-elle, Chevalier, mon cœur eſt à ce prix.
De plus graves objets l'ame alors occupée,
Sur ſa boîte d'émail & ſa canne jaſpée
Il attiroit les yeux de ce cercle ébloui,
Avec cet embonpoint, cet air épanoui,
De la fatuité gage toujours ſolide,
Et qui de ſon eſprit laiſſoit voir tout le vuide.
Il écoute en ouvrant de grands yeux interdits;
Puis d'un ton important il s'adreſſe au Marquis,
Et prenant du tabac en ces mots il s'explique:
Mais rien n'eſt plus plaiſant! l'avanture eſt unique!
Au diable ſoit la boucle! Eh morbleu! convient-il?
Pourquoi donc? ... après tout il faut être civil.
Tu badines, Marquis .... tréve de raillerie:
Allons, rends ces cheveux, rends-les-moi, je t'en prie.

Il achéve, & charmé de tout ce qu'il a dit,
Derechef ſur ſa boîte il frappe, & s'applaudit.
Je ſuis fâché, répond le Marquis inflexible,
Qu'à ce diſcours touchant on me trouve inſenſible ;
Mais je jure aujourd'hui par ces cheveux ſacrés,
De leur aimable chef à jamais ſéparés,
De porter à ce bras, inſtrument de ma gloire,
Juſques dans le tombeau le prix de ma victoire.
En prononçant ces mots, vainqueur audacieux,
Il agite la Boucle & l'étale à leurs yeux.
Le Gnôme s'applaudit, & d'une main traîtreſſe
Caſſa le vaſe impur d'où ſortit la triſteſſe.
Belinde ſur ſon ſein enflé par les ſanglots,
Laiſſe tomber ſa tête, & prononçant ces mots,
Tourne des yeux éteints ſur ſon Amie en larmes.
O jour pour moi fécond en mortelles allarmes,
Où je me vois ravir ma joie & mes cheveux :
Pourquoi vis-je Amptoncourt ? Voyage malheureux !
Je ne ſuis point, hélas ! tu le ſais, chére Amie,
La premiére à la Cour que l'amour ait trahie.
Pourquoi ne ſuis-je née en des lieux inconnus,
Où l'Hombre & le Caffé ne ſont point parvenus ?
Dans mon obſcurité jeune & belle ſans crainte
Des regards des mortels j'aurois bravé l'atteinte ;
Et comme ſur leur tige on voit mourir les fleurs,
J'aurois en vieilliſſant vu ternir mes couleurs ?
Sur la foi du Marquis par quel ſort m'embarquai-je ?
Ah ! j'aurois dû prévoir qu'il me tendoit un piége,
Mon Sylphe cette nuit me l'avoit annoncé.
Quel preſtige aveugloit mon eſprit inſenſé ?
Pourquoi dans mon palais oiſive & retirée,
Aux langueurs de l'ennui ne me ſuis-je livrée ?
Les Dieux me l'ont prédit : j'ai ſenti ce matin
Ma pommade trois fois chanceler ſous ma main ;

J'ai

J'ai vu lorſque les vents retenoient leurs haleines,
Sur ma table trois fois trembler mes porcelaines;
Mon Perroquet ſaiſi d'une ſecréte horreur
Garde un ſilence affreux, Mirine entre en fureur:
Quels préſages frappans de ce revers funeſte!
Hélas! de mes cheveux vois le malheureux reſte.
O reſte malheureux! . . . Belinde, que ta main
Arrache ce qu'épargne un vainqueur inhumain.
O déplorable ſort de ces boucles galantes!
Affligeant ſouvenir! images déſolantes!
Ces boucles qu'on friſoit avec tant d'agrément,
En flottant ſur mon col en faiſoient l'ornement;
Leurs beaux jours ſont paſſés, il ne m'en reſte qu'une,
Qui va de ſa compagne éprouver l'infortune.
J'entends déjà rouvrir le funeſte ciſeau . . . .
Il ne te manque plus que ce crime nouveau.
Viens donc, barbare! viens, & que ta main impie
Ne laiſſe aucune trace . . . Ah quelle eſt ta furie,
Cruel! pour contenter ton aveugle déſir,
Etoient-ce des cheveux que tu devois choiſir?

Fin du Quatriéme chant.

CHANT CINQUIEME.

Elle dit, & ſes yeux ſe rempliſſent de larmes,
La triſteſſe à ſes traits donne de nouveaux charmes;
Les Spectateurs émus partagent ſes douleurs:
Le Marquis eſt lui ſeul inſenſible à ſes pleurs:
Les Dieux & les Deſtins ont endurci ſon ame.
Taleſtris vainement joint la menace au blâme;
Sourd aux cris de l'Amour, qui pourra l'émouvoir?
La pitié ſur ſon cœur n'a plus aucun pouvoir.
A la priére d'Anne, au déſeſpoir d'Eliſe,
Moins inſenſible encor parut le fils d'Anchiſe.
Mais la grave Clarice au maintien compoſé,
Leve ſon éventail, & d'un air empeſé
Sur ſon ſein demi-nud le déploie en cadence.
Ses regards inquiets demandent du ſilence.
On ſe tait, on l'écoute, elle baiſſe les yeux,
Et dit à demi-voix ces mots ſententieux:
Que ſert à la Beauté ce culte imaginaire,
Qui confond ſous ſes loix le Sage & le Vulgaire?
Que lui ſert, pour orner ſes attraits ſéduiſans,
Que la Terre & la Mer épuiſent leurs préſens;
Que d'un caroſſe en foule aſſiégeant la portiére,
De jeunes étourdis une troupe légére
S'empreſſent à l'envi de nous donner la main,
Et pour être apperçus bordent notre chemin?
Pourquoi, lorſqu'au Spectacle on nous voit dans nos loges,
Tous ces ſaluts profonds, ces regards, ces éloges?
De ces reſpects flatteurs quelle eſt la vanité?
Si chez nous la ſageſſe appui de la Beauté,

Ne

Ne fait dire au Public à l'aſpect d'une Femme :
Vous voyez un beau corps, qu'anime un belle ame.
Qui d'entre nous, hélas ! n'aimeroit à paſſer
Le jour à ſe parer & la nuit à danſer,
Si les amuſemens, la danſe, les parures,
Pouvoient de notre teint effacer les gravures,
Conſerver nos attraits, & loin de notre front
Ecarter des hivers l'inévitable affront ?
Qui de nous des plaiſirs s'interdiroit l'uſage,
Et voudroit s'abaiſſer juſqu'aux ſoins du ménage ?
On pourroit mettre alors des mouches & du fard,
Et lancer ſans péché quelque tendre regard.
Mais puiſqu'avec le tems nos attraits ſe terniſſent,
Et que friſés, ou non, tous les cheveux blanchiſſent,
Que malgré le ſecours d'un art trop impuiſſant,
Le teint le plus uni ſe ride en vieilliſſant,
Que la virginité ne rend point immortelle,
Qu'en pure perte enfin une Fille eſt cruelle ;
Uſons de tous nos droits au gré de nos déſirs,
Et bravons les revers au milieu des plaiſirs.
Ma chére, croyez-moi, l'humeur douce & paiſible
A pour perſuader une force invincible ;
Mais les diſcours amers, les murmures, les cris,
Le ton fier & hautain aigriſſent les eſprits.
Pour ſe faire adorer, vainement une Belle
Roule amoureuſement une vive prunelle :
Les yeux ſeuls ſont frappés de cet éclat trompeur ;
Mais le mérite a droit de captiver un cœur.
Ainſi parle Clarice, & n'eſt point applaudie :
Ce ſilence imprévu l'étonne & l'humilie.
Belinde la regarde en fronçant le ſourcil.
Peut-on, dit Taleſtris, à ce diſcours ſubtil
Méconnoître une prude ? aux armes, vîte, aux armes !
Pourſuit-elle, ſa voix appelle les allarmes.

A peine ce signal a fait retentir l'air,
Que l'œil étincelant, plus prompte que l'éclair,
Talestris au combat la premiére s'avance.
On se range en bataille, & l'attaque commence.
Héroïnes, Héros, dans ce choc confondus,
A des cris enroués mêlent des cris aigus.
Le bruit des éventails & des robes froissées
Se mêle au craquement des baleines cassées.
L'arme que chacun d'eux fait briller en ses mains,
N'avoit jamais servi la fureur des Humains.
Vaillans comme les Dieux, comme eux invulnérables,
Au milieu du péril ils sont inébranlables.
C'est ainsi que des Grecs le Chantre audacieux
Sur les murs d'Ilion fait combattre les Dieux,
Et de ces fiers Rivaux nous retraçant les haines,
Allume dans leurs cœurs les passions humaines.
Vulcain sort à sa voix des antres de Lemnos,
Et du Xante effrayé vient embrasser les flots.
Pallas est oppofée au frére de Bellone,
Et le fils de Maya combat contre Latone.
L'Olympe retentit du bruit de leurs débats;
Jupiter prend la foudre, elle part en éclats,
Et la voûte des cieux chancelle sur nos têtes:
Le Souverain des Mers souléve les tempêtes;
Les flots en mugissant répondent à leurs cris,
Et laissent entrevoir les goufres de Thétis;
Les tourbillons errans se heurtent, s'applatissent,
De leurs chocs véhémens les Poles retentissent;
Phébus à ses coursiers abandonne son char,
Chaque Astre vagabond roule au gré du hazard,
Tous les Vents échappés de leur prison obscure,
De tumulte & d'horreur remplissent la Nature;
La Terre est ébranlée & sent fléchir ses gonds,
Les Chênes orgueilleux qui couronnent les monts,

Jus-

Jusqu'à leurs troncs émus courbent leur tête altiére;
L'Enfer ouvre son sein aux traits de la lumiére,
Le Stix suspend son cours, Pluton épouvanté
S'élance de son trône en voyant la clarté.
Tandis qu'en ce combat leur valeur se déploie,
Ombriël palpitant de fureur & de joie,
Leur applaudit de l'aîle, & du haut d'un miroir
Dans ce trouble croissant admire son pouvoir.
Les Sylphes appuyés sur les brins d'une aigrette,
Portent de tous côtés une vue inquiette,
Observent le péril, & dans les deux partis
Raniment des guerriers les efforts rallentis.
Talestris cependant, respirant le carnage,
S'ouvre à travers les morts un pénible passage..
Sa vue à deux Héros donne un trépas subit:
L'un est un Petit-Maître, & l'autre un Bel-Esprit:
L'un expire en chanson, l'autre par métaphore.
Cruelle! je suis mort, quoique je vive encore,
Dit l'un, sur un fauteuil, il s'allonge pâmé.
L'autre chante ces mots, l'œil à demi-fermé:
Que vos yeux sur les cœurs ont un cruel empire!
Que leurs traits sont mortels! .... Il se tait, il expire.
Tel des chants les plus doux le Cygne avant sa mort
Du Méandre charmé fait retentir le bord.
De Plume, ce Guerrier de qui la renommée
De l'un à l'autre Pole en tous lieux est semée,
Pour desarmer Doris s'avance plein d'orgueil,
Cloé qui marche à lui le blesse d'un coup d'œil.
Le Palais retentit de ses cris de victoire.
Mais de l'avoir blessé c'est assez pour sa gloire;
A l'illustre Vaincu le doux Vainqueur sourit,
Et ce souris flatteur à l'instant le guérit.
Cependant Jupiter du haut de l'Empirée
Eléve dans les airs sa balance dorée;

Il y met d'un côté l'eſprit de nos Marquis ;
De l'autre, les cheveux que l'un deux a conquis.
La balance eſt d'abord chancelante, incertaine,
Mais enfin l'eſprit céde, & la Boucle l'entraine.
Belinde ſe préſente, & lance au Raviſſeur
Pour la premiére fois, un regard de fureur.
Le Marquis à ſes coups vient s'expoſer lui-même,
Trop heureux de mourir des mains de ce qu'il aime.
Du premier coup de doigt il ſe voit renverſé :
De tabac dans ſes yeux un torrent eſt verſé ;
Le malin Ombriël dirige cette nue ;
Le Héros étourdi touſſe, pleure, éternue,
La ſalle en retentit : Céde au ſort qui t'attend,
S'écrie alors Belinde ; en ſes mains à l'inſtant
Brille une éguile d'or, (*) précieuſe antiquaille :
Son biſaïeul jadis la portoit en médaille ;
Mais lorſque ce Héros deſcendit au cercueil,
Sa veuve, pour orner ſa ceinture de deuil,
En Boucle transforma ce monument Gothique ;
Elle fit de la Boucle un grelot magnifique,
Qui de ſa jeune enfant embellit le hochet ;
Le grelot à ſon tour fut mis dans le creuſet,
Et transformé lui-même en une longue éguille,
Dont la veuve à ſa mort fit préſent à ſa fille.
Long-tems à ſes cheveux celle-ci la porta,
Et par les droits du ſang Belinde en hérita.
Ceſſe, dit le Marquis, ennemie orgueilleuſe,
Ceſſe de t'applaudir de ma chûte honteuſe.
Un plus heureux que moi doit être ton vainqueur.
Non, l'aſpect de la mort n'étonne point mon cœur :
Mais ſi je meurs, hélas ! tu me feras ravie :
Fais-moi brûler d'amour, mais laiſſe-moi la vie :

Mes

(*) La généalogie de cette éguille eſt une critique de quelques endroits de l'Iliade, & c'eſt-là, je crois, ſon plus grand mérite.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0397
DFG

Mes pleurs ne ſauroient-ils fléchir ta cruauté?
Rends la Boucle, répond l'implacable Beauté.
La voûte retentit de ſes clameurs terribles.
Avec moins de fureur & de cris moins horribles
Le barbare Othello demandoit ce mouchoir,
La ſource de ſon crime & de ſon déſeſpoir.
Mais que l'ambition eſt ſouvent abuſée!
Que de vainqueurs après une conquête aiſée,
Ont vu leurs vains lauriers arrachés de leur main!
Cette Boucle, le fruit d'un coupable larcin,
Conſervée un inſtant au prix de tant de peines,
Diſparoit & s'échappe à leurs recherches vaines.
Dans les mains d'un mortel ce tréſor prophané,
A reſter parmi nous n'étoit point deſtiné.
Tout ce qui ſans retour eſt perdu ſur la Terre,
La Lune dans ſon ſein le recueille & l'enſerre.
Là dans des vaſes d'or on prend ſoin d'enfermer
L'eſprit des Conquérans trop prompt à s'enflammer.
Dans un riche criſtal eſt l'eſprit des Poëtes,
Et celui des Marquis dans de petites boëtes;
On y trouve des cœurs d'un même trait bleſſés,
Qu'enchaînent d'un ruban les nœuds entrelaſſés;
Là ſont des Courtiſans les promeſſes ſtériles,
Et les regards quêteurs des Coquettes habiles:
Les pleurs d'un Héritier qui perd ſon bienfaiteur,
La foi d'un Petit-Maître & l'encens d'un Flateur.
Là pour les moucherons on trouve des voliéres,
L'Araignée & la Puce y vivent priſonniéres.
On y voit un amas d'Inſectes deſſéchés,
Des Climats étrangers avec ſoin recherchés.
Là ſont tous les tréſors de nos Naturaliſtes,
Et les raiſonnemens de nos froids Nouvelliſtes.
On dit que ces cheveux à la Terre enlevés
Dans ce beau magazin ſont auſſi conſervés;

Mais

Mais croyez-en ma Muſe, à la voûte azurée
Elle vit attacher cette Boucle ſacrée.
Seul elle l'apperçut; une Divinité
Pouvoit ſeule obſerver ſon vol précipité.
C'eſt ainſi qu'autrefois le fortuné Procule
Seul au ſéjour des Dieux vit s'élever Romule.
Cette Boucle changée en Aſtre lumineux,
Dans ſa courſe enflammée étale ſes cheveux,
Et répand dans les airs la clarté la plus pure.
Jadis de Bérénice on vit la chevelure
Avec un moindre éclat épancher ſes rayons,
Et tracer dans les Cieux de moins vaſtes ſillons.
Les Sylphes qui de l'œil la ſuivoient dans ſa route,
Tandis qu'elle approchoit de la céleſte voûte,
La voyoient par dégrés briller de feux plus vifs.
A contempler ſon cours nos Seigneurs attentifs
Dans le Parc, à l'envi, par de tendres cantiques
Viendront tous ſaluer ſes rayons ſimpatiques,
Les Amans fortunés la prendront pour Vénus;
Ils viendront l'implorer par des vœux aſſidus
Sur les tranquiles bords du Lac de Roſemonde.
Quand la ſérénité régnera dans le Monde,
Des yeux de Galilée empruntant le ſecours,
Patridge (*) de cet Aſtre obſervera le cours,
Et les doctes calculs de ce grand Aſtronome
Fixeront les deſtins de Louis & de Rome.
O toi! dont cette perte excite les douleurs,
Ceſſe, jeune Beauté, de repandre des pleurs.
De l'Olympe aujour'dhui l'ornement & la gloire,
Cette Boucle à jamais conſacre ta mémoire.
Ce qui te reſte encor de ces cheveux charmans,
N'embellit tes attraits que pour quelques momens.

Après

(*) Dans ſes Almanachs il prédiſoit tous les ans la mort du Pape & de Louis XIV.

Après que de tes yeux les fléches invincibles
Auront causé la mort aux cœurs les moins sensibles,
Tu dois mourir toi-même, & quand un voile affreux
Aura fait éclipser ces Astres lumineux,
Qu'on verra tes cheveux traînés dans la poussiére,
La Boucle avec éclat parcourant sa carriére,
Remplira l'Univers de ton nom immortel,
Et les Siécles futurs le liront dans le Ciel.

Fin du Tome Second.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0400
DFG

LBMV Schwerin 33
33$00197128X

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0403
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0404
DFG

olie courante (1)
t ; & les Auteurs
tation qui dure
x fots de rire.
Ecrivains de leur Esprit de parti.
s se font la mé-
s d'eux-mêmes,
, lorsque ce n'est
font dans la per-
ui divisent l'Etat,
, & les factions
nes particuliéres.
, la folie, sous Esprit d'envie.
ique, de Critique
t contre Dryden ;
, & le bon-sens
uste empire : car
ve enfin de lui-
tourner à la vie,
ent-ils avoir le
une fois !) (3)
11

ir être homme d'es-
ammes, des Acro-
tent de lui-même,
es.
qui dure aussi long-
] Ce trait est plus
admirablement de
utation de ces Au-
tout ; & qu'ainsi
si merveilleux, sera
uelque autre chose

x Blackmores & de
ne a attaqué Dry-
len & Pope : mais
ninué la réputation
augmenté celle de

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1785996134/phys_0405
DFG